

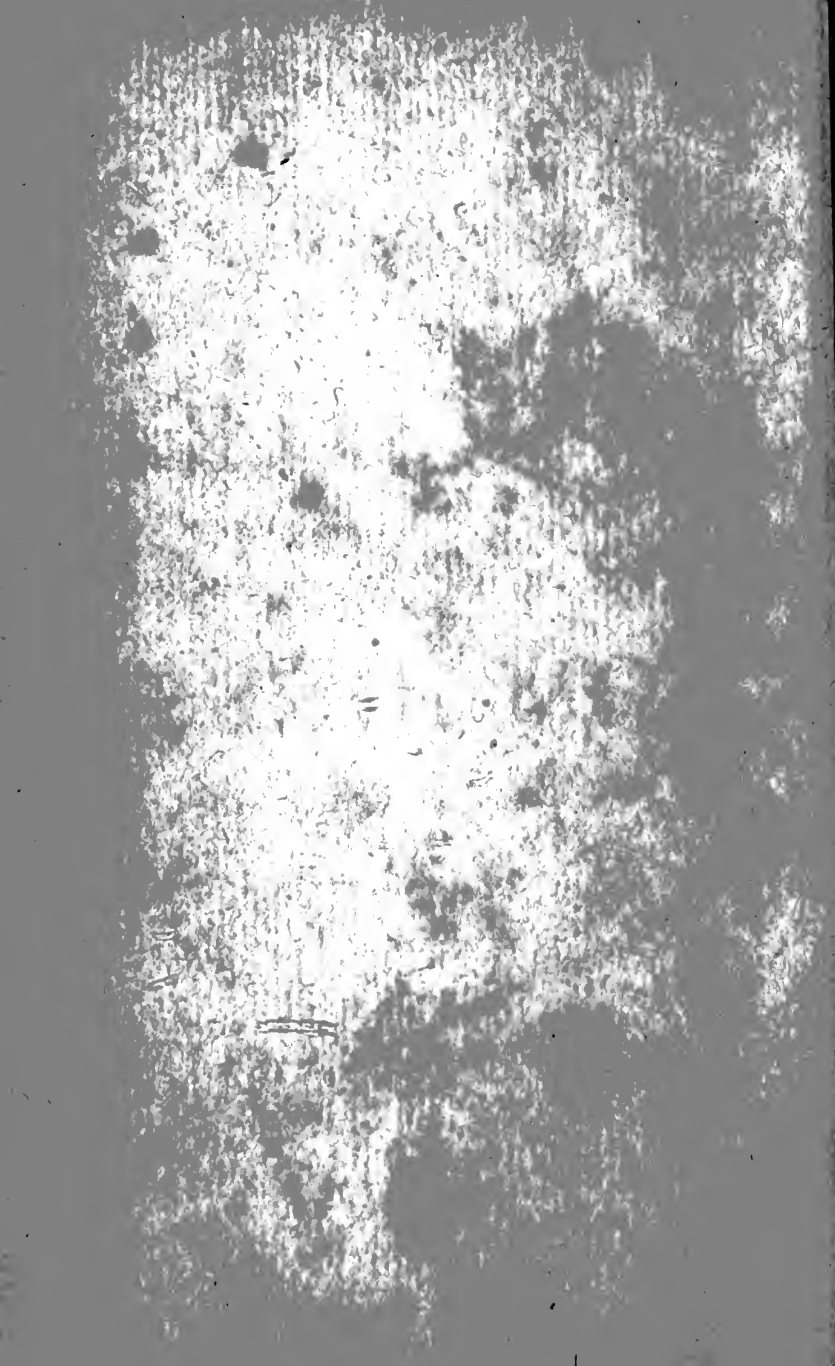


Library
of the
University of Toronto





146



HISTOIRE

DE

TOM JONES.

ERADY 12TH

ERADY 12TH

HISTOIRE

DE

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

DE M. FIELDING.

Par M. D. L. P.

ENRICHIE D'ESTAMPES

dessinées par M. GRAVELOT.

TOME TROISIÈME.



A LONDRE,

Chez JEAN NOURSE.

1750.

HISTORICAL

THE

TO

THE

OF

AND

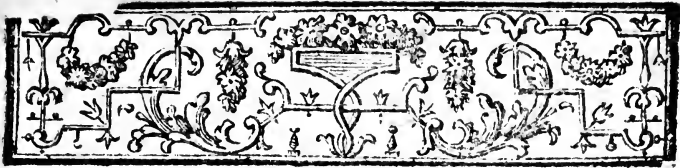
OF

EVERY

AND

THE





L'ENFANT TROUVÉ.⁷

OU

HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE TREIZIÈME.

Contenant l'espace de douze jours.

CHAPITRE PREMIER.

Extrait d'invocation.



L'AUTEUR Anglois ,
effrayé de la nouvelle
carrière dans laquelle
il introduit ses Héros,
fait ici une invoca-
tion générale , en style gravement
comique , mais dont le Traducteur

Tome III.

A

a désespéré de faire passer à son gré toutes les graces dans notre langue. Il laisse à des plumes plus exercées, & par conséquent plus hardies, l'honneur de tenter certaines entreprises qu'il reconnoît sincèrement au-dessus de ses forces. Plus occupé de l'intérêt qu'inspirent *Jones* & son amante, que des brillans détails dont leur Histoire est semée, il se flatte que les Lecteurs, affectés du même sentiment, lui pardonneront ce défaut d'exacétitude, en faveur du plaisir de perdre moins souvent de vuë des personnages que l'Auteur Anglois a rendus si dignes d'être aimés. Le Traducteur supprime donc la premiere partie de l'invocation, pour en crayonner peut-être hélas ! encore très-foiblement la seconde.

*O Génie ! s'écrie M. Fielding ;
 ô toi précieux don du Ciel ! toi
 dont le secours seul nous rend ca-
 pables de lutter contre le cours
 vulgaire des choses d'ici-bas ; toi,
 qui fais germer ces divines sémén-*

ces que l'art mûrit , & conduit à la perfection , viens , accours , sois mon guide ! que ton flambeau m'éclaire , & me dirige à travers les détours obscurs & sinueux qui dérobent à l'œil mortel les sublimes opérations de la Nature. Hâte-toi de m'initier dans ses profonds mystères ; daigne me dévoiler ces ressorts imperceptibles aux profanes , & qui font pourtant mouvoir l'univers. Enseigne-moi , ce qui pour toi seul est aisé , à connoître l'homme mieux qu'il ne se connoît lui-même. Ecarte ces nuages qui offusquent l'intelligence des humains , qui leur font prostituer l'encens à l'artifice , & haïr des objets dignes à peine de leur mépris. Arrache le voile de la sagesse à l'amour-propre , de la libéralité à l'avarice , de la gloire à l'orgueil. Et vous , que ce divin génie inspira , échauffa de sa vive lumière , *Aristophane , Lucien , Cervantes , Rabelais , Moliere , Shakespeare , Swift , & Marivaux !* accourez , venez remplir mes pages

de vos vives & riantes faillies :
 Que l'homme apprenne enfin à se
 contenter de rire des travers de
 ses semblables , & à connoître les
 siens propres.

Et toi , compagne presque tou-
 jours constante du vrai génie , ai-
 mable *Humanité* ! fais passer dans
 mon cœur ce que tes sentimens
 ont de plus tendre. Si tes deux
 plus chers favoris , *Allen & Lyttle-
 zon* * , font seuls dépositaires de
 tes trésors : implore-les pour moi ;
 dérobe-les , s'il le faut , en ma fa-
 veur. Sans ce secours , tous mes
 Tableaux feront sans vie. Ce n'est
 qu'avec ton aide , qu'on peut pein-
 dre énergiquement la grandeur d'a-
 me , l'amitié désintéressée , le véri-
 table amour , la bonté du cœur , la
 vive gratitude , l'indulgente pitié.

Je t'invoque , *O Science* ! Car
 sans toi ,

L'ouvrage du génie est toujours imparfait :

Ne laisse point broncher ma plu-

* C'est au dernier que M. Fielding a dé-
 dié cet Ouvrage.

me. Souviens-toi ⁵, que fidele à ton culte, tu m'as vû dès l'âge le plus tendre, essayer d'embellir tes Autels. Quitte un instant ces vastes & précieux amas de richesses, dont l'Antiquité t'éleva de si glorieux trophées; & songe, combien je suis pauvre: l'heureux & sçavant *Warburton* * est trop riche, pour m'envier un peu de tes faveurs.

Viens enfin, utile *Expérience*, ame & bouffole du commerce des hommes, sages, bons, sçavans & polis! Toi, que tous les différens caractères amusent, qui trouves également à t'instruire au lever d'un Ministre, & au souper de son dernier Commis; qui vois d'un œil également attentif, les airs panchés d'une Duchesse dans son carosse, & ceux d'une Marchande dans sa boutique. C'est par toi seule, que les mœurs & les ridicules des hommes nous peuvent

* M. Warbuston est célèbre dans la Littérature.

être bien connus : sans toi , le Pé-
dant reclus & sédentaire , quoique
très-sçavant à certains égards , est
presque toujours étranger dans son
propre pays.

Accourez donc , s'il est possi-
ble , en plus grand nombre en-
core : l'ouvrage que j'entreprends ,
est difficile. Si vous êtes sourds à
ma voix , je suis perdu ; mais si
vous m'exaucez , j'espère.

C H A P I T R E I I.

J O N E S à Londre.

C E ne fut que le lendemain de
son arrivée dans cette grande
Ville , que *Jones* , qui s'étoit déjà
épuisé en recherches vaines , fut
conduit par un des laquais du Pair
d'*Irlande* , à la porte de *Madame*
Fitz-Patrick , où il apprit par la
femme - de - chambre , que *Sophie*
en étoit partie depuis un quart-
d'heure ; mais qu'on ignoroit pour

quel endroit. La même réponse lui fut faite de la part de Madame *Fitz-Patrick*, qui regardant *Jones* comme un émissaire de M. *Western*, étoit trop généreuse pour trahir sa cousine.

Quoique notre Héros n'eût jamais vu Madame *Fitz-Patrick*, il avoit pourtant oui dire, qu'une cousine de *Sophie* avoit épousé un homme de ce nom. Il se souvint alors de l'histoire de ce mariage, qu'il avoit autrefois oui raconter, & fut d'autant plus surpris de la réponse qu'il avoit reçue de la part de cette Dame. Cette réflexion lui fit prendre le parti de demander à parler à Madame *Fitz-Patrick* elle-même : mais cet honneur lui fut positivement refusé.

Jones, quoiqu'élevé loin de la Cour, avoit pourtant plus d'éducation que bien des gens qui la fréquentent, & étoit incapable d'aucun mauvais procédé, surtout envers les femmes. Lorsque le refus de la Dame lui fut notifié par la femme-de-chambre, notre

Héros lui répondit , que si le moment présent n'étoit pas convenable , il repasseroit l'après - midi , dans l'espérance que Madame *Fitz-Patrick* ne lui refuseroit pas l'honneur de la saluer. L'air de douceur & de politesse dont il affaisonna ce peu de mots , joint aux agrémens de sa figure , firent assez d'impression sur la Soubrette pour l'intéresser en faveur de *Jones* , & pour l'engager à prier sa maîtresse de ne pas refuser sa porte à un aussi aimable Cavalier , s'il revenoit dans l'après-dînée.

Jones soupçonnoit fortement , que *Sophie* étoit encore chez sa cousine ; mais que le ressentiment de ce qui s'étoit passé à l'Hôtellerie d'*Upton* , avoit motivé le refus qu'il venoit d'essuyer.

Après avoir dépêché *Partridge* , pour lui chercher un logement un peu plus décent que celui où ils étoient descendus en arrivant , il se mit en sentinelle dans une allée vis-à-vis la porte de la maison qui lui recéloit son Amante. Notre Hé-

ros y resta constamment jufqu'au foir , & n'en vit fortir perfonne qu'un domeftique. Il partit alors pour faire fa vifite à Madame *Fitz-Patrick* , qui eut enfin la bonté de l'admettre.

Il eft un certain air de Nobléffe naturelle , que tout le pouvoir de l'ajuftement ne peut ni donner , ni cacher ; & M. *Jones* , comme nous l'avons déjà remarqué , le poffédoit au degré le plus éminent. Il fut par conféquent un peu moins mal reçu de la part de la Dame , que fon habillement ne fembloit le promettre : on le pria même de s'afféoir.

Le Lecteur eft peu curieux, fans doute , de fçavoir toutes les particularités de cette converfation , dont notre Héros n'eut pas lieu d'être fort fatisfait. Car , quoique Madame *Fitz-Patrick* n'eût pas tardé à voir un Amant dans *Jones* , (en pareille matiere , les femmes ont des yeux d'Epervier) elle penfoit pourtant, qu'il n'eût pas été bien à elle de trahir fon amie , en

faveur d'un Amant de cette espece. Elle croyoit , en un mot , parler à M. *Blifil* lui-même , à cet Amant que détestoit *Sophie* ; & toutes les réponses qu'elle avoit adroitement tirées de *Jones* , concernant la famille de M. *Alworthy* , la confirmoient encore dans cette opinion. Elle se tint , par conséquent , sur ses gardes , évita ou refusa de donner aucun éclaircissement sur l'asile qu'avoit choisi *Sophie* , & n'accorda qu'à peine au pauvre *Jones* la permission de revenir la voir le lendemain.

Dès qu'il fut parti , Madame *Fitz-Patrick* fit part de son soupçon , concernant M. *Blifil* , à sa femme-de-chambre , qui lui répondit avec feu , non Madame , vous vous trompez ; il est trop bel homme , & trop aimable , selon moi , pour qu'il se trouve une femme d'assez mauvais goût pour se sauver ainsi de lui. Je le prens , moi , pour M. *Jones* , & je le parierois.... M. *Jones* ! dit la Dame , quel est donc cet homme-là ?

Le Lecteur ſçait, que *Sophie*, en racontant ſon hiſtoire à ſa couſine, n'avoit pas dit un mot de lui ; mais Madame *Honora* n'avoit pas été ſi diſcrette avec ſa conſœur *Abigail*, à qui elle avoit raconté toute l'hiſtoire de *Jones*, que celle-ci apprit alors à ſa maîtrefſe.

Madame *Fitz-Patrick*, après cette découverte, revint aiſément à l'avis de ſa femme-de-chambre ; & trouva des charmes dans l'Amant aimé, qui ne l'avoient frappée que foiblement dans celui qu'elle croyoit haï. Tu as raiſon, *Betty*, lui dit-elle ; il a très-bonne mine ; & je ne m'étonne plus, ſuivant ce que tu me rapportes des diſcours d'*Honora*, que tant de femmes ayent eu du goût pour lui. Je ſuis fâchée maintenant de ne lui avoir pas dit où étoit ma couſine....

Cependant, ſ'il eſt auſſi libertin qu'on te l'a dit, ce ſeroit pitié qu'elle le revît encore : ce ſeroit une fille perduë, ſi elle épouſoit un débauché, & qui pis eſt un gueux, ſans le conſentement de ſon pere...

Non, s'il est tel qu'on te l'a peint, je ne puis vouloir tant de mal à *Sophie* : j'ai trop éprouvé les infortunes de ces fortes de mariages.

L'arrivée de *Mylord*, interrompît cette conversation. Et comme il ne se passa rien de nouveau, ni d'extraordinaire dans cette visite, nous terminerons ici ce Chapitre.

C H A P I T R E I I I.

*Projet de Madame FITZ-PATRICK.
Sa visite à LADY BELLASTON.*

M Adame *Fitz-Patrick*, avant que de s'endormir, fut long-tems occupée de sa cousine, & de *M. Jones* : elle étoit réellement un peu offensée du peu de franchise de la première à son égard. En méditant sur tout ceci, il lui vint dans la tête, qu'un moyen certain de se raccommo-der elle-même avec *M. Western* & sa sœur, étoit d'empêcher que *Sophie* ne revît

Jones ; & de la remettre , s'il étoit possible , entre les mains de son pere.

Comme cette réconciliation faisoit le plus cher des vœux de cette Dame , l'espoir du succès lui parut si probable , qu'elle ne songea plus qu'aux moyens les plus propres à faire réussir son projet.

Si le Lecteur veut se souvenir , que la connoissance de *Sophie* avec *Mylady Bellaston* , s'étoit faite chez Madame *Western* , & que Madame *Fitz-Patrick* demouroit alors chez elle avec *Sophie* , il n'aura pas besoin d'autres éclaircissemens pour concevoir que Madame *Fitz-Patrick* étoit connue de *Mylady Bellaston*. D'ailleurs elle étoit sa parente ainsi que *Sophie* , quoique dans un degré un peu éloigné.

Après très - mure réflexion , Madame *Fitz-Patrick* se déterminâ donc à se lever le lendemain de grand matin , pour aller informer *Mylady* de toute l'aventure , à l'inscu de *Sophie*. Ce qu'elle connoissoit du caractère de cette pru-

dente Dame, ennemie déclarée de toute passion romanesque, & des mariages malaffortis, ne lui permettoit pas de douter qu'elle n'employât toute son autorité pour prévenir le malheur dont *Sophie* étoit menacée.

Cette résolution fut, non-seulement prise, mais exécutée par Madame *Fitz-Patrick*, qui, dès huit heures du matin fut introduite, sous prétexte d'affaires importantes, au chevet de *My lady Bellaſton*; à qui elle raconta tout ce qu'elle avoit appris de *Betty*, fans oublier la visite qu'elle avoit reçue la veille, de la part de *Tom Jones*.

Lady Bellaſton, levant alors nonchalamment la tête, lui répondit en fouriant, Madame a donc vu cet homme si redoutable? . . . Eh bien, sa figure est-elle aussi frappante qu'on a voulu me le persuader? *Etoff* ne cesse de m'en étourdir depuis hier; & je l'en crois presque amoureuse, sur la seule réputation du personnage.

Pour prévenir la surprise du Lec-

teur , il sçaura que Mlle *Etoff* avoit l'honneur d'habiller , & de deshabiller *Mylady* ; que cette fille , avoit eu de très-amples informations dans l'Hôtel même concernant M. *Jones* ; & qu'elle en avoit entretenu sa Maîtresse pendant une heure entiere, en la mettant au lit.

Le portrait que Mlle *Etoff* avoit fait de notre Héros , d'après le rapport de Madame *Honora* , avoit paru digne d'attention : ce que Madame *Fitz-Patrick* y ajoutoit encore , en exagérant autant la bonne mine de *Jones*, qu'elle rabaissoit sa naissance & sa fortune , acheva d'exciter la curiosité de *Milady*.

Lorsqu'elle crut avoir suffisamment interrogé Madame *Fitz-Patrick* , en vérité , lui dit-elle d'un ton grave & réfléchi , tout ceci me paroît d'une très-grande conséquence ! Rien n'est certainement plus louable que votre procédé ; & je serai charmée de concourir avec vous , pour empêcher la ruine certaine d'une jeune personne aussi digne de mon amitié , que de mon estime.

Madame ne seroit-elle pas d'avis, dit Madame *Fitz-Patrick* avec vivacité, d'écrire dès aujourd'hui à mon Oncle *Western*, pour l'informer que sa fille est ici ?

Lady Bellaſton, après avoir rêvé un instant, répondit d'un air affectueux, pourquoi cela ? non, je n'en vois pas la nécessité. La *Western* m'a dépeint son frere, comme une si cruelle brute, que je ferois conscience de remettre en son pouvoir toute femme qui a eu le bonheur de s'en affranchir. Ce monstre, à ce que l'on m'a dit, en a si mal agi avec son épouse même !..... oh, je ſçai de ſes nouvelles ! c'est un de ces brutaux, qui s'imaginent avoir droit de tyranniser notre ſexe ; je plains & je protege toutes celles qui ont le malheur de tomber en pareilles mains..... Il ne s'agit maintenant, chere cousine, que d'empêcher *Sophie* de voir ce faquin-là, juſqu'à ce que la bonne compagnie qu'elle verra ici, donne à ſes idées un tour plus noble, & plus digne de ſa naiſſance.

Mais , Madame , s'il découvre qu'elle est chez vous ? repartit l'autre , il est homme à tout tenter pour se rapprocher d'elle !

Mais , Madame , répliqua *My-lady* , il est impossible qu'il soit admis chez moi..... Il est vrai pourtant , qu'il pourroit se procurer quelques intelligences dans l'Hôtel , & peut-être s'y cacher sous quelque déguisement..... pour prévenir de semblables desseins , je voudrois le connoître. Ne pourroit-on pas le voir ? Il m'a menacé d'une seconde visite pour cette après-dînée , répondit Madame *Partridge*.. A quelle heure comptez-vous qu'il vienne ? interrompit *Mylady*. Entre six & sept, lui dit l'autre.

Cela suffit , répliqua *Lady Bel-laston* ; je ferai en sorte d'avoir dîné pour cette heure-là , & je me rendrai chez vous : il est absolument nécessaire que je connoisse un homme si terrible. Comptez sur moi , Madame , & recevez mes sincères remerciemens , des soins que vous prenez pour conserver l'honneur

d'une maison dont vous êtes si digne d'être née.

Madame *Fitz-Patrick*, très-contente de la réception de *Mylady*, revint chez elle, sans avoir été vuë par *Sophie*, ni par *Honora*; & se mit en état d'attendre ses visites.

C H A P I T R E I V.

Visites.

Monsieur *Jones* s'étoit promené, sans quitter de l'œil certaine porte tout le jour, qui quoique l'un des plus courts, lui parut cependant l'un des plus longs de l'année. L'Horloge ayant enfin frappé cinq heures, il retourna chez Madame *Fitz-Patrick*, où malgré l'indécence de s'être présenté chez une femme de condition avant six heures, il fut pourtant reçu poliment, quoiqu'elle persistât toujours dans sa préten-

duë ignorance sur ce qui concer-
noit *Sophie*.

Notre Héros , dans le cours de
la conversation , fit connoître
qu'il n'ignoroit pas que Madame
Fitz Patrick étoit cousine de *So-
phie* : sur quoi , cette Dame faisoit
l'occasion de lui porter cette atta-
que : puisque Monsieur sçait que
Mlle *Western* est ma parente , il
ne trouvera sans doute pas mau-
vais que je m'informe des affaires
qu'il prétend avoir avec elle ?

Jones , interdit de la question ,
hésita quelques momens ; il répon-
dit enfin , qu'il étoit dépositaire
d'une somme d'argent considéra-
ble , & qu'il désiroit lui remettre
en mains propres. Il produisit alors
le porte-feuille , & informa Mada-
me *Fitz-Patrick* de l'avanture qui
l'en avoit rendu possesseur.

Cette histoire étoit à peine fi-
nie , qu'un bruit violent & sou-
dain fit trembler toute la maison.

La description de cette espèce
de bruit , seroit superfluë pour ceux
dont les oreilles y sont faites , &

plus inutile encore pour ceux qui n'en ont aucune idée. Bref, un laquais frappa enfin, ou plutôt tonna à la porte.

Notre Héros, qui n'avoit jamais rien entendu de semblable, marqua d'abord quelque surprise. Madame *Partridge* lui dit, d'un air tranquille, que puisqu'il arrivoit compagnie, il n'étoit pas possible qu'elle lui répondît maintenant : mais, que s'il lui plaisoit de rester jusqu'à ce que ce monde fût parti, peut-être auroit-elle alors quelques mots à lui dire.

En cet instant, la porte de la chambre s'ouvrit à deux battans, un énorme panier se présenta de côté, & *Lady Bellaston* parut ; qui, après une profonde révérence à Madame *Fitz-Patrick*, & une autre tout aussi profonde à M. *Jones*, fut conduite au haut bout de l'appartement.

Nous remarquons ces minuties, en faveur des Bourgeoises rengorgées, & des Campagnardes de nos amis, qui se croiroient desho-

norées en s'inclinant tant soit peu pour un homme.

Nos Dames, n'étoient pas encore bien établies dans leurs fauteils, lorsque l'arrivée du Pair d'Irlande déranger tout, & fit recommencer un nouveau cérémonial.

Tout ceci coulé, la conversation devint (comme l'on dit) extrêmement brillante. Cependant, comme elle n'a aucun trait à l'intérêt principal de notre Histoire, & que les conversations les plus vives sont souvent plattes par écrit, épargnons-nous la peine de la raconter. Disons seulement, que notre ami *Jones*, dans cette scène élégante, étoit un peu plus Spectateur qu'Acteur; car, quoique les Dames, avant l'arrivée de Mylord, lui eussent quelquefois adressé la parole, l'aspect de ce Seigneur avoit tout-à-coup tellement réuni & fixé toute leur attention, que notre pauvre Héros auroit pû passer pour nul dans cette assemblée, si l'illustre Pair, & les Da-

mes à son exemple , n'eussent laissé tomber de tems en tems sur lui quelques coups d'œil étonnés ou distraits.

La Compagnie étoit déjà depuis si longtems chez Madame *Fitz-Patrick* , que cette Dame imaginant enfin que chacun avoit dessein de rester après les autres , prit le parti de se défaire d'abord de *Jones* , comme de celui avec lequel elle croyoit pouvoir agir avec moins de cérémonie. Un moment de silence lui fournit l'occasion de lui adresser la parole : Monsieur , lui-dit-elle , a peut-être des affaires ? & je ne prévois pas pouvoir lui répondre aujourd'hui sur celle qui me procure sa visite. S'il lui plaisoit de laisser ici son adresse , je pourrois le faire avertir demain.....

Jones n'avoit d'autre éducation que la naturelle : au lieu de donner en sortant son adresse à un domestique , il la détailla tout bonnement à la Dame ; & , après beaucoup de révérences , prit congé de la Compagnie.

Il ne fut pas sitôt forti , que les grands personnages qui paroissent ne l'avoir point apperçu , s'étendirent beaucoup sur son chapitre. Mais , si le Lecteur nous a pardonné la suppression du plus brillant des premiers propos de ce cercle , il voudra bien sans doute excuser encore notre silence sur ceux-ci. Il paroît pourtant utile , pour le bien de cette Histoire , de ne pas supprimer la sortie de *Milady Bellaston* , qui s'étant levée quelques instans après le départ de *Jones* , dit en embrassant Madame Fitz-Patrick , je suis maintenant tranquille sur le compte de ma cousine *Sophie* ; je ne vois rien à craindre pour elle , de la part de ce drôle-là.



C H A P I T R E V.

Avanture de JONES, dans son nouvel appartement.

LE lendemain matin, dès que notre Héros crut qu'il pouvoit être jour chez Madame *Fitz-Patrick*, il se présenta à sa porte : mais on lui dit, qu'elle étoit déjà fortie..

Cette réponse surprit d'autant plus *Jones*, qu'il s'étoit promené en long & en large dans le quartier, depuis le point du jour, sans avoir vû fortir personne de cette maison. Il fallut pourtant se contenter de cette réponse, non seulement pour le présent, mais pour cinq autres visites qu'il fit à cette Dame dans le courant de la journée. Agifions franchement avec le Lecteur ; disons-lui, tout d'un coup, que le Pair d'Irlande, Protecteur déclaré des Dames, & toujours

jours

jours jaloux de leur réputation ; avoit conseillé , & même exigé que la porte fût fermée à l'avenir à un homme qu'il regardoit, du haut de sa grandeur , à peu près comme un poliffon.

Nous avons déjà dit , que *Jones* avoit chargé *Partridge* de lui chercher un autre logement ; c'est de quoi nous allons entretenir le Lecteur.

Notre Héros avoit souvent oui parler à M. *Alworthy* , d'une très-honnête femme , chez laquelle il avoit coûtume de loger , lorsqu'il alloit à Londres. Cette femme , qui demeuroid dans *Bond-Street* , l'un des plus beaux quartiers de la Ville, étoit veuve d'un Ministre , qui en mourant , l'avoit laissée propriétaire de deux filles , & de beaucoup de Sermons manuscrits.

De ces deux filles , *Nancy* , l'aînée , étoit âgée d'environ dix-sept ans ; & *Betty* , la cadette , en avoit à peine dix.

C'est là que *Jones* avoit envoyé *Partridge* , qui lui avoit arrêté une

chambre au second étage, & une pour lui-même un peu plus haut.

Le *premier*, étoit occupé par un de ces jeunes gens, qui dans le dernier siècle, étoient connus par la Ville sous le titre de gens d'esprit, & de plaisir; & cette dénomination n'étoit pas trop impropre: car, si les hommes tirent leurs qualifications des différens métiers ou professions auxquels ils s'occupent, ceux-ci n'en ayant d'autre que de rechercher le plaisir, étoient parfaitement bien nommés. Les Spectacles, les Caffés, & les Tavernes étoient leurs rendés-vous ordinaires: le bon goût, & la gaieté occupoient leur loisir, & l'amour leurs momens les plus sérieux. Les Muses, & le vin, concouroient à la fois à allumer dans leur sein les plus brillantes flâmes; non contents d'admirer les charmes d'une Maîtresse, ils sçavoient la rendre célèbre; & presque tous étoient bons Juges, non-seulement de leurs propres Ouvrages, mais encore de ceux d'autrui.

Tels étoient ceux que nos peres appelloient gens d'esprit & de plaisir. Mais, je demande si ce titre peut être aussi proprement appliqué aux jeunes gens d'aujourd'hui, qui cherchent à se distinguer dans le monde ? car l'esprit n'est certainement pas de leur ressort : ils n'ont rien à démêler avec lui. Rendons-leur pourtant justice : ils ont monté un degré plus haut que leurs prédécesseurs ; on peut même les appeller gens de sagesse & de vertu. (Ne vous trompez pourtant pas dans l'acception de ce dernier mot.)

Ainsi, tandis que les jeunes gens dont nous avons parlé d'abord, passoient leur tems à boire à la santé de leurs Maîtresses, à faire des sonnets à leur louange, à juger d'une Pièce de Théâtre, ou à prononcer sur un Poème au *Caffé de Will, & de Button* : ceux d'aujourd'hui, par toute sorte de moyens, cherchent à s'assurer les suffrages de certaines communautés, méditent des harangues pour la *Chambre des Communes*, ou plutôt pour

le *magazin*. * Mais la science du jeu est celle de toutes qui exerce le plus leur génie : c'est leur étude la plus sérieuse ; tandis qu'un cercle de Connoisseurs en Peinture , en Musique , & en Sculpture remplit les heures destinées à leur amusement. Ajoutons-y pourtant , des Professeurs de Philosophie, prétendue naturelle , toujours planant dans les espaces imaginaires , & ne connoissant rien de la nature , que ses monstres & ses imperfections.

Lorsque *Jones* eut passé la journée à attendre envain *Madame Fitz-Patrick* , il revint très affligé à son appartement. Au milieu des tristes réflexions qu'il faisoit seul sur son malheur , un grand bruit se fit entendre dans l'appartement d'en-bas. L'instant après , il distingua la voix d'une femme, qui le prioit au nom du Ciel de descendre au plutôt, s'il vouloit prévenir un assassinat. *Jones* n'avoit jamais pensé deux fois pour voler au secours des opprimés ; il

* *London Magazine*. C'est un Ouvrage périodique qui paroît tous les mois.

franchit les escaliers comme un éclair ; & arrivant à la porte de la Salle à manger , d'où partoit le bruit , il voit le jeune homme dont nous avons déjà parlé , & qui logeoit au - dessous de lui , collé contre le mur par son propre Domestique. Il voit , en même tems , une jeune fille effrayée , qui se tordant les bras à côté d'eux , crioit au meurtre , en se désespérant. Il est vrai que le pauvre Gentilhomme alloit être étouffé , si *Jones* n'étoit venu fort à propos le délivrer des mains de son ennemi.

Quoique le domestique eût reçu nombre de coups , tant de pieds que de poings , de la part du jeune Gentilhomme , qui avoit beaucoup plus d'esprit que de force , le coquin s'étoit fait une espece de scrupule de frapper son maître , & se contentoit de l'étrangler tranquillement. Mais , il n'eut pas tant de respect pour *Jones*. Il ne se sentit pas plutôt mené un peu plus durement par ce nouvel adversaire , que se retournant tout-à-coup , &

tombant sur notre Héros , il lui planta dans le ventre un de ces vigoureux coups de poing , que les Spectateurs de l'Amphithéâtre de *Broughton* voyent donner avec tant de plaisir , mais qui en font si peu aux combattans qui les reçoivent.

Le fier & robuste *Jones* , n'eut pas sitôt reçu cette politesse , qu'il s'empressa de la rendre au double. De-là s'ensuivit un combat , terrible à la vérité , mais qui ne dura pas long-tems : le laquais n'étoit pas plus capable de lutter contre *Jones* , que le maître ne l'avoit été l'instant auparavant de se défendre contre le domestique.

Ainsi la fortune , suivant sa coutume ordinaire , changea tout-à-coup la face des choses : le premier vainqueur gissoit par terre , presque sans sentiment ; & le Gentilhomme vaincu en avoit assez recouvré , pour remercier *M. Jones* de l'avoir secouru si à propos. Notre Héros reçut aussi les remerciemens les plus vifs & les plus fin-

cères de la part de la jeune personne spectatrice de la scène, & qui n'étoit autre que *Miss Nancy*, la fille aînée de la maison.

Le laquais ayant enfin retrouvé ses jambes, s'adressa à *Jones*, en branlant la tête, & en le regardant d'un air aussi étonné que respectueux : je n'aurai plus rien à démêler avec vous, (s'écria-t-il, en jurant à l'Angloise) vous avez payé de votre personne à l'Amphithéâtre, ou je suis diablement trompé. Plus de guerre avec vous, Monsieur, vous êtes un trop rude joueur pour moi.

Il est vrai, que ce soupçon étoit assez pardonnable : *Jones* étoit à la fois, & si agile & si robuste, qu'il étoit peut-être en état de présenter le cartel aux plus fameux champions à coups de poings, & de terrasser à son aise tous les Héros emmitouflés * de l'illustre Ecole de *Broughton*.

* De crainte que cette Epithète n'emba-
lasse la Postérité, nous croyons à propos

Le jeune homme, qui s'appeloit *Nightingale*, ne voulut absolument pas permettre à son libérateur de sortir, sans avoir bû une bouteille de vin avec lui. *Jones* y consentit, plus par complaisance, que par inclination : la trif-

de l'expliquer, par un Avertissement qui fut publié à Londres, le premier Février 1747.

N. B. M. Broughton, si on veut l'aider convenablement dans son entreprise, offre d'ouvrir une Académie dans sa maison, au *Marché au Foin*, pour l'instruction des personnes qui voudront être initiées dans la science de se bien battre à coups de poings. On y enseignera la théorie & la pratique de cet Art véritablement Anglois ; les différentes touches, blessures, attitudes usitées dans cette espece de combat, y seront expliquées à fond, & disertement démontrées. Et pour que les personnes de distinction ne soient point détournées d'entrer dans ce *Cours de Leçons utiles*, on aura attention de les leur donner avec toute l'indulgence & la circonspection que peuvent exiger la force & le tempérament de l'Ecolier. On leur fournira, pour cet effet, des *Muffles* postiches, qui les préserveront d'avoir les yeux pochés, les jouës meurtries, & le nez cassé.

tesse & le trouble de son ame, le rendoit alors peu sensible au plaisir, & moins propre encore à la conversation. *Miss Nancy*, la seule femelle qui fût alors dans la maison, sa mere & sa soeur étant à la Comédie, consentit aussi à leur tenir compagnie. Les verres & la bouteille sur la table, *M. Nightingale* apprit à *Jones* le sujet de sa querelle avec son laquais, qu'il venoit de chasser.

Je me flatte, Monsieur, lui dit-il, que vous n'induisez pas de cette aventure, que je sois dans l'habitude de battre mes gens: c'est, en vérité, la première fois que je m'en avise; mais j'en avois déjà tant pardonné à ce coquin, que ma patience étoit à bout; & j'espère, que vous me trouverez excusable. Le hazard m'ayant fait rentrer aujourd'hui beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, jugez de ma surprise, en trouvant quatre grands Gentilshommes *Servants*, jouant aux cartes autour de mon feu !.....

Bv

& mon *Hoyle*, * Monsieur.....
 mon beau *Hoyle*, qui m'a coûté
 une *Guinée*, tout ouvert sur la
 table, & tout taché par ces gre-
 dins dans le plus bel endroit du Li-
 vre! Ce spectacle, vous l'avoue-
 rez, n'étoit pas plaisant pour moi.
 Je me suis pourtant retenu, jus-
 qu'au départ de l'honnête Compa-
 gnie; alors, j'ai un peu chapitré
 mon homme, qui au lieu de m'ap-
 paîser en convenant de son imper-
 tinence, m'a dit fort gravement,
 que les domestiques étant hommes,
 devoient ainsi que les autres avoir
 leurs momens de récréation. Qu'il
 étoit fâché de l'accident arrivé à
 mon Livre; mais que plusieurs de
 ses amis en avoient acheté d'aussi
 beaux pour un *Shelling*; * & que

* Le Livre d'*Hoyle*, est un Traité du Jeu
 de Cartes appellé *Whisk*, le plus pratiqué
 des Anglois. Ce Livre, dans la nouveauté,
 se vendoit une *Guinée*, on l'auroit aujour-
 d'hui pour 24 sols.

* Le *Shelling* revient à peu près à notre
 pièce de 24 s.

j'étois maître de lui en rabattre ce prix sur ses gages. Je me suis emporté alors... il est devenu furieux... bref, il a interprété mon retour à la maison, plutôt que de coutume..... il a fait certaines réflexions..... il a nommé certaine jeune Demoiselle, de façon.... de façon que je me suis oublié moi-même, & que je l'aurois volontiers assommé de tout mon cœur.

Cette relation étoit à peine finie, lorsque la mere & la sœur de *Nancy* rentrèrent. Tous passèrent gayement la soirée ensemble; & *Jones* fut assez maître de lui-même pour contribuer au plaisir de la Compagnie. Il est vrai, que la moitié de sa vivacité naturelle, jointe à la douceur de son caractère, suffisoit pour en faire un très-aimable Convive: aussi plut-il tant à toute la table, que *M. Nightingale* lui demanda son amitié, que *Mlle Nancy* lui fit des politesses, & que la veuve, enchantée de son nouveau Locataire, l'invita avec l'autre à déjeuner le lendemain.

Jones , de son côté , étoit auffi fort content d'eux. Mlle *Nancy* , quoiqu'une très-petite créature , étoit extrêmement jolie ; & la veuve avoit tous les charmes que peut avoir une femme qui vife à la cinquante. Née fans malice , elle étoit toujours gaie ; ne pensant , ne parlant jamais mal de personne , & n'en ayant jamais fouhaité à fes plus grands ennemis ; cherchant à plaire à tout le monde , elle y étoit parvenuë , parce que ce defir , naturel en elle , étoit exempt d'affectation : amie chaude , & fidelle , quoique peu riche , fa parole valoit un contrat. Elle avoit été digne époufe , elle étoit bonne & tendre mere.

Il n'en eft point de notre Hiftoire comme de ces papiers publics , où l'on nous peint les caractères de gens que l'on n'a jamais vûs , & dont on n'entendra plus parler : ainfi le Lecteur peut conclure , que cette bonne femme reparoîtra fur la fcene , pour y faire un rôle de quelque importance.

Jones avoit aussi conçu d'assez bons sentimens pour M. *Nightingale*, chez qui il avoit apperçu du bon sens, quoiqu'un peu frelaté par quelques nuances des ridicules à la mode.

Ce qui le rendoit plus cher aux yeux de notre Héros, étoient les sentimens d'humanité & de grandeur d'ame que ce jeune homme laissoit échapper en toute occasion, & particulièrement ceux du plus grand désintéressement en fait d'affaires amoureuses. Son langage, sur cette matiere, étoit celui d'un Berger de l'ancienne *Arcadie*, & paroissoit assez surprenant dans la bouche d'un jeune Cavalier moderne : mais il n'étoit tel que par imitation, & la nature l'avoit formé pour jouer un rôle bien plus estimable.



 C H A P I T R E · V I .

*Evénemens du déjeuner. Observations
sur l'Education des filles.*

LA même Compagnie se rassembla le lendemain matin avec les mêmes sentimens que chacun avoit conçu l'un pour l'autre en se séparant la veille. Mais le pauvre *Jones* étoit extrêmement affligé. *Partridge*, qu'il avoit envoyé dès le matin chez Madame *Fitz-Patrick*, l'avoit trouvée délogée, sans avoir pû apprendre en quel quartier elle avoit établi sa demeure. La peine que *Jones* avoit ressentie, au récit de cette nouvelle, étoit si vivement peinte sur son visage, qu'il auroit envain prétendu la cacher.

La conversation roula, comme précédemment, sur l'amour; & M. *Nightingale* se répandit encore, sur ce sujet, en sentimens tendres, gé-

nèveux, & défintéreffés. Madame *Miller* (car c'est ainfi que s'appelloit la Maîtresse de la maison) les approuvoit beaucoup : mais lorsqu'il s'adreffa à *Nancy*, pour fçavoir ce qu'elle en penfoit ; je crois, dit-elle, que celui de la Compagnie qui a le moins parlé fur cette paffion, est peut-être celui qui refent le plus vivement fes effets.

Ce compliment étoit fi probablement adreffé à *Jones*, que nous euffions été fâchés de le laisser tomber, fans y faire attention. Notre Héros, en y faifant une réponse très-polie, fit pourtant entendre délicatement à la Demoifelle, que fon propre fîlence fur la même matiere pouvoit faire naître d'elle un femblable foupçon. Il est vrai, qu'elle avoit peu parlé la veille, & encore moins ce jour-là.

Je fuis charmée, dit Madame *Miller*, que Monsieur ait fait cette remarque ; & je fuis prefque de fon opinion. Qu'avez-vous donc, mon Enfant ? je ne vous vis jamais fi morne. Qu'est donc devenu vo-

tre gayeté?... Croiriez-vous, Monsieur, que je ne l'appelle ordinairement que ma petite *jaseuse*? Elle n'a pas parlé vingt fois depuis huit jours.

La conversation fut ici interrompue par l'arrivée d'une Servante, qui apportoit un gros paquet, à l'adresse de M. *Jones*. Un domestique venoit, dit-elle, de le lui remettre, & étoit disparu sur le champ, en disant qu'il n'exigeoit point de réponse.

Jones, surpris de l'avanture, dit que c'étoit sans doute, une méprise : mais la Servante persistant à soutenir qu'elle étoit certaine du nom qu'on lui avoit dit, toutes les femmes furent d'avis d'ouvrir le paquet; dans lequel on trouva un *Domino*, un masque, & un billet de Bal.

Jones, alors, s'outint encore plus fortement qu'auparavant, que l'on s'étoit trompé; & la Compagnie ne sçavoit plus qu'en dire, à l'exception de M. *Nightingale*, qui prétendoit qu'il s'agissoit ici d'un

rendez-vous, & d'une bonne fortune pour M. Jones, lorsque Mlle Nancy ayant secoué le Domino, en fit tomber une carte, sur laquelle on lut ces mots :

A Monsieur J O N E S.

C'est la Reine des Fées, qui t'envoie ce déguisement. Rends-toi digne de ses bontés, en obéissant à ses ordres.

Tout fut alors de l'avis de M. Nigtingale ; & Jones, lui-même, se vit presque forcé de s'y rendre. Sûr de n'être connu dans Londres que de Madame Fitz-Patrick, il se flatta que tout ceci venoit de sa part, & qu'il seroit peut-être assez heureux pour revoir enfin sa Sophie. Ce raisonnement n'étoit pas trop bien fondé : mais les Amans se flattent toujours, & souvent même sur des apparences encore plus chimeriques. Jones étoit vif, il se livra tout entier à cet espoir, & reprit toute sa bonne humeur.

M. Nigtingale se chargea de le conduire au Bal ; il offrit même

des billets à *Miss Nancy*, & à sa mere : mais ils ne furent point acceptés. Ce n'est pas, dit cette bonne femme, que je conçoive le mal que certaines personnes trouvent dans ce qu'on appelle *Masquarades* ; je pense seulement que ces fortes de plaisirs vifs & éclatans ne conviennent qu'aux gens riches ou d'un certain rang, & non pas aux jeunes filles destinées à gagner leur vie, & à épouser tout au plus un Artisan... Un Artisan ! s'écria *Nightingale* : c'est estimer bien peu votre *Nancy*. Et moi, je la crois digne de prétendre à tout ce qu'il y a de plus illustre & de plus grand sur la terre.... Eh, de grace, M. *Nightingale*, répondit la mere, ne lui remplissez pas la tête de pareilles visions !... Je crois pourtant, ajouta-t-elle en souriant, que si elle étoit née assez heureuse pour trouver un mari qui pensât aussi généreusement que vous, elle seroit trop reconnoissante pour se livrer à des plaisirs de cette espèce. Les

Femmes dont la fortune a beaucoup ajouté à celle de leurs époux, peuvent avoir quelque droit de satisfaire leurs fantaisies : c'est en quelque façon leur propre bien qu'elles dépensent ; elles abusent même trop souvent de ce prétexte. Et c'est à propos de cela , qu'un Gentilhomme de ma connoissance me disoit , il y a quelques jours , qu'un homme qui prend une femme pauvre , fait souvent un meilleur marché que celui qui en prend une riche.... Mais , que mes filles épousent qui elles voudront , je tâcherai de faire en sorte que leurs époux soient contens d'elles.... Ne parlons donc plus de Masquarade , je vous en prie : *Nancy* pense sûrement trop bien , pour avoir envie d'y aller. Elle se souvient, sans doute , que lorsque vous l'y menâtes l'année dernière , ce spectacle lui avoit tellement tourné la tête , qu'elle fut plus d'un mois à revenir à elle-même , & à son aiguille.

Quoiqu'un petit soupir , qui

échapa alors à *Nancy* ; sembla prouver que le sentiment de sa mère n'étoit pas trop de son goût , elle n'osa pourtant pas le combattre. Car la bonne femme , avec toute la tendresse d'une mère , en avoit conservé toute l'autorité ; & comme sa complaisance pour ses filles , n'étoit jamais limitée que par la crainte de ce qui pouvoit nuire à leur santé , ou à leur futur bien-être , elle ne souffroit pas que ses ordres fondés sur de pareils motifs fussent sujets à désobéissance , ou à contestation. *M. Nightingale* même , qui depuis deux ans logeoit dans la maison , connoissoit si bien là-dessus le caractère de la Maman , qu'il n'osa répliquer à son refus.

M. Nightingale , dont l'amitié pour *Jones* augmentoit à chaque instant , vouloit absolument l'emmener dîner au cabaret , où il offroit de lui faire faire connoissance avec plusieurs de ses meilleurs amis. Notre Héros s'en excusa , sous prétexte que ses habits n'étoient point encore arrivés.

A dire le vrai , *Jones* étoit alors dans une situation singuliere, mais où tombent pourtant quelquefois des jeunes gens d'un plus haut rang que lui : il n'avoit pas un fol dans sa poche. Situation jadis plus en crédit parmi les anciens Philosophes , qu'elle ne l'est aujourd'hui parmi les Sages de la ruë des *Lombards* , & du Caffé de *White*.

Tout amoureux qu'étoit notre Héros , tout transporté qu'il étoit de l'espérance de voir sa *Sophie* le soir même, il sentit pourtant , dans le courant de la journée , que quelque nourriture un peu plus solide ne lui feroit pas mal. *Partridge* fit aisément cette découverte , & en prit occasion de lâcher quelques propos détournés concernant le billet de banque. Il eut même assez de courage , en s'apercevant qu'on l'écoutoit sans daigner lui répondre , pour hasarder encore quelques conseils mesurés touchant la pressante nécessité de retourner chez M. *Alworthy*.

O *Partridge* ! s'écria *Jones* , tu

ne peux voir ma fortune dans un point de vuë plus défespéré , que je ne la vois moi-même ; & je commence à me repentir , avec douleur , d'avoir souffert que tu quittasses ton établissement , pour suivre un malheureux tel que moi. Quitte - moi , mon ami ; va , retourne dans ta maison , c'est moi qui t'en conjure. Je t'ai causé de la dépense , tu as même souffert pour moi ; plût au Ciel , que je fusse en état de te récompenser à mon gré ! en attendant que je le puisse , prends le porte-manteau que nous avons laissé chez toi , vends tout à ton profit , je te le donne , en attendant (mais puis-je l'espérer !) que je puisse mieux faire.

Ces mots furent prononcés d'un ton si vrai & si pathétique , que *Partridge* , qui parmi ses défauts n'avoit pas celui d'avoir le cœur insensible , fondit tout-à-coup en larmes. Après avoir juré qu'il ne quitteroit jamais son maître , & surtout dans l'adversité , il recommença les instances les plus

pressantes , pour l'engager à retourner dans le Comté de *Somerset*. Au nom du Ciel , Monsieur ! lui dit-il , daignez seulement jeter un coup d'œil sur l'avenir. Que pouvez-vous faire ici ? sans argent , sans crédit , sans amis , comment vivre ? je ne vous quitterai jamais ; non ! partout où vous puissiez aller , quelque parti que vous preniez , je ne vous quitterai jamais !..... mais songez de grace..... songez Monsieur , que votre intérêt seul , & que la raison même vous ordonnent , & vous forcent de partir au plutôt !.....

Combien de fois ne t'ai-je pas dit , répondit *Jones* , combien de fois faut-il que je te répète , que je n'ai point d'asile où je puisse me retirer ? Si j'avois quelque espérance que les portes de *M. Alworthy* , pussent encore m'être ouvertes , attendrois-je , hélas ! que la misère me forçât de revoler chez lui ?.... quel obstacle , grand Dieu , pourroit me retenir un instant , ou m'empêcher d'aller tomber à

tes pieds ? mais , hélas ! il m'a banni..... & pour jamais de sa présence..... ô *Partridge* ! je me rappelle encore ces mots..... c'étoit en me donnant une somme d'argent , qui certainement devoit être considérable..... ses derniers mots furent..... *ma résolution est prise : à compter de ce jour , je ne veux plus de commerce avec vous.*

Ici , la douleur ferma la bouche à *Jones* , & la surprise à *Partridge*. Ce dernier , recouvra pourtant bientôt après la parole ; & après quelques légers préliminaires , où il protesta plus d'une fois qu'il n'avoit pas le défaut d'être curieux , il s'informa du montant de la somme que *Jones* disoit avoir reçue de *M. Alworthy* , & de ce qu'étoit devenu cet argent.

Notre Héros le satisfit pleinement sur ces deux points ; & *Partridge* étoit en train de faire sur ce sujet de très - amples Commentaires , lorsqu'un domestique vint avertir *Jones* , que *M. Nightingale* l'attendoit dans son appartement.

Dès

Dès que nos deux jeunes gens furent habillés pour le Bal , & que M. *Nightingale* eut donné ses ordres pour deux chaises à porteurs, M. *Jones* se trouva accablé d'un nouvel embarras, qui paroîtra peut-être ridicule à quelques-uns de nos Lecteurs. C'étoit de sçavoir, où trouver un *Shelling* ! mais, si ces mêmes Lecteurs ont la bonté de réfléchir un instant, sur ce que la difficulté d'en trouver mille, dix ou vingt mille si l'on veut, pour satisfaire une fantaisie, leur a fait sentir d'inquiétudes & de peines, ils se formeront peut-être une idée de ce que M. *Jones* dut souffrir en cette occasion. Il se détermina enfin à avoir, pour la première fois, recours à *Partridge*, très-resolu à quelque extrémité qu'il dût se trouver réduit, de ne plus mettre le pauvre Pédagogue dans le cas de rien avancer pour lui.

Il est vrai, que depuis peu de jours, soit que *Partridge* eût envie que le billet de banque fût négocié, soit qu'il imaginât que la famine

50

pourroit chasser notre Héros de
Londre , il avoit cessé de lui faire
aucune offre de ce genre.

C H A P I T R E V I I .

JONES au Bal.

NOs Cavaliers arriverent en-
fin dans ce Temple , où M.
Heydegger , * ce grand Prêtre des
plaisirs d'Angleterre , ainsi que les
anciens Prêtres du Paganisme , an-
nonçoit la présence d'une Divini-
té que l'on n'y trouvoit jamais.

M. *Nightingale* , après avoir in-
troduit *Jones* , ne lui tint pas long-
tems compagnie : un Masque fe-
melle qu'il rencontra , au second
tour , s'empara de son bras. Adieu,
dit-il, mon ami : vous êtes bien ici ;
travaillez maintenant pour votre
compte.

* Entrepreneur du Bal public de Londres.

Jones avoit dans la tête , que *Sophie* devoit être au Bal : cette espérance lui donna plus d'esprit & de gayeté que les lumieres , la Musique , & la nombreuse compagnie, que bien des gens prétendent être d'excellens antidotes contre la tristesse. Il accosta indifféremment tout ce qu'il rencontroit de femmes qui par la taille , l'air , ou la marche , pouvoient ressembler à *Sophie*. Il essaya de leur dire à toutes quelque chose de fin & d'agaçant , dans la vuë de s'attirer une réponse qui pût décèler cette voix qu'il étoit bien sûr de ne pas méconnoître. Les unes lui répondoient , *quoi , vous me connoissez ?* Le plus grand nombre , *Je ne vous connois pas ;* d'autres le traitoient d'*impertinent ;* quelques-unes ne répondoient pas du tout ; plusieurs enfin lui parloient aussi gracieusement qu'il pouvoit le souhaiter , mais ce n'étoit pas avec la voix de *Sophie*.

Tandis qu'il s'entretenoit un instant avec une de ses dernieres , une Dame , en *Domino*, lui dit, en

lui frappant sur l'épaule , si vous vous amusez plus longtems avec tout ce bagage , j'en instruirai *Miss Western*.

A ce nom, *Jones* abandonna sa compagne , & courut après la Dame au *Domino* , en la suppliant de lui montrer la personne qu'elle venoit de nommer , si elle étoit actuellement dans la salle.

La Dame , qui marchoit toujours , gagna le fond du dernier cabinet , où sans répondre à *Jones* , elle se jetta sur un siège , en s'écriant quelle étoit excédée de fatigue !... Notre Héros prit place à côté d'elle , & redoubla la vivacité de ses instances , jusqu'à ce que l'inconnue ouvrant enfin la bouche , lui dit froidement , je croyois plus de discernement à M. *Jones* ; & je n'aurois pas imaginé qu'aucun déguisement pût lui dérober sa Maîtresse... Elle est donc ici , Madame ? s'écria *Jones* en se levant. . . doucement , Monsieur , parlez plus bas , répliqua la Dame , on peut vous observer... Je vous jure , sur

mon honneur , que *Miss Western* n'est point ici.

Jones se jettant alors sur la main du Masque , épuisa tout ce que l'ardent desir de retrouver ce que l'on aime a de plus pressant & de plus patétique , pour sçavoir où étoit sa *Sophie*. Mais il parloit en vain : on feignoit même de ne pas l'entendre.

Notre Héros en vint alors aux reproches. Ce n'étoit pas la peine , Madame , lui dit-il d'un ton aigre-doux, de m'avoir donné avant-hier un rendez-vous , pour déloger le lendemain : malgré le déguisement de sa voix , je connois la *Reine des Fées* ; & Madame *Fitz-Patrick* est un peu trop cruelle de se réjouir si longtems aux dépens de mes peines.

Puisque vous m'avez si ingénieusement devinée , répondit la Dame , je conserverai la même voix , de crainte d'être reconnüe par d'autres. Parlons donc maintenant à cœur ouvert.... Avez - vous pû penser , mon beau Monsieur , que

j'aimasse assez peu ma cousine, pour vous aider dans une intrigue dont la fin ne peut qu'entraîner sa ruine, & peut-être la vôtre même?... Que dis-je ? fussiez-vous assez injuste pour avoir conspiré sa perte, la croyez-vous, après avoir eu le tems d'y réfléchir, assez extravagante pour n'avoir pas ouvert les yeux ? pour n'avoir pas vû l'abîme où la plongeoit un ennemi, bien plutôt qu'un Amant ?

Hélas, Madame, lui dit *Jones*, que vous connoissez peu mon cœur, en m'appellant l'ennemi de *Sophie* !

Mais, celui qui veut ma perte, répliqua la Dame, est bien mon ennemi apparemment ? Non, Monsieur ; ma cousine n'a rien à espérer que de la part de son pere : c'est-à-dire, fort peu de chose, si elle ne se hâte pas de regagner son amitié.... Vous le connoissez; vous connoissez votre situation : jugez-vous.

Jones jura qu'il n'avoit jamais eu de pareils desseins sur *Sophie*; qu'il souffriroit mille morts plutôt que

de ne pas sacrifier ses propres desirs à la gloire & aux intérêts de son Amante. Je sçais trop, je connois trop, dit-il, l'énorme distance que le Ciel a mise entre elle & moi : j'avois résolu depuis long-tems d'abandonner jusqu'à l'espoir même ; mais certaines raisons, que je ne puis vous confier, m'ont fait souhaiter de la revoir encore, pour lui dire un éternel adieu.... Non, Madame, s'écria-t-il en soupirant, mon amour pour elle n'est pas de ces passions basses & intéressées, qui ne cherchent qu'à se satisfaire aux dépens de leur plus cher objet. Il n'est rien, sur la terre, que je ne sacrifiasse pour posséder *Sophie*, exceptez *Sophie* elle-même.

Quoique le Lecteur n'ait peut-être pas déjà conçu une idée fort sublime des vertus de notre Dame masquée ; & quoique, probablement, elle doive peut-être justifier ci-après une partie de ce que l'on en pense : il est pourtant certain que la noblesse des sentimens de *Jones* fit sur elle une très-forte im-

pression , & ajouta beaucoup à ceux qu'elle avoit déjà conçus pour lui.

La Dame , après avoir rêvé quelques momens , lui dit , qu'elle taxoit maintenant ses prétentions passées sur *Sophie* moins de présomption que d'imprudenc. Les jeunes gens , ajouta-t-elle , ne peuvent jamais lever les yeux trop haut. J'aime l'ambition , dans un jeune homme , & je vous exhorte à en avoir toujours ; peut-être ferez-vous des Conquêtes bien plus éclatantes encore. Croyez-moi , je connois les femmes ; & je suis convaincuë qu'il en est. . . . Mais , ne trouvez-vous pas singulier de me voir donner des conseils à un jeune homme , que je connois à peine , & dont la conduite à mon égard doit me plaire si peu ? . . .

Jones entreprit ici de justifier ses démarches & ses discours. Ses intentions , disoit-il , avec feu , étoient droites ; & il n'imaginoit pas avoir pû offenser la Dame dans tout ce qu'il avoit dit sur le cha-

pitre de *Sophie*..... j'en suis très-perfuadée , répondit - elle ; mais se peut - il que vous connoissiez assez peu les femmes , pour ignorer que l'affront le plus sensible pour elles , est de les entretenir longtems de la passion qu'on ressent pour une autre ? Si la *Reine des Fées* n'avoit pas eu meilleure opinion de votre galanterie , elle ne se fût en vérité pas avisée de vous donner un rendez-vous ici.

Notre Héros ne s'étoit jamais senti moins échauffé que dans cet instant ; cependant la politesse & la galanterie envers les Dames , étant aussi naturelles en lui que les principes d'honneur & de probité , il se seroit cru aussi méprisable , en refusant un cartel amoureux , que s'il se fût agi d'un rendez-vous pour se battre. ; mais il y avoit plus ici : son amour même pour *Sophie* lui faisoit une nécessité de ne point se mettre dans le cas de déplaire à une Dame qu'il croyoit capable de les remettre au premier jour vis-à-vis l'un de l'autre.

Partant de cette idée, il commençoit à répondre avec vivacité au dernier discours de l'inconnüe, lorsqu'un Masque habillé en vieille vint les aborder.

C'étoit une de ces femmes qui ne vont au Bal que pour donner carrière à leur mauvaise langue, en disant des vérités impunément; de ces bonnes ames enfin, dont l'objet principal est de troubler les plaisirs d'autrui. La vieille ayant apperçu de loin notre ami *Jones*, avec sa Dame masquée qu'elle connoissoit très-bien, en grande conférence dans un coin reculé, avoit jugé à propos de venir s'amuser un peu à leurs dépens.

Non contente de les avoir fait déguerpir, par la piquante malignité de ses attaques, elle les poursuivit partout où ils cherchèrent à l'éviter, jusqu'à ce que M. *Nightingale*, ayant enfin pitié de l'extrême détresse de son ami, appella la maudite vieille, & l'engagea dans une autre poursuite.

Dans les différens tours & dé-

tours que *Jones* fit dans le Bal avec sa Dame , pour se sauver des persécutions de ce Masque , il s'aperçut qu'elle parloit à nombre de personnes avec le même air de connoissance que si tout ce monde eût été à visage découvert. Il ne put s'empêcher de lui en marquer sa surprise. En vérité , Madame , lui dit-il , il faut que vous ayez un discernement infini , pour reconnoître tant de personnes sous le masque !

Bon , dit la Dame , rien n'est si insipide & si *enfant* , que le déguisement des gens d'une certaine condition. Nous nous connoissons tous aussi parfaitement , au premier coup d'œil , que dans une assemblée, ou au Cours : aussi, ne verrez-vous pas une seule femme , ayant quelque rang dans le monde , converser avec qui que ce soit , s'il n'y fait une certaine figure , ou s'il n'est bien connu d'ailleurs.

Bref , le brillant de cette assemblée est composé de gens qui n'y

viennent , à proprement parler ; que pour ce qu'on appelle *tuer le tems* ici comme ailleurs ; & qui s'en retirent souvent aussi ennuyés , que du plus long sermon. Au vrai , cela n'est pas fort amusant : je commence à m'en trouver très-fatiguée ; & si je m'y connois , vous êtes à peu près dans le même cas. Avouez que je ferois un bel acte de charité , si je m'en retournois tout à l'heure au logis ?

Je ne connois qu'un autre acte de charité qui puisse être aussi méritoire, s'écria *Jones* avec chaleur ; ce seroit de me permettre de vous y accompagner.

En vérité , répondit la Dame , il faut que vous ayez une étrange opinion de moi , pour imaginer que sur une connoissance aussi précipitée , je sois femme à vous recevoir chez moi , & qui pis est à cette heure-ci ! Attribueriez-vous l'intérêt que j'ai bien voulu prendre à ce qui touche ma cousine , à quelque autre motif ? Regardez-vous cette entrevue , concertée

de ma part , à peu près comme un rendez-vous tirant à conséquence ? M. Jones est apparemment déjà accoutumé aux conquêtes soudaines !

Je n'y suis point accoutumé , Madame , répondit notre Héros , sans se déconcerter : mais , puisque vous avez pris mon cœur par surprise , tout le reste est à vous.

Ces mots furent prononcés avec tant d'action , que la Dame , après l'avoir prié de se modérer , dans la crainte que leur familiarité ne fût remarquée , lui dit , qu'elle alloit souper chez une de ses amies , où elle se flattoit qu'il voudroit bien ne pas la suivre. Il est vrai , ajouta-t-elle , d'un ton un peu plus radouci , que mon amie n'est point méchante : mais , au fond , que ne pourroit-elle pas penser , si... non Monsieur , de grace ne me suivez pas , je vous en prie ! vous me mettriez , en vérité , dans le cas de ne sçavoir que lui dire. ... Adieu , n'en parlons plus.

La Dame sortit alors du Bal ; &

Jones, malgré toute la sévérité des ordres qu'il avoit reçus, fut assez téméraire pour n'en pas être effrayé. Mais le même embarras dans lequel il s'étoit trouvé pour se rendre au Bal, vint encore une fois le désespérer : il n'avoit point d'argent pour prendre une chaise, ni personne là pour en emprunter. Son courage lui fit franchir cette difficulté : il aima mieux s'exposer à toutes les clameurs des Porteurs, & aux mauvaises plaisanteries des Spectateurs subalternes, en suivant à pieds & en *Domino* la chaise de sa Dame, que de risquer peut-être de ne la jamais revoir. Heureusement pour lui, ce monde peu charitable étoit trop occupé de ses intérêts présens pour le suivre, sans quoi il n'eût sûrement pas tardé à avoir toute la populace à ses trouffes.

La Dame descendit dans une rue peu éloignée du *Carré d'Hanovre* : la porte fut ouverte au premier coup de marteau ; elle y entra avec sa chaise ; & *Jones*, sans

autre cérémonie, lui presenta la main, & monta l'escalier avec elle.

L'inconnuë, en entrant dans un appartement bien échauffé & richement meublé, débuta, sans se démasquer, par paroître surprise, ensuite par se plaindre de ce que son amie avoit manquée à sa parole. Elle marqua, l'instant après, quelques appréhensions de se trouver ainsi seule avec *Jones*..... Que dira-t-on, Monsieur? s'écria-t-elle, ou plutôt que ne dira-t-on pas, si l'on vient à sçavoir une aventure de cette espèce?..... & qui m'en eût jamais soupçonnée!....

Jones, sans s'amuser à répondre à toutes ces questions, devint bientôt si importun, que le masque, dont la Dame n'avoit point encore voulu se défaire, vint enfin à tomber, & offrit aux yeux de notre Héros, non pas Madame *Fitz-Patrick*, mais *Mylady Bellaſton* elle-même.

Il nous paroît inutile d'entrer dans les particularités d'une conversation, où il ne se passa rien que de très-ordinaire en pareilles

circonstances, & qui dura depuis deux jusqu'à six heures du matin. Le Lecteur, suivant nous, ne doit sçavoir de ceci que ce qui est absolument nécessaire à notre Histoire : c'est-à-dire, que la Dame promit à *Jones* de faire tous ses efforts pour déterrer l'azile de *Sophie*; & pour procurer dans quelques jours à notre Héros une entrevuë avec elle, sous condition expresse qu'il ne la reverroit jamais. Quand tout ceci fut arrêté, ainsi qu'un autre rendez-vous pour le soir même au même endroit, nos gens se séparèrent. La Dame retourna à son Hôtel, & *Jones* à sa chambre garnie.

CHAPITRE VIII.

Scene douloureuse.

J*ones*, après s'être reposé quelques heures, fit appeller *Partridge*; & lui remit en main un bil-

let de banque de cinquante livres *Sterlin*, avec ordre de lui en aller chercher la valeur. A cette vuë, les yeux du Pédagogue s'enflâment ; la joye, & la surprise, paroïsoient s'y peindre à l'envi.

Cependant, dès qu'il eut trouvé le tems de réfléchir, il s'éleva dans son ame quelques soupçons peu avantageux pour son Maître. L'idée du Bal, du déguisement dans lequel *Jones* étoit parti & revenu, son absence de la maison pendant la nuit entiere, tout contribua à lui donner à penser plus qu'il ne l'eût voulu. Eh, avoit-il tant tort?.. le Lecteur lui-même, à moins qu'il ne soupçonne *Lady Bellaston* d'avoir été généreuse, ne seroit-il pas un peu du sentiment de *Partridge* ?

Hâtons-nous donc de justifier pleinement *M. Jones*, en rendant justice à la libéralité de cette Dame, qui, quoique peu portée d'inclination pour les charités vulgaires, n'étoit cependant pas entiere-ment dépouillée de cette vertu Chrétienne ; & qui pensoit (très-

fenfément , je crois) qu'un jeune homme de mérite , fans un misérable *Shelling* dans fa poche , n'étoit pas un objet indigne de fa pitié.

M. *Jones* , & M. *Nightingale* , étoient ce jour-là priés à dîner chez Madame *Miller* , leur Hôteffe. Les deux jeunes gens descendirent à l'heure ordinaire de la table , dans la falle à manger , où ayant trouvé les deux Demoifelles , ils attendirent envain la bonne mere depuis trois heures jusqu'à cinq. Elle arriva enfin , mais l'œil encore mouillé de pleurs. On la preffa , avec autant de vivacité que d'inquiétude , d'en dire le fujet. Elle laiffa échaper un foupir , & parla ainfi.

J'efpere , Messieurs , que vous voudrez bien me pardonner de vous avoir fait attendre : j'ofe même dire que j'en fuis sûre , dès que vous en fçauvez la caufe.... j'ai été voir une de mes parentes , qu'on m'a dit être en couche , & qui demeure à fix milles de Londre..... quel exemple pour les jeunes gens!

dit-elle , en regardant ses deux filles , qui font des mariages indiscrets. Sans un peu de fortune , il n'est point de bonheur dans ce monde. O *Nancy* ! comment pourrais-je peindre la triste situation où j'ai vû ton infortunée cousine ? Elle est accouchée depuis huit jours au plus : je l'ai trouvée , par ce tems ci , dans une chambre vaste & froide , sans rideaux à son lit , sans feu dans sa chambre , sans rien dans la maison de quoi en faire. Son second fils , cet aimable petit enfant , que tu connois , est dangereusement malade à côté d'elle , car il n'est point d'autre lit dans la maison. Pauvre petit *Tommy* ! je crois , *Nancy* , que tu ne verras plus ton favori , il est dans un trop triste état. Les autres enfans se portent assez bien : mais je crains que *Molly* ne soit bientôt la victime de son bon naturel ; elle n'a que treize ans , M. *Nightingale* ! & je ne vis jamais de garde plus laborieuse & plus attentive : elle veille nuit & jour ; elle sert à la fois sa mere ,

& son frere ; & ce que je trouve de plus étonnant dans cette jeune créature , elle est aussi tranquille , son visage est aussi riant quand elle approche de sa mere , que si son sort étoit heureux !..... je l'ai vue cependant , j'ai vu la pauvre enfant se retourner de tems en tems pour essuyer ses larmes , & les dérober à sa mere.....

Ici , Madame *Miller* , baignée des siennes propres , fut obligée de s'arrêter , & remarqua plus d'un cœur aussi sensible que le sien. Elle se remit enfin , & continua en ces termes.

La mere , au milieu de tout ce que sa situation a de déplorable , montre une fermeté surprenante. Le danger de son fils est ce qui la touche le plus : elle tente pourtant de déguiser ses allarmes , pour ne pas accabler son époux. Mais sa douleur perce à travers ses efforts pour la cacher ; c'est son enfant chéri qu'elle voit dans les bras de la mort ! tout annonce en elle & la crainte & la tendresse maternelle.

le. Non , je ne fus de ma vie plus émuë , que lorsque j'ai entendu ce petit malheureux (qui à peine touche à sa septième année) tandis que sa mere le baignoit de pleurs, la supplier de ne point s'affliger..... Non , maman , s'écrioit-il , non je ne mourrai pas : le Seigneur , j'en suis sûr , ne fera point mourir *Tommy* : le Ciel est beau , vous me l'avez dit , mais j'aime encore mieux mourir de faim avec mon papa & vous , que d'aller là..... Pardonnez , Messieurs , (dit encore une fois la bonne femme , étouffée par ses larmes) je ne sçau-rois tenir à tant de tendresse & de sensibilité dans un enfant..... hélas ! c'est pourtant peut-être celui de la famille qui doit le moins exciter ma pitié : sans doute , avant qu'il soit deux jours , il ne craindra plus les maux qui affligent l'humanité. Le pere est un objet bien plus digne de compassion. Pauvre infortuné ! il peint à mes yeux l'image de l'horreur : ses regards sont ceux d'un

mort , plutôt que d'un vivant. O Ciel ! quel spectacle s'est offert à mes yeux , en mettant le pied dans cette chambre ! le pauvre homme étoit derrière l'oreiller , soutenant à la fois sa femme & son fils. Une veste légère composoit tout son habillement : son habit étendu sur le lit des deux malades , suppléoit au défaut de couvertures..... Lorsqu'il s'est levé pour venir me recevoir , à peine l'ai-je reconnu. Le croirez-vous , M. Jones ? c'étoit , il n'y a pas quinze jours , un des beaux hommes qu'on pût voir , M. *Nightingale* le connoît. Aujourd'hui , ses yeux éteints & cavés , son visage livide , & sa barbe longue & épaisse , me l'ont rendu méconnoissable. Affaibli sous le poids du malheur , du froid , de la faim , & des tristes objets qui l'entourent , sa femme le supplie envain de manger..... il m'a dit en secret..... il m'a dit..... pourrai-je hélas , le répéter ?..... il m'a dit , qu'il ne pouvoit se résoudre à manger le

pain dont manquoient ses enfans !
 Cependant , le croirez-vous , Mes-
 sieurs ? dans cet abîme de misère ,
 sa femme a d'aussi bons bouillons ,
 que s'ils nageoient dans l'abon-
 dance : je l'ai goûté , je n'en vis
 jamais de meilleur !..... c'est un
 Ange , dit-il , qui l'a mis en état
 de procurer ce secours à sa fem-
 me. Je ne sçai ce qu'il entend par-
 là : j'étois si troublée , que je n'ai
 seulement pas songé à lui faire la
 moindre question.

Voilà , Messieurs , ce que j'ai
 vû ; & c'est l'amour qui a fait ce
 mariage : c'est l'amour qui a uni
 deux Mendians ensemble. Je puis
 dire, pourtant, que je ne vis jamais
 d'époux plus fidèles & plus ten-
 dres ; mais à quoi sert cette ten-
 dresse mutuelle , qu'à les rendre
 encore plus malheureux ?

En vérité , Maman , s'écria *Nan-*
cy , en s'effuyant les yeux , j'avois
 toujours regardé ma cousine *An-*
derson , comme une des plus heu-
 reuses femmes que je connusse.
 Je n'ai même jamais rien apperçu

Dans leur maison , qui portât l'apparence de la misère ; & vous venez de me percer le cœur !.....
 O ma fille ! répondit la mere , cette vertueuse & digne épouse s'est toujours appliquée à dérober aux yeux l'apparence des besoins de sa famille : ils ne connurent jamais l'aifance ; mais la cause de leur ruine, aussi subite que totale , vient d'un frere ingrat & inhumain. Ce pauvre homme s'étoit rendu caution pour lui , dans une affaire : le perfide a souffert que l'on enlevât tout , que l'on vendît tout chez M. *Anderson* , la veille même des couches de sa femme. Il prétend m'avoir écrit alors , & avoir donné sa lettre. à l'un des Huiffiers qui avoit été en garnison chez lui. Cet infâme ne me l'a pas remise.... Que n'aura pas pensé ce pauvre homme , en voyant passer huit jours entiers , sans entendre parler de moi ?

Ce n'étoit pas sans émotion , ni sans douleur , que *Jones* avoit entendu ce récit. A peine fut-il fini ,
 que

que tirant Madame *Miller* dans une chambre à côté , & lui présentant sa bourse où étoient les 50 livres sterlin , il la pria d'en prendre ce qu'elle jugeroit à propos pour le soulagement de cette famille affligée. L'air dont cette femme regarda *Jones* en cet instant , n'est pas aisé à décrire. L'éclat subit de ses transports fut une espece d'agonie..... Juste Ciel ! s'écria-t'elle , est-il une telle ame au monde ?..... puis , revenant par degrés à elle-même : oui , dit-elle , en soupirant , j'en connois encore une ; mais il n'en est point d'autre.

J'espere , Madame , lui dit *Jones* , que les sentimens d'humanité ne sont pas si rares que vous le pensez : celui surtout qui nous porte à secourir à si peu de frais notre semblable , ne me paroît point du tout étonnant.

Madame *Miller* , après avoir pris dix *Guinées* , malgré toutes les instances de *Jones* pour qu'elle en prît davantage , lui dit qu'elle

avoit déjà fait quelque chose de son côté pour ces pauvres gens ; & qu'elle feroit enforte que les bienfaits de notre Héros , leur fussent remis le lendemain de grand matin.

Ils retournerent alors dans la salle à manger , où M. *Nightingale* parut prendre beaucoup de part à la triste situation de tant de malheureux , qui étoient de sa connoissance , pour les avoir vus plus d'une fois chez Madame *Miller*. Il déclama fortement contre l'imprudence de ceux qui s'engagent pour les dettes d'autrui , lâcha maintes imprécations contre le frere de M. *Anderson* , & finit par souhaiter qu'il fût possible de trouver quelque moyen pour relever une famille si digne de pitié. Ne pourriez-vous pas , par exemple , dit-il à Madame *Miller* , les recommander à M. *Alworthy* ? Ou bien , que pensez-vous d'une quête parmi toutes vos connoissances ? Pour moi , je donnerai volontiers une *Guinée* , & de bon cœur.

Madame *Miller* ne répondit rien; & *Nancy*, à qui sa mere avoit fait part tout bas de la générosité de M. *Jones*, devint pâle comme la mort.

C'étoit pourtant avec peu de justice que l'une & l'autre de ces femmes étoit secrètement indisposée contre M. *Nightingale*. Car, eût-il dû sçavoir ce que notre Héros avoit donné, il n'étoit en aucune façon tenu de suivre cet exemple; & j'en connois mille, qui en pareille occasion, n'eussent peut-être pas lâché un écu. C'est aussi ce que fit notre homme, qui voyant qu'on ne lui demandoit rien, laissa tomber ses offres, & garda son argent dans sa poche.

CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent.

Jones revit le soir *Mylady Belaston*, & eut encore une longue conversation avec elle : mais

D ij

comme elle roula sur les mêmes matières que ci-devant, nous nous dispenserons de les particulariser.

La vraie dévotion, pour être excitée, n'a pas besoin d'images; & il en est d'un genre qui ne furent jamais de mon goût. Plût au ciel, par exemple, que l'on couvrît pour jamais du plus épais de tous les rideaux presque toutes celles qui nous sont depuis peu arrivées de France! Eternelles & plates copies d'un excellent original, assez modeste cependant pour ne s'être présenté lui-même que sous le titre d'imitateur d'un prétendu Peintre Étranger.

Jones aspirait de plus en plus après l'instant de revoir *Sophie*; & voyant peu de vraisemblance, après quelques autres entrevues avec *Lady Bellaſton*, de la revoir par son moyen; s'apercevant même, au contraire, que la Dame ne pouvoit sans quelque aigreur entendre prononcer le nom de cette Demoiselle, il résolut de tenter une autre méthode.

Il ne doutoit pas , que *Lady Bellaſton* ne ſçût où étoit *Sophie* : il jugea , aſſez raiſonnablement , que quelqu'un des domeſtiques de cette Dame devoit être dans ſa confiance. Ainſi, *Partridge* eut ordre de faire connoiſſance avec eux , pour tâcher de les faire jaſer.

Il eſt peu de ſituations plus pénibles & plus embarraſſantes que celle où ſe trouvoit alors notre Héros. Indépendamment des difficultés qu'il trouvoit à découvrir *Sophie* ; indépendamment des craintes qu'il avoit de la déſobliger , attendu ce que lui avoit dit *My Lady Bellaſton* des dernières réſolutions de cette fille contre lui : il avoit encore à combattre une difficulté , que toute la puiffance de ſa chere Maîtreſſe, l'aimât-t'elle plus que jamais , ne pouvoit lever au gré de ce tendre amant. C'étoit , d'avoir mis cette fille dans le cas d'être deſhéritée par ſon pere : conféquence preſque inévitable d'une fuite , que *M. Weſtern* ne pouvoit regarder que comme concertée

avec un amant odieux , auquel il n'étoit pas probable qu'il pardon-
nât jamais.

Ajoutons à ceci , les diverses obligations qu'il devoit à *Lady Bellaſton* , dont l'extrême tendreſſe , que nous ne pouvons plus cacher , avoit accumulé ſur lui mille bien-faits. Car , il eſt tems , & nous ſommes forcés de le dire , *Jones* n'étoit plus dans l'état où nous l'avons vu arriver à Londres : perſonne n'étoit maintenant mieux mis que lui , ni ne s'étoit vu plutôt porté par la fortune au plus haut degré de ſa rouë.

Notre Héros , nous l'avons déjà prouvé plus d'une fois , étoit reconnoiffant : mais *Lady Bellaſton* , malgré tous les ſecours de l'Art , n'étoit plus jeune , & avoit même ceſſé depuis longtems d'être aimable. *Jones* ne pouvoit ſe cacher à lui-même le ſecret motif des libéralités de la Dame : la néceſſité l'avoit contraint de les accepter , il eſt vrai : mais une autre néceſſité ne le forçoit pas d'être ingrat.

Que d'objets pour ses réflexions !

Tandis qu'il s'y abandonnoit tout entier, il reçut de la part de la Dame le billet suivant.

Un très-ridicule, mais très-facheux contretems, ne me permet plus de vous voir à notre rendez-vous ordinaire. Je trouverai, s'il est possible, d'ici à demain un autre endroit. En attendant, adieu.

Il n'y avoit pas une heure que Jones avoit reçu ce billet, lorsque le même porteur lui en rapporta un autre, où il lut ce qui suit.

J'ai réfléchi, depuis ma lettre, & j'ai changé d'avis ; cela ne vous étonnera pas, si vous connoissez l'amour. Je suis maintenant déterminée à vous voir ce soir ; & , quelle qu'en soit la conséquence, à vous voir chez moi. Rendez-vous y, à sept heures précises : je dîne en Ville : mais je serai pour lors à la maison. Je trouve, qu'un jour, pour un cœur qui aime bien, est beaucoup plus long que je ne l'avois d'abord imaginé.

P. S. Si, par hazard, vous arrivez quelques momens avant moi,

ordonnez qu'on vous ouvre mon appartement.

Cette lettre, plut moins à notre Héros que la premiere. Il venoit de promettre à M. *Nightingale* d'aller à la Comédie avec lui, & il s'en étoit fait une fête. Il fallut pourtant s'en détacher ; & la reconnoissance l'emporta sur le plaisir.

Mais, avant que nous conduisions *Jones* chez la Dame, justifions-la, en deux mots, de l'imprudence d'avoir attiré son Amant dans la maison même où logeoit sa rivale.

D'abord, la Maîtresse du logis où nos Amans se voyoient en secret, étant tout à coup devenue dévote, avoit signifié assez durement à *Mylady*, qu'elle ne pouvoit plus les recevoir chez elle. C'est dans ce premier moment, que *Lady Bellaston* avoit écrit à *Jones*.

Ayant ensuite réfléchi, elle s'étoit souvenuë que *Sophie* n'avoit pas encore été à la Comédie ; & que si ce spectacle se trouvoit ce

jour-là de son goût , la maison seroit libre au moins pendant trois heures. *Sophie* avoit accepté la proposition , & on avoit trouvé une Dame pour l'accompagner. On avoit , sous d'autres prétextes envoyé dehors *Mesdames Honora & Etoff* ; & *Mylady* s'étoit dépêchée d'écrire son second billet à *Jones* , avant que de sortir pour aller dîner chez une amie dans un quartier assez éloigné du sien.

C H A P I T R E X.

Qui , quoique court , peut être attendrissant.

M On sieur *Jones* étoit habillé ; & prêt à se rendre chez *Mylady Bellaston* , lorsque *Madame Miller* vint le prier instamment de descendre , pour prendre une tasse de thé chez elle.

Il n'étoit pas encore entré chez cette bonne femme , qui l'avoit

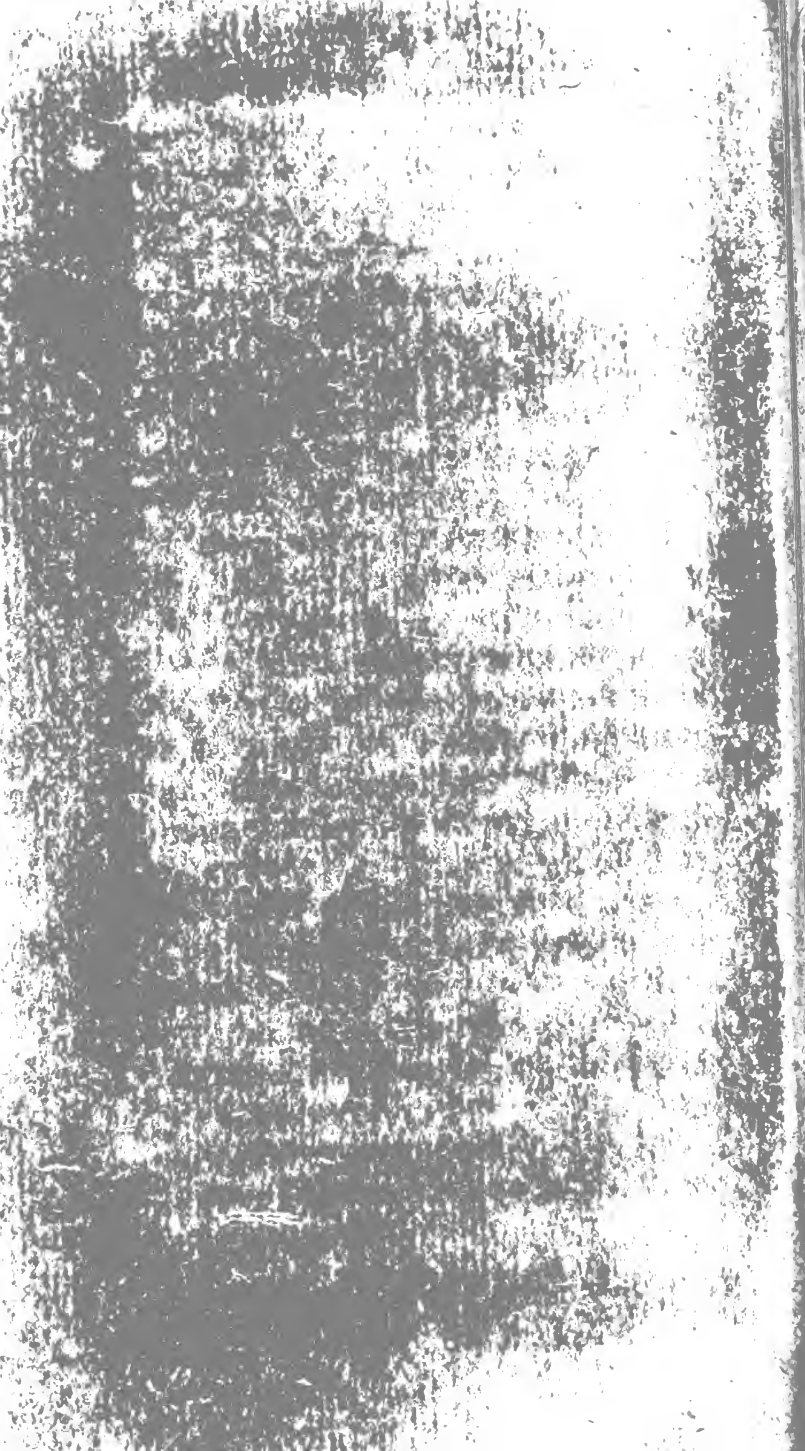
précédé en descendant , qu'elle se hâta de lui présenter un Etranger , en lui disant avec la plus vive effusion de cœur *M. Jones* , voilà mon cousin qui vient avec transport remercier son généreux bienfaicteur , & le sauveur de sa famille !

Cet homme avoit à peine continué le compliment que *Madame Miller* avoit si obligeamment commencé , que *Jones* & lui s'étant envisagés fixement l'un l'autre , marquerent en même-tems la plus étonnante surprise. La voix manqua tout à coup à l'Etranger , qui se laissant tomber sur une chaise , ne put articuler que C'est lui ! c'est lui-même ! j'en suis trop convaincu !

Ciel ! que signifie ceci ? s'écria *Madame Miller* , mon cousin se trouve-t-il mal ? vite , de l'eau , vite , qu'on le secoure ! n'est-il aucunes liqueurs dans la maison ? . . .

Ne vous effrayez point , *Madame* , lui dit *Jones* : j'ai presque autant que lui besoin de secours ;





cette rencontre imprévuë nous frappe également. Votre cousine m'est pas inconnu, Madame. Vous le connoissez ? s'écria Madame *Miller*..... Dieu, que cela est heureux !

Oui, je le connois, répéta *Jones*, & je m'en fais honneur. Lorsque je cesserai d'aimer & d'estimer un homme capable de tout risquer pour sauver la vie à sa femme & à ses enfans, puiffai-je avoir un ami capable de me méconnoître dans la dernière aduersité !

O généreux jeune homme ! s'écria Madame *Miller*..... oui, sans doute, le pauvre malheureux a tout risqué..... s'il n'étoit pas d'un excellent tempérament, ses malheurs l'auroient enterré.

Ma cousine, s'écria l'Etranger, en reprenant ses sens, voilà l'Ange secourable dont je vous ai parlé hier !..... c'est lui, qui avant que je vous viffe, a sauvé mon épouse, l'a tirée des bras de la mort, & à qui je dois tous les secours qui ont préservé ma famille en-

rière de périr dans l'horreur des besoins. Vous possédez chez vous le plus digne, le plus brave, le plus humain de tous les hommes... ô, ma chère cousine! si le genre de mes obligations vous étoit mieux connu?.....

Arrêtez! lui cria vivement *Jones*, gardez-vous de dire un mot de plus, je vous en prie; & s'il le faut, je vous l'ordonne..... si le peu que vous avez reçu de moi, a soulagé votre famille, jamais plaisir ne fut acheté à si bon marché.

O, Monsieur! s'écria *Anderson*, (car on n'a probablement pas douté que ce fût lui-même) ô, Monsieur, que ne pouvez-vous maintenant voir ma maison! si quelqu'un sur la terre a droit au plaisir dont vous parliez à ce moment, je suis convaincu que c'est vous. Ma cousine m'a dit vous avoir informé de notre misère, & de l'état horrible où nous étions réduits. Tout cet enfer est disparu, par vos bontés..... mes enfans ont maintenant un lit..... ils ont.....

que mes remerciemens ne peuvent-ils être éternels ?.... ils ont du pain ! Mon petit garçon est guéri , mon épouse est hors de danger , & je suis heureux. Graces , graces entieres à vous , Monsieur ! & à ma cousine , la meilleure de toutes les femmes..... Oui , Monsieur , j'aurai le bonheur de vous posséder chez moi.... oui , mon épouse verra son Bienfaicteur , & lui marquera sa vive reconnoissance..... mes enfans même goûteront ce bonheur , & joindront leurs vœux innocens aux nôtres..... leurs jeunes cœurs , réchauffés par vos bontés , feroient maintenant sans vous aussi froids que la glace !.....

Jones , avoit déjà essayé d'empêcher *M. Anderson* d'aller trop loin : mais les mouvemens de son propre cœur étoient en même-tems si violens , qu'ils lui coupoient la parole. *Madame Miller* entreprit à son tour de remercier aussi notre Héros ; tant en son propre nom , qu'en celui de son cousin ; & finit par dire , qu'un cœur aussi noble ,

aussi bon , aussi humain , ne pouvoit manquer d'être glorieusement récompensé dès ce monde.

Je le suis déjà suffisamment , répondit *Jones* : cette aventure , & l'estime de votre cousin , font naître en moi des sentimens mille fois plus flatteurs que tous ceux que j'ai jamais ressentis. Si l'histoire de son malheur eût dû toucher un barbare , quel plaisir pour moi de penser que j'ai été assez fortuné pour y faire un personnage supportable ! s'il est des hommes peu sensibles au plaisir de faire des heureux , je les plains bien sincèrement : ils sont privés d'un sentiment délicieux , dont toutes les passions réunies ensemble & satisfaites à la fois , ne pourroient peut-être leur donner qu'une très-foible idée.

Cependant l'heure du rendez-vous de *Jones* étant arrivée , il se vit forcé de prendre congé de *M. Anderson* ; mais non pas sans lui avoir serré plus d'une fois la main de tout son cœur , avec promesse de saisir la première occasion où

ses affaires lui permettroient de lui aller rendre visite dans sa maison même.

Notre Héros monta en Chaise, fort satisfait du bonheur qu'il avoit procuré à ce pauvre homme : il ne put même réfléchir sans horreur sur le sort affreux qui menacoit cette famille, si plus attentif à la voix de la justice austère, qu'à celle de la pitié, il eût usé sur le grand chemin avec M. *Anderson* des droits du plus fort.

C H A P I T R E X I.

Surprise pour le Lecteur.

Monsieur *Jones*, arriva chez *My lady Bellaston*, avant elle. Cette Dame, comme nous l'avons dit, avoit dîné dans un quartier éloigné du sien, & s'y trouvoit arrêtée plus quelle n'eût voulu, par quelques contretens, toujours cruels pour les personnes dans la

situation où elle se trouvoit alors. *Jones*, suivant la convention, s'étoit fait introduire dans la chambre de *My lady*, où il étoit à peine assis depuis deux minutes, lorsque la porte s'ouvrant tout-à-coup brusquement, lui montra.... *Sophie* elle-même.

Elle avoit quitté la Comédie, avant la fin du premier Acte, éfrayée du tapage de deux caballes différentes, l'une pour *damner*,* l'autre pour applaudir une Pièce nouvelle, dont elle n'avoit pu entendre un mot. Un jeune Cavalier l'avoit, heureusement pour elle, aidée à regagner sa chaise.

Comme *Lady Bellafton* lui avoit dit, qu'elle ne rentreroit que tard, *Sophie* comptant ne trouver personne dans l'appartement de la Dame, y étoit entrée tout de suite; &, sans regarder dans les côtés de la chambre, avoit été se planter devant une glace qui faisoit front à la porte. Ce ne fut donc, qu'après lui avoir aidé à réparer

* C'est le terme en Angleterre.

le petit désordre de sa coëffure ; que la glace lui montra , dans un coin , une statuë qui ressembloit à *Jones*. Le premier mouvement de *Sophie* fut de courir , & de vérifier la vision. . . . Un cri terrible , ayant suivi la certitude , *Jones* eut à peine & le tems & la force de la soutenir dans ses bras.

La Peinture des regards & des pensées de ces deux amans , est au dessus de ma capacité. Si l'on peut juger , par leur silence mutuel , que leurs sentimens étoient alors trop vifs & trop tumultueux pour laisser à leur bouche la liberté de l'expression , j'imagine qu'il ne seroit pas juste d'attendre plus de moi que d'eux-mêmes. Le malheur est , que peu de mes Lecteurs , ont peut-être été assez amoureux , pour sentir , par leurs propres cœurs , ce qui put se passer alors dans celui de nos deux Amans.

Après un moment si théâtral , *Jones* avec une voix tremblante , dit..... j'apperçois , Madame , que vous êtes surprise..... surprise ! répondit *Sophie* : ô Ciel ! si je le

fuis. Je doute presque encore, que vous soyez ce que vous paroissez être..... Ah, ma chere *Sophie* ! pardon, Madame, si j'ose encore, pour la dernière fois, vous nommer ainsi : oui, je suis ce malheureux *Jones*, que la fortune, après tant de traverses, conduit enfin à vos genoux. O ma *Sophie* ! si la milliême partie de mes tourmens étoit connue de vous, si vous sçaviez tout ce que j'ai souffert pendant le cours de cette longue & pénible recherche..... recherche ! & de qui ? interrompit *Sophie*, après s'être un peu recueillie.

Pouvez-vous être assez cruelle, s'écria *Jones*, pour me faire une pareille question ? ai-je besoin de vous apprendre, que c'est vous seule que je cherchois ? ... moi ? répondit *Sophie* : M. *Jones* a donc apparemment quelque affaire très-importante à me communiquer ? Celle-ci le feroit peut-être pour d'autres, dit-il, en lui remettant le porte-feuille ; j'espère que vous le trouverez en même état, que lorsque vous l'avez perdu.

Sophie prit le porte-feuille, & alloit parler, lorsque *Jones* l'interrompit ainsi. . . . Ne perdons pas, je vous en supplie, un seul des précieux momens que la fortune nous envoie.... O ma *Sophie* ! dit-il, en se jettant à ses pieds, laissez-moi d'abord attendre ainsi mon pardon... votre pardon ? s'écria-t'elle, pouvez-vous l'espérer, après tout ce qui s'est passé ? après tout ce qui m'est revenu ?..... Je sçais à peine, répondit *Jones*, ce que je veux vous dire : hélas, je n'ose même souhaiter que vous me pardonniez ! ô ma chere *Sophie* ! bannissez à l'avenir, bannissez jusqu'à la pensée d'un infortuné tel que moi. Si jamais le moindre ressouvenir de mes malheurs, pouvoit troubler le repos de ce cœur digne d'une couronne, pensez à mon néant, pensez combien je vous méritois peu ; & que le souvenir d'*Upton*, me chasse pour jamais de votre mémoire.

Sophie, pendant tout ce discours, étoit pâle & tremblante ;

ses yeux étoient fixés sur son Amant, son cœur étoit brisé ; mais au seul mot d'*Upton*, ses joues se colorerent ; & ces mêmes yeux, qui ne brilloient que d'une tendre langueur, lançerent tout-à-coup sur *Jones* tout ce que le dédain & le mépris ont de plus foudroyant.

Il entendit ce reproche muet, & y répondit ainsi : Ah, *Sophie* ! unique objet de ma tendresse ! vous ne pouvez me haïr, ni me mépriser, à cet égard, plus que je ne le fais moi-même. Soyez pourtant assez juste, pour croire que mon cœur, quelque coupable que je sois, ne vous fut jamais infidèle. Lui seul, n'eut point de part à mon égarement : il fut toujours inviolablement à vous.

Quelque peu d'espoir que j'eusse de pouvoir vous posséder un jour, d'être même assez heureux pour vous revoir, l'idée de ma chère *Sophie* l'a toujours rempli tout entier : nulle autre femme n'eut véritablement ma tendresse ; mais

quand même mon cœur n'eût pas été aussi entièrement à vous, celle dont la rencontre fatale m'a rendu criminel, n'étoit digne par aucun endroit d'un attachement sérieux. Daignez m'en croire, adorable *Sophie* : je ne l'avois jamais vuë que ce jour même ; & je n'ai jamais compté, ni désiré de la revoir.

Sophie, au fond du cœur, étoit charmée d'entendre ceci ; mais forçant son visage à prendre un air encore plus froid qu'auparavant..... Pourquoi, dit-elle, M. *Jones* se défend-t'il, lorsque personne ne l'accuse ? Si j'en daignois prendre la peine, je pourrois peut-être lui citer d'autres crimes d'un genre un peu plus impardonnable.

Qui sont-ils ? Madame, qui sont-ils ? s'écria *Jones*, en frémissant, & la pâleur sur le front. (il trembloit qu'il ne fût ici question de son intrigue avec *Mylady* !)

O Ciel ! dit l'aimable *Sophie*, comment est-il possible, comment permettez-vous, que tout ce que

l'humanité a de plus noble & de plus méprisable, soit renfermé dans un même cœur? ah, Monsieur! aurois-je dû l'attendre de votre part? aurois-je dû l'attendre de la part de tout autre à qui l'honneur eût été connu? quoi! voir mon nom prostitué partout, dans les auberges, dans les cabarets, parmi la plus vile canaille! se vanter de m'avoir attendrie; trahir le secret d'un cœur aussi foible qu'innocent; & n'avoir, pour confidens, que la lie, que le rebut d'une Province entiere.... ah Dieu!

Rien ne pouvoit égaler la surprise de notre Héros, en écoutant de si cruels reproches; mais, sûr de son innocence, sur ce sujet, il étoit moins embarrassé de se défendre, que s'il se fût agi d'une accusation dont sa conscience avoit bien plus droit d'être alarmée. Il n'eut pas besoin de réfléchir long-tems, pour être convaincu qu'il ne devoit le ressentiment de *Sophie*, qu'à l'intempérance de langue de *M. Partridge*,

dans toutes les auberges de la route ; & d'autant plus , que *Sophie* lui avoit fait entendre , que tous ces propos lui avoient été rapportés par les hôtes , & par leurs femmes.

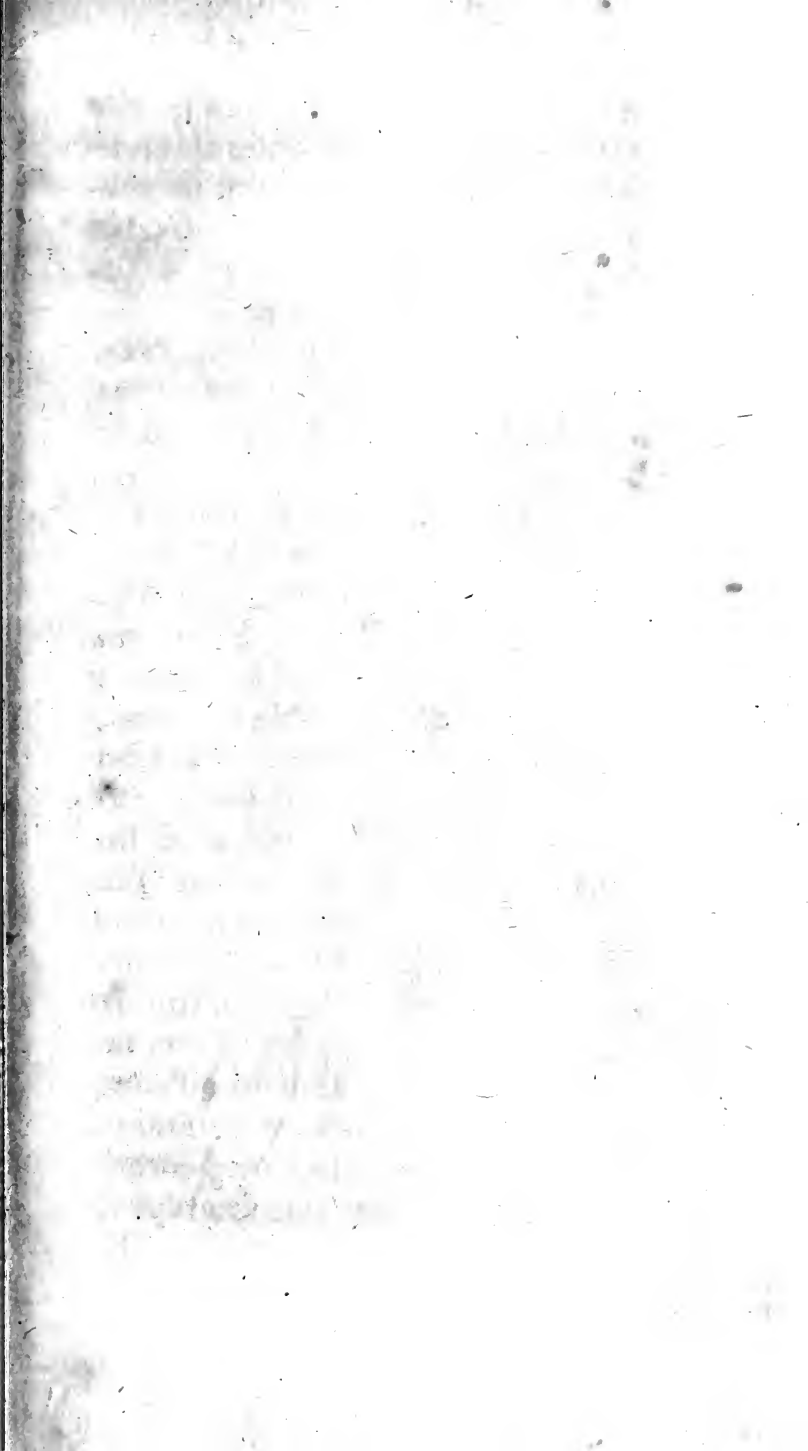
Il ne lui fut pas difficile de se justifier à fond d'une espece d'offense si étrangere à son caractère , & si indigne d'un Amant tel que lui. *Sophie* fut même obligée d'employer les derniers efforts pour l'empêcher de retourner sur le champ chez lui , pour tuer l'infame *Partridge* : ce qu'il jura pourtant d'exécuter à son retour.

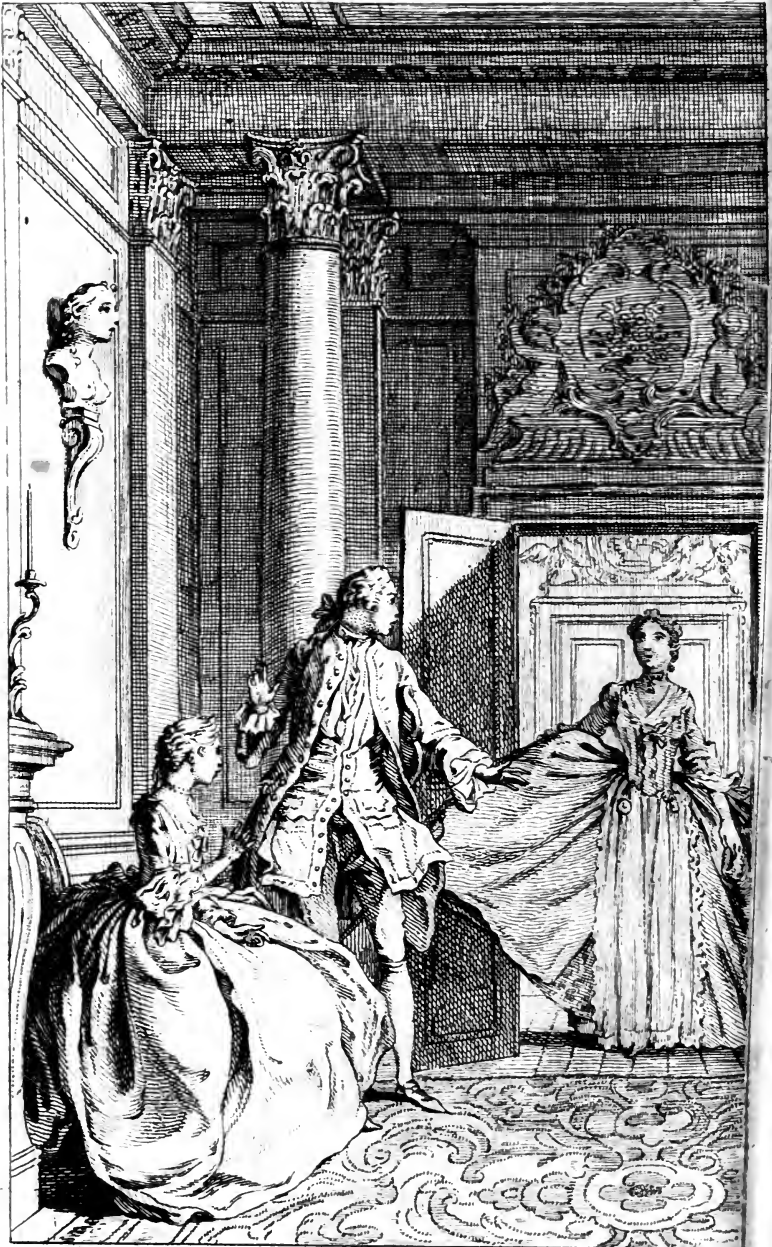
Ce point bien éclairci , nos Amans se retrouvèrent si bien ensemble , que *Jones* oublia totalement qu'il avoit débuté par conjurer sa maîtresse d'oublier jusqu'à son nom même. *Sophie* se trouvoit à son tour dans des dispositions si tendres , que *Jones* crut devoir en profiter pour hasarder quelques mots tendans au mariage. A quoi *Sophie* , toujours vraie , toujours aussi naturelle qu'aimable , répli-

Etta fans détours , que si ce qu'elle croyoit devoir à son pere ne combattoit pas invinciblement sa propre inclination , elle préféreroit la pauvreté avec son Amant , à l'opulence avec tout autre.

Au seul mot de *Pauvreté* , Jones tressaillit d'horreur , il laissa tomber la main de *Sophie* , qu'il avoit tenuë jusqu'alors ; & en se frappant la poitrine.... Quoi , *Sophie* ! s'écria-t-il , je ferois l'artisan de ta perte ? Non , ce détestable rôle n'est pas digne de moi. Non , ma chere *Sophie* ! non , quoiqu'il m'en coûte , je prétens renoncer à toi ; j'arracherai tout espoir de mon cœur ; j'étoufferai cet amour téméraire , si fatal au repos , si funeste au bien réel de ce que j'aime !.... j'aimerai pourtant toujours *Sophie* : ce sentiment est sans doute né avec moi , il fait partie de mon être même ; mais j'aimerai dans le silence : ce sera loin d'elle , ce sera dans un climat lointain , d'où mes soupirs , déjà trop entendus , ne troubleront plus son repos.

Et





Et lorsque je ne ferai plus... Il alloit poursuivre , lorsqu'un torrent de pleurs qui couloient des yeux de *Sophie* , vint fraper ses regards. *Jones* étoit trop transporté pour ne pas oublier ses promesses ; ses baisers effuyèrent ces précieuses larmes , sans que *Sophie* songeât à l'en empêcher. Quels momens pour l'amoureux *Jones* ! ... *Sophie* revint pourtant enfin à elle-même ; & se débarassant doucement des bras de notre Héros , elle chercha à détourner la conversation sur un sujet un peu moins tendre. Elle songea enfin à lui demander , par quel moyen il étoit arrivé dans cette chambre ? Et *Jones* , par l'embarras subit où le mettoit cette question imprévuë , alloit sans doute jeter mille soupçons dans l'ame de *Sophie* , quand la porte s'ouvrant brusquement , offrit à leurs regards *Lady Bellafton* en personne.

Cette Dame qui comptoit trouver *Jones* seul , recula deux pas en arriere en le voyant avec *Sophie*.

Mais par un rare effort de cette présence d'esprit , dont l'habitude des grandes affaires nous peut seule rendre capables , je croyois , dit-elle , en se rapprochant d'eux , avec un air presque indifférent , que *Miss Western* étoit allée à la Comédie ? . . .

Quoique *Sophie* ne scût rien du Commerce de *Tom Jones* avec *Lady Bellaſton* , & qu'elle ignorât même qu'ils se conuſſent , elle n'en fut pas moins embarſſée d'abord. Cependant , en ſe rappellant que cette Dame , dans toutes leurs con- verſations , n'avoit jamais été du parti de ſon pere , elle reprit courage , & raconta l'hiſtoire de ce qui lui étoit arrivé à la Comédie , ainſi que la façon précipitée dont elle en étoit revenuë.

Ce petit détail donna le tems à *Mylady* de fixer ſes réſolutions , & de prendre un parti dans une cir- conſtance auſſi délicate. L'air in- genu dont *Sophie* avoit parlé , prouvant à cette Dame que *Jones* ne l'avoit du moins pas encore

trahie. . . . Si je vous avois cru en compagnie , dit - elle , d'un ton amical , je me ferois bien gardée d'entrer si brusquement.

En prononçant ces mots , les yeux de *Lady Bellaſton* étoient attachés ſur ceux de *Sophie* , & ſembloient chercher à lire dans ſon ame. Notre Héroïne ſ'en apperçut , rougit , ſe déconcerta , & répondit enfin d'un ton aſſez mal aſſuré , que l'honneur de la compagnie de Madame ſeroit toujours aſſi cher que précieux pour elle. . . . J'eſpere du moins , ſ'écria *Mylady* , que je n'ai point interrompu quelques affaires. . . . Non , Madame , répondit *Sophie* , nos affaires étoient finies. Madame ſe ſouvient , ſans doute , que je lui ai ſouvent parlé de la perte de mon porte-feuille : Monsieur qui l'a retrouvé , a la bonté me le rapporter , avec ce même billet de banque que je ne croyois plus revoir.

Notre Héros , depuis l'arrivée de *Lady Bellaſton* , étoit redevenu ſtatuë. S'apperçevant pourtant en-

fin , qu'elle feignoit de ne pas le connoître , il s'efforça de partir de là pour jouer le même rôle. Depuis , dit-il , que j'ai ce portefeuille , il n'est point de perquisitions que je n'aye faites pour trouver la personne dont le nom y étoit inscrit : & ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai été assez heureux pour être instruit de son adresse.

Sophie avoit , effectivement , parlé plus d'une fois à *Lady Bellaſton* de la perte de son portefeuille : mais , comme *Jones* , pour quelques raisons que nous ignorons , n'avoit jamais dit à cette Dame que cet effet fût en sa possession , elle ne croyoit pas une syllabe de tout ce que *Sophie* lui débitoit sur ce sujet , & n'en admiroit pas moins l'extrême vivacité d'esprit d'une jeune fille capable d'inventer sur le champ une excuse si vraisemblable.

L'Histoire de la sortie de la Comédie , ne fut pas plus cruë que le reste ; & quoiqu'elle ne trouvât pas de quoi fonder la rencontre des deux amans , elle n'en étoit

pas plus disposée à l'attribuer au hazard.

En vérité, dit-elle, avec un sourire affecté, il faut que Mlle *Western* soit née heureuse ! non seulement, son argent perdu tombe dans les mains d'un honnête homme : mais, le hazard veut encore que cet homme obligeant en trouve la Propriétaire dans une Ville immense telle que Londres... Voilà un concours de circonstances admirables !

Daignez faire attention, Madame, reprit vivement *Jones*, que le billet étoit dans le porte-feuille ; & que le nom de Mademoiselle y étoit écrit.

Cela est encore bien heureux, s'écria *My lady*.... & il n'est pas moins singulier, que Monsieur ait scû, que Mlle *Western* étoit chez moi ; elle qui est encore si peu connue dans cette Ville.

Jones avoit eu le tems de se remettre. Il crut ne devoir pas laisser échapper cette occasion de satisfaire à la question que *Sophie* lui

avoit faite , au moment que cette Dame étoit entrée si brusquement dans la chambre.

Il est vrai , dit-il, Madame , d'un ton assez ferme , que ce hazard paroît assez singulier : mais en voici l'explication. J'étois au Bal , il y a quelques jours , auprès d'une Dame , à qui je parlai de l'histoire du Porte-feuille, & qui me dit connoître Mlle *Western*. Je la priai de me procurer l'occasion de la voir ; on me donna parole pour le lendemain matin : mais on ne me la tint pas. Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai enfin sçu d'elle, que Mademoiselle demeuroid chez Madame, qu'on m'a dit être en ville. J'ai dit, qu'il s'agissoit d'affaires ; le domestique m'a fait entrer ici en attendant votre retour ; & à peine y étois-je , que Mademoiselle , qui revenoit de la Comédie , a paru.

Notre Héros , en parlant du Bal, avoit jetté un coup d'œil à *Mylady* , qui après l'avoir un peu allarmée , la fit taire. Il crut alors , que l'unique moyen de mettre fin

à l'embarras de *Sophie*, étoit de mettre fin à sa visite. Il est dû, dit-il, en se levant, une récompense en ces sortes d'occasions.... Celle que je demande est bien grande Madame !..... c'est qu'il me soit permis de vous rapporter ici mes respects.

Monfieur, répliqua *Mylady* ; vos procédés annoncent ce que vous êtes : ma porte n'est jamais fermée à ceux qui vous ressemblent.

Madame *Honora* étoit fur l'escalier, lorsque notre Héros descendit. Quelques politesses de la part de *Jones*, firent dans l'instant oublier à cette fille tout le mal qu'elle lui avoit voulu. Il se souvint, dans le moment, que *Sophie* ignoroit son adresse ; & la façon dont il pria la Duëgne de s'en charger fut trop gracieuse, pour qu'il eût rûr risque d'être refusé.



CHAPITRE XII.

Conclusion du treizième Livre.

LE très-élegant *Lord Shaftsbury*, condamne en quelque endroit de ses Ouvrages , ceux qui disent trop la vérité. D'où l'on peut inférer , que le mensonge , en certaines circonstances, peut n'être pas tout-à-fait criminel.

En ce cas , quelqu'un est-il plus excusable , en s'écartant un peu de cette vérité sévère , surtout en fait d'amour , qu'une jeune Demoiselle à qui les préceptes de l'éducation , & qui plus est la rigueur des préjugés reçus , défendent non seulement de céder aux tendres mouvemens de la Nature , mais encore de les avouer ?

Nous ne rougirons donc point de dire , que notre Héroïne suivit ici le sentiment du Philosophe illustre que nous venons de citer. La

persuasion où étoit *Sophie* , que *Jones* n'étoit pas connu de *Lady Bellaſton*, la détermina à laiffer cette Dame dans l'ignorance à cet égard , au riſque même d'un peu de diſſimulation.

Notre Héros n'étoit pas encore au bas de l'eſcalier , que *Lady Bellaſton* s'écria , ce garçon eſt en vérité bien aimable ! Qui donc eſt-il ? je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vû.

Ni moi non plus , Madame , lui dit *Sophie* , en regardant ailleurs ; mais ſon procédé envers moi , me paroît auſſi beau que louable.

Oui , ſans doute ; & de plus , c'eſt un très-bel homme , dit la Dame. Ne le trouvez-vous pas de même ?

Je n'y ai pas fait grande attention , répondit *Sophie*. Je croyois , au contraire , qu'il avoit l'air aſſez commun.

Oh ! quant à cela , s'écria la Dame , vous avez très-grande raiſon : j'augure même , à ſes manières , qu'il n'a pas vû trop bonne

compagnie ; & malgré sa restitution , j'ai quelque peine à lui croire quelque naissance..... j'ai toujours remarqué , dans les personnes bien nées , un certain je ne sçai quoi , que d'autres n'acquierent jamais..... je suis tentée d'ordonner que ma porte ne lui soit plus ouverte.

Eh pourquoi , Madame ? répondit *Sophie* avec un peu d'émotion , après ce qu'il vient de faire , peut-on le soupçonner ?..... D'ailleurs , si Madame l'a bien observé , sa façon de s'exprimer est élégante , naturelle , & même délicate ; & je crois que bien peu... bien peu de...

J'avouë , interrompit *Lady Belaston* , qu'il jase assez bien.... Pardonnez , pardonnez donc Mademoiselle , si j'ai été assez indiscrette , pour.....

Pardonnez ! dites-vous ? Moi ; vous pardonner , Madame !..... à quel propos je vous en prie ?

Pourquoi non ? s'écria la Dame , en éclatant de rire : apprenez mon soupçon , en entrant ici..... est-il

rien de plus fou !..... ne m'étois-je pas mis en tête , que c'étoit M. *Jones* lui-même ?

Cela est-il bien possible ? s'écria *Sophie* , en affectant de rire , quoique très-déconcertée. Oui , sur mon honneur , répondit *My lady* ! & je ne conçois pas d'où peut m'être venu cette idée , car ce garçon est très-bien mis , & votre ami n'est probablement point dans ce cas là.

Ce trait est un peu trop cruel , Madame , s'écria *Sophie*.... surtout après les promesses que je vous ai faites. Pas du tout , mon enfant , lui dit-elle..... cela auroit pû l'être auparavant : mais aujourd'hui , que vous avez senti vous-même qu'un engagement de cette espèce ne pouvoit que vous perdre , & par conséquent vous détacher d'une inclination ridicule , je croyois pouvoir hasarder une légère raillerie. Eh , que prétendez-vous donc que je pense de la situation de votre cœur , en le voyant pousser la sensibilité au point de ne pouvoir sup-

porter que l'habillement même de votre ancien Amant soit un peu raillé?... ah ! je commence à craindre , que vous n'ayez pas été bien franche avec moi !

Vous vous trompez, en vérité, Madame , lui dit notre Amante , si vous croyez que rien de ce qui le touche puisse encore m'intéresser.

De grace , ne grossissez pas mes crimes , répondit la Dame ; je n'ai parlé que de son habillement..... je serois bien fâchée d'insulter à votre goût , en critiquant la figure d'un homme que vous avez aimé.... je crois même , ma chere , que si M. Jones n'eût ressemblé qu'à celui-ci....

Je croyois , lui dit *Sophie* , que vous l'aviez d'abord trouvé aimable ?

Qui donc , de grace ? s'écria promptement *Mylady*. M. Jones , répondit notre Héroïne..... Non , non , pardon , Madame..... où vais-je chercher M. Jones ! c'est l'Etranger qui sort d'ici que je prétendois dire.

O *Sophie* ! *Sophie* ! s'écria la Dame : je crains bien que ce M. *Jones* ne soit encore gravé dans votre cœur.

Je vous jure , Madame , dit notre Amante , en tâchant de raffermir sa voix , qu'il m'est aussi indifférent..... que l'Etranger qui sort d'ici.

Je le pense , sur mon honneur ! lui dit la Dame..... pardon , pourtant , de mon étourderie : vous ne m'en entendrez plus parler , je vous le jure. Nos deux Dames se séparèrent alors , bien plus au gré de *Sophie* , qu'à celui de *Lady Belaston* , qui auroit voulu pouvoir tourmenter un peu plus longtems sa rivale , mais que des affaires bien plus importantes appelloient ailleurs. Quant à notre Amante , son cœur n'étoit pas à son aise , & sa première supercherie lui coûtoit beaucoup. Elle courut y rêver dans sa chambre. Mais , ni l'embarras de la situation d'où elle sortoit , ni les motifs pressans qui l'avoient en quelque façon forcée

à prendre ce parti , ne lui parurent pas plus suffisans pour justifier sa conduite , que pour la réconcilier avec elle-même. Il lui en coûta une très-mauvaise nuit,

Fin du treizième Livre.





L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE QUATORZIÈME.

Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Lettres, & autres matieres galantes.

NOtre Héros étoit à peine rentré chez lui, qu'il reçut la lettre suivante.

Je n'ai de ma vie été plus surpris, qu'en apprenant que vous étiez parti. J'imaginois, quand vous avez quitté ma chambre, que vous ne sortiriez pas de la maison sans me voir. Votre conduite est uniforme, & me prouve combien je dois mépriser un cœur

capable de s'enflammer pour une pé-
côre. J'ignore cependant , ce qui doit
m'étonner le plus , de sa malice ou
de sa simplicité. Toutes les deux sont
bien étranges !.... Ne faut-il pas être
l'impudence même , pour me nier en
face que l'on vous connoisse , ou que
l'on vous ait jamais vû?.... Ce beau
complot étoit-il concerté entre vous ?
Auriez-vous été assez lâche pour me
trahir ?.... Ah ! que je la méprise ,
vous , l'Univers entier , & surtout
moi-même , d'avoir. . . . je n'ose pas
écrire ce que je frémis même de pen-
ser. Songez pourtant que la haine ,
dans mon cœur , est aussi vive que
l'amour.

Jones n'eut pas le loisir de réflé-
chir longtems sur cette lettre. Il
ne l'avoit pas achevée , qu'on lui
apporta celle-ci , de la même main.

*A la vuë du désordre de ma Lettre ,
vous jugez sans doute du trouble de
mon cœur ; & la vivacité de mes ex-
pressions doit d'autant moins vous
étonner.... Je crains pourtant , après
y avoir un peu réfléchi , que vous ne*

les trouviez trop piquantes. Quoiqu'il en soit, je voudrois qu'il me fût possible de ne rien imputer qu'à la maudite Comédie, & à l'impertinence de la personne où j'ai dîné, qui m'a retenuë chez elle plus longtems que je ne voulois.... Qu'il est aisé, qu'il est naturel de bien penser de ce qu'on aime! ... Peut-être désirez-vous encore que je pense ainsi. J'ai résolu de vous voir ce soir; venez dans le moment.

P. S. Mes ordres sont donnés; je ne serai chez moi, que pour vous seul.

P. S. M. Jones croit déjà, sans-doute, que je vais l'aider à se justifier... Mais, hélas! peut-il souhaiter de me faire plus d'illusion, que je ne cherche à m'en faire à moi-même?

P. S. Venez sur le champ.

Nous laissons aux *Adonis* du siècle à décider laquelle de ces deux lettres dût plaire davantage à notre Héros. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'eût souhaité, ce soir-là, avoir aucunes visites à faire, que dans un seul endroit. Cependant, son honneur lui paroïssoit engagé

& quand même ce motif n'eût pas été suffisant, il n'étoit pas question d'exposer *Sophie* à un orage qui pouvoit opérer une découverte qui le faisoit trembler. Après quelques tours de chambre, peu amusans, il se dispoisoit à partir, lorsque la Dame elle-même s'offrit à ses yeux. Sa marche, ses regards, sa parure, le son de sa voix, tout exprimoit, tout peignoit les agitations de son ame. Un fauteuil se trouva placé fort à propos pour la recevoir.

Vous voyez, Monsieur, lui dit-elle, en reprenant haleine, qu'une femme qui a fait un pas de trop, ne trouve plus rien qui l'arrête. Quiconque m'eût prédit, il y a huit jours, ce que j'ose faire aujourd'hui, en eût été bien cruellement démenti par moi-même!.. J'espere, lui dit *Jones*, que ma chere *Lady-Bellafton* n'est point capable de rien croire légèrement au préjudice d'un homme qu'elle a comblé de ses bienfaits, & dont le cœur est trop sensible à la reconnoissance.

Sensible à la reconnoissance ! dit-elle ; Ciel , attendois-je de M. *Jones* un discours aussi froid qu'offensant ? ... Pardon , Madame, lui dit-il , si après les lettres que j'ai reçues de vous , la crainte de vous déplaire, tout innocent que je suis, m'empêche Ai-je donc un air si terrible ? interrompit la Dame , en souriant Ai-je, en effet, apporté ici une physionomie menaçante ? ... Si ce qu'on appelle honneur existe parmi les hommes , lui dit *Jones* , je ne m'impute rien qui doive m'attirer votre colère... Vous vous rappelez sans doute le rendez-vous donné chez vous même ? ... Je m'y suis exactement rendu... Et lorsque.... De grace , s'écria *Mylady* , n'entrez pas dans cet odieux récit Répondez à une seule question , & je suis tranquile... Avez-vous , trahi mon honneur ? M'avez-vous sacrifiée à *Sophie* ?

Jones tomboit aux genoux de *Lady Bellaſton* , & commençoit à débiter emphatiquement les protestations les plus ſolemnelles ,

lorsque *Partridge* entra dans la chambre, en criant de toutes ses forces, elle est retrouvée ! Elle est retrouvée !... Venez, venez, Monsieur... Vous la verrez sûrement bientôt... Mlle *Honora* est déjà sur l'escalier, & demande à vous voir !... Cours, vite, tâches de l'arrêter un moment, dit notre Héros tout troublé, à *Partridge*... Vous, Madame, daignez, je vous en supplie, passer au plutôt derrière ce lit : c'est le seul endroit au monde où je puisse maintenant vous cacher... Je crois, que de la vie on ne vit un plus maudit contretems. Très-maudit, en effet ! dit la Dame, en soupirant, & en passant derrière le rideau, au moment que Madame *Honora* mettoit le pied dans la chambre.

Vive Dieu ! dit *Honora*, de quoi donc s'agit-il ici, M. *Jones* ? Votre impertinent Domestique vouloit à peine me laisser monter. J'espère, qu'il n'a pas ici les mêmes raisons, qu'il avoit à *Upton*, pour m'interdire la porte ?... Avouez, que

vous ne m'attendiez pas? Mais, vous avez certainement enforcélé ma maîtresse. Pauvre jeune Demoiselle ! Je l'aime , en vérité , aussi tendrement que ma propre sœur Que vous ferez ingrat , si vous n'êtes pas bon mari ! ah , Monsieur , le Ciel vous en punira

Jones , à la fois enchanté & désespéré , pria instamment la Duëgne de parler bas , à cause d'une Dame malade , & prête à expirer dans la chambre voisine.

Une Dame ? cria-t-elle encore plus fort : oui , oui , j'entends ; une des Dames de Monsieur , sans doute ! qu'il y en a dans le monde , *M. Jones* ! Je crois , Dieu me pardonne , que celle chez qui nous logeons est un peu du métier. Je crois , du moins , m'appercevoir de jour en jour , que *Lady Bellaston* ne vaut pas mieux qu'elle ne devoit Doucement ! doucement , donc , lui dit *Jones* ; en lui mettant la main sur la bouche : ne vous ai-je pas dit , qu'on entend tout de la chambre prochaine ?

Eh , que m'importe ? s'écria *Honora* , je ne calomnie personne ; mais , certainement , tous les Domestiques disent hautement qu'elle a des rendés-vous fréquens dans certain endroit, qui n'est pas chez elle.... Oui , oui , je sçai ce que je dis : la maison est sous le nom d'une vieille Dame , mais c'est *Lady Bellafton* qui en paye le loyer , & qui lui fait encore bien des présens , pardeffus le marché... Ici , *Jones* , perdant patience , se mit en devoir de faire absolument taire *Honora*.

Eh pourquoi donc , M. *Jones* ? s'écria-t-elle.... Quel diantre d'intérêt prenez - vous à une vieille folle, que vous connoissez à peine ? Je ne dis d'elle , que ce que tout le monde m'en a dit. Il est vrai , qu'elle est riche : eh bien , qu'elle dine deux fois ; si c'est ainsi qu'elle l'a gagné , je m'en goberge. Moins de richesses , & plus de vertu : c'est ma morale.

Les Domestiques de cette Dame sont des canailles , s'écria *Jones* à

son tour , & déchirent injustement leur Maîtresse. . . . O , sans-doute , répondit *Honora* , les domestiques sont toujours des canailles : c'est le mot propre ; *Mylady* l'a toujours à la bouche. . . . Je suis bien certain , lui dit notre Héros , que *Sophie* est très-éloignée de prêter l'oreille à de pareils propos. Souvenez-vous, d'ailleurs, que *Mylady Bellaston* est sa parente , & que je ne puis souffrir que vous parliez ainsi de ce qui appartient à *Sophie*. Si vous avez encore à me parler , descendons plutôt ; car , je vous l'ai déjà dit , nous avons à côté d'ici une femme mourante.

Ah , Monsieur ! dès que cela vous fait de la peine , j'ai fini. . . . voici une Lettre de ma jeune Maîtresse. . . que ne donneroient pas bien des *Lords* pour en avoir autant ? . . . je ne le suis point , ma chere , répondit *Jones* (en prenant la Lettre d'une main , & en lui donnant cinq *Guinées* de l'autre) mais prends toujours ceci. Il la chargea ensuite , à l'oreille , de mille tendres remer-

cimens pour sa chere Maîtresse ; & renvoya la Duëgne très-fatisfaite de la générosité de M. Jones.

Lady Bellaſton fortit alors de deſſous ſon rideau. Comment peindre ſa rage ? ſa langue étoit incapable de rien articuler , des traits de feu ſortoient de ſes yeux , & ſes mouvemens ſeuls exprimoient les transports de ſon cœur. Cependant , elle n'eut pas plutôt recouvert l'usage de la voix , qu'au lieu de donner cours au torrent de ſon indignation contre *Honora* , & contre ſes propres domeſtiques , elle parut tout oublier pour ne penſer qu'à *Jones*.

Vous voyez , lui dit-elle , ce que je vous ai ſacrifié !.... Ma réputation , mon honneur.... Sont perdus pour jamais ! Et quel retour trouvai-je en vous ? Négligée , mépriſée.... pour qui encore ? pour une petite payſanne , pour une imbecille !....

Quelles négligences , Quels mépris , Madame , avez vous donc à me reprocher ?

M.

M. Jones, dit-elle, ne dissimulons plus.... Si vous ne me trahissez point, il n'en est qu'une preuve.... donnez-moi cette lettre.

Quelle lettre, Madame ? lui dit notre Héros. Quoi ! dit-elle, auriez-vous l'impudence de me nier que cette détestable messagere ne vous a pas remis une lettre ?

Et pouvez-vous me demander, s'écria-t-il à son tour, que je vous remette ce que l'honneur me défend de céder qu'avec la vie ? En ai-je agi ainsi avec vous, Madame ? Et si j'étois assez scélérat pour trahir cette jeune & innocente personne, quelle certitude auriez-vous que je vous fusse plus fidèle ?... Un instant de réflexion vous convaincra, j'en suis bien sûr, qu'un homme dans les mains de qui le secret d'une femme n'est pas en sûreté, est le plus méprisable de tous les hommes.

Cela est fort bien, Monsieur.... Je n'insisterai point, pour vous rendre méprisable à vos propres yeux. Cette Lettre, d'ailleurs, ne

m'apprendroit que ce que je sçais déjà ; & je vois trop sur quels pieds vous marchez tous deux.

Ceci fut encore suivi d'une longue conversation que le Lecteur, qui ne sera point par trop curieux, me remerciera de lui avoir épargnée. Contentons-nous de l'informer, que *Lady Bellaſton* devenant par degrés plus traitable, crut, ou feignit de croire que la rencontre de *Jones* avec *Sophie* étoit purement accidentelle ; & que *Jones*, rendit son innocence ſi palpable, qu'il y auroit eu de l'humeur en elle à bouder plus longtems.

Il lui reſtoit pourtant au cœur une eſpèce de ſcrupule, par rapport au refus qu'avoit fait *Jones* de lui montrer la lettre de *Sophie* : tant l'amour eſt toujours injuſte dans ſes prétentions !

My lady Bellaſton, fut enfin bien convaincuë que *Sophie* occupoit la première place dans le cœur de notre Héros ; & cependant, toute haute, toute amoureuſe qu'étoit cette grande Dame, il fallut bien

se résoudre à n'occuper que la seconde ; ou , pour s'exprimer suivant les Loix , se contenter de l'usufruit d'un bien , dont une autre avoit la propriété.

Après maintes contestations , il fut arrêté entre les Parties , que *Jones* , à l'avenir , verroit *Mylady* chez elle : attendu que *Sophie* , sa Duëgne , & les autres domestiques attribueront les visites de notre Héros , à *Miss Western* ; & qu'elle-même le croiroit ainsi.

Jones , toujours charmé de voir *Sophie* , à quelque prix que ce pût être , étoit fort content de cet arrangement ; & *Mylady* n'étoit pas peu satisfaite de pouvoir conserver son Amant , sous le nom de *Sophie* , sans avoir à craindre que *Jones* osât pour son propre intérêt , ouvrir les yeux à sa Maîtresse. La première visite fut fixée au jour suivant ; & *Lady Bellaston* , après les politesses convenables de la part de *Jones* , prit congé de lui , & retourna chez elle.

CHAPITRE II.

Matieres diverses.

DÈS que notre Héros se vit seul, il ouvrit précipitamment sa lettre, où il trouva ces mots.

Il n'est pas possible, Monsieur, de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis votre départ de la maison; & comme j'ai des raisons essentielles pour craindre que vous n'y reveniez, je me détermine, quoiqu'il soit tard, à vous envoyer cette Lettre par Honora, qui m'a dit sçavoir votre demeure.

Je vous prie donc, au nom de tout ce que vous croyez me devoir, de ne plus penser à venir dans la maison où je suis, à moins que vous ne vouliez risquer de tout découvrir: certains mots lâchés de la part de la Dame, me font même trembler, & croire qu'elle a déjà conçu quelques soupçons. Attendons quelques circonf-

tances plus favorables : il en peut arriver ; ne précipitons rien. Je vous supplie, encore un coup, si mon repos vous est cher, de ne plus reparoître ici.

Cette Lettre affligea Jones. Indépendamment du plaisir qu'il s'étoit promis en revoyant souvent *Sophie*, il se trouvoit réduit à l'alternative la plus embarrassante, vis-à-vis *Mylady Bellaston*. Il sçavoit trop, que cette Dame ne se payoit pas aisément d'excuses ; & de retourner chez elle, après la défense de *Sophie*, c'est ce que nul pouvoir humain n'eût pû obtenir de lui.

Après bien des réflexions, qui durant cette nuit tinrent lieu de sommeil à notre Héros, il se détermina à faire le malade. Comme il avoit plus d'une raison pour ne pas trop s'empresser à revoir *Mylady Bellaston*, il crut au moyen de cette excuse, pouvoir manquer au rendez-vous sans la fâcher.

Son premier soin, en se levant, fut d'écrire à *Sophie*, sous l'enve-

loppe d'*Honora*. Il dépêcha ensuite un autre courier à *Lady Bellaston*, pour lui faire part de son incommodité, & de ses excuses. On lui rapporta bientôt cette réponse.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir compter sur vous cette après-midi ; & plus encore de la cause d'un contretems qui m'inquiète. Ayez grand soin de vous, prenez les meilleurs Médecins, & j'espère que tout ira bien... Je suis, ce matin, si obsédée d'importuns, que je trouve à peine le moment de vous écrire ces deux mots. Adieu.

P. S. Je tâcherai de vous aller voir dans la soirée, vers neuf heures... faites en sorte d'être seul.

M. Jones reçut alors une visite de *Madame Miller* son hôtesse, qui après quelques politesses préliminaires, lui tint le discours suivant.

Je suis bien fâchée, Monsieur, du sujet qui m'amène ici : mais vous sçavez que j'ai deux filles, dont je dois conserver la réputation ; ainsi, j'espère que vous me

pardonnerez , si je vous prie de vouloir bien ne plus recevoir de femmes dans ma maison , & surtout la nuit. Il étoit deux heures sonnées , Monsieur , lorsque celle de la nuit dernière est sortie !....

Je vous assure , Madame , lui dit *Jones* , que celle qui est restée le plus tard (car l'autre n'a fait que m'apporter une lettre) est une Dame de condition , & à qui j'ai l'honneur d'appartenir. J'ignore sa qualité , répondit l'hôtesse , mais je suis bien sûre qu'une femme qui se respecte un peu ne vient pas voir un jeune homme en chambre garnie à dix heures du soir , pour y rester seule avec lui pendant quatre heures entières. D'ailleurs, la conduite & les propos indécents des porteurs, fatigués de l'attendre , me suffirent pour sçavoir à quoi m'en tenir. *Partridge* peut vous les répéter ; & ma Servante les a tous entendus : passons sur tout cela. Soyez certain , M. *Jones* , du vrai respect que j'ai pour vous. J'ignorois même , (indépendamment de votre gé-

nérosité envers mon cousin) à quel excès vous aviez poussé la vertu en cette occasion ; & je n'imaginois guères à quelles extrémités la misère avoit conduit ce malheureux époux. Hélas ! qui me l'eût dit ? Qui m'eût dit , lorsque vous me donnâtes avec tant de bonté ces dix *Guinées* , que c'étoit pour un voleur de grand-chemin ! Juste Ciel , quelle action ! . . . Vous seul avez sauvé cette famille infortunée M. *Alworthy* n'a rien exagéré , lorsqu'il m'a peint votre bon caractère . . . Mais , dussai-je être capable d'oublier tout ce que je vous dois , ma reconnoissance envers lui seroit toujours d'un genre à ne me point permettre de vous manquer . . . Non , M. *Jones* ! non , daignez m'en croire : dussent mes filles , & ma propre réputation n'être pas exposées , j'oserois encore , par le tendre intérêt que je prens à ce qui vous touche , vous marquer mes inquiétudes , à la vuë d'un commerce si dangereux pour un jeune homme. Mais , encore un

coup, j'ai deux filles, mon cher Monsieur, qui n'ont rien de recommandable pour parvenir à un établissement, que des mœurs pures, & la bonté du caractère... Et je me vois forcée, si vous rejettez ma prière, à vous supplier de chercher un autre appartement.

En vérité, Madame, répondit Jones fort ému, (& qui au nom de M. *Alworthy*, avoit déjà changé de couleur) votre compliment ne me paroît pas gracieux. Quoiqu'incapable, par ma conduite, d'attirer aucun discrédit sur votre maison, je crois pourtant être en droit de recevoir chez moi qui il me plaît; & si cela vous blesse, je vais me hâter de trouver un autre logement.

J'en suis au désespoir, Monsieur ! lui dit Madame *Miller* : mais je suis convaincuë que M. *Alworthy* lui-même ne mettroit jamais le pied chez moi, s'il avoit conçu le moindre soupçon sur la réputation de ma maison. A la bonne heure, Madame, lui dit assez séchement *Jones*.

nes.... J'espere , Monsieur , lui dit en soupirant la bonne femme, que vous n'êtes point irrité contre moi : je ne me consolerois jamais, d'avoir offensé quelqu'un qui appartient à M. *Alvorthy*. Je n'en ai , en vérité , pas fermé l'œil de la nuit ! Je suis fâché d'avoir troublé votre repos , répondit *Jones* : faites-moi , je vous prie , la grace de faire monter *Partridge*.

Dès que *Jones* se vit seul avec *Partridge*... Eh bien , malheureux ? lui dit notre héros , combien ai-je encore à souffrir de ton imbécillité, ou plutôt de la mienne, en te gardant plus longtems avec moi?... Ta maudite langue, a donc juré ma perte?...

Quoi ! s'écria le Pedagogue effrayé , quel nouveau crime ai-je commis ?

Qui t'a permis, traître, de raconter l'histoire du vol de *Barnet* ? & d'en montrer l'Auteur ?

Si j'ai touché cette matiere , répondit *Partridge* , je suis bien sûr de n'y avoir point pensé à mal : car , je me serois bien gardé d'en

ouvrir la bouche, si ce n'eût été à ses parens & à ses amis, qui sûrement n'en diront rien à d'autres.

Fort bien; répondit notre Héros. Et qui t'a autorisé, après toutes les défenses que je t'ai faites, de jamais prononcer le nom de M. *Alworthy*? qui t'a autorisé, dis-je, à dire ici que je lui appartenisse?

Partridge, à cette seconde accusation, nia avec ferment d'être coupable. C'étoit, dit-il, Madame *Honora*, qui en descendant la veille, lui avoit demandé si M. *Jones* avoit des nouvelles de M. *Alworthy*; & qui avoit été entendue par la Servante de la maison. Que Madame *Miller*, sans doute instruite par cette même Servante, avoit prétendu sçavoir de lui *Partridge*, si son maître n'étoit pas ce M. *Jones* dont elle avoit tant entendu parler par M. *Alworthy* lui-même; mais qu'il avoit très-fortement nié d'en rien sçavoir....

Il faut qu'elle soit forcierre, Monsieur, s'écria alors le Pédagogue, pour avoir deviné que c'étoit

vous ! Il est vrai, que j'ai vû l'autre jour une vieille femme à la porte, très-reffemblante à celle que nous avons trouvée sur la route, & qui nous a si bien mouillés. C'est, je vous jure, une grande imprudence que de passer auprès d'une vieille femme, sans lui donner quelque chose, & surtout quand elle nous regarde en face. Pour moi, je n'en rencontrerai jamais, sans dire, à part moi, *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.*

La simplicité de *Partridge* fit éclater de rire notre Héros, & mit fin à sa colére, qui pour dire le vrai, n'étoit jamais durable. Loin de commenter sur la justification de ce bon-homme, il lui ordonna seulement de lui chercher au plutôt une chambre dans une autre maison.



 C H A P I T R E I I I .

*Qui plaira , à ce qu'on espere , aux
jeunes gens de l'un & l'autre sexe.*

PArtridge n'eut pas plutôt quit-
té M. Jones , que M. Nightin-
gale , avec qui notre Héros avoit
contracté la plus grande intimité ,
entra dans sa chambre , & le railla
amicalement sur sa bonne fortune
de la nuit dernière.

Jones , qui le croyoit instruit
par l'Hôteffe , fit part à son ami
du dessein où il étoit de prendre
un appartement ailleurs.

En ce cas , lui dit *Nightingale* ,
nous décamperons donc ensemble ,
car mon dessein n'est pas de cou-
cher dans la maison , & je vous
le dis sous le secret.

Quoi ! lui dit *Jones* , vous a-t-on
fait le même compliment qu'à
moi ?

Non , répondit l'autre , mais l'ap-

partement est trop petit , & ne me convient plus D'ailleurs , je m'ennuye dans ce quartier-ci ; je veux me rapprocher du grand monde , & je vais loger dans *Pall-mall*..... Et comptez-vous déloger sans rien dire ? repartit notre Héros.

Oh , je vous en répons , lui dit l'autre. Je ne sortirai pourtant pas sans payer : mais , j'ai des raisons secrettes pour ne pas dire adieu.

Pas si secrettes , répondit *Jones* , & je n'ai pas été deux jours ici sans les connoître.... votre départ coûtera bien des larmes Pauvre *Nancy* , que je vous plains !.... Mon ami , vous avez trompé cette Fille ?.... Elle gémera longtems du malheur de vous avoir connue.

Que diantre voulez-vous ? s'écria *Nightingale* : Est-ce ma faute ? N'allez-vous pas prétendre que je l'épouse ?

Non , répondit notre Héros , mais je suis fâché que vous ayez joué si sérieusement l'amour avec elle , &

même en ma présence. Je ne conçois en vérité pas comment la mere ne s'en est point apperçue.

Bon ! s'écria *Nightingale* , & qu'auroit-elle vû ?

Elle auroit vû , que vous aviez tourné la tête à sa fille ; que la pauvre Enfant ne pouvoit déguiser un moment sa passion pour vous ; que vous ne pourriez paroître , ou disparoître , sans la faire ou rougir ou pâlir. Sur mon honneur , j'ai pitié d'elle ; car je la crois , à tous égards , l'une des meilleures & des aimables créatures que je connoisse.

Ainsi , répondit *Nightingale* , suivant votre doctrine , il ne sera donc plus permis de s'amuser avec les femmes , dans la crainte de les rendre trop amoureuses ?

Mon ami , lui dit *Jones* , vous m'entendez mieux : les femmes , à ce que je crois , ne s'enflâment pas si aisément ; & vous avez ici excédé les bornes de la galanterie ordinaire.....

Quoi ! pensez - vous , interrom-

pit l'autre , que j'aye abusé de sa crédulité , pour.....

Non , répondit *Jones* d'un air sérieux , je ne pense pas si mal de vous. Je ne vous crois pas même capable d'avoir eu un dessein formé de troubler le repos de la pauvre *Nancy* , ni d'en avoir prévu la conséquence : je connois trop la bonté de votre caractère , pour vous croire coupable de cet excès de cruauté. Je vous soupçonne seulement d'avoir cherché à satisfaire votre vanité , sans faire attention que *Nancy* pouvoit en devenir la victime ; & tandis que vous ne songiez qu'à votre amusement , de lui avoir sans doute donné lieu de se flatter que vos desseins étoient plus sérieux. Car enfin , à quoi tendoient toutes ces pompeuses descriptions de la félicité de deux cœurs vivement épris l'un de l'autre ? toutes ces protestations d'une tendresse aussi généreuse que désintéressée ?..... La supposez-vous incapable de se les appliquer ? Ou (parlez - moi franche-

ment) votre intention n'étoit-elle pas de l'attendrir en votre faveur ?

Par ma foi , mon cher *Tom* , s'écria *Nightingale* , je n'en attendois pas tant de vous ; & vous feriez un excellent Ministre !... Ainsi, pour peu que *Nancy* vous eût été favorable , vous eussiez donc été trop religieux pour....

Oui , je le jure par l'honneur ! s'écria notre Héros... *Tom* ! mon ami *Tom* ! lui dit en riant *Nightingale* , vous oubliez la nuit dernière.

Ecoutez , M. *Nightingale* , lui dit *Jones* , je ne prétens pas être plus vertueux qu'un autre : les femmes mêmes m'ont été chères ; mais je n'ai point à me reprocher d'en avoir trompé aucune..... je ferois même au désespoir , d'avoir à m'imputer la perte de la plus vile créature. Ce que je ne vous pardonne point , c'est de vous être fait aimer.

J'en suis réellement fâché , dit *Nightingale* ; mais le tems & l'absence , la guériront bientôt sans doute. C'est un remède , dont j'ai

aussi besoin moi-même : car, je vous
 l'avouerai..... jamais femme ne
 me fut plus chere que la pauvre
Nancy ! mais, il faut tout vous dire :
 mon pere m'a choisi, pour épouse ,
 une riche héritiere que je n'ai ja-
 mais vuë , & qui doit au premier
 jour arriver à Londres , pour ter-
 miner l'affaire..... Vous souriez ,
 je le vois ; sans doute , vous n'en
 croyez pas un mot ? rien n'est pour-
 tant plus véritable ; & j'en suis ,
 d'honneur, désespéré. O ma *Nancy* !
 que n'ai-je une fortune à mettre
 à tes pieds !

Plût au Ciel , que cela fût , s'é-
 cria *Jones* , pour le bonheur de
 tous les deux ! mais, vous ne com-
 ptez pas sans doute , sortir d'ici
 sans lui dire adieu ?

C'est ce que je ne puis gagner
 sur moi , répondit *Nightingale* ,
 je ne pourrois soutenir cette scène ,
 ni le désespoir de cette pauvre
 enfant. De grace , mon ami , n'en
 dites rien ; mais mon dessein est
 de partir ce soir , ou demain de
 grand matin.

Jones, après lui avoir donné sa parole, témoigna à M. *Nightingale* qu'il seroit charmé de loger en même maison que lui ; & sa proposition fut acceptée avec grand plaisir.

Ce M. *Nightingale*, dont nous aurons à parler un peu plus dans la suite, avoit ce qu'on appelle beaucoup de probité. Sa morale, en fait d'amour, étoit pourtant fort relâchée : non pas qu'il fût à cet égard, sans principes, comme la plûpart de nos jeunes gens le font, ou affectent de l'être ; mais il n'en avoit pas moins séduit & trompé plus d'une femme. *Jones*, toujours zélé défenseur du sexe, lui en avoit même déjà fait des reproches un peu amers. Les femmes, disoit notre Héros, envisagées comme nos plus chères amies, doivent être honorées, cultivées, caressées, avec la plus vive tendresse ; regardées comme ennemies, n'offrent à leurs vainqueurs que des victoires dont un orgueil bien entendu devroit souvent rougir.

CHAPITRE IV.

Histoire abrégée de Madame MILLER.

NOtre Héros, pour un malade, dîna assez bien ce jour-là. Il fut invité, l'après-midi, à prendre du thé avec Madame *Miller*. Cette bonne femme, qui avoit appris, soit par *Partridge*, ou par quelqu'autre, que *Jones* appartenoit à M. *Alworthy*, ne pouvoit supporter la pensée de se séparer mai d'avec son jeune locataire.

Dès que le thé fut pris, & qu'elle eut renvoyé ses filles, Madame *Miller* témoigna à notre Héros toute sa surprise, d'avoir eu chez elle, pendant plusieurs jours, quelqu'un de cher à M. *Alworthy*, sans en avoir rien sçu ! hélas, Monsieur, dit-elle à *Jones*, vous ignorez tout ce que je dois à ce digne & respectable Seigneur ;

souffrez que je vous l'apprenne :

Madame *Miller* raconta alors son histoire, que nous allons abrégé autant qu'il nous sera possible.

Restée veuve d'un Ministre , avec deux enfans en bas âge , elle alloit infailliblement tomber dans la misère , lorsque M. *Alworthy* , qui avoit connu son mari , ayant par hazard été instruit de la situation de la veuve , lui avoit écrit cette lettre :

MADAME ,

Mon cœur gémit avec vous de la perte que vous avez faite : mais votre bon esprit, & les excellentes leçons que vous avez reçues du plus digne des hommes , vous aideront mieux à la supporter que mes foibles conseils. Je me flatte même , qu'une femme que l'on m'a dit être la plus tendre mere , ne s'abandonnera pas assez à la violence de sa douleur , pour perdre de vuë ce qu'elle doit à de pauvres enfans qui n'eurent ja-

mais plus besoin de son secours.

Pardonnez , Madame , si vous supposant dans ces premiers momens peu capable d'entrer dans le détail de vos affaires , j'ai chargé quelqu'un de vous payer vingt Guinées , que je vous prie d'accepter jusqu'à ce que je puisse avoir le plaisir de vous rendre mes devoirs ; & croyez-moi &c.

M. *Alworthy* , continua l'hôteſſe , ne s'étoit pas contenté de ce bienfait. Au premier voyage qu'il avoit fait peu de tems après à Londres , il avoit mis cette femme en état de louer & de meubler une maison , & lui avoit assigné une rente annuelle de 50 liv. ſterlin , qu'elle avoit toujours reçue depuis.

Jugez , après cela , M. *Jones* ! (s'écria Madame *Miller*) jugez de la vénération que je conſerverai toute ma vie pour ce respectable Seigneur ! Ne me croyez donc pas indiscrette , n'accuſez donc pas mes motifs , lorsque con-

noissant les sentimens de M. *Alworthy* pour vous, j'ose vous supplier de craindre & d'éviter le danger du commerce de certaines femmes, dont les artifices ne vous sont pas encore connus. Vous êtes jeune, M. *Jones*; j'ai vécu plus que vous: daignez croire, que mes avis ne sont dictés que par le zèle & l'amitié la plus sincère! Surtout, ne prenez point en mauvaise part ce que je me suis cru forcée de vous dire, par rapport à la réputation de ma maison, & à celle de mes filles: vous sentez, j'en suis convaincuë, combien mes craintes sont légitimes.

Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses auprès de moi, Madame, lui dit *Jones*: vous ne m'avez point offensé, & je ne puis qu'applaudir à vos raisons. Mais souffrez que je vous défabuse de l'idée où vous êtes, que j'appartienne à M. *Alworthy*: on vous a trompée, Madame; & sans doute, en vous trompant, on a fait injure à ce digne & respectable Sei-

gneur. Je vous proteste, que je n'ai pas l'honneur de lui appartenir.

Hélas ! Monsieur, répondit-elle, je le sçais ; & je sçais même qui vous êtes : M. *Alworthy* m'a tout dit. Mais, je sçais en même tems, que fussiez-vous dix fois son fils, il n'eût pas marqué plus de tendresse pour vous, qu'il n'en a souvent témoigné en ma présence. Ne rougissez donc point de votre état : non, non, Monsieur, les personnes estimables ne vous en estimeront pas moins. Il n'est point de naissances basses ; mon époux me l'a dit mille fois. L'enfant ne peut porter la peine d'un fait, dont il n'est point coupable ; & si quelqu'un doit en rougir, ce sont ceux de qui il tient l'être.

Puisque vous me connoissez, Madame, dit *Jones* en laissant échapper un soupir, il faut donc vous instruire du reste de mes infortunes.....

Il lui raconta alors toutes les circonstances de son histoire ; mais sans

sans prononcer une seule fois le nom de *Sophie*.

Madame *Miller* en fut fort attendrie, & commençoit à mettre au jour des réflexions, qui sans doute eussent été un peu longues, lorsque notre Héros voyant approcher l'heure où *Mylady Bellaston* devoit arriver, dit à la bonne femme, en se levant, qu'il attendoit une visite de la Dame qui étoit déjà venuë dans la maison; mais que cette visite seroit la dernière, & qu'il en donnoit sa parole.

Madame *Miller* eut d'abord quelque peine à se rendre. Elle céda enfin aux protestations de *Jones*, qui lui jura cent fois, que c'étoit une femme de grande condition, & qu'il ne s'agissoit entre eux que d'affaires très-innocentes.

Il se hâta de monter dans sa chambre; où, depuis neuf heures jusqu'à minuit, il attendit très-vainement *Mylady Bellaston*.

C H A P I T R E V.

Scène intéressante.

O N se souvient , ou l'on a oublié , que notre Héros n'avoit pas dormi la nuit précédente. Il est pourtant bon de le sçavoir , pour ne pas être étonné de le trouver aujourd'hui encore au lit à onze heures du matin. Il est vrai , que le rendez - vous manqué de *Lady Bellaſton* , que l'inquiétude que lui cauſoit *Sophie* , que la compaſſion qu'il avoit conçue pour la petite *Nancy* , l'avoient aſſez occupé pendant la premiere partie de la nuit , pour écarter le ſommeil de ſes yeux ; mais la nature , toujours attentive à réclamer ſes droits , s'en étoit ſi bien reſſaieſie , que *Jones* eût peut-être encore dormi longtems , ſi des cris douloureux qui frapperent tout à coup ſon oreille , ne l'euffent pas réveillé en ſurſaut.

Il fit monter *Partridge*, & lui demanda ce que signifioit le bruit qu'il entendoit en bas ?

Hélas ! Monsieur, lui dit le Pédagogue, c'est *Miss Nancy*, qui a des foibleffes réitérées ; c'est sa mere & sa sœur qui crient, & se lamentent autour d'elle !....

Une ombre de tristesse, qui se répandit tout à coup sur le visage de *Jones*, frappa *Partridge*, qui crut la dissiper, en ajoutant d'un air lourdement malin, que l'accident arrivé à *Nancy* (suivant ce qu'il avoit appris de la Servante) n'avoit en soi rien d'absolument extraordinaire. Elle a voulu, dit-il, en sçavoir autant que sa mere : Eh bien, c'est un enfant de plus pour l'hôpital ; & voilà tout.... Pour Dieu, lui dit *Jones* en colere, finis tes imbécilles railleries. Faut-il que le malheur d'autrui, soit toujours l'objet de ta joye ? Cours, au plutôt, chez Madame *Miller* ; demande si je puis la voir.... Mais non, demeure : tu vas faire encore quelque bêtise ; j'irai moi-même.

Jones se hâta de s'habiller , & de descendre : Madame *Miller* étoit dans une chambre du fond , avec ses deux filles : on introduisit *Jones* dans la chambre à manger , d'où il envoya offrir ses services à cette bonne femme , au cas qu'ils pussent lui être utiles en cette occasion.

A ces mots , que l'Hôteffe avoit entendus , elle accourt à lui toute en larmes : Ah , M. *Jones* ! lui dit-elle , vous êtes fûrement le meilleur des hommes. Mille & million de graces pour les offres que vous me faites ; mais hélas ! rien ne peut maintenant sauver ma fille... O mon enfant ! ô mon cher enfant !..... C'en est fait , M. *Jones* . . . *Nancy* est perduë pour jamais !....

Madame *Miller* apprit alors à notre Héros , que M. *Nightingale* , après avoir séduit sa fille , & l'avoir mise dans un état qui n'étoit plus douteux , l'avoit abandonnée à toute l'horreur de son sort , en quittant tout-à-coup la maison. Voyez , Monsieur ! s'écria alors Madame *Miller* , jugez par cette

lettre , s'il fut jamais un monstre plus odieux que lui.

LETTRE DE M. NIGHTINGALE.

CHERE NANCY ,

Comme il ne m'est pas possible de vous faire part d'une nouvelle aussi cruelle pour moi , que pour vous-même , je prends le parti de vous apprendre que mon pere exige de mon obéissance que je fasse ma cour à une jeune & très-riche héritiere, qu'il m'a choisie pour.... Ce mot affreux me coûte trop à écrire ; & vous sentez sans doute combien un sacrifice , qui m'arrache des bras de tout ce que j'aime , doit coûter à mon cœur ! La tendresse qu'a pour vous votre mere , doit vous encourager à lui confier les tristes conséquences de notre union , que l'on peut aisément tenir secrètes , & dont je m'engage de payer abondamment tous les frais. Je souhaite que vous ayez moins à souffrir de cet événement , que je n'en ai souffert moi-

même. Rappellez toute votre vertu , employez tout votre courage, pour soutenir un coup aussi sensible pour tous deux ; pour pardonner à un amant , pour oublier un malheureux , que la certitude de sa ruine a pû seule obliger à vous écrire cette lettre. Oubliez-moi de grace , c'est-à-dire en qualité d'Amant : mais , comptez toujours sur la vive & sincère amitié du fidèle & infortuné

NIGHTINGALE.

Jones , après cette lecture , resta quelques instans muet. Je ne puis vous exprimer , Madame , dit-il enfin à la mere affligée , combien je suis indigné de cette lettre ! Souffrez , pourtant , que je vous prie de vous conformer , en un point , à l'avis de celui qui a osé l'écrire : songez à la réputation de votre fille. . . . Elle est perdue , Monsieur ! Elle est perdue , ainsi que son innocence , s'écria Madame Miller : la chambre étoit pleine de monde au moment que la pauvre Nancy a reçu cette nou-

velle ; un évanouissement , qui a suivi cette affreuse lecture , a rendu sa honte publique. Mais ce malheur , tout horrible qu'il est , n'est pas encore celui qui dans cet instant m'épouvante le plus. Je perdrai ma fille , Monsieur ! La pauvre infortunée a déjà deux fois attenté à sa vie ; nous l'avons en vain arrêté ; elle a juré de ne point survivre à son malheur. Hélas , je penserois comme elle.... O mon enfant ! Tel est donc le fruit de tant de soins ?... *Barbare Nightingale !* Tu nous as tous perdus ! ...

Notre Héros , les yeux baignés de larmes , partageoit , & jouissoit sans doute mieux la douleur de cette bonne mere , que n'eût peut-être fait un autre en s'épuisant en insipides verbiages.

Ah , dit Madame *Miller* , j'ai éprouvé , je vois encore toute la bonté de votre cœur : mais ce que le mien doit sentir , est au-delà de vos idées !..... la plus aimable , la plus douce , la plus soumise , la

plus tendre des filles.... ô , ma chere *Nancy* ! je t'aimois trop : tu réunissois tous mes vœux. Aveugle que j'étois , dans mon espoir : c'est ta beauté qui cause ta ruine ! je voyois , sans crainte , & même avec plaisir , les attentions de son ravisseur : je ne lui soupçonnois que des vuës légitimes ; j'étois assez vaine pour espérer.... Que dis-je ? ne m'en a-t-il pas mille fois flattée ? même en votre présence , Monsieur , n'a-t-il pas nourri & fortifié ces espérances par le langage de l'amour le plus pur , & le plus désintéressé ? si ses ruses ont eu sur moi quelque pouvoir , que n'ont-elles pas dû opérer sur un enfant dont la candeur & l'innocence font tout le caractère ?.....

À ces mots , la petite *Betsy* accourut dans la chambre , en criant , maman ! maman , venez donc secourir ma sœur ?.... nous ne pouvons plus la tenir.

Madame *Miller* ordonna à *Betsy* de rester quelques instans avec *M. Jones* , & courut à sa fille aî-

née , en s'écriant du ton le plus patétique , juste Ciel ! conserve-moi du moins celle-ci.

Notre Héros , quoique vivement affligé lui-même , fit tous ses efforts pour consoler la petite fille , qui se désespéroit de la maladie de sa sœur.

Madame *Miller* , en rapportant à son retour de meilleures nouvelles de *Nancy* , qu'elle avoit laissée un peu plus tranquille , se souvint qu'elle avoit dès la veille prié *Jones* à déjeuner , & lui en fit ses excuses.

J'espère , Madame , lui dit notre Héros , goûter bientôt un plaisir plus délicieux pour moi que celui dont vous daignez vous souvenir ; & c'est en vous rendant service , ainsi qu'à votre fille , que je vais tâcher de le trouver. Quel que soit le succès de mon entreprise , comptez du moins sur tout mon zèle. Ou je me trompe fort , ou malgré tout ce qui vient d'arriver , M. *Nightingale* n'est ni sans remords , ni sans amour pour votre fille. Si je trou-

ve ces sentimens dans son cœur ; j'ose encore me flatter que tout n'est pas désespéré. Employez tous vos soins pour calmer *Nancy* , & pour vous consoler vous-même. Je cours chez *M. Nightingale* ; & j'espère que le Ciel daignera feconder mes vœux.

C H A P I T R E V I .

Entrevuë de Mrs JONES & NIGHTINGALE.

IL en est du bien , comme du mal que nous faisons à autrui , il retombe presque toujours sur nous. Si l'homme généreux jouit de ses propres bienfaits , presque autant que celui qui les reçoit , je crois qu'il est peu de caractères assez complètement diaboliques pour faire le mal sans en ressentir également quelques remords.

M. Nightingale n'étoit pourtant pas de cette dernière classe. No-

tre ami *Jones* le trouva , près de son feu , très-triste , & rêvant profondément à la situation douloureuse où il supposoit vraisemblablement qu'étoit alors la pauvre *Nancy*. Dès qu'il apperçut son ami , il vola dans ses bras. Vous arrivez fort à propos , lui dit il , je ne fus jamais plus mélancolique.

J'en suis fâché , lui dit *Jones* ; ma présence n'est point capable de vous égayer : je crains même d'ajouter encore à vos ennuis. Quoiqu'il en soit , je dois vous en instruire. Apprenez donc , qu'une famille entiere , dont vous avez causé la perte , est l'objet qui m'amène ici.

La pâleur de *M. Nightingale* , à ce premier début de *M. Jones* , ayant convaincu ce dernier que ses conjectures n'étoient pas absolument fausses ; lui inspira toute la confiance & la chaleur nécessaire pour peindre le tableau déplorable des faits dont il venoit d'être témoin.

Nightingale , quoiqu'ému , quoi-

que percé de plus d'un trait douloureux , l'écoula fans l'interrompre.

Dès que notre Héros eut fini..... ce que j'entends , ô mon ami ! lui dit *Nightingale* , me déchire le cœur. Quoi , le malheur à voulu que le secret de ma Lettre ait été public ? pauvre *Nancy* ! sa réputation auroit du moins été sauvée ; cet accident seroit resté caché ; elle n'en eût pas été moins aimable. Supposons même, qu'un époux un jour en eût eu connoissance , son propre intérêt l'eût sans doute obligé de se taire.

Mon ami , lui dit *Jones* , soyons sinceres ; vous connoissez mieux *Nancy*. Son cœur est tellement à vous , vous l'avez séduite au point, que la perte de son honneur est peut-être le moindre objet de ses regrets. C'est vous qu'elle regrette , c'est votre trahison seule qui fait périr , en un jour , & votre Amante , & sa famille.

Ma trahison ? s'écria *Nightingale* : Non , mon ami , elle a toujours mon cœur & ma tendresse !

mon épouse , quelle qu'elle puisse être , ne les possédera jamais au même point.

En ce cas , lui dit *Jones* , comment est-il possible que vous l'abandonniez ?

Hélas ! comment faire autrement ? répondit l'autre. Demandez-le à *Nancy* , repartit *Jones* , avec fermeté. Dans l'état où vous l'avez réduite , elle seule peut vous donner un bon conseil. Son intérêt , plus que le vôtre , devrait être maintenant la règle de votre conduite. Si c'est mon avis que vous demandez , s'écria notre Héros , remplissez son espoir , & celui de sa famille : que dis-je ? remplissez le mien propre ; je vous avouë sincèrement , que vous l'aviez fait naître dès les premiers instans que je vous ai vû auprès d'elle. Pardon , si je présume assez de votre amitié pour vous dire ce que la pitié m'inspire en faveur de ces pauvres infortunées. Mais , votre propre cœur suffit pour juger si votre langage apprêté a pû

faire illusion non-seulement à *Nancy* , mais à sa mere même. Rendez-vous justice sur cet article : je laisse à votre probité le soin de vous juger.

Je vous entends , lui dit *Nightingale* , en soupirant , & je vous dirai plus..... j'ai promis positivement ; je le crains du moins , autant que je le crois.

Vous avez promis ? lui dit notre Héros ; & vous pouvez hésiter encore !

Mettez-vous en ma place , répondit l'autre : je vous connois homme d'honneur , & incapable , en me conseillant , d'en trahir les Loix. Indépendamment de toute autre considération , puis-je , avec honneur , après ce secret divulgué , épouser cette fille ?

Eh pourquoi non ? répliqua *Jones* , si le véritable honneur , qui au fond n'est que la *bonté* même , vous le dit , & l'exige ?..... mais , puisque vous m'opposez ce scrupule , permettez que le l'examine. Pouvez-vous , sans blesser ce

même honneur , vous sentir coupable d'avoir , sous de fausses promesses , trompé une jeune personne ? de lui avoir , en abusant de sa crédulité , ravi son innocence ? Pouvez-vous , avec honneur , vous sentir , vous connoître , vous avouer malgré vous-même , l'artisan volontaire de l'opprobre , & de la destruction d'un Être humain ? Pouvez-vous , avec honneur , enlever la réputation , la paix , la vie même , & peut-être plus encore , à cette aimable créature ? l'honneur se rappellera-t-il , sans frémir , qu'elle est jeune , sans art , & sans défense ? que c'est cette jeune personne qui vous aimoit , qui ne respiroit que par vous , qui eût péri cent fois pour vous , qui eût crû faire un crime en vous soupçonnant un instant , & qui croyoit plaire encore plus en sacrifiant tout à l'objet de sa tendresse ?.. L'honneur , dis-je , peut-il réfléchir plus d'un instant sur de pareils objets ?

Votre raisonnement est juste , répondit *Nightingale* : j'adopte tous

vos sentimens. Mais connoissez-vous bien le monde ? Après un pareil esclandre (quoique de mon fait !) Oserois-je avouer mon Épouse ? Oserois-je encore me montrer ?

Qu'entens-je ; Ah, rougissez ! Rougissez, s'écria *Jones*, d'une telle foiblesse. L'instant où vous avez juré de l'épouser, en a fait votre femme : On peut accuser sa prudence, mais jamais sa vertu. Eh, qu'est-ce que ce monde que vous semblez tant redouter ? Un tas de débauchés, de gens sans principes & sans mœurs, de fots, & de faux importans ? Pardon, si je m'échappe : cette mauvaise honte naît d'une fausse modestie, ombre éternelle du faux honneur. . . . quiconque a des notions du véritable ne pourra que vous applaudir. Mais, suffisons-nous supposer le contraire, votre cœur mon ami, Ce cœur que je connois juste & sensible, peut-il manquer de vous en applaudir ? Ce sentiment pur & délicieux qu'inspire toujours une ac-

tion noble, juste & généreuse ; n'est-il pas plus satisfaisant pour le cœur, que les louanges mal acquises de ce monde que vous craignez ?... Pesez l'alternative ; jetez de bonne foi les yeux sur ces deux tableaux : Voyez, d'un côté, cette infortunée, cette tendre & crédule amante, expirant dans les bras de sa trop déplorable mere ! entendez son dernier soupir prononcer encore votre nom ! Ecoûtez-la plaindre son sort, sans accuser la cruauté de celui qui le cause ! Peignez-vous sa famille désespérée, détestant l'Auteur de sa ruine, & périssant du même coup dont vous avez frappé votre victime. Jetez enfin les yeux sur votre malheureux enfant, sans secours, sans nom, sans état, sans appui, expirant dans l'opprobre, ou languissant dans la misère ! ramenez alors vos regards sur vous-même ; voyez, en vous, l'unique auteur de cette affreuse Tragédie ; & réfléchissez un instant.

Voyez-vous vous-même, d'un

autre coté, dissipant d'un seul mot ces horreurs, rendant la vie à tant de malheureux.... Goutez la joie, jouissez des transports de cette aimable & tendre amante, volant, ou plutôt se précipitant dans vos bras; voyez le sang colorer de nouveau ses joues pâles & livides, le feu de l'amour ranimer ses yeux presque éteints par les pleurs, & la reconnoissance exprimer toute l'ardeur & la vivacité de ses sentimens. Regardez, plus loin, sa respectable mere, passant tout-à-coup de l'abîme du malheur au comble de la félicité, ne plus voir en vous que le Dieu tutélaire & le libérateur de sa famille. Quel bonheur! quel plaisir, o mon ami! de faire tant d'heureux en un instant.

Telle est, mon cher *Nightingale*, telle est l'alternative, tels sont les deux tableaux que je recommande à votre attention..... je ne connois plus mon ami, ou son choix sera bientôt fait.

Ah! reconnois toujours ton ami,

s'écria *Nightingale* ! mon cœur , pour être brisé , n'attendoit pas les traits vainqueurs de ton éloquence : la pitié lui avoit déjà parlé pour *Nancy* ; & plût au Ciel que je ne l'eusse jamais exposée au malheur dont elle gémit !..... croyez-moi , *M. Jones* , j'ai longtems combattu , j'ai longtems lutté contre moi-même , avant que de me résoudre à tracer cette Lettre fatale qui cause aujourd'hui tant de maux. Si je n'avois que mon cœur à consulter , j'épouserois ma *Nancy* dès demain : je le voudrois , j'en atteste le Ciel ! mais , puis-je imaginer , pouvez-vous imaginer vous-même , que j'obtienne jamais l'aveu d'un pere tel que le mien ? d'un pere , qui s'est engagé d'un autre côté ; & qui dès demain doit me présenter à la riche héritiere qu'il me destine ?

Je ne connois pas votre pere , répondit *Jones* : mais , si j'étois assez heureux pour l'abattre , promettez - vous de rendre la vie à *Nancy* , & à sa mere ?

De toute mon ame ! répondit *Nightingale* ; avec autant d'ardeur, que je recherche ma propre félicité..... eh , où puis-je mieux la trouver ?..... si *Nancy* connoissoit les larmes que j'ai versées , & tout ce que j'ai souffert depuis hier , je crois qu'elle en auroit pitié. L'Amour ne m'a jamais bien parlé que pour elle : l'honneur seul , ou plutôt son phantôme , combattoit mes remords. O , mon ami ! vous l'avez terrassé ; & je me sens digne de vous. S'il est possible que mon pere consente à mes vœux , je suis le plus heureux des hommes.

Eh bien , je l'entreprends , lui dit *Jones*. Quelque face que je puisse donner à cette affaire, n'allez pourtant pas vous fâcher contre moi. Votre pere , avouez-le , n'eût sans doute pas tardé à sçavoir de quoi il s'agit , les aventures de ce genre font des progrès rapides dans le monde , vous l'avez déjà trop malheureusement éprouvé. D'ailleurs , si nous ne prévenons pas au plutôt les accidens qui peuvent ar-

river , & que j'ai tout lieu de craindre , vous vous verriez, avant qu'il soit deux jours, la fable & l'horreur du Public. Laissez-moi donc agir. S'il est quelque ombre d'humanité dans le cœur de votre pere , il fera sensible à ce que je lui prépare : indiquez - moi seulement sa demeure , je ne perdrai pas un moment. Quant à vous , mon ami , hâtez - vous , si vous l'aimez , de voler chez *Nancy* ; allez fermer le tombeau déjà ouvert pour elle. Le spectacle qui vous attend dans cette maison de douleur , vous prouvera que je ne vous ai rien exagéré.

Nightingale consentit à tout. Il donna l'adresse de son pere à notre Héros , en lui marquant combien il avoit lieu de craindre que ses efforts ne fussent infructueux auprès d'un homme aussi avare qu'entier dans ses volontés..... attendez , dit-il , tout à coup à *Jones* ?.... si vous lui disiez que je suis déjà marié , il se rendroit peut-être plus traitable ? Voyez , éprouvez

ce moyen extrême : j'aime assez *Nancy* pour le hazarder , quelle qu'en puisse être l'issüe.

Jones approuva l'idée de son ami , & partit pour chercher le vieux *Richard* , tandis que *Nightingale* alloit rendre la vie à son Amante.

CHAPITRE VII.

Entrevuë de JONES , & du pere de M. NIGHTINGALE. Arrivée d'un nouveau personnage.

LE pere de *M. Nightingale* , après avoir jadis fait sa fortune dans le commerce , avoit quitté la marchandise , & ne commerçoit depuis longtems qu'en argent , celle de toutes les denrées dont il connoissoit mieux les avantages & qu'il sçavoit toujours employer utilement soit au service du Public , ou à celui des particuliers. Cet homme , en un mot , n'étoit

qu'argent , ne connoissoit qu'argent , n'entendoit , ne voyoit , & ne rêvoit qu'argent : Philosophe d'ailleurs , & qui maître de ses passions ,

*Avoit sçu réunir dans le fond de sa
caisse ,
Ses craintes , ses desirs , ses vœux , &
sa tendresse.*

La fortune , dans son quart-d'heure le plus fantasque , n'eût pû je crois choisir en notre ami *Jones*, un Ambassadeur moins propre à traiter avec un pareil personnage.

Aussi , Dieu sçait comme notre Héros en fut reçu , lorsqu'après un assez long préambule , il eut appris au bon homme que son fils étoit marié à *Miss Nancy Miller* !

Le détail de cette scène , qui fut très-longue , ne me paroît pourtant pas assez intéressant , pour être rapporté , surtout dans les circonstances présentes , où nous avons bien mieux à faire : les propos , les emportemens , les menaces d'un pere aussi dure qu'avare , & qui se

voit trompé dans ses espérances ,
font très-aisés à présumer.

La tempête étoit à son plus haut point , lorsque le frere du fougueux vieillard arriva dans son Cabinet.

Ces deux gens , quoique parens si proches , étoient de caractères totalement opposés. Le frere, arrivant , avoit aussi été élevé dans le commerce : mais , il ne s'étoit pas plutôt vu un fond de 6000 livres sterlin , que renonçant à tout autre espoir de fortune , il s'étoit retiré à la campagne , où depuis vingt-cinq ans il vivoit heureux avec une épouse fort enjouée , qui tenoit tout de lui.

Il n'avoit qu'une fille , enfant gâté à tous égards , & qui , pour ne point quitter ses parens , avoit depuis peu refusé un établissement considérable.

La jeune personne que M. *Nightingale* pere avoit destinée à son fils , étoit du voisinage de son frere , & très-liée avec sa nièce. C'étoit même à propos du mariage projeté , que *Nightingale* , frere , étoit
venir

venu en ville, non pas pour en hâter l'accomplissement, mais pour le rompre s'il étoit possible, attendu les nombreuses imperfections tant corporelles que spirituelles de la future.

Il fut charmé d'apprendre le mariage de son neveu avec *Nancy*, qu'il connoissoit; & lorsque son frere eut bien purgé sa bile, sur ce sujet, il lui parla ainsi.

Si vous étiez un peu plus de sang froid, mon frere, je vous demanderois si c'est pour l'amour de lui-même, ou pour l'amour de vous seul, que vous aimez aujourd'hui votre fils? Vous me répondriez, du moins je le suppose, que c'est pour l'amour de lui-même; & sans doute, que c'est son bonheur seul que vous cherchiez dans l'alliance proposée.

Mais, mon frere, les règles de bonheur que nous nous avisons de prescrire à autrui, m'ont toujours paruës fort absurdes; & la puissance de quiconque insiste sur un point si délicat, n'offrit jamais rien

à mes yeux que de tyrannique. C'est une erreur vulgaire, je le sçais : mais ce n'est pas moins une erreur. Et si son absurdité est sensible, c'est surtout lorsqu'il s'agit du mariage, dont la félicité est attachée à l'affection subsistant entre les parties.

J'ai donc toujours pensé, que le choix des parens pour leurs enfans, dans cette occasion, étoit d'autant moins raisonnable, que rien ne peut commander à l'amour; que cette passion, soit par elle-même, soit par la perversité de notre nature, hait tellement tout ce qui sent la contrainte, que souvent la persuasion même a suffi pour la révolter.

Je conviens, cependant, que les parens, dussent-ils n'être pas bien sages, doivent être consultés; qu'ils peuvent même, en certains cas, employer légitimement la voix négative. Mon neveu, à cet égard, est par conséquent coupable envers vous. Mais, procédons de bonne foi, mon frere: n'y avez-

vous pas un peu contribué ? N'avez-vous point , par de fréquentes déclarations sur ce sujet , laissé entrevoir à votre fils une certitude morale de vos refus , au cas que la fortune d'une épouse ne quadrât pas avec vos idées ? N'est-ce pas peut-être ce motif , seul qui allume aujourd'hui votre colère ? & si votre fils a péché dans un seul point contre ce qu'il vous doit , n'avez-vous pas d'un autre côté excédé les bornes de l'autorité paternelle , en lui choisissant , en lui marchandant une épouse qu'il ne connoît pas , que vous ne connoissez pas vous-même , & que vous rougiriez d'avoir proposée , si la moindre partie de ce que je sçais d'elle vous étoit révélé ?

J'avoue pourtant toujours , que votre fils a commis une faute ; mais cette faute n'est sûrement pas impardonnable. Il a agi , sans votre consentement , dans une matiere où il auroit dû le demander : mais , c'est aussi dans une matiere où lui seul étoit principalement intéressé.

Vous ne pouvez disconvenir , que l'intérêt seul ne fut en cette occasion la règle de vos idées : mais , si malheureusement il n'a point pensé de même , s'il s'est trompé dans les notions du vrai bonheur , prétendez-vous , mon frere , au cas que votre fils vous soit cher , le rendre encore plus malheureux ? Voulez-vous aggraver les tristes conséquences de son engagement , & réaliser des malheurs qui n'arriveront peut-être pas , s'il trouve en vous un pere ? Voulez-vous , en un mot , parce que vous n'avez pu le rendre aussi riche que vous le prétendiez , employer tout votre pouvoir pour le plonger dans la misère ?

L'antiquité nous garantit bien des miracles. *Orphée* & *Amphion* ont rendu sensibles des Etres absolument inanimés. Rien de plus étonnant ! mais , ni l'Histoire , ni la Fable , n'ont osé hazarder le moindre exemple d'un avaro attendri par la force ou par le patétique du raisonnement.

M. *Nightingale* , pere , au lieu de répondre directement au discours de son frere , se contenta de lui dire , qu'ils n'avoient jamais été de même avis sur l'éducation des enfans. Je voudrois , ajouta-t'il , que vous ne vous fussiez mêlé que de celle de votre fille , sans vous être ingéré de vouloir élever mon fils , qui n'a pû , je crois , que très-peu profiter de vos préceptes , encore moins de vos exemples.

Il est vrai , que le jeune *Nightingale* , qui étoit le filleul de son oncle , avoit beaucoup plus vécu avec lui qu'avec son pere. Aussi , l'oncle l'aimoit presque autant que sa propre fille.

Jones étoit enchanté de ce bonhomme ; & lorsqu'ils s'apperçurent que rien ne pouvoit calmer cet obstiné pere , notre Héros emmena l'oncle , qui vouloit voir son neveu , chez Madame *Miller*.

 C H A P I T R E V I I I .
Evenemens surprénans.

Jones , à son retour chez lui , trouva la face des choses totalement changée. La mere , les deux filles , & le jeune *Nightingale* étoient à table , soupant ensemble ; & l'oncle , qui étoit connu dans la maison , y entra sans cérémonie.

Il embrassa *Miss Nancy* , en qualité de niece , & complimenta son neveu , avec autant de cordialité , que s'il eût épousé son égale à tous égards.

Ce début avoit fait pâlir *Nancy* , & son prétendu mari , & tous les deux étoient fort embarrassés de leur contenance. Mais Madame *Miller* , qui avoit cherché une occasion de passer dans une chambre à côté , ayant fait appeller *Jones* , le surprit fort , lorsque se jettant à ses pieds , cette bonne femme toute en larmes :

le nomma cent fois le fauveur de sa famille , & lui apprit que M. *Nightingale*, dès le lendemain matin, épouferoit sa fille.

Cette nouvelle transporta notre Héros de la joie la plus pure. Il eut peine à mettre des bornes à la tendre reconnoissance de son hôtesse , qu'il ramena enfin dans la salle à manger, où tout se passoit au gré de leurs désirs.

Trois heures s'écoulerent rapidement dans cette aimable & petite Assemblée , pendant lesquelles l'oncle , zélé Partisan de la bouteille , avoit si souvent bû à la santé des jeunes Epoux , que le neveu s'en sentoît un peu lui-même. Aussi , n'est-ce qu'à une effusion de cœur , un peu bacchique , que nous pouvons attribuer la fantaisie qui prit tout à coup à ce jeune homme de faire monter son Oncle dans son ancien Appartement , pour lui apprendre qu'il n'y avoit encore rien de réel dans son prétendu mariage , que ce qui s'étoit déjà passé entre *Nancy* & lui.

Comment ! s'écria le vieux campagnard , tu n'es pas en effet marié ?... Viens mon Neveu , que je t'embrasse ! Je n'entendis rien de ma vie qui m'ait fait autant de plaisir. Si la faute eût été faite , je t'eusse protégé , je t'eusse aidé de toute ma puissance : mais puisque tu es libre, ouvre les yeux sur la sottise que tu aurois faite.

Qu'entens-je ! lui dit *Nightingale* : mon honneur n'est-il pas engagé ? Quelle différence trouvez-vous donc..... Bon , répliqua l'Oncle , l'honneur ! belle chimère ! il est de l'invention des hommes : on le définit comme l'on veut. En trouveras-tu moins un parti considérable ? Il s'agit parbleu bien d'honneur ici !

Pardon , Monsieur , lui dit *Nightingale* : mais je pense autrement. Non seulement l'honneur , mais la conscience , mais l'humanité même exige que je remplisse mes engagements. Non , mon Oncle , j'y suis déterminé , & je veux l'épouser..... Vous le voulez, Mon-

seigneur ? s'écria l'Oncle : j'attendois peu ce mot de votre part. S'il s'adressoit à votre pere, à la bonne heure ; à peine a-t'il mérité que vous le connussiez : mais à moi, qui vous ai élevé, qui fus toujours votre ami, je ne le conçois pas ! Quelles impressions avez-vous donc prises, depuis que vous m'avez quitté ?.... Ma fille, que j'ai élevée, ainsi que vous, comme mon amie, osa-t'elle jamais contredire mes conseils ?

Vous ne lui en donnâtes sûrement jamais en pareil cas, répondit *Nightingale* ; j'ai peine à croire, que vos ordres mêmes, pussent lui faire sacrifier l'objet de ses inclinations.

N'insultez point ma fille ! s'écria vivement l'oncle, n'insultez pas mon *Henriette* ! Son éducation me répond de sa soumission aveugle à toutes mes volontés. En lui laissant faire les siennes, je l'ai habituée à ne jamais me résister.

Je n'ai pas prétendu, lui dit *Nightingale*, insulter ma cousine,

que j'estime autant que j'honore. Mais je suis convaincu que vous ne lui donnerez jamais un ordre aussi severe que l'est celui que je reçois de vous Mais , de grace , mon cher oncle , retournons à table : la compagnie doit s'étonner & s'ennuyer de notre absence. Permettez même que je vous supplie , de ne rien dire qui puisse attrister la pauvre *Nancy*, ou sa mere.

J'y consens , répondit l'oncle , mais à une condition : c'est que vous veniez me reconduire chez moi , pour que nous puissions passer encore quelques instans en liberté sur cette affaire. Je voudrois, je l'avoue , malgré la stupide obstination de mon frere , qui se croit pourtant un très-habile homme ! préserver ma famille de tout établissement peu avantageux.

Nightingale , qui connoissoit son oncle pour n'être pas moins entêté que son pere , lui promit de l'accompagner. Ils revinrent ensuite dans la salle à manger , où le vieil oncle promit de mon-

trer le même visage qu'auparavant.

CHAPITRE IX.

Conclusion de ce Livre.

ON n'avoit pas été tranquille en-bas : les cris de l'oncle avoient été entendus ; & quoiqu'on n'eût rien pû recueillir de ce véhément Dialogue, il n'avoit pas moins jetté la terreur dans l'ame de *Nancy*, de sa mere, & de notre Héros même.

Lorsque la Compagnie fut rassemblée, l'altération de toutes les physionomies devint visible ; la gayeté n'osa plus se montrer, qu'avec un air contraint.

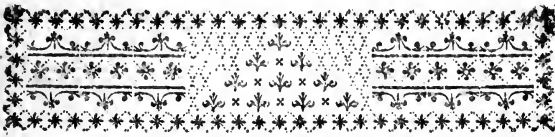
On quitta la table, une demie-heure après ; & l'oncle emmena son neveu, qui assura *Nancy*, qu'il reviendrait de grand matin pour remplir ses promesses.

Jones, quoique le moins inté-

ressé dans l'avanture , fut celui qui en craignit le plus les suites. Tandis qu'il délibéroit, s'il étoit à propos de dévoiler ses craintes à la petite famille , la servante de la maison vint l'avertir qu'une Dame le demandoit avec empressement... Il se hâta d'y courir : c'étoit Madame *Honora* , qui lui apportoit de si terribles nouvelles , concernant *Sophie* , que notre Héros , oubliant tout-à coup l'intérêt qu'il prenoit aux inquiétudes de ses Hôtesse , ne pensa plus qu'à ses propres malheurs , & se livra tout entier aux plus cruelles réflexions.

Mais le Lecteur ne peut être instruit de ces tristes événemens , qu'après le récit de ce qui les a précédés & produits. Ce fera le sujet du Livre suivant.

Fin du quatorzième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.¹

LIVRE QUINZIÈME.

*Dans lequel le progrès de l'Histoire
n'est que d'environ deux jours.*

CHAPITRE PREMIER.

Noir complot contre SOPHIE.

Lorsque les enfans sont à rien faire, disoit un vieux Gentilhomme de ma connoissance, on peut parier qu'ils font du mal. Je ne prétends point étendre cette maxime jusques sur les femmes en général : mais, on me passera peut-être, que lorsque la jalousie & la rage sont au-dehors insensibles chez elles, on peut tout attendre

& tout craindre de ce que ces passions opèrent dans le fond de leur ame.

Lady Bellaſton, va nous en fournir un exemple. Sa haine pour *Sophie*, étoit au comble ; elle l'accabloit de careſſes, en attendant l'occafion de ſe défaire d'une rivale qui croiſoit ou détruifoit à chaque inſtant ſes plus flatteuſes eſpérances.

Nous avons dit, qu'un jeune Cavalier avoit aidé *Sophie* à fortir de la Comédie, le jour qu'elle y avoit eu tant de peur.

Lord Fellamar (car telle étoit ſa qualité) avoit déjà vû notre Héroïne chez ſa tante, & en étoit devenu éperduement amoureux. Il n'avoit pas manqué, dès le lendemain de ce jour, de venir ſçavoir des nouvelles de la ſanté de *Sophie*; & de faire éclater, dans une longue viſite, tout l'intérêt que ſon cœur paroifſoit y prendre.

Lady Bellaſton, crut le jeune Lord très-propre à remplir ſes deſſeins : dès le jour même, elle devint ſa

confidente ; & le trouva si enflâmé , qu'elle en espéra tout.

Le *Lord*, informé de la naissance & des grands biens de *Sophie* , ne tarda pas à parler mariage : c'est où *Lady Bellaſton* l'attendoit.

Je vous répondrois bien , lui dit-elle (avec air apprêté , & jouant l'embarras) du consentement de son pere : l'honneur d'une telle alliance ne pourroit que le flatter infiniment. Mais, je prévois un obstacle invincible , dont je rougis de vous instruire. Vous avez un rival , *Mylord!* & un rival, qui quoiqu'indigne d'être nommé, n'en est pourtant pas moins redoutable..... Ah , Madame ! s'écria le *Lord Fellamar* , vous me glacez le cœur : vous venez de m'anéantir !

Fi donc , *Mylord* , lui dit la Dame , j'imaginois au contraire vous enflâmer , vous voir tonner contre un odieux rival , & n'avoir rien de plus pressé que de me demander son nom ?.... & vous prétendez être amoureux !

Si je le suis ! s'écria-t-il..... oui ,

je le suis , Madame , au point de tout entreprendre pour posséder votre aimable parente. Parlez , parlez , de grace ! quel est donc cet heureux mortel ?

C'est..... j'en rougis encore un coup, pour elle , & pour mon sexe entier !.... c'est un misérable , un bâtard , un enfant trouvé , un faquin , en un mot , plus misérable que le dernier de vos Laquais.

O Ciel ! s'écria-t-il , en frémissant , se peut-il qu'une jeune personne , douée de tant de charmes , ait pû s'attacher à un aussi indigne objet ?.... hélas , *Mylord* , répondit-elle , songez à ce que c'est que la vie de la Campagne !... c'est le poison des jeunes filles , c'est-là que le cœur se nourrit d'un amour ridicule , qu'on se farcit la tête d'un fatras d'idées si romanesques , que la meilleure Compagnie de Londres , & le cours d'un hyver entier , suffit à peine pour les déraciner.

En vérité , Madame , répliqua *Fellamar* , votre parente est d'un

prix trop précieux à mes yeux pour la laisser dans un aveuglement si déplorable ; & sa perte ne sçauroit être trop tôt prévenue.

Hélas , *Mylord* , dit la bonne Dame , comment la prévenir ? Tout le pouvoir de la famille a fait jusqu'aujourd'hui de vains efforts : quelque charme , je crois , s'en mêle ; la pauvre *Sophie* ne respire qu'après l'instant de sa ruine. Et pour vous ouvrir tout mon cœur , je tremble à chaque instant , d'apprendre sa fuite avec ce malheureux !

Ce que j'entends , Madame , excite ma compassion bien plus que mon mépris , & ne fait qu'ajouter à mes sentimens pour votre cousine. On pourroit trouver des moyens.... on pourroit prévenir la perte d'un si rare trésor..... Madame , ne lui a-t-elle pas déjà parlé raison sur ce sujet ?

Raison ! s'écria *Lady Bellaſton* , en éclatant de rire , connoissez-vous assez peu les femmes pour imaginer que la raison puisse rien

contre leur penchant ? Le tems ; *Mylord* , le tems seul est le seul remede qui puisse les guérir : mais je sçais qu'il est peu du goût de *Sophie* ; & c'est ce qui redouble mes terreurs..... chaque instant les augmente ; & je commence à croire , que la violence seule....

Que faut-il faire ? s'écria *Mylord* ; quels moyens peut-on employer ? il n'en est point que je ne tente.... O *My lady* ! dans l'espoir de la posséder , est-il rien que je n'entreprenne ?....

En vérité , je ne sçais que vous dire , répondit la Dame.... attendez ?.... je m'y perds.... en vérité , je n'y vois goutte.... si l'on veut la sauver , il en est tems ; il faut agir.... & comme je vous le disois toute-à-l'heure , la violence est absolument nécessaire.... j'entrevois un moyen , désagréable pourtant , & dont je suis presque effrayée moi-même !..... il demande bien de la tête , je vous en avertis.

Je ne crois pas , Madame , lui dit-il , être suspect du côté du cou-

rage : il faudroit, d'ailleurs, que j'en eusse bien peu pour reculer en cette occasion.

Ah, *Mylord*, répondit-elle, je suis bien sûre de vous.... c'est de moi seule que je doute : car je sens combien il faudra m'exposer. La confiance que votre probité m'inspire, seroit sans doute de nature à effrayer toute autre femme.... & si je n'étois bien certaine.....

Le Lord, en l'interrompant, n'eut pas de peine à la rassurer encore sur ce point ; & d'autant plus aisément, qu'il jouissoit de la réputation la plus intégrè & la mieux méritée.

Eh bien, dit-elle, *Mylord*, vous surmontez tous mes scrupules ; je vais..... mais non, je ne puis m'y résoudre..... l'idée seule me fait frémir ! non cela ne fera pas..... essayons d'abord tous les autres moyens. Pouvez-vous dîner ici aujourd'hui ? vous aurez le plaisir de la voir autant que vous voudrez..... & nous n'avons

pas de tems à perdre. Nous n'aurons que *Lady Betty*, *Miss Eagle*, le Colonel *Hampsted*, & *Tom Edwards*..... ils ne resteront pas; & je ne ferai au logis pour personne: vous en ferez plus à votre aise. Je vous répons même, de trouver le moyen de vous convaincre de l'attachement de *Sophie* pour son indigne Amant.

Fellamar remercia *Lady Bellaston*, accepta son dîner, & sortit pour se mettre en état de reparoître bientôt plus décemment chez elle.

C H A P I T R E II.

Suites du complot contre SOPHIE.

Q Uoique le Lecteur ait conçu, dès longtems, que *Lady Bellaston* étoit membre, & très-important, du grand monde, elle étoit pourtant en effet membre, & très-consideré, du *Petit monde* :

expression qui désignoit une très-digne & très-honorable Société, florissante il n'y a pas longtems dans ce Royaume.

Parmi les bons principes qui servoient de base à cette Société, il en étoit un remarquable. Il étoit de règle, dans cet illustre Corps, dont les Héros s'assembloient souvent vers la fin de la dernière guerre, que chacun d'eux fût tenu de se signaler chaque jour, au moins une fois, par un exploit nouveau. Cet exploit consistoit, en quelque fausseté plaisante, qui toutes les vingt-quatre heures étoit répandue dans Londres par toute la coterie. Jamais établissement ne donna matière à plus de sottises conjectures, à plus d'histoires ridicules, qui (je n'en voudrois pas jurer) partoient peut-être du sein de la Société même. Le D...., disoit-on, par exemple, assis dans un grand fauteuil, présidoit en personne aux Assemblées &c..... mais, après les informations les plus scrupuleuses, je suis obligé d'avoüer, que tous

ces contes étoient faux ; que cette cotterie, étoit composée d'une fort bonne sorte de gens ; que les fauffetés, auxquelles ils donnoient cours, n'étoient point de nature à nuire au prochain ; & n'avoient d'autre but, que l'amusement de leurs auteurs & celui du public.

Tom Edwards, dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, étoit de ce comique corps. Ce fut lui que *Lady Bellaſton* choiſit, pour débiter une fauffeté qu'elle avoit conçue : ce qui ne devoit arriver que le ſoir, lors que la compagnie du diner, excepté *Lord Fellamar* & lui-même, ſeroit ſortie & qu'elle lui donneroit le mot.

Que le lecteur s'imagine donc, qu'il eſt environ huit heures du ſoir ; que *Lady Bellaſton*, *Lord Fellamar*, *Miſſ. Weſtern*, & *Edwards*, finiſſent une partie de *Whiſt* * ; & que *Lady Bellaſton*, poſitivement au dernier tour, donne le mot à

* Jeu de Cartes à la mode en Angleterre.

Edwards, en lui parlant ainsi.....

En vérité, mon pauvre *Tom*, vous n'êtes plus supportable : vous nous disiez du moins autrefois des nouvelles ; & maintenant, vous ne sçavez ni ne dites plus rien !....

Ce n'est pas ma faute, Madame, répondit *Edwards* : le monde est aujourd'hui si lourd, si engourdi, qu'il ne produit plus rien digne d'être remarqué.... Mais à propos ! je me rappelle un terrible accident arrivé au pauvre Colonel *Wilcox*.. Le pauvre homme !.... vous le connoissez, Mylord ? personne n'est plus connu. Je le plains, en vérité, de tout mon cœur !....

De quoi donc s'agit-il, répondit *Lady Bellafton* ?

Il s'est battu en duel ce matin, il a tué son homme... & voilà tout.

Lord *Fellamar*, qui n'étoit pas du complot, demanda qui il avoit tué ? un jeune homme, répondit *Edwards*, que personne de nous ne connoit, du Comté de *Somerset*, dit-on, arrivé depuis peu à Londres, & parent d'un M. *Al-*

worthy , que je crois de la connoissance de Mylady. J'ai vû porter le mort dans un Caffé.... C'étoit, ma foi , un très-bel homme !

Sophie , qui mêloit les cartes, au moment qu'*Edwards* avoit commencé à parler d'un homme tué , s'étoit arrêtée tout court: ces sortes d'histoires avoient toujours droit de l'affecter beaucoup. Celle-ci finie , elle voulut achever de mêler : mais , après avoir donné trois cartes à l'un , sept à l'autre , & dix au troisiéme , le reste lui glissa des mains , & la pauvre fille tomba évanouie dans son fauteuil.

La Compagnie en usa comme d'ordinaire en ces sortes d'occasions. On fit beaucoup de bruit, on la secourut , elle revint , & demanda d'être conduite dans son appartement ; où , *Lady Bellaſton* l'ayant suivie , lui apprit , en éclatant de rire , que c'étoit une pièce quelle lui avoit fait jouer : en l'assurant pourtant , que ni Mylord , ni *Edwards* , ne sçavoient rien du vrai secret de l'affaire.

Lord

Lord *Fellamar* n'eut pas besoin d'autres preuves , pour être convaincu que tout ce que *Lady Bellaſton* lui avoit appris n'étoit que trop vrai.

Grand confeil, en conféquence , entre *Lady Bellaſton* & lui , dès qu'elle fut revenue de chez *Sophie*; & d'où il réſulta un projet , qui malgré ce qu'il avoit d'abord offert d'odieux aux yeux du Lord même, fut pourtant bientôt juſtifié par la légitimité de ſes intentions ; mais qui ne révoltera pas moins pluſieurs de nos Lecteurs.

Il fut arrêté , que le lendemain à ſept heures du ſoir , *Sophie* , par les ſoins de *Lady Bellaſton* , ſe trouveroit ſeule dans ſon Appartement , & que Mylord y feroit introduit.

Très-faiſſante de cet arrangement , dont le ſuccès lui paroifſoit infaillible , attendu les meſures déjà préméditées pour écarter tous les domeſtiques, *Mylady Bellaſton*, après le départ du Lord, ſe mit tranquillement au lit. *Sophie* , forcée

après certain éclat, d'épouser *Fellamar*, ne laissoit plus d'espoir à *Jones*; & *Jones*, une fois sans espoir, ne pouvoit plus échapper à *Lady Bellafton*. Quel plaisir! Quel triomphe pour elle! Tout la justifioit, d'ailleurs, aux yeux de la famille de *Sophie*, ainsi qu'à ceux du monde: en arrachant sa parente à un attachement honteux, elle lui procuroit un époux, qui par son rang & sa fortune ne pouvoit qu'honorer *M. Western*, & la parenté de sa fille.

L'autre conspirateur, n'étoit pas à beaucoup près si tranquille: son cœur, malgré lui-même, étoit en proie à ces noires agitations, si sublimement peintes par *Shakespeare* *, lorsqu'il fait dire à *Brutus*, déterminé à immoler *César*.... *Que l'homme est foible! Faut-il que l'intervalle qui se rencontre entre la résolution d'un projet dangereux & son exécution, ne soit jamais rempli*

* Théâtre Anglois, Tome 3.

que de songes funestes , & de chimères effrayantes ! Faut-il qu'il frémissé à chaque instant, à l'aspect des dangers qui se multiplient !... Il les surmonte , il est vrai : mais son cœur , semblable à un Etat que déchire une guerre intestine , est-il moins accablé des divers mouvemens qui l'agitent ?.....

La violence de sa passion , qui lui avoit fait adopter ce projet , lui rappelloit envain qu'une parente de *Sophie* , non seulement l'avoit conçu , mais le croyoit utile & nécessaire au bonheur futur de cette aimable fille. L'oreiller de Mylord , n'offroit à cet instant à ses yeux que l'action seule, revêtue des horribles couleurs , & des funestes conséquences qui marchotent à sa suite. Il en fut ébranlé : la nuit entière put à peine suffire pour accorder dans son cœur , & l'honneur & l'amour. Le premier fut pourtant vainqueur ; & le Lord , très-résolu d'abandonner des esperances si contraires à la noblesse de ses idées , se hâta de se rendre

chez *Mylady Bellaſton*.

Cette Dame, quoiqu'il fût tard, étoit encore au lit; *Sophie* étoit aſſiſe à côté d'elle, lorsqu'un domeſtique vint annoncer le Lord *Fellamar*, que l'on fit prier de monter. *Sophie*, à ces mots, ſuplia ſa couſine de ne point recevoir ſes viſites à l'avenir. Elle lui apprit la déclaration qu'il lui avoit faite, la haine qu'elle avoit pour lui, & le deſſein où elle étoit de ne plus ſe trouver ſeule avec cet Amant importun.

Eh, bon Dieu! mon enfant, lui dit *Lady Bellaſton*; voilà nos Campagnardes! toutes ſont faites dans le même moule: la moindre politeſſe eſt une déclaration pour elles; tout homme qui leur ſourit, ou qui les louë, eſt un Amant. Quoi! parce que Mylord eſt galant, il vous aime? La conſéquence eſt admirable!..... Plût au Ciel que cela fût: vos refus me ſurprendroient fort.

Eh bien, Madame, répondit vivement *Sophie*, jouiſſez de toute

votre surprise : vous me permettez , je vous prie , de ne plus le voir :

Oh ! ne craignez rien , ma petite , répliqua *Mylady* ; on ne prétend point vous contraindre. Si votre dessein est de suivre Monsieur *Jones* , je ne sçache personne qui s'y oppose.

En vérité , Madame , s'écria *Sophie* , C'est bien abuser de ce que je vous dois !..... Je connois mes devoirs , Madame , & ne recevrai jamais d'époux que des mains de mon pere.

A la bonne heure , *Miss Western* , lui dit la Dame. Puisque vous n'êtes pas d'humeur de voir compagnie ce matin , vous pouvez regagner votre appartement. Je suis moins Timide que vous ; je recevrai *Mylord* à ma toilette.

A ces mots , *Sophie* , après avoir remercié *Mylady* , se hâta de sortir ; & *Fellamar* fut introduit.

CHAPITRE III.

Que l'éloquence d'une femme est quelquefois dangereuse !

Lady *Bellaston*, informée des scrupules du jeune Lord, le traita, à peu-près, comme un vieux sollicitateur de *Newgate* * traite un témoin encore novice, qui lui propose des remords.

Mon cher *Lord*, lui dit-elle, vous avez le cœur foible ; vous avez l'air malade ! voudriez-vous de l'Élixir de *Lady Edgely* ?..... N'êtes-vous pas honteux ! Peut-on avoir si peu de résolution ?.. Quoi, le seul mot de rapt vous épouvante !... Oh, pour le coup, si l'histoire d'*Hélène* étoit moderne, je ne la croirois pas : j'entens la fermeté de *Pâris* ; car, pour ce qui

* Prifon de Londres.

touche la facilité d'*Hélène*, je n'y vois au fond rien d'étonnant : le courage, dans tous les tems eut droit de plaire aux femmes. Le ravissement des *Sabines*, est encore une autre Histoire..... Mais, grace au Ciel ! cela est aussi fort ancien. Tant d'érudition vous étonne peut-être..... je crois même avoir lû, dans M. *Hook* *, que ces *Sabines*, par la fuite, aimèrent leurs maris. Mais je cherche vainement quelque une de mes connoissances qui ait été ravie.... Eh, de grace, Madame, s'écria-t-il, cessez de me rendre si ridicule !

Eh, pourquoi non, Mylord ? imaginez-vous qu'il soit une femme en Angleterre, tant prude pût-elle être, qui du moins dans son cœur ne se moquât pas maintenant de vous ?..... Vous me forcez à vous tenir un étrange langage ! vous me poussez jusqu'à tra-

* Auteur d'une Histoire Romaine.

hir mon sexe même : mais la pureté de mes intentions me soutient.....
 Ah , s'il s'agissoit moins du bonheur d'une parente , que j'aime malgré moi ! Mais , j'ai votre parole , vous m'avez promis d'être son Epoux ; sa fortune & sa félicité l'emportent sur mes répugnances , & je compte sur vous...
 hélas ! m'exposerois - je à tout ceci ?..... car enfin , son amant est aimable ; & ses ennemis même , rendent justice à son courage.

Que ceux de nos Lecteurs , qui ont eu le petit plaisir d'entendre fortir des réflexions de ce genre de la bouche d'une épouse ou d'une maîtresse , me disent naturellement si toute la douceur d'une voix féminelle les rend moins dures à l'oreille ? Un fait certain , c'est que *Démofthène & Cicéron*, en personne , n'eussent pas opéré si fortement sur l'ame de *Mylord Fellamar* , que *Lady Bellaston* dans cet instant décisif.

Les yeux de *Mylady* , constamment fixés sur son disciple , n'eu-

rent pas sitôt entrevû le trouble de son amé, & les nouveaux sentimens qui l'agitoient, que changeant tout-à-coup de méthode, & prenant un ton plus convenable aux autres passions qu'elle croyoit alors devoir exciter : *Mylord*, dit-elle gravement, vous vous rappelez fans doute, que c'est vous-même qui le premier avez entamé cette matiere, & qui avez fait naître mes idées. Vous n'avez pas soupçonné, fans doute, que mon but fût de vous offrir imprudemment d'épouser ma parente : quarante mille livres sterlin n'ont pas, je crois, besoin d'Avocat, & portent, si je ne me trompe, leur recommandation avec elles.

Ah, Madame ! s'écria *Fellamar*, la beauté de *Sophie* en a bien moins besoin encore que sa fortune. Jamais femme n'eut, selon moi, la moitié de ses charmes.

Si, si *Mylord*, répliqua *Lady Bellaston*, (en minaudant à son miroir) j'en ai connu que vous n'eussiez pas ravallées si bas..... Ce

n'est pas que je prétende rabaisser les siens. C'est une très-aimable fille, voilà ce qu'il y a de sûr : ce qui m'en fâche, c'est que peut-être avant peu d'heures, nous la verrons la proie d'un Amant, qui sûrement ne la mérite pas ; quoique, pour lui rendre justice, je le croye pourtant un brave homme.

Je sçais qu'il ne la mérite pas, Madame, répondit *Mylord*, mais je vous le garantis brave homme ; & si le Ciel, ou vous, ne traversez pas mes desseins, j'espère avant qu'il soit une heure, que vous m'avouerez pour votre parent.

Voilà ce qu'on appelle parler ! s'écria *My lady* ; ne craignez point d'obstacles de ma part.

Le reste de cette scène se passa en transports, en excuses, & en complimens, qui eussent peut-être été bons à entendre de la bouche des Acteurs mêmes ; mais, qui perdent beaucoup par écrit. Ainsi, nous finirons ici ce Dialogue, pour arriver plutôt au moment fatal, où tout étoit disposé pour le malheur de la pauvre *Sophie*.

 C H A P I T R E I V.

*Fait pour intéresser , & pour
surprendre.*

SEpt heures étoient sonnées , & la triste *Sophie* , seule dans son appartement , s'amusoit à lire une Tragédie : c'étoit *le Fatal Mariage*.^{*} A la scène où l'infortunée *Isabelle* dispose de la bague qu'elle avoit reçue de son époux , le livre étoit tombé des mains de notre Héroïne , & son visage étoit couvert de larmes, lorsque sa porte s'ouvrit, & lui montra Mylord *Fellamar*. *Sophie*, à cette vue, frémit , se leva , & ne dissimula point sa surprise.

Je crains, Madame , dit le *Lord*, en s'inclinant très-bas , d'être entré chez vous un peu trop brusque-

* Ou , *L'Adultere Innocent* , Comi-Tragédie de M. *Southerne*. Théât. Angl. Tom. 8.

ment. Je crois, répondit *Sophie*, d'un ton un peu altéré, qu'une visite aussi inattendue a quelque droit de me surprendre !.... mes yeux, en ce cas, dit le *Lord*, vous ont donc bien mal peint mes sentimens. S'il vous eussent mieux dit tout ce que ressent mon cœur, vous seriez peut-être moins surprise de l'hommage que je viens rendre à celle qui me l'a ravi.

Sophie, quoique troublée, répondit à ces grands mots, & assez bien je crois, par un coup d'œil plein de mépris.

Mylord, fit alors une autre harangue, & très-longue, sur le même sujet ; jusqu'à ce que *Sophie*, tremblante & impatientée, lui coupant tout à coup la parole.... je crois en vérité, *Mylord*, s'écria-t-elle, que vous extravaguez ?.... cela seul, du moins, peut excuser un procédé tel que le vôtre.... Vous avez raison, Madame, s'écria le *Lord*, à son tour : pardonnez donc aux effets d'un mal, dont vous seule êtes la cause ; la violence de mes yeux

trouble tellement ma raison , qu'il feroit injuste de me rendre comptable de mes égaremens..... *My-lord* , lui dit *Sophie* , de plus en plus effrayée , je n'entends ni ne conçois rien à tout ceci !.... souffrez donc , Madame , que ce soit à vos pieds que je vous dévoile mon cœur , mon ame , & tous mes sentimens ; que je vous dise tout l'amour dont je brûle pour vous ; que je vous peigne des transports , qui vont (je ne le sens que trop !) jusqu'à l'extravagance. Adorable *Sophie* ! quel langage peut exprimer toute ma passion ?

Je vous jure , *My-lord* , lui dit *Sophie* , en faisant un mouvement pour sortir , que je n'en entendrai pas davantage..... Non , Madame ! s'écria *Fellamar* , non cruelle , n'espérez pas me quitter ainsi : vous auriez pitié de mes maux , si la moindre partie vous en étoit connue !.....

L'amoureux *Lord* , s'emparant alors de la main de *Sophie* , & laissant échapper un long soupir ,

parla pendant quelques minutes avec une véhémence, qui ne plairoit guères plus au Lecteur qu'elle ne plut à notre Héroïne ; & conclud enfin par lui déclarer, que s'il étoit maître de l'Univers, il en mettroit la couronne à ses pieds. *Sophie*, en cet instant, rassemblant toutes ses forces pour dégager sa main, lui répondit avec courage, & moi, Monsieur, je vous jure que ce présent, & celui qui me l'offriroit, seroient également méprisables pour moi.

Arrêtez, Madame ! s'écria *Fel-lamar*, en courant après *Sophie*, qui gagnoit la porte, & en s'emparant de nouveau de sa main : pardonnez-moi des libertés, que le désespoir où vous me jetez autorise..... ah ! si je m'étois flatté que mon nom, ma fortune, & mon rang eussent pû vous toucher, avec quelle tendresse respectueuse, avec quelle soumission ne les eussai-je point offerts à ma *Sophie* !.... mais, je ne puis me résoudre à renoncer à tant de charmes..... non, je per-

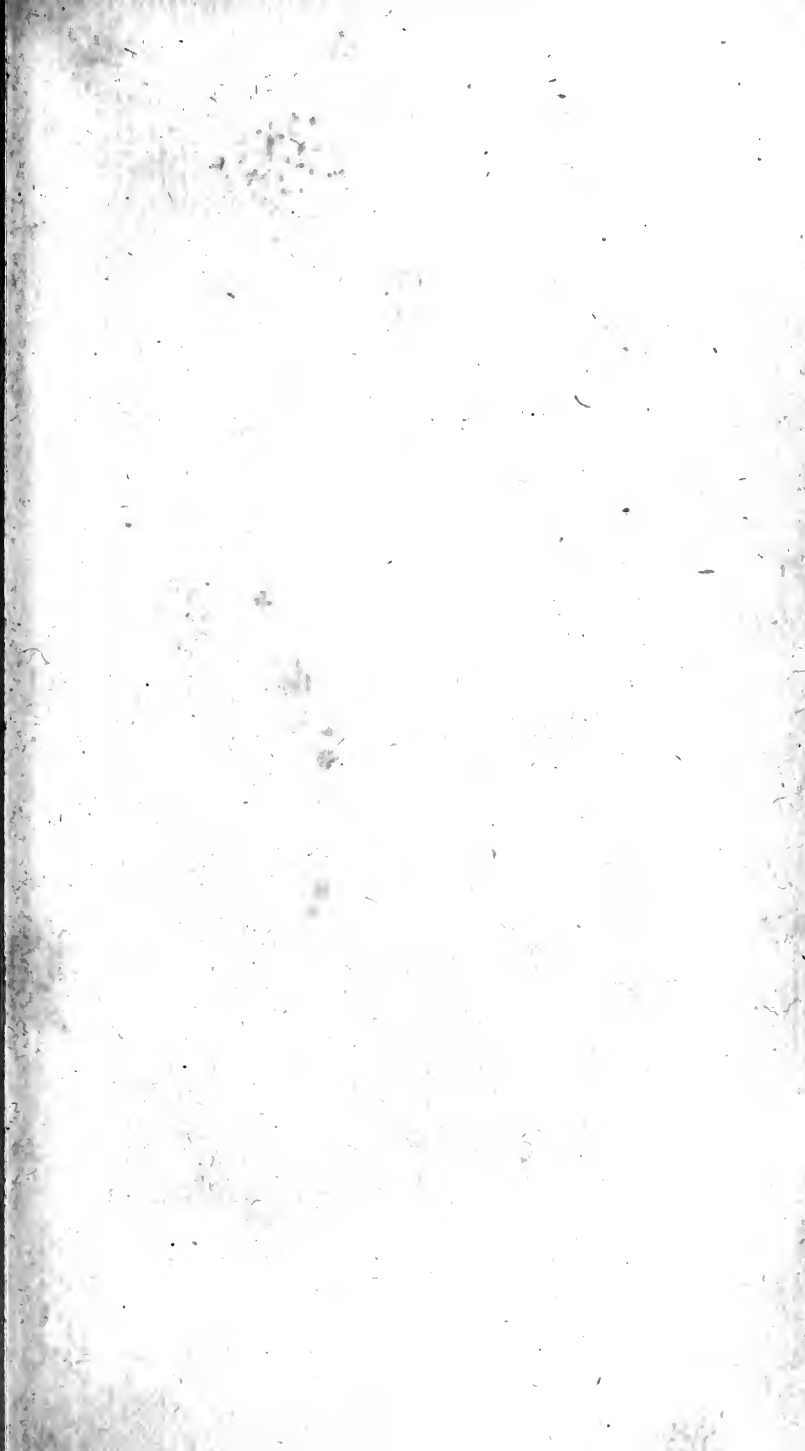
drois plutôt le jour..... vous êtes ,
vous devez être , vous ferez pour
jamais à moi.

Perdez un vain espoir , *Mylord* ,
lui dit *Sophie* , d'un air & d'un ton
imposant : je jure , par l'honneur ,
que je n'entendrai plus ce langa-
ge ! laissez aller ma main , vous
dis-je ? je veux , & je prétends for-
tir , pour ne vous voir jamais.

Ainsi , Madame , s'écria *Fellamar* ,
je ne dois donc point per-
dre ce moment : car je ne veux ,
ni ne puis me résoudre à vivre sans
vous..... Qu'annonce ce propos ,
Mylord ? lui dit *Sophie*. Sçavez-
vous que je vais sonner ? & que
bientôt..... je ne crains rien , Ma-
dame , répondit *Fellamar* : ma feu-
le crainte, est celle de vous perdre.
S'il ne me reste qu'un moyen pour
prévenir un si cruel malheur , im-
putez - le à vous-même , imputez-
le à mon désespoir..... il voulut
alors la prendre dans ses bras.
Mais *Sophie*, quoique épouvantée,
étoit forte ; & l'indignation ajou-
toit encore à sa vigueur. Ses cris,

fans les soins que *Lady Bellafton* avoit pris d'écarter tous fes gens , n'euffent pû manquer de lui procurer un prompt fecours. Mais la fortune , heureufement pour notre Héroïne , y fuppléa dans cet instant. D'autres cris , qu'on entendit alors fur l'efcalier , couvroient prefque ceux de *Sophie*, & faisoient retentir la maifon.... Où est-elle ? où est-elle ? crioit une voix tonnante : montres-moi donc fa chambre , dis-je ? parle coquin , où est ma fille ? je fçais qu'elle est dans la maifon ; & , duffai-je la renverfer , je prétends à l'inftant la voir..... ces mots n'étoient pas achevés , que la porte pouffée & ouverte à deux battans , livra paffage dans la chambre de *Sophie* à *M. Western* , fuivi de fon Miniftre , & d'un cortége de goujats.

Sophie avoit d'abord reconnu la voix de fon pere , & l'avoit reconnue avec plaifir , que l'on juge à quel point elle fe croyoit alors malheureufe ! *Mylord*, malgré l'impétuofité de fa paffion , entendit





celle de la raison , qui lui dit que le tems n'étoit pas propre pour l'accomplissement de son projet. Le mot de *ma fille* , répété vingt fois sur l'escalier , lui annonçoit très-clairement la qualité du *Fâcheux* qui alloit paroître : il lâcha prise sur le champ ; & notre Héroïne en fut quitte, pour un mouchoir un peu dérangé.

Si l'imagination du Lecteur ne seconde pas nos efforts , nous nous sentons trop foibles pour peindre à notre gré la situation de ces deux personnes , au moment que M. *Western* apparut dans cette chambre. *Sophie* pâle , hors d'haleine , raccommodant son mouchoir , & lançant des regards enflâmés d'indignation sur *Fellamar* , se balançoit dans un fauteuil ; effrayée , & pourtant charmée de la présence de son pere.

Mylord , étoit à côté d'elle , sa bourse à cheveux sur l'épaule , le reste de son habillement un peu en désordre , & le jabot de sa chemise un peu plus haut & plus touffu que

d'ordinaire ; au surplus , étonné , effrayé , chagrin , & honteux.

Quant à M. *Western* , difons naturellement , & fans métaphore , qu'il étoit yvre : circonstance , qui jointe à la fougue habituelle de son tempérament , ne pouvoit produire d'autre effet qu'un déluge d'invectives & de reproches , qui fans doute euffent été suivis de quelque chose de plus violent encore , si le Ministre *Supple* n'avoit eu la sage précaution de se placer entre M. *Western* & sa fille , & de représenter à propos au très-peu formaliste Gentilhomme , qu'il n'étoit point dans son Château. Pour Dieu ! Monsieur , s'écrioit le pacifique M. *Supple* , songez en quels lieux vous êtes ; songez à la qualité de *Mylady Bellaston* ! Daignez , daignez calmer votre colère ! goûtez plutôt l'ineffable plaisir , d'avoir retrouvé votre fille : oubliez la vengeance ; c'est l'affaire du Ciel. Je vois , oui , mon cher Monsieur , je vois la contrition elle-même dans les yeux de votre *Sophie* !

si vous lui pardonnez , je me livre, je me rends garant de son repentir.

La force du Ministre , avoit d'abord été beaucoup plus utile à *Sophie*, que celle de son éloquence. La fin de son discours avoit cependant opéré. Eh bien , dit en rugissant l'impétueux pere , je lui pardonne , si elle l'épouse. Oui , *Sophie* , je te pardonne si tu l'épouses.... tu ne me réponds pas ?... quoi , tu ne veux pas l'épouser ? Rage , & damnation ! quoi , tu ne le veux pas ? Tu ne veux pas même répondre ? fut-il jamais pareil-le tête !....

Eh de grace , Monsieur ! au nom du Ciel , Monsieur ! permettez-moi (dit le Ministre) de vous rappeler à des moyens plus doux. Vous épouvantez trop cette aimable & jeune personne : vous la mettez au point de ne sçavoir plus comment vous répondre.

De ne plus sçavoir des lanternes , répondit en jurant élégamment le vieux Campagnard..... plaisant

Ministre , parbleu ! qui soutient la défobéissance.... & tu comptes sur un bénéfice ? tu l'attends de ma part ? oui , oui , je te le garde. Pardonnez-moi, Monsieur ! répondit humblement M. *Supple* ; vous interprétez mal mes intentions ; & jamais....

Mylady Bellafton , qui entra alors dans la chambre , épargna au bon M. *Supple* la peine d'achever. M. *Western* , conformément aux instructions qu'il avoit reçues de sa sœur , après lui avoir fait rustiquement la plus profonde révérence , & quelques complimens du dernier siècle , entonna ses plaintes en ces termes..... Vous voyez , *Mylady* cousine ! la voilà , je la retrouve enfin cette entêtée créature, entichée d'un gueux, d'un gredin indigne d'être mon valet ; & qui refuse , pour les beaux yeux de ce misérable , l'un des meilleurs partis de l'Angleterre !...

En vérité , cousin *Western* , répondit la Dame, je crains que vous n'ayez tort : je crains que vous ne

rendiez pas justice au jugement de ma cousine. Je suis même convaincuë, qu'elle a trop de bon sens, pour rien refuser de ce qui peut être à son avantage.

Ceci étoit, comme on le peut sentir, une méprise volontaire de la part de *Lady Bellaſton*, qui n'ignoroit pas les intentions de M. *Western*, mais qui croyoit pouvoir les détourner en faveur de Mylord *Fellamar*.

Eh bien ! s'écria le vieux Gentilhomme ; eh bien, Mademoiselle, entendez vous ceci ? toute votre famille, est pourtant de mon avis !... Allons, *Sophie*, sois bonne fille, deviens enfin obéissante, & fais le bonheur de ton pere.

Si ma mort peut vous rendre heureux, répondit *Sophie*, j'espère, Monsieur, que vous ne tarderez pas à l'être.

C'est trop mentir, morbleu ! c'est trop mentir, & tu le sçais trop bien, s'écria M. *Western*.... Ma cousine, interrompit gravement *Lady Bellaſton*, c'est pousser un peu trop

loin votre pere : c'est votre intérêt seul qu'il envisage ; & l'alliance qu'on vous propose, est aussi avantageuse qu'honorable ; je suis sûre, du moins, que toute la famille, & vos amis mêmes, sont de ce sentiment.

Tout le monde, tout le monde, s'écria le pere : ce n'est même pas moi qui l'ai proposé. Elle sçait que que c'est sa tante, qui m'en a parlé la premiere.... Allons, allons, *Sophie*, encore un coup, sois bonne fille, obéis à ton pere ; que ta cousine soit témoin de ton obéissance !...

Voyons, voyons, cousine, s'écria *Lady Bellaſton*, donnez-moi votre main ? c'est ainsi qu'on abrège aujourd'hui le tems & les longueurs des cérémonies amoureuses....

Bon ! dit le pere, à quoi sert le tems ? Ils en auront de reste pour se faire l'amour après le mariage.

Mylord Fellamar, qui n'avoit jamais oui parler de *Blifil*, & qui avoit toutes sortes de raisons pour croire que *Lady Bellaſton* parloit en sa faveur ; imaginant même, avec

assez de vraisemblance, que *M. Western* lui étoit favorable, crut alors pouvoir hasarder de lui parler ainsi. Puisque je suis assez heureux, pour avoir mérité de plaire à Monsieur, sans avoir l'honneur d'être mieux connu de lui, oserois-je le supplier de ne pas insister davantage en ma faveur dans le moment présent ?....

Plait-il, Monsieur ? lui dit *Western*. Que dites-vous ? Que demandez-vous ? Qui D..... êtes-vous ?

Monsieur, lui dit l'autre, un peu étourdi du compliment, on me nomme *Lord Fellamar* ; & je me crois heureux, si vous daignez m'accepter pour gendre.

Vous ! répliqua le vieux Gentilhomme, vous mon gendre ? avec votre habit galonné ! Le D.... vous emporte.

Tout autre que le père de *Sophie*, répondit le *Lord*, ne me parleroit peut-être pas ainsi. Je vous dirai pourtant, que ce langage n'est point absolument de

mon goût ; & si mon ressentiment n'étoit pas retenu.

Ton ressentiment ! s'écria *Western* , eh parbleu , qui te craint ?.... Est-ce ton cordon qui te rend si fier ? Mets-le à bas tout-à-l'heure , & tu trouveras un homme..... Tu trouveras un beau-pere qui te réglera bien.

Monsieur , lui dit froidement *Mylord* : je sçais ce que je dois aux Dames.... Et je sors fort content de vous. Jusqu'au revoir, Monsieur..... *Lady Bellaſton* je vous salue.

Dès qu'il fut parti , *Lady Bellaſton* , s'étant approchée de *M. Western* , juste Ciel ! Cousin , lui dit-elle , qu'avez-vous fait ? Sçavez-vous qui vous venez d'insulter ? C'est un Seigneur du plus haut rang , & l'un des plus riches qui soit en Angleterre..... Il me fit hier des propositions pour votre fille : propositions que vous eussiez sans doute acceptées , avec très-grand plaisir.....

Répondez de vous-même , *Mylady*

lady cousine , lui dit *Western* , je ne veux rien avoir à démêler avec vos *Lords*. Ma fille épousera un bon & honnête gentilhomme campagnard; j'en ai choisi un pour elle.... & elle l'épousera.. Je suis fâché de tout mon cœur , de l'embarras qu'elle vous a causé... J'en ferois pourtant, au besoin, tout autant pour vous : les parens se doivent cela les uns aux autres.... Sur quoi, je vous souhaite le bon soir. . . . Allons , Mademoiselle, suivez-moi de bonne grace, ou l'on vous portera dans le carosse.

Sophie lui dit , qu'elle le suivroit partout sans violence , & le pria seulement de permettre quelle allât en chaise.

Non non , s'écria le vieux Gentilhomme , je me ris de ces délicatesses , & je ne vous perds plus de vue.... Bonsoir encore un coup , *Mylady* cousine , dit-il (en hapant la main de *Sophie* de façon à la faire crier) allons , allons , deviens bonne fille , & tout ira bien. Oh , tu l'épouseras ! oh tu l'épouseras , je t'en répons ! . . .

Madame *Honora*, qui les attendoit au bas de l'escalier, après avoir présenté ses respects à M. *Western*, se mit en devoir de suivre sa Maîtresse..... Doucement ! doucement, Madame la Soubrette, s'écria-t-il, en la repoussant, n'approchez jamais de chez moi.

Quoi ! Vous voulez aussi m'ôter ma femme-de-chambre ? s'écria la triste *Sophie*.

Eh oui, en vérité, Mademoiselle ! lui dit le pere. Ne craignez pas d'être sans domestiques : vous aurez bientôt une autre femme-de-chambre, & meilleure que celle-ci. Oh, parbleu, Mlle étoit de trop bon conseil : je vous mettrai en meilleures mains.

A ces mots, prenant sa fille sous les bras, & l'emballant dans son fiacre, avec le Ministre, il y monta lui-même, & ordonna au cocher de marcher sans se détourner tout droit à son auberge.



 CHAPITRE V.

Par quel moyen M. WESTERN étoit parvenu à découvrir l'azile de SOPHIE.

Uoique nos Lecteurs soient sans doute accoutumés à voir, dans nos livres modernes, des apparitions plus extraordinaires & bien moins agréables que celles de *M. Western*, nous sommes si jaloux du plaisir d'obliger tout le monde, que nous croyons devoir expliquer par quel hazard le pere de notre Héroïne avoit été instruit de sa retraite chez *Mylady Bellafton*.

Nous avons dit, dans le Chapitre III. du treizième Livre de cette Histoire, que Madame *Fitz-Patrick* s'étoit mise en tête qu'un moyen certain de se raccommo-der elle même avec son oncle & sa tante *Western*, étoit d'empêcher que *Sophie* ne revît *Jones*; & de la remettre,

s'il étoit possible , entre les mains de son père. Après avoir long-tems réfléchi sur ce projet , cette Dame s'étoit enfin déterminée à écrire la Lettre suivante à la sage Madame Western.

Ma très-honorée Dame ,

Le motif qui m'engage à écrire cette Lettre , la rendra peut-être moins désagréable aux yeux de ma chere tante que toutes celles que j'ai eu l'honneur de lui écrire jusqu'aujourd'hui : une nièce qui a eu le malheur d'encourir son indignation , lui parle ici d'une nièce qu'elle aime.

Sans songer à me justifier , que par mon repentir , j'étois partie dans le dessein de venir me jeter à vos pieds , lorsque par le plus singulier des hazards j'ai rencontré ma cousine Sophie , dont l'histoire vous est mieux connue qu'à moi-même , mais dont je suis assez instruite pour craindre qu'un malheur semblable au mien ne la menace à chaque instant.

J'ai vu l'homme dont elle est épri-

se ; il est aimable , & peut tout espérer. Il est inutile de vous dire , comment je l'ai connu : mais j'ai crû devoir, ce matin, changer de logement, pour éviter qu'il ne trouvât enfin le logement de ma cousine ; car , il l'ignore encore , & je crois à propos de le lui cacher jusqu'à ce que mon oncle ait eu le tems de venir reprendre sa fille : ce qu'il ne sçauroit faire trop promptement. Apprenez donc, ma chere tante, que Sophie est maintenant chez Mylady Bellafton , & que cette Dame paroît avoir dessein de la soustraire à sa famille. Le caractère de Mylady, vous est connu ; & je ne m'aviserai point d'en dire davantage à quelqu'un dont la prudence consommée , & les sublimes connoissances n'ont besoin que d'un coup d'œil pour discerner toutes les conséquences d'un fait dont mon peu d'usage du Monde n'entrevoit que l'écorce. J'ose espérer , Madame , que mon zèle & mon sincère attachement pour ma famille , en cette occasion , trouveront grace devant vous , & me rendront enfin l'amitié d'une Tante que j'honore. Ce bonheur

Seul peut faire la félicité de celle qui
sera toute sa vie , avec le plus pro-
fond respect ,

Ma très-honorée Dame ,

Votre très-soumise , très-obli-
gée Nièce , très-obéissante ,
& très-humble Servante ,
**HENRIETTE FITZ-PAT-
TRICK.**

Madame *Western* étoit restée chez son frere , depuis la fuite de *Sophie* , dans l'intention de consoler le pauvre Gentilhomme. Nous sçavons déjà , si l'on n'a point perdu de vue le caractère de la Dame , de quel genre étoient ses consolations.

Elle étoit debout , le dos au feu , une tabatiere à la main , occupée à chapitrer son cher frere , qui fumoit tranquillement sa pipe , lorsqu'on lui apporta la Lettre que nous venons de lire.

Tenez , dit-elle , Monsieur , après l'avoir parcourüe , voilà

des nouvelles de votre brebis égarée. La fortune veut bien vous la rendre ; & si vous voulez suivre mes conseils , rien n'est encore désespéré.

Lire, ou plutôt dévorer la Lettre des yeux , s'élançant hors de sa chaise , jeter sa pipe au feu , pousser un cri de joye , appeler tous ses gens , demander ses bottes , ordonner qu'on sellât ses chevaux , & qu'on courût chercher le Ministre *Supple* : tout cela fut , pour M. *Western* , l'ouvrage du moment.

Eh bien ? dit-il ensuite (en se retournant vers sa sœur, qu'il alloit embrasser) ne vous voilà-t-il pas ! avec votre mine froide ; ne croiroit-on pas que vous êtes fâchée de ce que j'ai retrouvé ma fille ? Mon frere , répondit gravement la Dame , le profond politique ne s'attache jamais à la surface des choses. Elles paroissent ici moins désespérées , j'en conviens , que lorsque les Hollandois virent Louis XIV. aux portes d'*Amsterdam*.

Mais , pour traiter une affaire aussi délicate , il faut une souplesse , dont mon frere me pardonnera de ne le pas croire absolument doué. Il est un *decorum* , il est des égards à observer avec une Dame du rang de *Mylady Bellafton* , qui exigent une connoissance du monde , & des procédés admissibles d'une espèce un peu supérieure à celle que j'ai jusqu'à présent reconnue dans mon frere.

Ma sœur , s'écria *Western* , je sçais depuis long-tems la bonne opinion que vous avez de moi : Mais vous verrez , en cette occasion , s'il est des Sots dans notre famille. Connoissance du monde ? Oh , je n'ai pas vécu si long-tems à la Campagne , sans avoir acquis quelque connoissance de l'autorité des peres , & des Loix du Pays ! j'en sçais assez , pour me croire en droit de reprendre ma fille partout où je pourrai la retrouver. Il est des *Juges de Paix* à Londres , comme partout ailleurs.

Vous me faites , en vérité , trem-

bler, s'écria - t - elle , pour le succès d'une affaire que vous allez gâter, si vous n'allez qu'au gré de votre tête. Quoi ! pouvez - vous imaginer, que la maison d'une femme de condition puisse être attaquée par vos brutaux de Commissaires ? & soit sous la Jurisdiction de vos Magistrats subalternes ? Non, mon frere , détrompez - vous. En arrivant à Londres , commencez par vous faire habiller un peu plus décemment , (car vous n'êtes en vérité pas présentable , si vous n'avez d'autres habits !)

Envoyez ensuite , offrir vos respects à *Mylady* , & demander la permission de vous présenter vous - même chez elle. Lorsque vous y serez admis , ce qui ne peut certainement manquer , racontez - lui votre histoire , faites usage de mon nom (car je crois qu'elle ne vous connoît guères , quoique vous soyez son parent) , je suis sûre qu'elle cessera de protéger votre fille , qui probablement doit lui en avoir imposé.

Telle est la route qu'il faut suivre, mon frere..... mais, des Juges de Paix ! des Commissaires ! Eh fi, Monsieur ! en usa-t-on jamais ainsi, avec une femme de condition, dans un Pays civilisé ?

Peste soit de la civilité ! s'écria *Western* : plaisant Pays, que celui où les femmes sont au-dessus des Loix !..... quoi, vous prétendez que j'aïlle m'épuiser en complimens, avec une illustre C..... qui enlève une fille à son pere ? Non, non, Madame, je ne suis pas tout-à-fait aussi sot que vous le croyez... je connois vos idées : vous voudriez voir les femmes au-dessus des Loix, vous voudriez me persuader que cela doit être ?.... Chimères ! *Mylord* l'a dit, & j'ai toujours oui dire aux *Assises*, que la Loi étoit pour tout le monde.

M. *Western*, reprit-elle, d'un ton majestueux, je commence à croire que votre ignorance augmente chaque jour..... vous devenez un ours parfait.

Pas plus ours que vous, Mada-

me , répondit prestement le frere..... peste ! vous pouvez vanter à loisir votre politesse : mais au diantre si vous en eûtes jamais pour moi.... je ne suis pas un ours, encore un coup ; mais je connois quelqu'un, qui pourroit bien y ressembler : brisons là-dessus. Au reste , je vous prouverai , que je sçai me comporter , quand je le veux , peut-être mieux que d'autres.

Mon cher Monsieur *Western* , répondit la Dame , ne vous refusez rien , parlez , parlez à votre gré : *je vous méprise de tout mon cœur* * ; vous ne sçauriez par conséquent me fâcher..... Cependant , comme l'honneur & l'intérêt de ma famille me sont également chers , je me détermine à partir pour Londres, & je veux traiter cette affaire moi-même.... Une Cour polie veut un autre Ministre que vous..... Le *Groenland* pourroit vous convenir.

* Madame *Western* dit ces mots en François.

Grace au Ciel , s'écria le Frere ; je ne vous entens pas ! ceci est apparemment de votre jargon *Hanovrien*. Quoiqu'il en soit , je veux bien être aussi poli que vous , & ne point me fâcher non plus de tout ce que vous m'avez dit. De vrais parents , même en se querellant , doivent toujours rester amis : on reçoit , on rend , tout se passe ; & quant à moi , j'ai le cœur bon , & je n'y pense point à mal. Si vous voulez aller à Londres , à la bonne heure ! j'en suis peu curieux : je n'y fus jamais , dans ma vie , que quinze jours ; je m'y ennuyai fort , & je ne m'y reconnoîtrois plus. Je n'ai jamais nié que vous ne fussiez plus éclairée que moi sur bien des choses , & que je n'aurois pas plus beau jeu à en disputer avec vous , que vous avec moi , s'il s'agissoit d'un fait ou de Chasse , ou de Chiens... Oh ! s'écria la Dame , c'est ce que je ne ferai jamais... A la bonne heure , reprit *Western* , & moi , je vous promets de ne plus disputer sur le reste. Alors , (pour se servir

de l'expression de la Dame) après une ligue signée entre les parties contendantes , la paix se rétablit dans la maison. Les chevaux étoient sellés , le Ministre arriva , en partit , en promettant à Madame *Western* de suivre de point en point ses conseils ; & elle alla se préparer à les suivre le lendemain. Mais M. *Western* , après s'être consulté, en route, avec le Ministre *Supple* , jugea à propos de se dispenser de toutes les formalités préliminaires prescrites par la Dame ; & procéda , à son arrivée à Londres , comme on a vû dans le Chapitre précédent.

CHAPITRE VI.

Nouvelles infortunes de JONES.

LEs affaires étoient au point où nous les avons laissées , à la fin du dernier livre , lorsque Madame *Honora* étant arrivée chez

Madame *Miller* avoit appris à *Jones* la terrible nouvelle de l'arrivée de *M. Western* chez *My Lady Bellaston*, la façon dont il en avoit enlevé sa fille, & l'inhumanité avec laquelle il avoit donné congé à sa triste femme-de-chambre.

Honora étoit dans la chaleur de son récit, que notre Héros accablé du coup n'avoit pas encore eu la force d'interrompre, lorsque *Partridge*, accourant à toutes jambes, lui annonça que la grande Dame étoit sur l'escalier.

Rien n'est égal à l'embarras où *Jones* se trouva dans ce moment. *Honora* ne sçavoit absolument rien des affaires subsistantes entre *Lady Bellaston* & lui, & c'étoit peut-être la seule personne au monde à qui il croyoit avoir plus d'intérêt de les cacher. Dans cette confusion d'adversités & de contretens multipliés, il prit (suivant l'usage) le plus mauvais parti. Au lieu d'exposer la femme-de-chambre, ce qui ne tiroit pas fort à conséquence, il exposa la Dame, en

priant *Honora* de se cacher au plutôt derrière le lit , dont il tira soigneusement les rideaux.

Les inquiétudes qu'il avoit eues pendant le jour entier , les démarches qu'il avoit faites pour son hôtesse & sa famille , les terreurs que Madame *Honora* venoit de lui inspirer , & le trouble que lui causoit l'arrivée imprévue de *Mylady* , ne permirent point à *Jones* de se souvenir qu'il devoit paroître malade. Il est vrai que son ajustement, & l'air de santé qui brilloit sur son visage , l'eussent sans doute démenti.

Il reçut par conséquent *Mylady* plus conformément aux desirs qu'elle pouvoit avoir, qu'aux espérances qu'elle avoit conçues de cette visite: c'est-à-dire, avec toute la gaieté extérieure, & l'air le mieux portant du monde.

Mylady Bellaston , en entrant dans la chambre , (faute peut-être d'avoir trouvé un fauteuil sous sa main) s'étoit assise sur le lit. Vous voyez , mon cher *Jones* , lui dit-

elle , que rien ne ſçauroit longtems me retenir loin de vous ! Peut-être aurois-je quelque lieu de me plaindre , & de vous accuſer d'avoir laiffé paſſer tout le jour ſans me voir , & ſans me donner de vos nouvelles : car je vois que votre maladie n'a pas dû vous empêcher de fortir... Que diſ-je ? vous avez même l'air & la fraîcheur d'une jeune femme qui reçoit ſes viſites de couche au bout de deux mois ! Ainſi , j'augure que la journée ne s'eſt point paſſée abſolument dans votre chambre... Mais , je ne viens point ici pour vous gronder : je ne veux pas , en prenant la mauvaiſe humeur d'une épouſe , juſtifier dans mon ami les froideurs d'un époux.

Vous auriez tort , Madame , lui dit notre Héros : ce n'eſt pas négliger ſes devoirs , que d'attendre des ordres que l'on reſpecte. Si l'un des deux avoit droit de ſe plaindre , ce n'eſt aſſurément pas moi qui ai manqué au rendez - vous d'hier au ſoir. Ne m'en parlez pas,

M. *Jones* ! s'écria-t-elle : Si la cause vous en étoit connue , vous me plaindriez sans doute. Hélas ! vous concevrez peut-être un jour ce qu'une femme de condition est obligée de souffrir de l'importunité des Sots , si elle veut jouer une espèce de personnage dans le monde. Je suis pourtant charmée que ce que vous avez pû souffrir de mon absence , n'ait pas pris sur votre santé : car , en vérité , mon cher *Jones* , vous pouviez fournir à un Peintre l'image même d'*Adonis* !

Ce compliment , accompagné d'un regard assorti au sujet , fut entendu par *Jones* , & acheva de le mettre dans la situation la plus desolante. Que répondre devant un tiers ? & si l'on ne répond pas , que peut penser une Dame qui nous parle si poliment ?.... notre Héros également vexé par l'une & l'autre de ces idées , se tenoit debout à quelques pas de distance ; & sentant parfaitement tout le ridicule de son personnage , n'en

étoit que d'autant plus anéanti.

Cette scène, quoique muette, ne pouvoit durer long-tems. La Dame avoit déjà changé deux ou trois fois de couleur, s'étoit autant de fois levée & assise, *Jones* avoit déjà désiré dix fois que la terre s'écroulât sous lui, ou que la maison lui tombât sur la tête, lorsqu'un nouvel événement le dégagea d'un pas d'où toute l'éloquence de *Cicéron*, & la politique de *Machiavel*, n'eussent pû le tirer sans malencontre.

M. Nightingale, aux jambes près, complètement yvre, ayant trouvé toute la maison couchée, à la réserve de *Partridge*, & croyant monter à son ancien appartement, étoit arrivé à celui de notre Héros. Il en ouvrit brusquement la porte, & alloit entrer, sans cérémonie, lorsque *Jones* sautant tout à coup de sa place, arriva heureusement assez à tems pour l'empêcher de distinguer la Dame qui étoit assise sur le lit.

Nightingale, qui avoit effecti-

vement habité cette chambre, prétendoit, absolument y entrer, & juroit très-doctement que personne ne l'empêcheroit de coucher dans son propre lit. *Jones*, à force de représentations & de prières, parvint pourtant enfin à le calmer, & à la remettre entre les mains du bon *Partridge*, que les cris de l'yvrogne avoient fait voler au secours de son Maître.

Notre Héros, en retournant très-involontairement dans la chambre, après s'être défait de cet importun, entendit en entrant un cri, & vit *Lady Bellaſton*, qui se fauvant du lit, se jettoit dans un fauteuil à l'autre bout de l'appartement.

Le vrai de l'aventure est, que *Lady Bellaſton* effrayée de la dispute des deux hommes, dont elle ne pouvoit prévoir l'issue, s'étoit mise en devoir de se cacher dans un endroit qu'elle connoissoit déjà, mais, qu'à sa grande confusion, elle avoit trouvé occupé par une autre.

Quels font ces procédés, Monsieur ? s'écria-t-elle, dès qu'elle aperçut *Jones*..... indigne que vous êtes !..... quelle est la malheureuse, à qui votre lâcheté ose ici me sacrifier ?.... Malheureuse ? s'écria tout à coup *Honora*, en sortant de derrière le rideau...malheureuse, dites-vous ?.... je suis pauvre, j'en conviens ; mais je n'ai point à rougir des vices de certaines femmes de condition.

Jones, au lieu de commencer par ce qu'un galant un peu plus expérimenté n'eût pas manqué de faire, c'est-à-dire d'appaiser Madame *Honora*, perdoit le tems à accuser son étoile, à déplorer son malheur, & à faire de ridicules protestations d'innocence à *Mylady Bellaston*.

Pendant ce petit intervalle, cette Dame, qui avoit eu le tems de rappeler son sang froid, talent que jamais femme ne posséda à un plus sublime degré, & surtout en pareilles circonstances, s'exprima en ces termes.... Vous n'avez pas besoin d'excuses, Monsieur : je n'a-





vois point d'abord reconnu Mademoiselle *Honora* : je ne soupçonne rien entre elle & vous ; & je crois trop bien la connoître , pour la croire capable de mal interpréter la visite que je venois vous faire. Je l'ai toujours estimée , j'ai toujours été son amie , & je n'attens que l'occasion de le lui prouver d'avantage.

Ah , Madame ! s'écria *Honora* ; avec un tout autre ton que ci-devant , j'ai toujours cherché à mériter l'amitié de Madame ; & j'ai toujours éprouvé que Madame m'aimoit. . . . Maintenant , que je vois que c'est elle , je me couperois volontiers la langue. . . . Qui moi ? J'aurois mal parlé de Madame ! . . . Il conviendrait bien à une malheureuse servante d'oser lever les yeux jusques sur Madame ! . . . Je dis servante , Madame ; hélas , j'ai tort encore ! J'ai perdu ma Maîtresse , je suis sur le pavé. . . . J'ai perdu , ma chere Madame , ce que je ne retrouverai peut-être jamais ! . . .

Honora crut qu'il étoit ici à pro-

pos de verser un torrent de larmes ; & s'en acquitta tout au mieux.

Ne pleurez pas , mon enfant , lui dit la bonne Dame , on peut peut-être vous placer plus avantageusement. Venez me voir demain matin.

Mylady , prenant alors son éventail , qui étoit à terre , & traversant fierement la chambre , sans daigner jeter les yeux sur *Jones* , sortit de son appartement. Quelle force ont les femmes de qualité ! Fieres bourgeoises , vous vivriez cent ans , sans atteindre à ce haut degré de vertu !

Jones , qui suivoit la Dame sur l'escalier , lui offrit plus d'une fois la main , sans qu'elle parût s'apercevoir seulement qu'il fût là ; il perdit même jusqu'à ses révérences , en la remettant dans sa chaise à porteurs.

Notre Héros , à son retour dans son appartement , eut des reproches très-vifs , à effuyer de la part de Madame *Honora* , sur son infidé-

lité à sa jeune Maîtresse. Il trouva pourtant enfin le moyen, non-seulement de l'appaiser, & de lui faire jurer un secret inviolable sur ce qu'elle avoit vû, mais encore de tirer d'elle une promesse de lui apporter le lendemain dans la matinée des nouvelles de ce qu'elle pourroit découvrir, concernant *Sophie*, & la conduite de son pere.

CHAPITRE VII.

Court & moins tumultueux.

MAlgré toutes les obligations que Madame *Miller* devoit à *Jones*, elle ne put s'empêcher de lui faire encore quelques douces remontrances sur le tapage qui s'étoit fait la nuit dernière dans son appartement. Il est vrai qu'elle s'exprima de façon, que notre Héros convaincu des bonnes intentions de son hôtesse, n'eut garde de lui en sçavoir mauvais gré; il lui pro-

mit, au contraire, en s'excusant de son mieux, de ne plus causer à l'avenir aucun trouble dans la maison.

Malgré la petite mercuriale de l'hôtesse, cette matinée fut bien agréable pour notre Héros, puisqu'il servit de pere à *Nancy* dans la Cérémonie de son mariage, où il la présenta à M. *Nightingale* en qualité d'épouse.

Sur quoi, nous croyons à propos de rendre compte au Lecteur de la façon dont ce jeune homme étoit échappé à son oncle, & de son apparition indécente de la nuit dernière dans la chambre de *Jones*.

Lorsque l'oncle étoit arrivé chez lui, partie pour satisfaire à l'inclination qu'il avoit pour le vin, partie pour dissuader son neveu du mariage projeté, le bonhomme avoit fait apporter plusieurs bouteilles; & avoit mené notre Amoureux si beau train, qu'il ne lui faisoit bientôt plus qu'un lit, lorsqu'un messager qui vint fraper à la porte, demanda l'oncle.

Cet

Cet homme lui venoit annoncer, que sa fille n'avoit attendu que le premier moment de son absence pour se sauver avec un jeune Ministre du voisinage , qu'elle n'avoit jamais été soupçonnée d'aimer.

Le vieil oncle n'eut pas sitôt appris cette affligeante nouvelle , qu'oubliant totalement son neveu , il demanda une chaise de poste , & partit sur le champ pour sa campagne.

Le neveu, qui s'étoit endormi sur sa chaise , fut alors réveillé par un domestique qui l'invitoit à se mettre au lit. Mais , dès qu'il eut été instruit du départ de son oncle , il demanda des porteurs , & revint chez Madame *Miller* , monta comme il put à la chambre de *Jones* , & s'y signala comme nous l'avons dit.

L'obstacle de l'oncle écarté , (quoique le jeune *Nightingale* ignorât encore comment) & toute la famille étant prête le lendemain matin , Madame *Miller* , M. *Jones* , M. *Nightingale* , & sa future , monterent dans un fiacre qui les con-

duisit à l'Eglise , où *Miss Nancy* fut enfin unie à son amant , à la grande satisfaction de sa bonne mere , qui dès cet instant se regarda comme la plus heureuse des femmes.

Notre Héros , content des bons offices qu'il avoit rendus à cette petite famille , revint alors à ses propres intérêts.

Mais , de crainte que plusieurs de nos Lecteurs ne le trouvent un peu ridicule de s'occuper ainsi des affaires d'autrui , tandis que les siennes propres alloient si mal , nous croyons devoir les avertir , que notre Héros avoit un intérêt sensible de faire tout ce qui étoit en lui pour conduire cette aventure à une heureuse fin.

Pour tirer tout d'un coup au clair ce paradoxe apparent , notre ami *Jones* étoit à peu près l'homme de *Térence* ; & pouvoit dire , avec vérité , *Homo sum ; nihil humani à me alienum puto* : c'est-à-dire , qu'il n'étoit jamais spectateur indifférent du malheur ou du bonheur d'autrui. Il ne pouvoit , par consé-

quent, se regarder comme l'instrument qui élevoit une famille du centre de l'abaissement au plus haut degré de gloire où elle pouvoit prétendre, sans se croire lui-même très-fortuné.

CHAPITRE VIII.

Lettres galantes, de différens genres.

Monsieur Jones, à son retour chez lui, trouva sur sa table les Lettres suivantes.

LETTRE PREMIERE.

Il faut que je sois bien infatuée d'un Ingrat ! Quelque justes, quelque fortes que soient mes résolutions, je ne puis les tenir un instant. Hier au soir, j'avois juré de ne vous voir jamais ; ce matin je désire que vous puissiez vous justifier. Je sçai pourtant combien la chose est impossible : je me suis déjà dit, en votre faveur,

*tout ce que vous pourriez inventer....
 Tout ! Que sçais-je ? Peut être au-
 rez-vous plus de ressources que moi !
 Venez donc au reçu de ma Lettre. Si
 vous pouvez imaginer une ombre d'ex-
 cuse , je me suis presque déjà dispo-
 sée à la recevoir. Sacrifiée à..... mais
 non , je n'y veux plus penser.... Ve-
 nez directement ici.... Voilà ma troi-
 sième Lettre , j'ai brûlé les deux au-
 tres.... & je suis tentée de brûler en-
 core celle-ci.... Puissai-je ne pas per-
 dre la tête ! Venez tout-à-l'heure.*

SECONDE LETTRE.

*Si l'espoir du pardon vous touche
 encore , venez chez moi dans le mo-
 ment , ou ne vous flattez pas d'y
 être jamais reçu.*

TROISIÈME LETTRE.

*J'apprens que vous n'étiez pas
 chez vous , pour recevoir mes lettres.
 Venez au moment que vous aurez lû
 celle-ci.... Je vous attends ; & person-
 ne que vous n'entrera chez moi. Rien
 ne pourra sans doute vous retenir
 plus longtems.*

Notre Héros achevoit de lire ce dernier billet, lorsque M. *Nightingale* entra dans sa chambre.

Eh bien, mon ami ? lui dit-il, quelles nouvelles de *Mylady Bellaſton*, depuis l'avanture de la nuit dernière ?

De *Mylady Bellaſton* ? répondit froidement *Jones*.

Bon, dit l'autre, ce ſecret n'eſt connu que de toute la maiſon !.... allons, allons, mon cher *Tom*, point tant de réſerve avec vos amis. Quoique je fuſſe peu en état de la reconnoître hier au ſoir, je l'avois pourtant vuë au Bal ; & la belle *Reine des Fées* ne m'étoit pas tout-à-fait étrangère.

Quoi ! ſe peut-il que vous l'ayez réellement reconnuë ? lui dit *Jones*, fort étonné.

Oui, d'honneur, lui dit *Nightingale* ; je vous ai même donné depuis peu vingt attaques ſur ce ſujet ; mais, votre extrême délicateſſe ſur ce Chapitre ne m'a jamais permis de vous parler un peu plus ouvertement. Tant de réſer-

ve me prouve enfin , mon ami ; que le caractère de cette Dame vous est un peu plus inconnu que sa personne..... Doucement ! n'allez pas vous fâcher : vous n'êtes pas le premier beau garçon qu'elle ait mis dans le monde..... daignez m'en croire , cher ami , sa réputation n'est plus dans le cas de courir aucun risque.

Quoique notre Héros , dès l'origine de son intrigue avec cette Dame , n'eût pas eu de raisons suffisantes pour la regarder comme un exemple de vertu , cependant les lumières qu'il avoit nouvellement acquises sur les mœurs de la Ville , n'avoient pas encore été poussées assez loin pour le mettre au fait de certains caractères vulgairement connus : c'est-à-dire , de ces femmes , qui sous une légère apparence de vertu , ont des bontés pour tous les hommes qui leur plaisent ; & qui , quoique peu fréquentées en public par un petit nombre de Dames rigoristes , reçoivent pourtant tout le monde

chez elles , & sont reçues dans toutes les maisons ; de ces femmes , en un mot , connues partout pour être ce que personne ne les appelle.

Ainsi , lorsqu'il apperçut que *Nightingale* étoit au fait de son intrigue , & qu'il commença à croire que ses ménagemens avoient été poussés un peu plus loin qu'il n'étoit ici nécessaire , il laissa la carrière libre à la langue de son ami , sur ce qu'il pouvoit lui apprendre des déportemens de la Dame.

Nightingale , quoique naturellement un peu efféminé , aimoit cependant fort à jaser.

Dès qu'il se vit les coudées franches , il entra dans un détail immense des faits & gestes de *Lady Bellafton* : détail , que le profond respect dû par tout Ecrivain poli aux femmes d'un certain rang nous empêcheroit de répéter , ne fût-ce que pour éviter les applications malignes des futurs Commentateurs d'un Ouvrage, bien plus fait

pour instruire, que pour scandaliser
notre prochain.

Notre Héros, après avoir entendu patiemment *Nightingale*, ne répondit que par un grand soupir.

Quoi ! lui dit l'autre, seriez-vous par hazard, amoureux de cette femme ? en ce cas, je me ferois bien gardé de vous raconter son histoire !.....

Hélas ! s'écria notre Héros, je me trouve malheureusement si engagé avec elle, que je ne sçais plus par où m'en tirer. J'en ferois amoureux, dites-vous ? Non, mon ami : mais le poids de mes obligations m'accable. Puisque vous en sçavez tant, je serai sincere avec vous... sans elle, sans son secours, vous m'eussiez vû dans la misère ! comment puis-je l'abandonner ? de quel front devenir ingrat ? je le dois cependant, si je ne veux m'exposer à trahir indignement une autre femme, à qui je dois mille fois plus qu'à *Lady Bellafton* : une femme, mon cher ami, pour qui j'ai des sentimens dont peu de cœurs

sont en état de concevoir l'idée!...
l'embarras où je suis , n'offre à
mes yeux que l'abîme du déses-
poir.

Et cette autre Maîtresse , lui dit
Nightingale , est-elle digne , par
ses mœurs , des vœux d'un galant
homme ?

Si elle en est digne ? s'écria *Jones* : le souffle de l'envie même n'o-
sa jamais effleurer ses moindres dé-
marches. L'air le plus pur , ne le
fut jamais plus que son cœur : son
corps , son ame , tout ce qu'on ad-
mire en elle , est ce que l'œil d'un
mortel vit jamais de plus beau ! sa
beauté cependant (oserai-je vous
l'avouer ?) est de toutes ses perfec-
tions , quand je ne la vois pas ,
celle qui me touche le moins.

Eh , pouvez-vous , mon cher
ami , s'écria *Nightingale* , pouvez-
vous , dis-je , avec une si belle passion
dans le cœur , balancer un instant
entre cette adorable personne , &
une ?... Arrêtez ! lui dit *Jones* , gar-
dez-vous de l'outrager davantage :
vous me rendriez trop ingrat.

Quoi ! reprit l'autre, en éclatant de rire, encore de la délicatesse ! A la bonne heure, si vous étiez le seul qui lui eût des obligations de ce genre. Mais.... vous êtes un peu trop admirable ! *Nightingale* procéda si loin sur ce texte, il raconta à son ami tant d'histoires de la Dame, il en affirma si fortement la vérité, qu'il parvint enfin à éteindre dans le cœur de notre Héros jusqu'à la dernière étincelle de l'estime qui pouvoit y rester pour elle. Il commença même à envifager tous les bienfaits qu'il en avoit reçus, plutôt comme des gages que comme des présens : idée consolante d'un côté, mais humiliante de l'autre, puisqu'en avilissant la Dame à ses yeux, il s'en trouvoit d'autant plus avili lui-même. N'importe ; il se trouvoit du moins quitte envers elle ; & son cœur, pleinement affranchi du poids de la reconnoissance, ne s'en enflamma que plus fortement pour sa chere *Sophie*. Sa vertu, sa pureté, son amour pour lui, ce qu'elle

avoit souffert, ce qu'elle souffroit encore pour un ingrat, ranimoit à la fois & la tendresse & les regrets de notre Héros. *Lady Bellaſton* fut totalement ſacrifiée, ſans ſonger même qu'on étoit dans le cas de ne pouvoir vivre ſans elle; & il ne fut plus queſtion que d'un prétexte, à peu près ſpécieux, pour mettre fin à une aventure dont le ſouvenir n'inspiroit déjà plus que la honte & le dégoût. Au premier mot qu'en lâcha *Jones* : je le tiens, mon ami! s'écria *Nightingale*; & ce moyen eſt infaillible. Propoſez-lui de l'épouſer.... De l'épouſer! lui dit notre Héros, de l'air d'un homme tombant des nuës. Oui, oui, de l'épouſer, répliqua l'autre : mille contre un, ma tête à couper, qu'elle vous congédie? Un jeune homme de ma connoiſſance, votre prédéceſſeur, qui l'avoit propoſé de bonne foi, fut remercié, & renvoyé le jour même.

Je n'oſerois riſquer l'épreuve, lui dit notre Héros : la propoſition la choqueroit peut-être moins; &

Si elle s'avisait de me prendre au mot, où en ferois-je ?

N'en craignez rien, répondit *Nightingale*. En tous cas, j'ai une ressource sûre pour vous tirer d'affaire.... Quelle est-elle ? répliqua *Jones*, avec empressement.

La voici, répondit l'autre. Le jeune homme, dont je vous parlois à l'instant, mon intime ami, est si piqué contre elle pour quelques mauvais tours qu'elle lui a joués depuis, que je l'engagerois aisément à vous livrer les lettres qu'il en a reçues ; au moyen de quoi, si elle étoit femme à accepter une proposition dont je suis bien sûr qu'elle fera révoltée pour plus d'une raison, vous pouvez très-décemment rompre avec elle. Après avoir hésité quelque tems, *Jones* affermi par les nouvelles assurances de *Nightingale*, consentit à tout ce qu'il voulut. Mais, ne se sentant pas assez d'impudence pour faire à la Dame une pareille proposition en face, il prit le parti d'écrire la lettre suivante, que son ami dicta.

MADAME,

Je suis très-affligé de ce qu'une affaire disgracieuse, qui m'a occupé tout le jour, m'ait empêché de recevoir vos ordres au moment qu'ils sont arrivés chez moi; & l'obstacle qui s'oppose au désir que j'ai de m'aller excuser auprès de vous, ajoute encore à mon infortune. O Lady Bellaston! Quelles terreurs n'ai-je pas ressenties! Puis-je souffrir, que votre réputation soit encore exposée à de pareils dangers? Il n'est qu'un seul moyen de la sauver: mais je tremble de vous le dire. Permettez seulement, puisque votre honneur m'est aussi cher que le mien propre, que j'aye la noble ambition de mettre à vos pieds & ma liberté & ma vie; & croyez-moi sincère, lorsque mon cœur vous jure qu'il ne peut être parfaitement heureux, si le vôtre ne m'accorde un droit assez légitime pour me dire à jamais, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-obligé, très-obéissant, & très-humble Serviteur,

THOMAS JONES.

Il n'y avoit pas une heure que cette lettre étoit partie , lorsque Jones reçut cette réponse.

Je ne sçais , Monsieur , en lisant votre lettre , si vous n'imaginez pas avoir acquis déjà ce droit légitime dont vous me parlez. A votre style , froid & formaliste, on nous prendroit, en vérité, pour mariés depuis dix ans! Mais pouvez-vous me croire si extravagante ? ou , vous êtes-vous crû capable de me tourner la tête au point de m'engager à vous rendre maître de ma fortune , pour la faire sans doute servir à vos plaisirs ? Telles sont donc les preuves de cet amour que j'attendois de vous ! Telle est donc cette reconnaissance, que.... mais je dédaigne de vous faire rougir ; & je suis dans l'admiration de votre profond respect.

P. S. Je n'ai pas le loisir de revoir ma lettre.... Peut-être en ai-je dit plus que je ne voulois.... Venez ce soir à huit heures.

M. Jones , par l'avis de son Conseiller-privé , répliqua ainsi :

MADAME,

Je ne ſçaurois vous exprimer combien je ſuis ſenſible aux cruelles idées que vous avez de moi. Se peut-il que Mylady Bellaſton ait eu des bontés pour un homme capable d'un auſſi noir projet ? ou peut-elle traiter le lien le plus ſacré de l'amour, avec tant de mépris ? L'amour m'a rendu aſſez aveugle pour expoſer une fois la réputation de l'objet que j'aime, pouvez-vous croire, Madame, que ma tendreſſe puiſſe ſe hazarder encore à rendre notre commerce public, par une continuation d'imprudence qui pourroit enfin vous devenir fatale ? Si vous êtes ſi injuſte à mon égard, je dois aspirer après l'inſtant où la fortune me permettra de vous reſtituer tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Quant à ceux d'un autre genre, mes ſentimens vous aſſurent d'une reconnoiſſance éternelle.

Cette Lettre fut terminée exactement comme la première ; & no-

tre Héros n'eut pas longtems à languir après la réponse que voici.

*Je vois que vous êtes un faquin ;
& je vous méprise de toute mon ame.
Si vous vous avisez de revenir chez
moi , je n'y suis plus pour vous.*

Quoique notre Héros fût très-satisfait d'être délivré d'un esclavage , dont quiconque l'a éprouvé a sans doute senti tout le poids , il n'étoit pourtant pas tout-à-fait tranquile. Il y avoit un peu trop d'artifice dans ce projet , pour un homme qui en abhorroit jusqu'à l'apparence ; nous avons même tout lieu de croire , qu'il n'eût pû se résoudre à l'employer, sans l'embaras des circonstances , qui le forçoient de manquer à l'une ou à l'autre de ses deux Maîtresses ; & le Lecteur conviendra , du moins , que tout déterminoit ici notre Héros en faveur de *Sophie*

Nightingale , triomphant du succès de son stratagême , en recevoit mille louanges , & autant de remerciemens de son ami , lorsque Mada-

me *Miller* les fit avertir que le dîner étoit fêrvi. La bonne femme avoit épuisé toute sa sçience pour célébrer dignement la nôce de sa fille ; & cet heureux événement la rendoit si gaye, & si reconnoiffante envers notre Héros, que sa fille & son gendre paroissoient être les moindres objets de ses attentions.

Le dîner finissoit, lorsque Madame *Miller* reçut une lettre. Mais nous en avons eu suffisamment dans ce Chapitre, gardons le contenu de celle-ci pour le suivant.

CHAPITRE IX.

Faits, & Observations.

LA lettre dont nous venons de parler, étoit de M. *Alworthy*, qui mandoit à Madame *Miller*, que comptant arriver à Londres au premier jour, il la prioit de lui préparer son premier apparte-

ment , & le second pour son neveu.

Cette nouvelle, diminua un peu la joie de notre Hôteffe. Il lui paroiffoit dur , furtout dans les premiers jours d'un mariage auffi défintéreffé de la part de *M. Nighthale* , de fe voir dans l'obligation de l'envoyer coucher hors de chez elle. Cependant comment faire ? après tout ce qu'elle devoit à *M. Alworthy* , pouvoit-elle lui refuser un logement qu'il avoit droit de regarder comme le fien propre ?

Ce digne gentilhomme , au contraire de bien d'autres , avoit pour coûtume , quand il rendoit fervice à quelqu'un , de chercher toujours un prétexte qui diminuât le prix de fes bienfaits. Il ne donnoit pas , il prêtoit , il payoit , aux malheureux ; fes expreffions enfin diminuoient la valeur ou le prix de ce que fes mains répandoient ; & le plus cher de tous fes foins , étoit de foulager un indigent de la honte , ou du poids de la reconnoiffance ,

Lorsqu'il avoit constitué une rente de 50 livres sterlin , au profit de Madame *Miller* , il avoit eu soin de lui dire , que c'étoit à condition (en l'avertissant six mois d'avance) d'avoir le premier Appartement chez elle , lorsqu'il viendrait en ville. Mais , son voyage , cette fois-ci , se trouvoit si précipité , que n'ayant pas eu le tems de prévenir Madame *Miller* , il avoit eu soin d'ajouter dans sa lettre , qu'il ne comptoit sur ces appartemens, *qu'au cas qu'ils ne fussent point occupés.*

Mais , si M. *Alworthy* étoit aussi délicat que généreux , Madame *Miller* étoit aussi désintéressée que reconnoissante. La compagnie vit bientôt son inquiétude ; on la força d'en dire la raison.

Eh , Madame , lui dit *Jones* , dès qu'elle l'eut déclarée , de quoi vous chagrinez-vous. Mon appartement, au premier signe , n'est-il pas à votre service ? Et , pouvez-vous douter que mon ami *Nightingale* , & votre fille , ne soient pas dans les mêmes dispositions ? Son nouveau

logement est encore à lui, nous irons y demeurer tous trois.

Cette proposition, qui ne pouvoit manquer d'être acceptée, rétablit le calme dans l'esprit de Madame *Miller*, ajouta encore à sa gratitude envers notre Héros; & le déménagement fut fixé au lendemain matin. Le reste du jour se passa dans la joie, si l'on en excepte les inquiétudes secrètes de l'ami *Jones*, à qui l'arrivée de M. *Blifil*, avec son oncle, étoit d'un très-mauvais augure. Ajoutons à ceci, que Mlle *Honora*, qui avoit promis la veille de lui apporter des nouvelles de ce qu'elle auroit pu découvrir, lui avoit manqué de parole.

Il est pourtant vrai, que dans la situation où il sçavoit sa Maîtresse, il n'avoit presque aucun espoir de recevoir de ses nouvelles: mais l'impatience de revoir *Honora* n'étoit pas moins vive que s'il en eût espéré une lettre, & un rendez-vous de la part de *Sophie*. Tel est l'amour! souvent, à travers les horreurs du désespoir même;

tout lui paroît vraisemblable. Ainsi que le César d'Addisson, les Alpes & les Pyrennées semblent s'applanir sous ses pas !

Lassé d'attendre & d'espérer, notre Héros, incapable de cacher plus longtems sa peine, étoit remonté dans son appartement, lorsqu'on lui apporta enfin une longue lettre dont nous ne transcrivons que la substance.

MONSIEUR,

J'aurois certainement rempli ma promesse, si Mylady ne m'en avoit pas empêchée : mais vous sçavez, que chacun doit songer à ses propres intérêts, & les miens sont d'obéir à ma nouvelle maîtresse, dont j'ai tout lieu d'être contente. Je vous respecte trop, & vous crois trop galant homme, pour croire que vous le trouviez mauvais, ni pour chercher à faire tort à une pauvre fille, qui n'osoit pas se flatter, avant hier, d'être si avantageusement placée. Daignez donc, je vous en supplie, Monsieur,

garder le secret sur tout ce que j'ai pu vous dire. Je fais les vœux les plus ardens pour votre prospérité, & je ne doute pas que vous ne réussissiez enfin avec Madame Sophie. Mais, quant à moi, il ne m'est plus possible de vous rendre aucuns services, étant sous les ordres d'une autre personne, & point du tout maîtresse de suivre mon inclination. Je vous supplie, encore un coup, de ne rien dire du passé, & de me croire,

MONSIEUR,

Jusqu'à la mort,
 Votre très-humble Servante,
 HONORA BLACKMORE.

Notre Héros, quoique d'abord fâché de cette lettre, fut pourtant l'instant après bien-aïse que *Lady Bellaſton* eût retiré chez elle le seul témoin d'un commerce qu'il avoit tant d'intérêt de cacher à *Sophie*.

Il n'en craignoit pourtant pas moins le reſſentiment de cette Dame, plus encore pour ſon amante,

que pour lui-même. Mais, tandis qu'il s'occupoit de ces terreurs, qu'il ne croyoit que trop fondées, la fortune qui jusqu'alors s'étoit plû à traverser ses amours avec la seule personne qu'il eût jamais véritablement aimée, lui tendoit un nouveau piège, qui probablement devoit mettre fin à ses prétentions sur *Sophie*.

C H A P I T R E X.

Désintéressement de JONES.

M Adame *Miller* avoit pour amie, une femme nommée *Mistris Hunt*, qui avoit souvent vû notre Héros dans la maison. Elle avoit environ trente ans, car elle en avouoit vingt-six; & quoiqu'un peu replette, sa taille & son visage avoient encore dequoi plaire. Veuve d'un vieux Marchand, qui l'avoit épousée fort jeune, & avec qui elle avoit fort bien vécu pen-

tant douze à treize ans, sa vertu s'étoit enfin vuë recompensée par la mort du bon-homme, & par une fortune assez considérable dont il l'avoit laissée maîtresse. La première année de son veuvage, qu'elle avoit passée très-décemment, alloit expirer, lorsque son tempérament & sa religion l'ayant avertie qu'il lui falloit un nouvel époux suivant son cœur, elle écrivit tout franchement ce billet à M. Jones.

MONSIEUR,

Mes yeux vous ont déjà dit, sans doute, que vous ne m'étiez pas indifférent : mais ni mon cœur ni ma main ne vous l'eussent jamais avoué, si les Dames chez qui vous demeurez ne m'eussent pas dit cent fois que la bonté de votre caractère surpassoit encore les charmes de votre figure. J'ai sçû d'elles, également avec bien du plaisir, que ma personne, ainsi que ma façon de penser, n'avoient rien de désagréable à vos yeux. Ma fortune suffit pour rendre deux personnes heureuses,

heureuses , mais je ne puis l'être sans vous. Je sens ce que dira le monde ; mais , si je n'avois pas plus d'amour que de crainte de sa censure , je ne me croirois pas digne de vous. Il n'est qu'un seul obstacle qui m'arrête : je sçais que vous êtes en intrigue avec une femme d'un haut rang. Si vous croyez mes offres dignes d'obtenir ce sacrifice , je suis à vous ; au cas contraire , oubliez ma foiblesse , & que ceci reste pour jamais secret entre nous.

ARABELLA HUNT.

Cette lecture troubla violemment notre Héros. Sa fortune étoit au plus bas ; la source qui remplissoit tous ses besoins étoit tarie. De tous les bienfaits qu'il avoit reçûs de *Lady Bellaston* , il lui restoit à peine cinq *Guinées* ; & le matin même , un créancier étoit venu l'importuner pour le double. Sa maitresse chérie étoit rentrée au pouvoir de son pere , & il n'avoit plus d'espoir de l'en revoir jamais affranchie. De se résoudre à vou-

loir vivre aux dépens du peu de fortune qu'elle pouvoit avoir, indépendante de M. *Western*, c'est ce dont la délicatesse de son amour & de son ambition ne pouvoit soutenir la pensée. L'Établissement que lui offroit Madame *Hunt* étoit très-convenable, & il n'avoit rien à reprocher à sa personne : après *Sophie*, cette femme étoit même une de celles qui lui plaisoit le plus. Toutes ces réflexions se présentant à la fois, étoient bien capables d'ébranler & de troubler l'ame la plus ferme.... Mais l'idée d'abandonner *Sophie*, & d'épouser une autre qu'elle, venoit au même instant détruire toutes ses résolutions. Cependant, que pouvoit-il espérer ? Pouvoit-elle jamais être à lui ? N'étoit-ce pas manquer à tout ce qu'il croyoit lui devoir, que de l'entretenir dans une passion, dont l'issuë ne pouvoit qu'être funeste ? N'étoit-il pas plus généreux, d'être plus son ami que son Amant ? Cet éclair d'héroïsme l'avoit ébloui au point, qu'il étoit

prêt à devenir infidèle , par principe de probité. Mais ce que ce sentiment avoit de raffiné ne pouvoit tenir longtems contre la voix de la Nature , qui crioit dans son cœur qu'une telle amitié ne pouvoit jamais éclater qu'en trahissant l'amour.

Cette dernière réflexion l'emporta: il prit la plume , & répondit à Madame *Hunt* , comme nous l'allons voir.

MADAME ,

Si pour vous mériter il ne faloit qu'un sacrifice tel que celui que vous exigez de moi , pourrois-je balancer un instant ? Non , Madame , je suis même assez sincère pour vous avouer que mon cœur est dès à présent libre de tout engagement de cette espèce. Mais , je serois peu digne de l'idée que vous avez conçue de mon caractère , si je vous cachois qu'un autre objet aussi aimable que vertueux occupe , & sans doute occupera toujours ce même cœur. Dieu me garde

D'être assez peu reconnoissant de vos bontés , pour vous offrir la main d'un homme qui ne seroit pas tout à vous. Je préférerois la misère la plus extrême aux remords dont je serois sans doute déchiré. Non , Madame , dût mon Amante être forcée d'épouser un autre que moi , j'attendrois pour vous offrir mon cœur que la moindre impression de mon premier amour en fût totalement effacée. Soyez sûre de votre secret , ainsi que des sentimens respectueux de

*Votre très-obligé, très-reconnoissant, & très-humble
Serviteur, T. JONES.*

Dès que notre Héros eut écrit & envoyé cette lettre, il courut à son Secrétaire, en tira le manchon de Sophie, & le baïsa mille fois, avec encore plus de plaisir que n'en ressent un Irlandois, qui enlève une jeune héritière de 50 mille livres sterlin,

 G H A P I T R E X I.

Découverte faite par PARTRIDGE.

TAndis que notre Héros s'ap-
plaudissoit de ce qu'il venoit
de faire, *Partridge* (suivant sa coù-
tume ordinaire, quand il apportoit
de bonnes nouvelles) entra tout
dansant dans la chambre.

Son Maître l'avoit envoyé le
matin en ville, pour tâcher, soit
par les gens de *Lady Bellaston* ;
soit par d'autres, de découvrir en
quel endroit logeoit *Sophie*.... j'ai
déniché l'oiseau, s'écrioit *Partrid-*
ge ! nous sçavons enfin à quoi nous
en tenir ! J'ai rencontré *George* ,
Monsieur, j'ai reconnu le Garde-
chasse dans la ruë : il est venu à
Londre, avec les gens de *M. West-*
tern. Malgré le nombre d'années,
depuis que je l'ai perdu de vuë, je
l'eusse démêlé parmi cent mille au-
tres Chrétiens : sa barbe noire, sa

taille, sa marche, tout enfin me
Peût fait reconnoître. Sa mémoire
n'est pas si fidelle; il lui a fallu bien
du tems pour se rappeler mon vi-
sage.... Eh bien, interrompit *Jo-*
nes ? quelles sont donc tes nouvel-
les ? & qu'as-tu à m'apprendre de
ma *Sophie* ?....

Vous le sçavez bientôt, Mon-
sieur, répondit *Partridge* : je suis
venu, j'ai accouru de toutes mes
forces.... vous êtes si impatient,
Monsieur, que vous annuleriez vo-
lontiers l'infinif en faveur de l'im-
pératif. Je vous disois donc, que
George avoit peine à me reconnoître..... que le Ciel te confonde !
s'écria notre Héros : parle - moi
donc de *Sophie* ?....

Oh ! Monsieur, par rapport à
Madame *Sophie*, je n'ai rien à vous
en dire, que le peu que j'en sçais.

J'allois même vous en instruire,
& vous le sçauriez certainement
déjà, si vous ne m'aviez pas inter-
rompu. Mais, si vous vous fâchez,
vous allez me troubler au point
que je ne répons plus de ma mé-

moire. Je ne vous vis jamais si en colere depuis le jour que nous partîmes d'*Upton* : colere dont je me refouviendrai, duffai-je vivre mille ans & plus.... fort bien ! dit *Jones* : mais acheve donc , si tu n'as pas résolu de me faire damner... A Dieu ne plaife ! répondit *Partridge* , il m'en a déjà trop cuit ; & je m'en fouviendrai encore plus d'un jour... Eh bien ? le Garde-chasse , disoistu ? s'écria notre Héros... eh bien , Monsieur , comme je vous le disois tout-à-l'heure , il fut très-long-tems à se rappeler mes traits : on a tous les ans douze mois , *non sum qualis eram* : j'ai eu bien de la peine , j'ai effuyé bien des chagrins , & rien ne change plus un homme. J'ai lû même , quelque part , que l'inquiétude avoit changé dans une feule nuit le poil d'un homme , du blanc au noir. Quoiqu'il en soit , il m'a pourtant enfin reconnu , je vous l'affiure : car nous sommes de même âge , & nous avons jadis été à la même Ecole ; *George* étoit même un grand lourdaut , mais peu

importe, chacun dans ce monde fait son rôle comme il peut ; mais dans mille ans d'ici, tout cela reviendra au même, & certainement..... mais, Monsieur, où en étois-je ? ah ! doucement, je me le rappelle... nous ne nous sommes donc pas plutôt reconnus, qu'après nous être bien embrassés & frappés dans la main, nous nous sommes tous deux trouvés d'avis d'aller boire un pot de bière. Ah ! Monsieur, quelle bière ! c'étoit en vérité la meilleure de tout Londres..... patience, Monsieur, m'y voilà ! car, à peine vous ai-je nommé, à peine lui ai-je dit que nous étions venus ici ensemble, qu'il a demandé un autre pot de bière, en jurant qu'il vouloit boire à votre santé : aussi l'a-t-il buë de si bon cœur, que j'étois enchanté, ravi, transporté des sentimens de sa reconnoissance, & de son amitié pour vous ! aussi, ai-je prétendu payer mon pot à mon tour, & nous l'avons bû à votre santé ; après quoi, je me suis dé-

pêché d'accourir à la maison pour vous dire ces bonnes nouvelles.

Quelles nouvelles ? s'écria le désespéré *Jones* ; tu ne m'as pas encore dit un seul mot de *Sophie* ?.. miséricorde ! je l'avois presque oublié , Monsieur. Oh ! nous avons beaucoup parlé d'elle , & *George* m'a tout dit. Il m'a même appris, que *M. Blifil* arrive ici pour l'épouser. Il fera fort bien de se presser , ai-je répondu sur le champ , sans quoi je connois quelqu'un qui lui damera le pion. N'est-ce pas une pitié , mon cher *George* , ai-je dit au Garde-chasse , que ce quelqu'un ne puisse pas l'avoir ? car il n'est pas de femme dans le monde qu'il aime autant qu'elle ; & ce n'est pourtant pas pour son argent ! car , je sçais certaine Dame , d'une bien autre qualité , & bien plus riche que *Sophie* , qui est si amoureuse de ce quelqu'un , qu'elle le suit partout nuit & jour.

Ici notre Héros s'emporta contre *Partridge* , pour avoir , disoit-il , trahi son secret.

Ah ! Monsieur , s'écria le pauvre homme , je n'ai nommé personne. D'ailleurs , je puis vous assurer que *George* est votre plus fidèle ami , & voudroit voir *M. Blifil* au D..... Que dis - je ? il voudroit , dit - il , trouver au péril de sa vie , l'occasion de vous servir ; & je vous suis caution , qu'il le feroit de tout son cœur..... Moi , vous trahir ! non , non , Monsieur ; après moi , vous n'avez pas de plus fidèle ami que *George* , ni personne plus prêt à tout hasarder pour vous.

Et tu dis donc , répondit notre Héros un peu moins couroucé , que cet homme qui m'aime tant , demeure en même maison que *Sophie* ?

Oui , Monsieur , dans la même , dans la même maison ! il est au nombre des domestiques , & très-bien habillé , ma foi.

En ce cas , dit *Jones* , crois-tu qu'il veuille m'obliger assez , pour remettre une Lettre à *Sophie* ?

Voilà le nœud ! s'écria *Partridge* : que je suis bête de n'y

avoir pas pensé !.... mais , cela vaut fait , Monsieur ; & à notre premiere rencontre , je vous en répons corps pour corps.

En ce cas , lui dit *Jones* , laissez-moi maintenant ; je vais écrire une Lettre , que tu lui remettras demain matin : car , je suppose que tu sçais où le retrouver ?

Oh , qu'oui ! je le retrouverai , laissez-moi faire : point d'inquiétude là-dessus ; la bierre est trop bonne dans cet endroit , pour qu'il n'y retourne pas souvent.

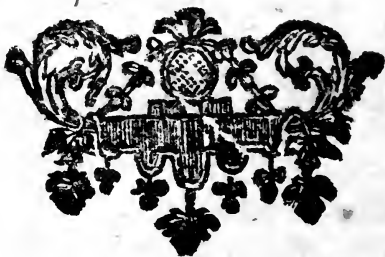
Ainsi , tu ne sçais donc pas en quelle ruë loge *Sophie* ? s'écria notre Héros.

Ah , que si , je le sçais , lui dit *Partridge*. Quel est le nom de cette ruë ? lui cria *Jones*. Le nom , Monsieur ? attendez.... ce n'est pas loin d'ici..... je ne le sçais pas bien au juste , car il ne me l'a pas dit.... & je ne l'ai pas demandé , de crainte qu'il ne soupçonnât quelque chose... mais , encore un coup , laissez-moi faire. Je suis trop malin pour qu'il m'échappe , comptez là-dessus.

Oh, tu es en effet étrangement ma-
lin ! répliqua *Jones* allons ,
pourvû que tu le sois assez pour le
rencontrer demain à la taverne ,
& qu'il soit assez mon ami pour
remettre ma Lettre , je suis trop
satisfait.

Notre Héros , après avoir con-
gédié le subtil *Partridge* , se mit à
écrire sa lettre. Nous le laissons
dans cette occupation , pour finir
ce Volume.

Fin du Tome troisiéme.



T A B L E

DES CHAPITRES

Du troisiéme Volume.

LIVRE TREIZIÉME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

E *Xtrait d'invocation*, pag. 1

CHAPITRE II.

Jones à Londre, 6

CHAPITRE III.

*Projet de Madame Fitz-Patrick. Sa
visite à Lady Bellaston*, 12

CHAPITRE IV.

Visites, 18

CHAPITRE V.

Avanture de Jones dans son nouvel appartement , 24

CHAPITRE VI.

Evénemens du déjeûné. Observations sur l'éducation des Filles , 38

CHAPITRE VII.

Jones au Bal , 50

CHAPITRE VIII.

Scène douloureuse , 64

CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent , 75

CHAPITRE X.

Qui , quoique court , peut être attendrissant , 81

CHAPITRE XI.

Surprise pour le Lecteur , 87

CHAPITRE XII.

Conclusion du treizième Livre , 104

 LIVRE QUATORZIÈME.

 Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

L *Etres, & autres Matieres gal-*
lantes, 109

CHAPITRE II.

Matieres diverses, 124

CHAPITRE III.

Qui plaira, à ce qu'on espere, aux
jennes gens de l'un & l'autre sexe,
 133

CHAPITRE IV.

Histoire abrégée de Madame Miller,
 140

CHAPITRE V.

Scène intéressante, 146

CHAPITRE VI.

Entrevuë de Messieurs Jones & Nightingale , 154

CHAPITRE VII.

Entrevuë de M. Jones, & du pere de M. Nightingale. Arrivée d'un nouveau Personnage , 166

CHAPITRE VIII.

Eyénemens surprénans , 174

CHAPITRE IX.

Conclusion de ce Livre , 179

LIVRE QUINZIÈME.

Dans lequel le progrès de l'Histoire n'est que d'environ deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Noir complot contre Sophie ; 181

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Suites du complot contre Sophie,
188

CHAPITRE III.

Que l'éloquence d'une femme est quelquefois dangereuse !
198

CHAPITRE IV.

Fait pour intéresser & pour surprendre,
203

CHAPITRE V.

Par quel moyen M. Western étoit parvenu à découvrir l'azile de Sophie,
219

CHAPITRE VI.

Nouvelles infortunes de Jones, 229

CHAPITRE VII.

Court, & moins tumultueux, 239

CHAPITRE VIII.

Lettres galantes, de différens genres,
243

CHAPITRE IX.

Faits, & Observations, 257

CHAPITRE X.

Désintéressement de Jones, 263

CHAPITRE XI.

Découverte faite par Partridge, 269

Fin de la Table du Tome III.

HISTOIRE

DE

TOM JONES.

THE HISTORY

OF

HISTORICAL

AND

TOPOGRAPHICAL

HISTOIRE

DE

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

DE M. FIELDING.

Par M. D. L. P.

ENRICHIE D'ESTAMPES

dessinées par M. GRAVELOT.

TOME QUATRIÈME.



A LONDRE,

Chez JEAN NOURSE.

1750.

HISTORICAL

DE

LOUISIANA

GENERAL

STATUTES

OF

THE

STATE

OF

LOUISIANA

AND

CHAPTERS

RELATIVE TO THE

REVENUE



L'ENFANT TROUVÉ,
OU
HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE SEIZIÈME.

Contenant l'espace de cinq jours.

CHAPITRE PREMIER.

Visite peu amusante pour M. WESTERN. Afflictions de SOPHIE.

M

Onsieur *Western*, en arrivant à Londres, avoit mis pied à terre dans *Piccadilly*, à la première Hôtellerie qu'il avoit rencontrée, & y avoit laissé

Tome IV.

A

2
ses chevaux, pour aller s'établir lui-même dans un logement que son hôte lui avoit procuré, attendant *Hide-Parck*.

C'est là que *Sophie*, en descendant du fiacre qui l'avoit amenée de chez *Lady Bellaſton*, demanda à se retirer dans la chambre qui lui étoit destinée; proposition qui fut si fort du goût du pere, qu'il se hâta de l'y conduire lui-même.

Leur conversation ne fut pas longue ce jour là. Il lui apprit seulement, que *M. Blifil* devant arriver au premier jour pour l'épouser, il la prioit de se disposer à obéir enfin de bonne grace à la volonté de son pere; à quoi *Sophie* ayant répondu par un refus un peu plus formel que jamais, le pétulant *Western*, après mille malédictions, & autant de sermens de l'y contraindre, dût-il y employer la force, ferma la porte de l'appartement sur elle, & en emporta la clef dans sa poche.

Tandis que la triste *Sophie*, abandonnée à elle-même, se livroit à

Pamertume de ses réflexions , son pere vuidoit tranquillement sa bouteille avec le Ministre *Supple* & l'hôte chez qui il avoit laissé son équipage. Ce dernier lui avoit plû ; & le mettoit au fait du trait actuel de Londres ; il n'étoit pas possible , suivant M. *Western* , qu'un homme qui logeoit les chevaux des plus grands Seigneurs de la Nation, n'en sçût pas beaucoup plus qu'un autre.

Dans cette agréable société , M. *Western*, très-content de lui-même , passa la soirée & une bonne partie du lendemain , sans qu'il arrivât rien digne d'être inféré dans cette Histoire. Pendant tout ce tems-là , notre *Sophie* demeura seule : son pere , qui avoit juré qu'elle ne sortiroit de sa prison que pour épouser *Blifil* , ne consentoit d'en ouvrir la porte que pour lui donner à manger , & ne le permettoit qu'en sa présence.

Le surlendemain de son arrivée , tandis qu'il déjeunoit avec son Ministre , un domestique vint annoncer un gentilhomme qui demandoit à lui parler.

Un Gentilhomme ! s'écria *Western*, eh qui diantre est-ce donc ? Va docteur, va voir qui c'est : M. *Blifil* ne peut encore être arrivé.... Descend, va vite, & sache ce qu'il me veut.

Le Docteur lui apprit, en rentrant, qu'un homme bien mis, avec une cocarde à son chapeau, & ressemblant fort à un Officier, disoit avoir des affaires particulières, qu'il ne pouvoit communiquer qu'à M. *Western* seul.

Un Officier ! s'écria encore plus haut le pere de *Sophie* ; qu'est-ce qu'un homme de cette robe peut avoir à démêler avec moi ? Si c'est un billet de route, ou de logement, je ne suis pas ici *juge de paix* ; mon pouvoir est limité dans l'étendue de mon ressort..... Qu'il monte cependant, puisqu'il veut absolument me parler.

Un Cavalier de très-bonne mine fut alors introduit, qui après avoir demandé la grace de pouvoir dire un mot en particulier à M. *Western*, lui parla en ces termes,

C'est de la part de *Mylord Fellamar*, Monsieur, que j'ai l'honneur de vous saluer : mais, mon message après ce qui se passa l'autre soir entre vous, ne doit sans doute pas vous étonner.

Mylord, qui ? s'écria *Western*, je n'entendis jamais ce nom-là.

Mylord Fellamar, lui dit l'Officier, est disposé à tout imputer à l'effet du vin ; & le moindre aveu de votre part suffira pour le satisfaire. Les tendres sentimens qu'il a voués à votre aimable fille, ne lui permettent point de vous regarder avec des yeux ennemis ; & M. *Western* est l'homme de la terre avec lequel il voudroit le moins avoir un affront à vanger. C'est un bonheur en vérité pour tous les deux, que le courage de *Mylord* ait déjà assez éclaté pour lui permettre de laisser dans l'oubli la façon dont vous le traitâtes. Ce qu'il exige, seulement, est un simple aveu de votre faute, en ma présence... Le moindre mot finira tout. Vous le verrez même, dès

tantôt, vous rendre ses devoirs ; & il n'aspire qu'après le moment fortuné de pouvoir se présenter, de votre aveu, à Madame votre fille, en qualité d'amant.

Je n'entens pas trop bien tout ce que vous me dites, répondit *Western*... J'imagine pourtant, puisqu'il s'agit de ma fille, qu'il est question d'un *Lord* dont *Lady Belaston*, ma cousine, m'a parlé. Si c'est cela. . . . Présentez mes devoirs à *Mylord* ; & dites-lui, que ma fille est promise à un autre. Peut-être, répliqua le Gentilhomme, que Monsieur n'est pas suffisamment instruit de la grandeur de l'alliance que j'ai l'honneur de lui proposer. Je ne crois pas, du moins, qu'un Seigneur aussi puissant & aussi illustre....

Ecoutez Monsieur, interrompit *Western*, il faut vous parler franchement ; ma fille est en effet promise : mais dût-elle ne pas l'être, rien ne pourroit m'engager à prendre un *Lord* pour gendre : je les déteste tous, & ne veux aucune

accointance avec eux.

Monfieur , lui dit l'Officier , fi telle eft votre derniere réfolution , j'ai ordre de vous dire , que *My-lord* attend le plaifir de vous voir ce matin dans *Hide-Park*.

Vous pouvez lui dire , de ma part , répondit *Western* , que j'ai trop d'affaires pour m'aller promener ; & que je ne fors pas aujourd'hui de chez moi.

Monfieur , lui dit l'autre , vous êtes furement trop galant homme pour me charger férieufement d'une pareille réponfe. On ne dira jamais de vous , qu'après avoir infulté un Pair du Royaume , vous lui ayez refusé fatisfaction. La tendrefle de *My-lord* pour votre fille , lui faifoit défirer ardemment que cette aventure fe terminât à l'amiable ; mais , dès qu'il ne peut plus vous regarder comme un pere , fon honneur ne lui permet pas de paffer fous filence l'indigne traitement que vous ofâtes lui offrir.

Moi ! s'écria *Western*... C'est un un mensonge atroce : De ma vie , je ne lui offris rien. A iiij

L'Officier ne fit , à ceci , qu'une réponse très laconique , mais accompagnée de quelques remontrances manuelles , dont M. *Western* ne sentit pas plutôt tout le poids , que ce digne Seigneur de Paroisse commença à parcourir très-lestement tous les coins de sa chambre , en beuglant aussi haut que s'il eût désiré d'avoir toute la maison pour témoin de son agilité.

Le Ministre , qui achevoit de déjeuner , accourut aux clameurs de son maître. Juste Ciel ! Juste Ciel ! Monsieur , de quoi donc s'agit-il ?... De quoi il s'agit ? répondit *Western* , d'un assassin sans doute , qui en veut à la fois à ma vie & à mon argent..... Regarde ce baton , qu'il tient encore à la main !..... Il m'assommoit avec.... Tandis que je lui parlois poliment....

Comment M. , lui dit froidement le Capitaine , ne m'avez-vous pas donné un démenti ?

Non , sur mon honneur !.... Je ne le crois pas , dis-je , j'ai seulement nié d'avoir insulté *Mylord*....

Mais je n'ai jamais prétendu dire ; que *vous aviez menti....* & vous n'eussiez pas dû fraper un homme désarmé. Si j'eusse eu un bâton pareil au tien je t'eusse frotté les oreilles de la bonne maniere.... Viens , descens dans la cour ; laisse-m'en prendre un , si tu l'oses , & nous verrons beau jeu.

Je vois , Monsieur, lui dit l'Officier , que vous n'étiez pas digne de la peine que j'ai prise ; & je vais rendre compte de vos sentimens à *Mylord....* Je suis fâché de m'être sali les mains avec vous.

Il sortit , en achevant ce tendre adieu , tandis que M. *Western* , à qui la colere , peut-être la politique , sembloit avoir interdit la parole , se faisoit tenir par son Ministre.

Cependant , la pauvre *Sophie* ; qui du fond de sa prison avoit entendu les hurlemens de son pere , se tuoit de fraper des pieds & des mains , & de crier pour que l'on vînt à elle. On l'entendit enfin ; & *Western* effrayé des accens doulou-

reux de notre Héroïne , oubliant tout à coup son injure , vola à l'appartement de sa fille.

Elle étoit à demi morte , lorsqu'il entra. Cependant , à la vuë de son pere , elle ramassa toutes ses forces , se traîna jusqu'à lui , lui ferra les mains , & lui cria d'une voix entrecoupée , ô mon pere ! ô mon cher & très-aimé pere !... ayez pitié de mes terreurs... n'êtes-vous point blessé ?

Non , non , s'écria *Western* , le mal n'est pas grand. Le coquin croyoit m'en avoir fait davantage : mais , les loix sont là ; il s'en repentira , je t'en répons !... Eh de grace , dit-elle , apprenez-moi donc ce que c'est ? Quel est le malheureux qui a osé vous insulter ?

J'ignore son nom , répondit *Western* ; c'est un de ces aigrefins , que nous payons je crois pour nous battre : mais il me le rendra bien , si tant est qu'il ait quelque chose à perdre !

Mais , encore un coup , lui dit *Sophie* , daignez du moins m'apprendre le sujet de la querelle ?

Belle demande ! C'est toi-même. Ai-je jamais eu d'affaires , de querelles , de chagrins , que pour toi ?.. Ah *Sophie* ! c'est à toi seule que je dois toutes mes infortunes..... Tu feras enfin mourir ton pauvre Pere !..... Un *Lord* , que le Ciel confonde , & dont le D..... sçait le nom mieux que moi , s'avise de t'aimer ; & , parce que je ne veux pas de lui pour gendre , le bourreau m'envoie un cartel !.... Allons , *Sophie* , sois bonne fille , & mets fin aux peines de ton pere ; allons , consens à mon bonheur , en épousant celui que mon cœur t'a destiné : il fera ici dans deux jours ; promets-moi seulement de l'épouser dès qu'il sera venu , tu me rendras le plus heureux des hommes : chevaux , bijoux , carrosse , tu n'as qu'à demander , tu n'as qu'à souhaiter , la moitié de mon bien est à toi dès aujourd'hui... Que dis-je ? tout est à toi , si tu le veux !

Mon pere me permettra-t-il , dit en soupirant *Sophie* , de lui parler un instant ?

En doutes-tu , ma fille ? répondit *Western* ; ne sçais-tu pas , que mon plus grand plaisir est de t'entendre ? Parle , mon cher enfant ! j'espere t'entendre , toute ma vie , avec plaisir. O ma *Sophie* ! tu ne sçais pas , tu ne soupçonnes pas combien je t'aime ; non , tu ne le sçais pas : aurois-tu quitté ton pauvre pere , qui n'a d'autre joye , d'autre consolation dans la vie , que celle de voir , d'entendre , & d'aimer sa petite *Sophie* ?

A ces mots , les yeux du bonhomme étoient couverts de larmes ; & *Sophie* , en essuyant les siennes , répondit ainsi :

Je connois toute la tendresse que mon pere a pour moi ; le Ciel m'est témoin de celle que je ressens pour lui ! & la seule crainte de me voir forcée de passer dans les bras de cet homme , a pu m'arracher à ceux d'un pere que j'aime assez passionnément pour sacrifier ma vie à sa félicité. Que dis-je ? j'ai plus fait encore ! j'ai voulu forcer mon cœur , j'ai voulu le contrain-

dre à se plier à vos désirs ; j'étois presque déterminée à affronter le sort le plus affreux que je connoisse , pour marquer mon obéissance au plus tendre des peres. Mais, c'est à quoi tous mes efforts n'ont pû ni ne pourront jamais me résoudre... Ici , M. *Western* commença à froncer le sourcil ; ses yeux s'enflammerent , & sa bouche alloit tonner contre sa fille , lorsque *Sophie* qui s'en apperçut , le supplia de daigner l'entendre encore un moment.

Si la vie de mon pere , dit-elle , si sa santé , si sa félicité réelle est attachée à quelque prix , & que mon sang puisse seul le payer, parlez , Monsieur , me voilà prête , je m'expose à tout , j'affronte tout pour garantir une tête si chère!..... Oui , malgré l'horreur que m'inspire le plus détesté des Amans..... Oui , pour sauver mon pere , je consentirois même d'épouser *Blefil*.... Mais....

Je t'ai déjà dit , interrompit *Western* , que mon bonheur & ma

vie font attachés à ton obéissance.... Voi donc si tu veux conserver ton pere.... Je suis désespéré, je meurs enfin, si tu n'as point pitié de moi.

Se peut-il, lui dit-elle, en le regardant tendrement, que les vœux d'un si bon pere n'ayent d'autre but que de me rendre misérable?... Moi! s'écria *Western*, non tous mes vœux font pour te rendre heureuse. Est-il rien que je ne donnasse, pour te voir au comble du bonheur?...

Souffrez donc, interrompit *Sophie*, souffrez donc que je sçache, souffrez donc que je sente en quoi consiste ce bonheur que vous me souhaitez. S'il est vrai que l'opinion seule fasse notre félicité, quel sera donc mon sort lorsque je me croirai la plus infortunée des femmes?

Il vaut bien mieux te croire telle, lui dit le pere, que de l'être en effet en épousant l'indigne vagabond que tu aimes.

Si vous daignez vous en fier à

moi, lui dit *Sophie*, je jure partout ce qu'il y a de plus sacré, de ne jamais épouser ni lui, ni tout autre, sans votre consentement. Laissez-moi consacrer ma vie uniquement à vous servir & à vous plaire; souffrez, que je sois encore votre chère *Sophie*, & que ma seule affaire, & que mes seuls plaisirs, soient de faire les vôtres.

Non, *Sophie*, répondit *Western*, on ne me trompe pas ainsi: ta tante auroit droit alors de penser ce qu'elle ne pense déjà que trop de moi. Non *Sophie*, encore un coup, présume un peu mieux de ton pere; crois qu'il connoît assez le monde, pour ne jamais compter sur la parole d'une femme en toute affaire où il sera question d'un homme.

Eh, par-où, s'écria *Sophie*, par-où donc ai-je mérité, de la part de mon pere, une pareille défiance? Lui manquai-je jamais dans mes promesses? Et depuis le berceau, ne m'a-t'il pas toujours vu sincere?

Tout cela peut être ; cria *Western* en se levant , mais je veux , & je prétens être obéï ; & tu l'épouferas , dusses-tu périr le lendemain. Ces mots , accompagnés d'un Dictionnaire entier de sermens , d'injures , & d'imprécations , épouvantèrent tellement *Sophie* , qu'elle tomba presque sans sentiment , dans un fauteuil.

Western , craignant d'être attendri par ce spectacle , se hâta de sortir de la chambre , dont il emporta la clef ; & revint trouver son Ministre.

C H A P I T R E I I .

Petite consolation pour SOPHIE.

LA Maîtresse de la maison , où logeoit *M. Western* , avoit déjà conçu d'étranges idées de ses hôtes. Cependant , comme on l'avoit assurée que ce Gentilhomme étoit puissamment riche , & qu'elle tiroit

un prix exorbitant de ses chambres, elle crut devoir fermer les yeux sur tout ce qui la choquoit; & qui plus est, se taire. La prison de *Sophie* ne laissoit pourtant pas de l'inquiéter: ce que sa servante lui avoit appris du caractère doux & affable de notre Héroïne, intéressoit tous les cœurs pour elle; mais les vrais intérêts de l'Hôteffe ne lui permettoient que de la plaindre.

Quoique *Sophie* ne mangeât presque rien, on la servoit pourtant régulièrement. Malgré tout le courroux de son pere, quelque chose qu'elle eût désirée, quelque prix que la chose eût dû coûter, *Sophie* eût été dans l'instant satisfaite. *Western*, quoiqu'entêté, quoique bizarre, aimoit, ou plutôt adoroit sa fille; & l'espoir de lui procurer le plus léger plaisir, en étoit toujours un véritablement sensible pour cet homme singulier.

L'heure du dîner arrivée, *Western*, qui avoit juré de ne confier à personne la clef de l'appartement de *Sophie*, accompagna *George* (le

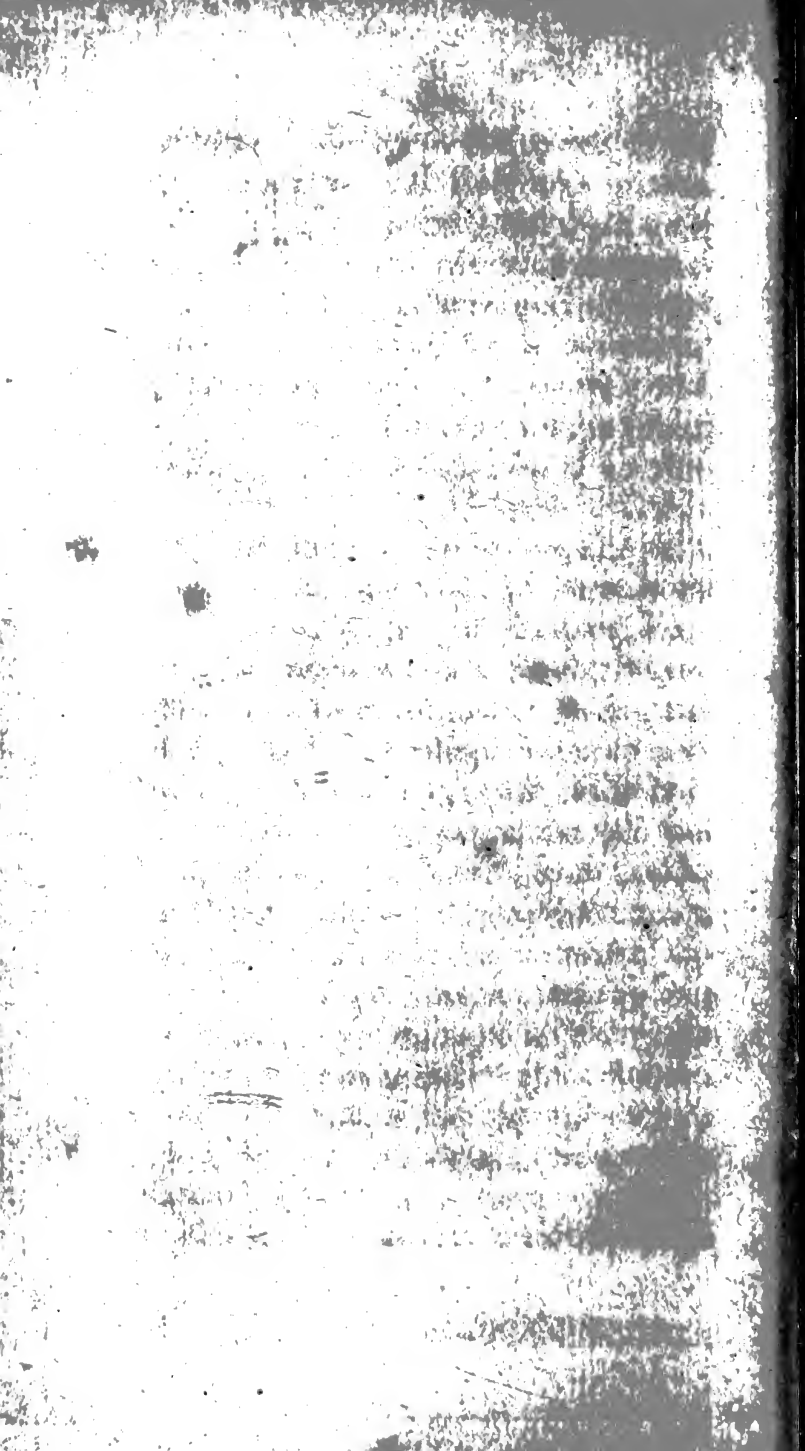
Garde Chasse) qui lui portoit un poulet rôti , & l'attendit à la porte.

George , en mettant le plat sur la table , faifit l'occasion de présenter ses respects à sa jeune maîtresse , qu'il n'avoit pas vuë depuis longtems , & la pria instamment de ne pas , à son ordinaire , renvoyer la volaille entiere à la cuisine. J'ai sçu , dit-il , Madame , que vous n'avez rien mangé depuis deux jours ; goutez les œufs dont ce poulet est farci ; je sçais que vous les aimez , j'espère que vous en ferez contente.

Quoique la douleur ne produise pas toujours les mêmes effets sur toutes les personnes , comme sur une Veuve , par exemple , à qui elle aiguise l'apetit beaucoup plus que ne feroit l'air des plaines de *Bansted* ou de *Salisbury* : il est pourtant vrai , quoiqu'en pense le vulgaire , qu'une douleur réellement extrême , après s'être bien exalée , n'est pas tout-à-fait insensible à la faim.

Sophie en fournit une preuve :





personne n'eût peut-être jamais lieu (si l'on pèse bien sa position) d'être plus affligé qu'elle. Elle se détermina pourtant, sans y penser, si l'on veut, à dépecer sa volaille ; & ne fut pas peu étonnée d'en voir tomber une lettre, contenant ce qui suit.

MADAME,

Si j'étois moins pénétré de vos malheurs, je tâcherois, non pas de vous peindre les miens, mais de vous exprimer l'état horrible de mon ame, en apprenant par Honora tout ce que vous avez souffert. Mais, si la sensibilité seule peut concevoir l'idée des maux que peut ressentir un cœur tendre, mon aimable Sophie n'a pas besoin d'être mieux informée de l'amertume de mes peines. Est-il rien sur la terre qui puisse ajouter à mon supplice, lorsque je vous sçais malheureuse ? Oui, ma Sophie, c'est de sçavoir que je n'en puis accuser que moi même ; c'est d'avoir à m'imputer toute l'horreur de votre destinée ! Peut-être osai-je ici trop

présumer de moi - même ; mais , qui peut m'envier un déplorable avantage, qui me coûte si cher ! Pardonnez donc , belle Sophie , à un sentiment si gracieux ; pardonnez donc au tendre intérêt qui m'enhardit à vous demander si mes conseils , mon secours, ma présence , mon absence , ma mort même , peuvent être utiles à ma Sophie , & soulager ses maux ? Pourrois-je , hélas , jamais payer tout ce que je lui coûte ! Les vœux les plus ardens , la tendresse la plus pure , la soumission la plus respectueuse , tout enfin ce que l'amour peut inspirer de sentimens dignes d'un objet adorable , peut-il indemniser Sophie du sacrifice qu'elle feroit à ma félicité ? Ah ! S'il étoit possible qu'elle daignât s'en contenter, fuyez, fuyez , cher objet que j'adore , accourez dans des bras toujours ouverts pour vous recevoir & vous protéger : seule , ou suivie de l'opulence même , ma Sophie m'est également chère ; je possède avec elle tous les trésors de l'Univers !

Si votre prudence ordinaire juge

*que mon ardeur m'emporte trop loin ;
 si ce sacrifice vous paroît trop grand ;
 s'il n'est aucun moyen de vous ren-
 dre la paix , & de calmer le courroux
 d'un pere , que de renoncer à moi
 pour jamais , chassez de votre cœur
 l'ombre même de la pitié ; oubliez ,
 effacez de votre souvenir un malheu-
 reux , qui n'est déjà que trop coupable.
 Croyez que votre bonheur m'est
 mille fois plus précieux que le mien
 même ; que c'est mon cœur qui vous
 le dit , que c'est mon cœur qui vous le
 jure ! Mon premier desir (eh pourquoi
 la fortune ne le rempliroit elle pas ?)
 Mon premier desir, dis-je, fut de vous
 voir toujours , & de vous voir tou-
 jours heureuse : Celui qui m'occupe
 aujourd'hui , est d'apprendre bientôt
 que vous le soyez en effet. Mais , rien
 ne peut égaler mon supplice , lorsque
 je me reproche que vous avez pu souf-
 frir un instant pour celui qui sera toute
 sa vie &c.*

THOMAS JONES.

Nous nous dispensons, sans scrupule,
 de rendre compte au Lecteur,

des sentimens de *Sophie* à la lecture de cette lettre , nous ne lui dirons pas même combien de fois elle la relut : nous augurons assez bien de lui , pour laisser ce détail à son imagination. La réponse de notre Héroïne , paroîtra peut-être un de ces jours ; pour aujourd'hui , cela n'est pas possible , & cela par une seule raison : c'est que la pauvre fille n'avoit ni plume , ni encre , ni papier.

Le soir , tandis qu'elle réfléchissoit à loisir sur cette Lettre , un bruit assez aigu vint tout à coup frapper son oreille & interrompre ses méditations. L'une des voix qui composoient ce *duo* discordant , étoit fort de la connoissance de *Sophie*. Il falut écouter longtems l'autre , pour reconnoître l'organe de la tante *Western* , qui ayant appris par un Domestique le logement de son cher frere , venoit d'arriver chez lui.

Nous allons , par conséquent , prendre maintenant congé de *Sophie* , & suivant notre politesse or-

dinaire , tenir quelques instans compagnie à Madame *Western*.

C H A P I T R E I I I .

S O P H I E hors de prison.

M On sieur *Western* & le Ministre *Supple* , (l'Hôte étant occupé ailleurs) fumoient tranquillement leur pipe , lorsque l'on annonça l'arrivée de Madame *Western*. Le pere de *Sophie* , grand observateur du cérémonial , & surtout envers sa sœur , qu'il respectoit malgré lui-même , se hâta de courir au-devant d'elle.

En vérité , dit-elle , en se jettant dans un large fauteuil , il n'est plus possible de voyager dans ce Royaume ! les sots Actes de notre Parlement , ont achevé de rendre les chemins impraticables..... mais , mon frere , par quel hazard vous êtes-vous fouré dans cet odieux logement ? jamais homme de con-

dition ne mit certainement le pied ici!...

Ma foi, je n'en sçais rien, répondit *Western* : c'est l'Hôte de mes chevaux qui me l'a enseigné : je l'ai crû assez faulxé avec les Seigneurs, pour sçavoir où ils logent.

Fort bien ! lui dit sa sœur. Et ma nièce, que m'en direz-vous ? auriez-vous déjà rendu vos devoirs à *Mylady Bellaston* ?

Oh qu'oui, répondit le vieux Gentilhomme ; & votre nièce est en sureté. Elle est là-haut dans sa chambre.

Comment, mon frere ! ma nièce est dans la maison, dites-vous ? elle ignore donc mon arrivée.

Qui diantre le lui auroit dit ? répliqua *Western*, j'ai la clef de son appartement dans ma poche. Je l'ai enlevée de chez notre cousine, dès le premier soir de mon arrivée ; & depuis ce tems, je puis répondre d'elle comme d'un renard dans un sac.

Juste Ciel, qu'entends-je ! s'écria la sœur : je me doutois bien que

que vous eussiez fait quelque sottise ; & j'aurois bien dû m'y attendre..... quoi ! ne m'aviez-vous pas promis d'employer les voyes de la douceur & de la politesse ? N'est-ce pas votre brutalité qui a déjà forcé ma pauvre nièce de quitter le Pays ? vous prétendez donc l'obliger à saisir l'occasion de prendre encore une fois la fuite ?....

Brrr ! s'écria le vieux Gentilhomme , en jettant sa pipe dans le feu , ne nous y voilà-t-il pas encore ? quand je m'attends à des louanges , j'éprouve encore votre censure.

Comment , mon frere ! lui dit aigrement la Dame , avez-vous jamais pû penser que j'approuvasse l'emprisonnement de ma nièce ? ne vous ai-je pas répété cent fois , que dans un Pays libre , les femmes ne sont point assujéties au pouvoir arbitraire d'un pere , ou d'un mari ?.... nous sommes libres comme vous , Monsieur ; & plutôt au Ciel , que vous fussiez aussi digne de cette liberté. Si vous prétendez

que je reste encore quelques momens dans ce respectable Hôtel, que je vous reconnoisse encore dans le monde pour mon parent, ou que je me mêle encore des affaires de votre famille, rendez tout-à-l'heure la liberté à ma nièce.

Madame *Western*, le dos au feu, une main derriere elle, & l'autre roulant une prise de tabac dans ses doigts, avoit un air si redoutable, en prononçant cette sentence, que jamais *Thalestris*, à la tête des Amazones, n'inspira peut-être plus de terreur. Aussi Monsieur son frere, qui n'étoit point du tout préparé à ce choc, en fut-il si ébranlé, que jettant tout à coup la clef sur la table.... Tenez, dit-il, Madame, faites-en tout ce qu'il vous plaira : je voulois seulement garder *Sophie* jusqu'à l'arrivée de *Blifil*, qui ne peut tarder longtems. S'il arrive quelque chose qui vous déplaîse, je m'en lave les mains.

Je répons de tout, sur ma vie, s'écria Madame *Western*. Je ne m'en

gage pourtant ici , qu'à une condition expresse : ne vous mêlez de rien , confiez aveuglément cette affaire à mes soins , fans quoi je pars. Si ces préliminaires sont ratifiés par mon frere , je tenterai de préserver l'honneur de sa famille ; au cas contraire , je persiste dans l'exacte neutralité.

Souffrez , Monsieur , dit le Ministre *Supple* , en s'inclinant profondément , que je vous supplie d'en croire Madame : la douceur produit souvent plus d'effets que la menace... Quoi ! s'écria le vieux Gentilhomme , tu t'en mêles aussi ?..... ose encore dire un mot , & j'en te chasse pour jamais.

Eh si ! mon frere , lui dit la Dame ; est-ce ainsi que vous respectez le clergé ? M. *Supple* est un homme sensé , dont vous devriez suivre les conseils ; & surtout , dans cette occasion , la terre entière fera de son avis. Mais , j'attends une réponse finale & catégorique à mes propositions. Abandonnez votre fille à ma conduite ; ou chargez-

vous-en pour jamais ; & que je n'entende plus parler ni de vous , ni de votre famille.

Eh de grace , Monsieur ! s'écria *Supple* , daignez agréer ma médiation.....

Qui diantre en a besoin ? cria *Western* à tuë tête ; la clef n'est-elle pas sur la table ? qui l'empêche de la prendre , & de faire à la mode ?

Non , mon frere , répondit la Dame , j'insiste sur la formalité : je veux qu'elle me soit remise, avec la ratification des articles stipulés.

Eh bien , je vous la donne..... prenez-la..... la voilà ! s'écria *Western*. Ai-je jamais craint de vous confier ma fille ? n'a-t-elle pas déjà vécu des années entieres avec vous ?

Plût au Ciel ! répondit la tante ; qu'elle ne m'eût jamais quittée : tout ceci ne seroit sûrement pas arrivé.

Oh , sans doute ! s'écria *Western*, je suis toujours le seul blâmable.

Mais oui , vous l'êtes , lui dit-

elle, je vous l'ai toujours dit, & je vous le dirai toujours. J'espere pourtant, que vous deviendrez plus docile; & que l'expérience du passé, vous apprendra à ne point détruire, par vos bévuës, tout ce que la sagesse de mes précautions a pû concerter d'avantageux pour vous. En vérité, mon frere, vous n'êtes pas fait pour ces fortes de négociations: votre systême de politique est défectueux en tous points. J'insiste donc, encore un coup, sur la promesse que j'exige..... allons parlez; & surtout songez bien au passé!....

Que prétendez-vous, s'écria *Western* en jurant, que je vous dise encore? je crois, Dieu me pardonne, que vous feriez damner le D.....

Courage, mon frere! lui dit la Dame, vous voilà retombé dans vos louables habitudes..... il n'est plus possible de converser avec vous. J'en appelle à M. *Supple*, homme aussi prudent qu'équitable. Qu'il dise, si mes propos ont de quoi

vous fâcher.... mais vous avez une tête si dure.....

Eh , Madame , dit le pauvre Ministre, de grace n'irritez point Monsieur !

Qu'appellez-vous, irriter ? dit vivement Madame *Western*..... j'aperçois , mon ami , que vous êtes aussi sot que lui. Mais , allons mon frere , puisque vous vous en fiez à moi , je veux bien encore entreprendre de ramener ma nièce à son devoir. Ah , que les affaires sont bien confiées dans les mains des hommes ! la tête d'une femme en vaut mille des vôtres.

A ces mots , Madame *Western* ayant appelé un domestique , se fit accompagner à l'appartement de *Sophie*.

Dès qu'elle fut partie , & que son frere eut soigneusement fermé la porte , il soulagea son cœur , en la maudissant à son aise , sans s'oublier lui-même , pour s'être mis en tête de songer à hériter d'elle.... il faut pourtant patienter encore , dit-il , en se radoucissant : ce se-

roit pitié de tout perdre , après avoir si longtems souffert : la bégueule ne peut vivre toujours , & je sçais que son testament est en ma faveur.

Le Ministre approuva , & loua fort cette résolution ; & M. *Western* , qui dans la joye ou dans la douleur , avoit pour coûtume de boire une bouteille de plus , ne tarda pas à s'en trouver si bien , que son cœur étoit déjà purgé de tout ferment de colére ou de haine , lorsque Madame *Western* entra dans la chambre avec *Sophie*. Notre jeune Héroïne avoit sa *cape* & son petit chapeau.... je l'eméne à mon logement , dit la tante ; car en vérité , mon frere , ces appartemens ne sont pas dignes d'être habités par des Êtres pensans.

Tout comme il vous plaira , Madame , répondit *Western* : elle ne peut être en meilleures mains ; & le Ministre , s'il me rend justice , vous certifiera , que pendant votre absence , je vous ai reconnuë cin-

quante fois, pour le meilleur cœur du monde.

Oh, oui! Madame, s'écria M. *Supple*, c'est ce que je suis prêt d'affirmer.

Vous conviendrez, mon frere; répondit Madame *Western*, que je vous ai toujours rendu la même justice. Mais, avouez aussi, que vous êtes souvent un peu trop emporté? Il est vrai, pourtant, qu'après quelques instans de réflexion, je connois peu d'hommes plus raisonnables.

Eh bien, ma sœur, puisque vous pensez ainsi, répondit le bon Gentilhomme, je bois à vous de tout mon cœur. Je suis quelquefois un peu vif, j'en conviens; mais je n'ai pas de fiel. *Sophie*, sois bonne fille, & si tu veux que je t'aime, obéis en tout à ta tante.

Je ne doute point d'elle, répondit la tante: ma nièce a déjà devant les yeux l'exemple de sa cousine *Henriette*, qui s'est irrévocablement perdue pour avoir négligé mes conseils... A propos, mon fre-

re ! Devineriez-vous bien , qui est arrivé chez vous le jour de votre départ pour Londres ? Cet impudent , cet odieux faquin , avec son nom Irlandois.... Ce *Fitz-Patrick* ! qui a si indignement trompé *Henriette*. Il est entré , sans se faire annoncer , sans quoi je l'eusse fait éconduire : il m'a même , pour ainsi dire , forcée d'entendre sur le compte de sa femme une longue & mauvaise histoire , où je n'ai pu rien comprendre. Mais , ma réponse fut courte : Je lui remis la lettre qu'elle m'a écrite , & le chargeai de la réponse. J'imagine que ce pied-plat va chercher à nous déterrer ici : mais je vous prie de le congédier , car je ne prétens pas le voir.

Ni moi non plus , répondit *Western* , n'en craignez rien. Je n'autorise pas ainsi la défobéissance des filles. Bien en a pris à ce drôle-là , que je n'aye pas été à la maison : je l'aurois , morbleu , fait jeter par les fenêtres.... Tu vois , *Sophie* , ce qu'entraîne la défobéissance !....

Eh, mon frere, interrompit la tante, pourquoi insulter mal-à-propos *Sophie*? L'exemple est dans votre famille: pourquoi ces répétitions odieuses? Laissez-moi, encore un coup, le soin de tout ceci. Allons, allons, point de rancune, ma sœur, j'y consens, répondit *Western*.

La tante, heureusement pour *Sophie*, termina cette nouvelle contestation, en demandant des chaises à porteurs. Je dis, heureusement, car le frere & la sœur alloient sans doute recommencer sur nouveaux frais. Le sexe seul, & l'éducation, avoient mis entr'eux quelque différence; du reste, tous deux étoient entiers & entêtés, tous deux aimoient passionnément *Sophie*, & tous deux se méprisoient souverainement.



 C H A P I T R E I V.

JONES reçoit des nouvelles de *SOPHIE*. Il va à la Comédie avec *Madame MILLER*, & *PARTRIDGE*.

L'Arrivée de *George*, le Garde-Chasse, à *Londre*, & les services qu'il avoit promis de rendre à son ancien protecteur, con-
soloient fort notre Héros. Ce fut, en effet, par son moyen qu'il reçut la lettre suivante, que *Sophie* remise en liberté lui avoit écrite dès le soir même de la délivrance qu'elle devoit à *Madame Western*.

MONSIEUR,

Comme votre sincérité ne peut m'être suspecte, je crois vous obliger en vous apprenant que l'arrivée de ma tante a mis fin à une partie de mes souffrances : je suis du moins avec

B vj

elle , & je jouis de la liberté. Il est vrai , qu'elle m'a fait promettre de n'avoir aucun commerce avec qui que ce soit , sans son consentement ; & que j'ai juré de garder inviolablement cette promesse. On ne m'a pourtant pas expressément défendu d'écrire , mais je ne sens pas moins que c'est un oubli dont je ne puis me prévaloir. Ainsi , Monsieur , si je manque aujourd'hui à la foi promise , c'est pour vous avertir que je ne puis désormais continuer de recevoir vos lettres , encore moins y répondre , sans en faire part à ma Tante. Toutes promesses sont sacrées pour moi , & comprennent tout ce que je sens qu'elles doivent raisonnablement sous-entendre : cette déclaration , si vous la pesez bien , pourra peut-être adoucir dans votre esprit ce que ma résolution vous paroîtra avoir de trop austère. Mais pourquoi cherchai-je à vous consoler ainsi ? Quoique très-résoluë à ne pas me conformer , sur certains points , aux désirs de mon pere , il n'est pourtant pas moins vrai que je ne m'engagerai jamais ailleurs , sans son consente-

ment. La fermeté de ma résolution ;
 & la certitude que je vous en donne ,
 doit donc vous faire abandonner un
 espoir , dont la fortune (peut-être)
 a rendu le succès impossible. Songez ,
 Monsieur , que votre propre intérêt
 l'exige ; que c'est le seul moyen de
 vous réconcilier avec M. Alworthy ;
 & que , s'il le faut même , j'ose vous
 en prier. Le hazard m'a renduë votre
 obligée , & vos intentions probable-
 ment encore plus. La fortune nous
 sera peut-être un jour moins contrai-
 re qu'aujourd'hui. Croyez , pourtant ,
 que je penserai toujours sur votre
 compte conformément à votre mérite ,
 & que je suis véritablement ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-
 obligée Servante ,
 SOPHIE WESTERN.

P. S. Encore un coup , ne m'écri-
 vez plus , je vous prie.... du moins ,
 quant à présent. Et recevez ceci , dont
 je n'ai pas besoin , & que je sçais

vous devoir être maintenant utile. Mais , ne sçachez gré (je vous en conjure !) de cette bagatelle , qu'à la fortune qui l'avoit déjà fait tomber dans vos mains.*

Un enfant eût mis moins de tems à épeller cette lettre , que notre Héros à la lire. Les sentimens qu'elle fit naître en lui, étoient mêlés de joie & de douleur : il ressentoit , en un mot , tout ce que sent un honnête homme , qui en lisant le Testament de son intime ami, s'y trouve gratifié d'un legs considérable. Il crut pourtant, toutes réflexions faites , avoir plutôt droit de se réjouir que de s'affliger. Le Lecteur est peut-être même étonné , qu'il eût ici trouvé matière à s'affliger : mais le Lecteur n'est peut-être pas aussi amoureux que l'étoit le pauvre *Jones* ; & l'amour est une maladie, dont les symptômes , ainsi que ceux de la con-

* Ceci s'entend , sans doute , du billet de banque de 100 livres sterling.

Somption ; flattent très-rarement le malade.

Ce qui le combloit de joie , c'est que sa maîtresse, après avoir recouvré sa liberté , étoit maintenant avec une femme dont le commerce étoit infiniment moins dur que celui de *M. Western*. Un motif de consolation encore plus sensible pour lui , naissoit de la promesse que lui faisoit *Sophie* de ne jamais consentir à recevoir la main d'un autre. Car quelque désintéressée qu'il crût sa passion , & quelque généreuses que fussent ses offres dans la lettre qu'il avoit écrite , nous n'en croyons pas moins de bonne foi que l'ami *Jones* eût été très-fâché d'apprendre qu'un autre eût épousé *Sophie* , quelque avantageuse que cette alliance eût dû être pour elle. Un degré si raffiné d'amour *Platonique* , & si totalement détaché des sens , est un don que le Ciel n'accorde guères qu'aux femmes. J'en connois, du moins, qui se vantent de le posséder.

M. Jones , après avoir employé

trois grandes heures à lire & à baiser la lettre , se trouva disposé à remplir une promesse qu'il avoit déjà faite plus d'une fois à Madame Miller : c'étoit de l'accompagner à la Comédie , avec la plus jeune de ses filles , & M. Partridge , qu'on avoit jugé à propos de mettre de la partie.

Notre Héros , qui étoit de bonne humeur , s'apprêtoit à jouir de la surprise & des critiques de Partridge , dont il n'attendoit que ce pur & simple sentiment de la nature , que l'art rectifie quelquefois , mais qu'il gâte encore plus souvent.

M. Jones , Madame Miller , la jeune Betsy , & Partridge , ne furent pas plutôt placés au premier rang de la première galerie , que ce dernier débuta par crier tout haut , qu'il n'avoit jamais vu une plus belle maison.

Dès que la symphonie fut commencée , je ne conçois pas , dit-il , que tant de Musiciens jouent ensemble sans se faire détonner l'un l'autre !

A la vuë du moucheur de chandelle , voyez ! voyez , Madame ! s'écria-t-il , en parlant à Madame *Miller* , n'est-ce pas là le vrai portrait de celui qui est dans nos Livres de prieres , avant l'office de *la Conjuratiou des poudres* ? Eh pourquoi donc tant de chandelles ? Hélas ! ajouta-t-il , en soupirant , une pauvre famille en auroit largement pour toute l'année.

Aussitôt que la Pièce commença , (c'étoit *HAMLET* * *Prince de Danemarck* ,) *Partridge* fut tout yeux & tout oreilles. Ce ne fut qu'à l'arrivée du Spectre qu'il retrouva sa langue , pour demander à *Jones* , qui étoit cet homme si étrangement habillé ? J'ai vu , ajouta-t'il , quelque peinture en tapifferie , ou ailleurs , qui ressemble à cela. Est-ce bien une armure qu'il a sur le corps ? Cela doit être bien lourd ! C'est un revenant , lui dit assez crûment *Jones*. Bon ! dit *Partridge* , en af-

* Tragédie de *Shakespeare*. Théâtre Anglois , tom. 2 .

fectant un sourire , tâchez , tâchez de me persuader celui-là ? Ce n'est pas que j'en ai jamais vû ; mais celui-ci , à mon gré , n'en a pas du tout l'air. Non , non , Monsieur , les *Esprits* ne reviennent pas dans cet équipage.

On le laissa dans son erreur ; qui réjouît fort tout leur voisinage , jusqu'à la scène entre *Hamlet* & le Spectre. *Partridge* alors , frappé des attitudes naturelles de M. *Garrick* , * se laissa tout à coup convaincre de ce qu'il venoit de nier l'instant auparavant à son Maître , & commença à trembler de façon , que ses genoux se frapotent fréquemment l'un l'autre.

Qu'as-tu donc ? lui dit notre Héros ; ce guerrier , que tu vois sur le Théâtre , te fait-il peur ?

O là ! Monsieur , lui dit *Partridge* , je vois maintenant que vous aviez raison... Je ne crains

* Excellent Acteur Anglois , surtout dans le rôle d'*Hamlet*.

pourtant rien : je sçais que ce n'est qu'une Comédie.... Et d'ailleurs, si c'étoit en effet un revenant, quel mal pourroit-il faire de si loin, & parmi tant de monde ?... Au reste, si j'ai eu quelque peur, je ne suis du moins pas le seul.

Qui, qui, s'écria *Jones*, ose-tu regarder ici comme aussi poltron que toi ?

Poltron tant qu'il vous plaira, dit *Partridge* : mais si ce petit homme sur le Théâtre, n'est pas véritablement effrayé, je n'ai jamais connu la crainte.... Oui, oui, *suis-moi*, dit-il ? Oh ! Je t'en souhaite ; au diantre qui s'y fie !... Miséricorde ! le petit homme le suit ? Ah, quelle témérité !... qu'il t'en arrive ce qu'on voudra, c'est toi qui l'as voulu... Je te suivrois ? moi !... Je suivrois plutôt le D.... Mais, c'est peut-être lui-même : car il prend, dit-on, la figure qu'il veut.... Ah ! les voilà revenus.... *Arrête ici !* dit-il encore ? Il n'a parbleu été déjà que trop loin.... & plus loin que je n'irois pour tout le Domaine d'Angleterre.

Jones voulut alors parler. . . .
 Chut ! chut ! s'écria *Partridge* :
 mon cher Monsieur, laissez-moi , je
 vous prie , l'entendre.....

Pendant toute la tirade du *Spec-*
tre , *Partridge* fut à peindre : les
 yeux fixés alternativement sur l'om-
 bre & sur *Hamlet* , le corps trem-
 blant , & la bouche béante , il ex-
 primoit successivement toutes les
 passions dont le Prince de *Danne-*
marc étoit agité.

L'acte fini Ma foi *Partridge* ,
 dit notre Héros , tu surpASSES mon
 attente. Tu jouis du spectacle mieux
 que je ne t'en croyois capable.

Raillez, raillez, Monsieur, répon-
 dit *Partridge* : si le D..... même ne
 vous fait pas peur, je n'en puis mais :
 quant à moi , je ne rougis pas de
 le craindre. Je sens pourtant , que
 tout ceci n'est pas naturel ; ce n'est
 pas non plus le fantôme qui m'é-
 pouvante , j'ai bien vû à la fin que
 c'étoit un grand homme déguisé
 comme cela. Mais , quand j'ai vû
 trembler le petit homme , j'avoue
 que la vérité de sa terreur m'a saisi,

& que j'ai un peu tremblé à mon tour.

Et penfes-tu , s'écria *Jones* , que ce petit homme étoit réellement éffrayé ?

Comment , Monsieur ? lui dit *Partridge* , n'avez-vous pas remarqué vous-même , quand le *revenant* lui a dit qu'il étoit fon pere , & comment il avoit été affaffiné dans le jardin , n'avez-vous pas remarqué , dis-je , comme fa frayeur s'est dissipée par degrés , & comme fa crainte s'est changée en douleur ?.... Hélas ! il m'en feroit arrivé autant en pareil cas.... Mais , silence ! Ciel ! quel bruit est-ce là ?... le voilà revenu.... Oh bien , quoique je fçache que tout ceci n'est pas vrai , je ne voudrois pourtant pas être auffi près d'eux , que tous ceux que j'y vois. Oui , oui , s'écria-t-il , (en voyant *Hamlet* tirer fon épée du foureau) tu peux faire le brave... A quoi fert une épée contre les gens de l'autre monde ?

Pendant le fecond acte , *Partridge* fut affez tranquile , & admira

beaucoup la richesse des habillemens. Il ne put pourtant s'empêcher, en observant la contenance du Roi *Claudius*, de s'écrier, que les physionomies sont trompeuses ! qui croiroit, en voyant l'air de probité de cet homme-là, que c'est un assassin ? *Nulla fronti fides !*

Il demanda ensuite à *Jones*, si le Spectre reviendroit encore ? mais notre Héros, qui vouloit jouir de sa surprise, se contenta de lui répondre que peut-être le verroit-on bientôt paroître & disparaître, en un clin d'œil, comme un trait de feu.

Partridge, quoique intérieurement pénétré d'horreur, attendit pourtant ce moment avec impatience. Dès qu'il vit paroître le phantôme... Le voilà ! le voilà Monsieur, s'écria-t-il tout haut. Eh bien, lui dit *Jones*, le petit homme te paroîtroit-il épouvanté ? Peut-être autant que vous me le croyez, répondit *Partridge*. Mais, est-on maître de cela. Pour moi, je ne voudrois pas être où est maintenant, comment l'appellez-

vous ? M. *Hamlet* , pour tous les biens du monde.... Mais , ô Ciel ! qu'est devenu l'*Esprit* ? Je crois , Dieu me pardonne , l'avoir vû fondre ou s'abîmer sous la terre! ... Ma foi , tu as bien vû , lui dit *Jones*. Eh bien , à la bonne heure , répondit *Partridge* ; je suis bien sûr que ce n'est qu'un jeu ; & d'ailleurs , si cela n'étoit pas , Madame *Miller* ne riroit pas de si bon cœur.

Pour vous , Monsieur , l'enfer même en personne ne vous feroit pas trembler. . . . Tant pis , tant mieux , mais , voyons , voyons ceci.... Oh ! cela ne m'étonne pas , il est poussé à bout. Mets-la , mets-la en pièces , mon ami... * Si l'infâme eût été ma mere , c'est ainsi que je l'eusse traitée : on ne doit rien à de pareilles marâtres. . . . Oui , va-t'en , va-t'en chienne , Je n'aime pas à te voir.

Notre critique fut passablement sage , jusqu'à la petite Tragédie qu'*Hamlet* fait jouer devant le Roi.

* Il faut avoir lû la Pièce , pour bien goûter tout ceci.

Ceci dérouta *Partridge* ; mais notre Héros ne l'eut pas plutôt mis au fait des projets du jeune Prince , que le Pédagogue commença à s'applaudir de n'avoir jamais versé le sang de son prochain. Puis , se retournant vers Madame *Miller* , ne trouvez-vous pas , lui dit-il , que le Roi a l'air touché ? c'est pourtant un bon Acteur, ajouta-t-il ; & qui fait tout son possible pour le cacher. Je ne voudrois , pas pour le Thrône sur lequel il est assis , avoir une conscience aussi bourelée que la sienne.... Il se fauve ! cela ne m'étonne pas.... Va , tu feras cause que toutes les belles physionomies me seront désormais suspectes.

La scène des Fossoyeurs , attira ensuite les attentions de *Partridge* , qui fut très-surpris du grand nombre de crânes répandus sur le Théâtre.

Ne vois-tu pas , lui dit *Jones* , que cet endroit étoit ci-devant un des plus fameux cimetières de la Ville ? Je ne m'étonne donc plus ,
s'écria

s'écria *Partridge*, d'y voir des revenants. Mais, je ne vis jamais un Fossoyeur plus maladroit. Quand j'étois Clerc de notre Paroisse, j'avois un Sacristain, qui tandis que celui-ci fait une fosse, en eût expédié trois. Ce nigaud se fert de la bêche comme si de sa vie il n'avoit remué la terre.... Oui, oui, chante : tu aimes sans doute mieux cela que le travail....

Monseigneur ! à quel propos, le petit homme va-t-il prendre cette tête ? Il y a, en vérité, des gens bien hardis !... Il paroissoit cependant, tout-à-l'heure, craindre le Spectre. *Nemo omnibus horis sapit.*

Il n'arriva plus rien de remarquable pendant le reste du spectacle, à la fin duquel notre Héros demanda au Pédagogue lequel des Acteurs lui avoit plû davantage ? Belle question ! répondit *Partridge* : Le Roi, apparemment.

En vérité, M. *Partridge*, dit Madame *Miller*, vous n'êtes pas du goût de la Ville entière, dont tous les suffrages sont pour *Ham-*

let , & qu'on regarde comme le meilleur Comédien qui fût jamais. Lui ? s'écria *Partridge* , avec un sourire méprisant, je jouerois, je vous assure , tout aussi bien que lui. Si je voyois un *Esprit* , je ferois tout ce qu'il a fait , & peut-être encore mieux. Vous m'allez peut-être parler de cette conversation avec sa mere , qu'on a tant applaudie ? Eh , quel honnête homme , en pareil cas , vis-à-vis une si méchante mere , n'eût pas dit & fait exactement les mêmes choses ? Je vois bien que vous vous moquez de moi : mais en vérité, Madame , quoique je n'aye jamais été à la Comédie à Londres , j'en ai pourtant vû dans la Province. J'aime le Roi , moi : quoiqu'il parle une fois plus haut que les autres , il prononce distinctement.... Tout le monde peut voir , que c'est un véritable Acteur.

Tandis que Madame *Miller* & *Partridge* étoient occupés de cette conversation , une Dame monta & vint parler à *Jones* : c'étoit Madame *Fitz-Patrick*. Je vous ai vû ,

dit-elle , de la loge où j'étois ; & comme j'ai à vous parler pour affaire qui vous touche essentiellement , venez demain matin... Non, non , (reprit - elle) venez plutôt l'après-midi chez moi , & je vous instruirai de ce qu'il faut que vous sçachiez.

Jones promit de se rendre à l'adresse qu'elle lui indiqua ; & la Dame partit.

C'est ainsi que se terminerent les aventures de la Comédie , où *Partridge* brilla , & plut beaucoup , non seulement à *Jones* & à Madame *Miller* , mais encore à toutes les personnes des environs qui avoient été à portée de l'entendre , & qui l'avoient écouté avec plus d'attention qu'elles n'en avoient accordé aux Acteurs mêmes.

La crainte que lui avoit inspiré le Spectre , l'empêcha de se coucher cette nuit-là ; & il fut , pendant plusieurs autres , des deux ou trois heures avant que de s'endormir , tant son ame avoit été ébranlée par l'illusion du spectacle.

CHAPITRE V.

Où l'Histoire est forcée de rétrograder.

LEs meilleurs peres sont rarement exempts de prédilection pour quelques-uns de leurs enfans : le mérite supérieur n'est même pas communément ce qui la détermine ; mais je crois qu'on ne peut les condamner , lorsque cette supériorité décide & justifie leur choix.

En partant de ce principe , le Lecteur qui ne doit pas trouver mauvais que je regarde comme mes enfans tous les personnages agissans dans cette Histoire , ne doit pas non plus condamner l'inclination particulière que je me sens pour *Sophie* : j'imagine même , que la beauté du caractère de mon enfant chéri , pourra rendre cette foiblesse excusable aux yeux de la Critique même.

C'est ce sentiment de tendresse

particulière , qui ne me permet jamais, fans regret , de perdre long-tems de vuë notre Héroïne. Je me hâterois, par conféquent, de ſçavoir ce qui eſt arrivé à cette aimable créature depuis ſon départ de chez ſon pere , ſi je ne me croyois pas abſolument obligé de rendre une légère viſite à M. *Blifil*.

M. *Western* , dans la confuſion d'idées que les premières nouvelles qu'il avoit reçues de ſa fille avoient excitée dans ſa tête , ayant pris ſur le champ le parti de courir après elle , n'avoit pas du tout ſongé à faire la moindre part de ſa découverte à M. *Blifil*. Ce ne fut qu'à la première Hôtellerie qu'il rencontra ſur la route , que le bonhomme ſ'en ſouvint , & qu'il dépêcha un Courier pour apprendre à *Blifil* , que *Sophie* étoit enfin retrouvée ; & qu'il étoit toujours déterminé à la lui donner pour épouſe , immédiatement à ſon arrivée à Londres , ſi *Blifil* étoit d'avis de l'y ſuivre au reçu de la Lettre qu'il lui écrivait.

Comme l'amour de *Blifil* étoit de nature à ne pouvoir être ralenti que par un grand événement (tel par exemple que la ruine entière de *Sophie*) ce fidèle Amant , quoique bien convaincu d'avoir seul occasionné la fuite de sa Maîtresse, n'en étoit pas plus refroidi pour elle , & ne balança pas un instant à accepter les offres de M. *Western*.

Il est vrai , laissant à part son avarice , qu'il se promettoit , en épousant cette fille , de satisfaire une de ses plus grandes passions , c'est-à-dire , sa haine. Le mariage , suivant lui , étoit également propre à contenter l'amour ou la vengeance ; & certains exemples nous prouvent , que cette opinion est du moins du nombre des probables. A dire le vrai , si nous pouvons partir de la conduite extérieure d'un assez bon nombre de gens mariés les uns envers les autres , nous pourrions peut-être assez vraisemblablement conclure que la plûpart d'entr'eux , en s'associant ensemble , cœur à part ,

pû penser comme le sage *Blifil*.

Il trouva pourtant un obstacle dans son chemin : ce fut de la part de M. *Alworthy*.

Cet homme respectable , à qui on n'avoit pû cacher la fuite de Mlle *Western* , non plus que l'aveuxion qu'elle avoit conçüe pour son neveu , n'avoit pas eu besoin de réfléchir longtems pour sentir qu'on lui en avoit imposé , & pour se repentir d'avoir laissé pousser si loin les choses. Il n'avoit jamais pensé, qu'en fait de mariage , il fût inutile de consulter l'inclination des enfans ; il croyoit , au contraire , que le plus sûr moyen de rendre les deux Parties heureuses, étoit de les laisser présenter à l'Autel par la main de l'amour.

Blifil s'attacha d'abord à dissiper les soupçons que son oncle pouvoit avoir conçûs de sa bonne foi dans tout le cours de cette affaire : ses protestations , ses sermens d'avoir été le premier trompé , déjà fortifiés par les déclarations précédentes de M. *Western* , tranquili-

ferent enfin M. *Alworthy*. Mais ; ce n'étoit point assez. Il falloit amener l'oncle au point de ne pas trouver mauvais que son neveu recommençât de nouveau ses poursuites ; & l'apparence seule des difficultés d'un pareil projet eût suffi pour désespérer tout autre génie moins entreprenant. Mais , sûr de ses talens, ce jeune homme ne connoissoit rien dans la vaste étendue du ressort de la ruse , qu'il pût croire au-dessus de ses forces.

La peinture de sa vive tendresse pour *Sophie* , de l'espoir que la persévérance pourroit peut-être un jour la toucher en sa faveur , fit la matiere de son début. Il demanda en grace , que dans une affaire d'où dépendoit la félicité ou le malheur de sa vie , il lui fût du moins permis de tenter toutes les voyes permises pour s'en procurer le succès. Me préserve le ciel ! s'écrioit-il du ton le plus patétique , de penser seulement à réussir par d'autres moyens. D'ailleurs , Monsieur , ajoutoit-il (en

laissant tomber quelques larmes de commande) si l'événement trompe mon espérance , ne fera-t-il pas toujours tems , Ne ferez-vous pas toujours maître de refuser votre consentement ? Voyez ce que me mande M. *Western* , voyez avec quelle ardeur il désire cette alliance ; les sentimens d'un père peuvent-ils vous être suspects ? Quoi ! voulez-vous que *Jones* , prétendez-vous qu'un scélérat m'enlève une si digne épouse ? & la jeunesse de *Sophie* , est-elle un objet indigne de la charité de M. *Alworthy* ?

Tous ces argumens ne pouvoient manquer d'être fortement secondés par *Tuakum* , qui insista même un peu plus que *Blifil* sur l'obéissance que les enfans doivent en toute occasion à leurs peres. Les mesures que *Blifil* vouloit prendre , ne partoient , selon lui , que des motifs les plus chrétiens. Le pauvre jeune homme (ajouta-t-il avec emphase) n'a parlé qu'en dernier lieu de la charité , & je suis presque convaincu que c'est le premier des motifs qui le guident ! C v

Square, s'il eût été présent, eût sans doute parlé de même, quoique sur un autre ton ; & sa Morale, sur la convenance des choses, auroit eu très-beau jeu : mais le dérangement de sa santé, l'avoit conduit depuis peu aux Eaux de *Bath*.

M. *Alworthy*, quoiqu'avec répugnance, fut enfin forcé de céder aux désirs de son neveu. Je vous accompagnerai à Londres, lui dit-il, où vous ferez maître d'employer tous les moyens décens & convenables pour mériter l'affection de *Sophie*. Je vous déclare, cependant, que je ne consentirai jamais à l'ombre même de la violence ; & qu'elle ne sera jamais votre épouse, que de sa pleine & franche volonté.

C'est ainsi que la tendresse de M. *Alworthy* pour son neveu, mit en cette occasion sa prudence en défaut ; & c'est ainsi, que la meilleure des têtes est quelquefois trahie par la foiblesse du meilleur des cœurs.

Blifil ayant réussi au-delà de ses

espérances, ne songea qu'à hâter l'exécution de ses projets. Rien d'important n'arrêtoit son oncle à la campagne : il l'engagea à partir dès le lendemain ; & ils arrivèrent à Londres, le soir même que M. Jones se réjouissoit si bien à la Comédie aux dépens du bon *Partridge*.

Le lendemain de son arrivée ; M. *Blifil* ne manqua pas d'aller, dès le matin, rendre ses devoirs à M. *Western*, de qui il fut très-bien reçu ; & qui l'assura (un peu plus qu'il ne pouvoit peut-être,) que *Sophie* seroit à lui dans peu de jours. Il ne voulut pas même que le jeune amant retournât chez son oncle, jusqu'à ce qu'il l'eût présenté lui-même à Madame *Western*, sa sœur.



 C H A P I T R E V I.

*Visite de M. WESTERN à sa sœur ,
accompagné de M. BLIFIL.*

LA sage Madame *Western*, étoit occupée à lire à sa nièce un *Traité de la Prudence & de la Politique matrimoniale*, lorsque son frere, & M. *Blifil*, entrèrent brusquement chez elle, sans se faire annoncer. *Sophie*, à la vuë de *Blifil*, frémit, pâlit, & pensa s'évanouir; sa tante, plus aguerrie, se contenta de rougir; & régala M. son frere de cette petite vespérie.

En vérité, Monsieur, je ne vous conçois point ! quoi, la règle des procédés vous sera donc toujours inconnuë ? L'appartement d'autrui ne vous sera donc jamais plus sacré que le vôtre ? & vous croirez, jusqu'à la mort, y pouvoir entrer aussi librement que chez vos manans de Fermiers ?... En quel siècle, en quel

pais les hommes entrèrent-ils jamais
 aussi familièrement, surtout à certai-
 nes heures, dans l'appartement d'une
 femme de condition, sans la moin-
 dre décence, & qui pis est, sans se
 faire annoncer ? Quelle peste
 de chicane, s'écria *Western*, allez-
 vous là me chercher ? ne semble-t'il
 pas que Point de vos brutalités,
 M. s'il vous plaît, interrompit
 brusquement Madame *Western*. . . .
 Vous avez effrayé ma pauvre nièce
 au point qu'elle ne se foutient qu'à
 peine . . . Allez, rentrez dans votre
 cabinet, ma chère, & tâchez de
 vous remettre : j'apperçois que
 vous en avez besoin.

A ces mots, *Sophie*, qui de ses
 jours n'avoit peut-être reçu d'ordre
 plus agréable, se hâta de dispa-
 roître.

Parbleu, ma sœur, lui dit *Wes-*
tern, je crois que vous extrava-
 guiez ? J'amène ici mon futur-gen-
 dre, pour faire sa cour à ma fille ;
 & vous la renvoyez !

Mais, mon frere, répondit-elle,
 il faut être un peu plus qu'extra-

vagant, surtout ſachant la ſituation actuelle des choſes, pour..... J'en demande pardon à M. *Blifil*, mais il ſait ſûrement à qui imputer une réception auffi diſgracieuſe. Quant à moi, il ne ſçauroit douter du plaifir que j'aurai toujours de le voir : mais le bon ſens que je lui connois, ne lui auroit probablement pas permis de ſe préſenter ſi cavalièrement chez des perſonnes à qui l'on doit quelques égards, à moins d'y être ce qu'on appelle forcé par quelqu'un.

Blifil, étourdi de l'apoftrophe, alloit faire ſuccéder une fotte répoſe à de très-fottes révérences, mais M. *Western* lui en épargna l'embarras. Oh, j'ai tort ! ſ'écria-t-il, j'ai tort ſans doute : cela ne peut être douteux, dès que Madame a prononcé !.... Mais enfin, nous ſommes ici : ou faites revenir ma fille, ou ſouffrez que M. *Blifil* aille la voir. C'eſt pour cela qu'il vient à Londres, & nous n'avons plus de tems à perdre.

Doucement, mon frere ! ſ'écria

Madame *Western*, M. *Blifil* ſçait certainement trop ſon monde, après ce qui vient d'arriver, pour prétendre revoir ma nièce ce matin. Les femmes bien nées ſont délicates, on les choque aifément; & les ſens une fois agités ſe calment rarement ſi vite. Si M. *Blifil*, maître d'agir par lui-même, eût d'abord envoyé préſenter ſes devoirs à ma nièce, en lui demandant la permiſſion de la ſaluer cette après-midi, peut-être euſſai-je obtenu d'elle un conſentement de le voir. Mais, c'eſt de quoi je défefpere maintenant.

Je ſuis bien fâché, Madame, lui dit *Blifil*, de ce que l'extrême tendreſſe dont M. *Western* m'honore, & dont je ne croirai jamais être aſſez digne, ait été cauſe.... de ce que..... Eh, Monſieur, interrompit la Dame, vous n'avez pas beſoin d'excuses, ne connoiſſons-nous pas mon frere ?

Je m'embaraffe fort peu qu'on me connoiſſe, répondit *Western*, moitié fâché, moitié interdit;

mais quand prétendez-vous qu'il la voye ? Car enfin , je vous répète encore que c'est pour cela seul qu'il vient à Londres , ainsi que M. *Alworthy*.

Eh bien , mon frere , que M. envoie demander l'heure de ma nièce : j'augure que son message , si l'on en croit mes conseils , pourra être reçu favorablement ; je suis même convaincuë que la visite de Monsieur , dans un tems mieux choisi , pourroit n'être pas refusée... Et moi , je vous dis qu'elle pourroit bien l'être , répondit brusquement *Western* ; je connois mieux le terrain que vous.... Mais il y a des gens qui sçavent toujours tout mieux que d'autres.... Si l'on m'eût laissé faire , *Sophie* seroit encore chez moi.... je ne serois pas fort étonné de la voir encore décamper dès ce soir , car je sçais combien elle déteste..... N'importe , interrompit fort à propos la tante , je prétends que l'on rende à ma nièce tout ce qui lui est dû. Je pense un peu plus que vous à soutenir les droits de

ma famille : *Sophie* y fait & y fera toujours honneur , c'est moi qui vous le dis. Sa conduite ne nous fera point rougir : j'y mettrois ma fortune entiere.... Passez chez moi dans l'après-diné , mon frere , vous me ferez plaisir : j'aurai à vous parler de choses véritablement importantes.... mais il est tard, il faut que je m'habille : M. *Blifil* , ainsi que vous , m'excusera sans doute.... Point de difficulté , répondit *Western* : mais fixez le moment où vous trouverez bon que... Mais , dit-elle , nonchalamment , c'est ce que je ne sçauois trop vous dire... Vous viendrez cette après-midi.... Nous verrons.

Que Diantre faire avec une pareille femme ? s'écria *Western* , en se retournant vers *Blifil*. Je suis plus embarrassé avec elle , qu'un *Basset* avec un vieux lièvre. Attendons , peut-être sera-t-elle tantôt plus traitable.... Je sens toute mon infortune , Monsieur , lui dit le consterné *Blifil* : mais je sens également tout ce que je vous dois !

Il fit alors une profonde révérence à Madame *Western*, qui ne demeura pas en reste ; & nos deux mécontents partirent , *Western* jurant entre ses dents que *Blifil*, quoiqu'il pût arriver , verroit *Sophie* avant le soir.

Si M. *Western* crut avoir à se plaindre de cette visite , M. *Blifil* en étoit encore moins satisfait. Le premier n'en imputoit rien qu'à la mauvaise humeur de sa sœur , & à sa délicatesse ordinaire sur la moindre violation des bienséances ; mais *Blifil* voyoit un peu plus loin. Deux ou trois mots échappés à la Dame , dans le cours de la conversation , avoient suffi pour lui faire soupçonner qu'il se tra-
moit quelque chose d'important contre ses intérêts. On verra bientôt qu'il n'avoit pas tout-à-fait tort.



CHAPITRE VII.

*Conjuration de Lady BELLASTON,
contre JONES.*

L'Amour avoit jetté des racines trop profondes dans le cœur du *Lord Fellamar*, pour que la rusticité de *M. Western* les en eût totalement arrachées. Il est vrai, que dans la première chaleur de son ressentiment, ce jeune *Lord* avoit chargé le Capitaine *Eglane* d'une commission, dont cet Officier avoit un peu excédé les bornes. Il en eût même révoqué l'ordre, si après avoir revû *Lady Bellaston* (l'après-dîné du lendemain qu'il avoit été insulté par *Western*) il avoit pû retrouver le Capitaine. Mais ce dernier avoit été si scrupuleux à remplir ses devoirs, qu'après avoir déterré le logement du pere de *Sophie*, la crainte de manquer son homme l'avoit engagé à passer la

nuît dans un Cabaret, vis-à-vis les fenêtres du pauvre *Western*. *Eglantine* n'avoit, par conséquent, pû recevoir la Lettre par laquelle *Mylord* le prioit de suspendre jusqu'à nouvel ordre l'exécution dont il étoit chargé.

Le lendemain de son projet manqué contre *Sophie*, *Lord Fellamâr*, comme nous l'avons dit, ayant vû l'après-midi *Lady Bellaston*, avoit été si bien instruit par elle du caractère de *M. Western*, que ce Seigneur avoit senti toute l'absurdité du ressentiment qu'il avoit conservé contre le bon Gentilhomme, & surtout attendu la résolution dans laquelle il persistoit encore, de rechercher sa fille par les voyes les plus honorables.

Il fit part de toute la violence de sa passion à *Mylady*; qui, bien loin de l'en détourner, fortifia son espoir, en l'assurant que la famille entière, & le pere de *Sophie* même, lorsqu'il seroit dans un état un peu plus sobre, se trouveroient très-honorés de sa recherche. Le

seul obstacle que je craigne , ajouta-t-elle , ne peut naître que de la part du jeune drôle dont je vous ai déjà parlé, qui, quoique misérable & vagabond , est parvenu je ne sçais trop comment à se faire très-bien vêtir , & à passer pour un quelqu'un..... mais , un pareil ad-verfaire n'est pas digne de vous ; & j'imagine , que sans vous compromettre , il ne seroit pas difficile de le faire enlever & embarquer sur la flotte qui doit partir au premier jour pour *l'Amérique*. J'en ferois d'autant moins de scrupule , que votre amour & l'honneur d'une famille respectable y sont également intéressés ; & que ce malheureux est réellement un libertin , que vous préserverez sans doute d'une fin beaucoup plus déplorable.

Lord Fellamar remercia sincèrement *Mylady* de la part qu'elle vouloit bien prendre à une affaire d'où dépendoit tout le bonheur de sa vie.

Elle lui dit alors , que les inquiétudes qu'elle avoit conçues par sa

cousine , l'avoient engagée à faire faire des recherches pour découvrir le logement de *Tom Jones* ; & que le hazard lui avoit enfin procuré son adresse , qu'elle donna à *Mylord*.

Je ne vois rien , Madame , lui dit-il , après l'avoir remercié de nouveau , qui doit s'opposer au projet que vous me proposez ; & je vous promets même de songer à son exécution. Daignez pourtant , je vous en supplie , vous charger de mes propositions envers la famille de *Sophie* ; je remets tout , & ma fortune même entre vos mains : trop heureux , si je puis me flatter d'obtenir cette aimable fille à ce prix !

Allez , *Mylord* , foyez tranquille , lui dit la Dame , répondez-moi seulement de *Jones* , je vous répons du reste. Songez , surtout , que le tems est cher ; & que vous ne sçauriez trop tôt prévenir les entreprises de cet odieux rival.

Ainsi se termina cette fatale conversation , dont nous verrons

bientôt les suites. Mais , revenons auparavant à Madame *Western*.

Au moment de son arrivée à Londres , elle avoit envoyé faire de très-respectueux complimens à *My lady* ; qui charmée d'un événement aussi heureux dans la circonstance présente, avoit volé chez Madame *Western*, avec toute la vivacité d'une Amante qui croit aller voir ce qu'elle aime. Il étoit , à son gré , beaucoup plus gracieux pour elle d'avoir à traiter avec une femme sensée & au fait du monde , qu'avec un grossier Campagnard , qu'elle honoroit du titre d'*Iroquois*.

Les deux Dames furent, en effet, bientôt d'accord. Le seul nom de *Lord Fellamar* suffisoit pour flatter l'ambition de la *Western* : la vivacité de sa tendresse pour *Sophie* , & la générosité des propositions de ce Seigneur , acheverent d'enchanter la tante , & de la décider en faveur du *Lord*.

Jones , à son tour , fut mis sur le tapis. Les deux Dames déplo-
rèrent également la passion ridi-

cule de notre Héroïne pour un objet si peu digne d'elle ; & Madame *Western* ne manqua pas d'en rejeter toute la faute sur la bêtise de son frere. J'espere pourtant, ajouta-t-elle , que ma nièce , qui réellement a de l'esprit , sacrifiera en faveur d'un Amant tel que *My-lord Fellamar*, une inclination qu'elle n'auroit peut-être jamais surmontée en faveur de M. *Blifil*. Car enfin , il faut rendre justice à *Sophie* , elle a du goût ; & ce M. *Blifil* , entre-nous , est un sot animal , un vrai payfan , ma chere cousine , qui de même que tous nos Gentilshommes Casaniers , n'a rien d'humain , ni de recommandable que sa fortune.

Je ne suis donc plus si surprise , dit *Lady Bellaſton* , de l'attachement de *Sophie* pour M. *Jones*. Il est réellement aimable , & possède , dit-on , des vertus que les hommes prétendent nous être cheres. Croiriez-vous bien ?.... ceci vous fera rire : j'en ris encore moi-même !.... croiriez-vous bien , dis-je , que

que ce petit Monsieur s'est avisé de m'en conter ? rien n'est en vérité si plaisant !.. vous en doutez, n'est-il pas vrai ? tenez , voici de sa prose , & de quoi vous convaincre combien M. *Jones* a les inclinations élevées.

A ces mots *Lady Bellaſton* remit à Madame *Western* la Lettre , par laquelle notre Héros lui faisoit des propositions de mariage ; & que le Lecteur , s'il en a envie , peut relire dans le quinzième Livre de cette Histoire.

Je ſuis en vérité confonduë ! s'écria la *Western* , après avoir lû la Lettre. Voilà , je vous l'avouë , un vrai chef-d'œuvre d'impudence !..... mais , on pourroit faire quelque uſage de cette pièce. Vouddriez-vous me la confier ? Oh ! très-volontiers , s'écria *Lady Bellaſton* : faites-en tout ce qu'il vous plaira. Je ne ferois pourtant pas bien-aïſe que vous la montraſſiez à d'autre qu'à *Sophie* ; & encore faudroit-il que cela vînt à propos.

Ah , cela eſt très-bon ! s'écria

Madame *Western*... mais , revenons à notre amoureux : comment reçûtes-vous sa proposition ? comment le traitâtes-vous ?.... Comme vous eussiez fait , ma chere , répondit en ricanant , *Mylady*. J'ai tâté une fois du mariage , je m'en souviens ; & c'est assez , je pense , pour toute femme raisonnable.

Lady Bellaston ne doutoit pas de l'effet que produiroit cette Lettre , & fortit très-contente d'avoir encore assuré, de ce côté, sa vengeance contre le pauvre *Jones*.

Quelques Lecteurs s'étonneront peut-être , que haïssant également *Sophie* , cette Dame fut si empressée à faire réussir un mariage très-avantageux pour cette jeune personne. Mais , nous les supplions de vouloir bien feuilleter le grand Livre de la Nature ; ils trouveront , vers la dernière page , en caractères assez brouillés , que les femmes , malgré la conduite contraire des meres , tantes , &c. en matière de mariage , pensent réellement que le plus grand des mal-

heurs est de voir leur inclination traversée ; & que jamais la haine ne peut plus efficacement s'exercer contre elles , qu'en renversant de ce côté tout leur espoir. Ils trouveront encore , à peu près au même endroit du Livre , qu'une femme à qui un Amant a été cher jusqu'à un certain point , fera plus de la moitié du chemin pour aller au D..... plutôt que de souffrir que sa rivale soit heureuse dans les bras de son infidèle.

Si ces raisons ne paroissent pas satisfaisantes , nous avouons ingénument que nous n'en connoissons pas d'autres qui aient pû motiver les actions de cette Dame , à moins que nous ne supposions qu'elle se fût vendue secrètement à *Mylord Fellamar* , ce que nous ne voyons cependant pas avoir trop lieu de soupçonner.

C'étoit justement de cette grande affaire que Madame *Western* étoit occupée ; c'étoit dans l'instant même , qu'après une lecture préparatoire , elle se dispoisoit à en par-

ler à sa nièce , que Mrs *Western* & *Blifil* étoient entrés si imprudemment chez elle. De là sa froideur pour *Blifil* , de là son indignation contre son frere , de là enfin l'espèce d'ordre qu'elle lui avoit donné de passer chez elle dans l'après-midi.

C H A P I T R E V I I I .

*Visite de M. JONES à Madame
FITZ-PATRICK,*

NOus avons dit, dans le Chapitre de la Comédie , que Madame *Fitz-Patrick* avoit prié notre Héros de passer chez elle : il sçavoit trop bien vivre pour y manquer. Mais avant que de rendre compte de cette visite , il paroît convenable , suivant notre méthode , de retourner un peu en arriere , pour rendre raison du changement de Madame *Fitz-Patrick* , qui après avoir déménagé exprès pour

se soustraire aux importunités de M. Jones , s'avise maintenant de lui demander une entrevüe .

Cette Dame ayant appris, par *Lady Bellaſton* , que M. *Western* étoit arrivé à Londres , s'étoit hâtée de l'aller voir dans ſon logement de *Picadilly* , & en avoit été aſſez mal reçüe pour n'avoir plus d'envie d'y retourner. De là , un vieux Domestique de Madame *Western* avoit conduit Madame *Fitz-Patrick* chez ſa Maîtreſſe , où elle n'avoit pas été mieux accueillie. Bref , elle étoit revenuë chez elle aſſez bien convaincuë que ſon plan de réconciliation avec ſa famille étoit abſolument avorté , & qu'il falloit renoncer pour jamais à l'eſpoir de ſe réunir avec de tels parens. De ce moment , Madame *Fitz Patrick* ne penſa plus qu'à la vengeance ; & la rencontre de *Jones* , à la Comédie , lui avoit fait naître une idée digne des ſentimens dont ſon ame étoit remplie.

Le Lecteur ſe rappellera, peut-être aiſément , que M. *Fitz-Patrick*,

avant que d'épouser sa femme , à *Bath* , en avoit conté à Madame *Western* ; & que la haine de la tante contre la nièce étoit née de cette rivalité : Madame *Western* n'avoit pû pardonner à la jeune *Henriette* de lui avoir ainsi enlevé un amant, dont elle esperoit bientôt faire un époux.

Fondée sur ce principe , & sur une plus ample connoissance du caractère de sa tante , Madame *Fitz-Patrick* avoit imaginé que la bonne Dame pourroit ne pas être insensible à la tendresse de notre Héros.

Dès qu'il fut arrivé chez elle , après avoir excusé sa conduite passée envers lui , sous différens prétextes assez inutiles à rapporter , Madame *Fitz-Patrick* fit part de son projet à M. *Jones* , & en lui en démontrant la réussite immanquable , lui prouva en même-tems, qu'il devoit renoncer à jamais revoir *Sophie* , s'il étoit assez scrupuleux pour refuser de se servir d'un innocent stratagême qui avoit

déjà si bien réussi à *M. Fitz-Patrick* :

Jones , qui ne le trouvoit pas si innocent , remercia pourtant la Dame de l'intérêt qu'elle daignoit prendre à son infortune. Ce stratagême , lui dit-il , Madame , a pû réussir à *M. Fitz-Patrick* , mais Madame *Western* ignoroit qu'il vous aimât ; ici , il n'en est pas de même : mon amour pour *Sophie* n'est hélas , que trop public ! D'ailleurs , j'ose presque vous assurer , que *Sophie* elle-même ne consentiroit jamais à une trahison de cette espèce : son ame m'est connue ; l'ombre même de la fausseté est un crime à ses yeux.

Cette réponse parut dure à Madame *Fitz-Patrick* ; elle en fut un peu démontée : il est vrai , qu'elle n'étoit pas trop polie de la part de notre Héros. Mais tels sont les amans ! ils ne connoissent point de bornes quand il s'agit de louer leurs maîtresses. *Jones* ne pensoit pas , en louant ainsi l'une des cousines , à quel point il insultoit l'autre.

En vérité , Monsieur , lui dit la

Dame , avec quelque dépit , je ne connois rien de si aisé à tromper qu'une femme un peu âgée , quand elle est amoureuse ; & je puis vous jurer , que je connois très-bien ma tante. Est-il bien difficile de feindre , que le désespoir de voir *Sophie* irrévocablement promise à *Blifil* a enfin fixé toutes vos idées sur Madame *Western* ? Croyez-vous ma cousine assez simple , pour concevoir quelque scrupule d'une petite supercherie que l'amour rend si excusable ? N'est-ce pas fort bien fait , au contraire , que de punir cette vieille folle de tous les maux que ses pareilles causent journellement dans les familles par leurs passions tragicomiques ? & n'est-il pas déplorable , que la loi ait négligé de pourvoir à leur châtimement ? Je ne fus pas si scrupuleuse , je l'avoue , & si *l'ombre même de la fausseté est un crime* aux yeux de *Sophie* , j'ose encore espérer , si tant est qu'elle vous aime , qu'en cette occasion elle se croira peu coupable. Quoiqu'il

en soit , Monsieur , je vous ai dit ce que je pense : à vous permis de le trouver mauvais ; comme à moi , de sçavoir à quoi m'en tenir sur ce que je dois penser de vous.

Jones vit alors clairement l'impolitesse qu'il avoit commise , & employa tous ses efforts pour la réparer : mais il ne fit que bégayer d'assez mauvaises excuses , & que s'embarasser encore davantage. A dire le vrai , je crois qu'il est toujours plus sûr de laisser tomber une balourdise , que d'entreprendre de l'excuser , encore moins de la justifier : c'est un mauvais pas où l'on s'enfonce d'autant plus qu'on fait d'efforts pour s'en dégager ; & peu de gens , en pareil cas , sont aussi généreux que *Madame Fitz-Patrick* , qui jettant enfin un coup d'œil gracieux sur notre Héros..... Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses , lui dit-elle , je pardonne aisément les fautes que l'amour fait commettre.

Elle renouvela ensuite ses propositions , qu'elle fortifia de tout

ce que son imagination put lui suggérer pour engager *Jones* à tenter l'entreprise. Elle en parla même si chaudement, que notre Héros pénétrant enfin les motifs de la Dame, n'en devint que plus ferme & plus en garde contre ses insinuations. J'aime *Sophie*, Madame, ou plutôt je l'adore, lui dit-il avec vivacité : Mais, indépendamment du succès de votre projet, que je crois impossible, la tendresse que je ressens est d'un genre trop peu connu pour ne pas vous étonner. Hélas ! malgré tout mon amour, l'inégalité de nos conditions me frappe au point, que j'ose à peine souhaiter que *Sophie* puisse un jour me croire digne d'elle ! ...

Jones s'étendit beaucoup sur cet article : un cœur vraiment généreux ne croit jamais avoir tout dit. Mais, quelque beaux que fussent ses sentimens, nous n'avons pas maintenant le loisir de les rapporter. Revenons plutôt à Madame *Fitz-Patrick*.

Il est de jolies femmes (car je n'o-

se pas m'exprimer ici en termes trop généraux) il est de jolies femmes, dis-je, chez qui l'amour-propre est si grand qu'il tient, pour ainsi dire, à tous les objets. La vanité, seul principe de leurs pensées, seul mobile de leurs actions, les accoutume insensiblement à s'adapter toutes les louanges qu'on peut donner à d'autres : peu leur importe que ce soit le bien d'autrui, leur adresse ingénieuse ne sçait pas moins l'approprier à leur usage. Vis-à-vis cette espèce de femmes, il est presque impossible de rien dire à l'avantage d'une autre, sans qu'elles trouvent le moyen de se l'appliquer à elles-mêmes..... Si la beauté (dit une de ces femmes) si l'esprit, si les talens, si la gaieté de Madame une telle font tant d'impression sur cet homme, que ne doit-il pas penser de moi qui possède toutes ces qualités dans un degré infiniment supérieur?... Un homme devient même souvent plus aimable aux yeux de cette espèce de femmes, en exagérant l'éloge

de sa Maîtresse : tandis que d'un côté il exprime l'ardeur & la générosité de ses sentimens , on réfléchit de l'autre , on pense au plaisir qu'il y auroit d'être aimé d'un homme capable de ressentir des mouvemens si vifs pour un mérite inférieur à celui dont on se flatte d'être douée.

Quelque étrange que ceci paroisse à certains yeux , nous avons pourtant des exemples (indépendamment de celui de Madame *Fitz-Patrick*) de la vérité d'une observation qui paroîtra peut-être ici un peu trop métaphysique. Ce qu'il y a de très sûr , c'est que celle-ci commença alors à ressentir pour M. *Jones* certain je ne sçai quoi , dont les symptômes se débrouillèrent plus aisément dans l'esprit de la Dame , qu'ils ne s'étoient ci-devant débrouillés dans celui de la pauvre *Sophie*.

Il est vrai , que la véritable beauté , dans l'un comme dans l'autre sexe , est d'une puissance à laquelle on peut plus difficilement

résister que bien des gens ne le pensent. On a beau nous dire, nous avons beau répéter nous-mêmes (comme les enfans répètent une leçon, qui n'a frappé que leur mémoire) que les dehors sont ce que l'on doit moins considérer dans les personnes, & que les charmes du dedans sont les seuls qui soient véritablement aussi solides qu'estimables: j'ai toujours observé, à l'approche d'une grande beauté, que ces charmes intérieurs dont la solidité nous touche tant, ne brillent pas plus à nos yeux que les astres de la nuit après le lever du soleil.

Lorsque notre Héros eut mis fin à des exclamations dignes de ceux de *Clelie* même, Madame *Fitz-Patrick*, soupirant un tendre soupir, & fixant sur la terre des yeux qui jusqu'alors l'avoient été sur l'amoureux *Jones*, en vérité (s'écria-t'elle) vous me percez le cœur! mais c'est le sort d'une tendresse telle que la vôtre, d'être payée d'ingratitude par des âmes peu faites pour en bien

fentir tout le prix. Je connois ma cousine , M. *Jones* , & fans doute bien mieux que vous : une femme capable de résister à de tels sentimens , étoit peu digne de les faire naître.

Madame ! s'écria *Jones* , étonné du propos , vous ne prétendez pas fans doute.... Je sçais ce que je prétends , s'écria aussi haut Madame *Fitz-Patrick* , je sçais ce que j'entends par là. Oui , je soutiens fermement , qu'il est un certain pouvoir enchanteur dans le véritable amour ; qu'il est peu de femmes assez heureuses pour l'avoir rencontré dans le cœur d'un Amant ; qu'il en est moins encore d'assez tendres , d'assez intelligentes pour sçavoir discerner , connoître & apprécier toute l'étendue de leur bonheur. Je n'entendis jamais un Amant penser & s'exprimer si généreusement que vous : Vous dissipez tous les soupçons , vous forcez le cœur à vous croire ; & celui que vous n'attendrissez pas , est à mes yeux bien méprisable !

L'air dont ceci fut dit, les gestes qui l'accompagnerent, d'accord avec le langage des yeux, inspirerent tout à coup à notre Héros des soupçons dont nous nous dispenserons de faire part au Lecteur. Au lieu de répliquer.... je crains, dit-il, Madame, en se levant, d'avoir déjà trop abusé de vos bontés, par la longueur de ma visite : souffrez que je prenne congé de vous.

Point du tout ! Monsieur, répondit Madame *Fitz - Patrick*.... Oh, bon Dieu ! vous voyez en moi la plus sincère, & la plus compatissante de vos amies..... Mais, puisque vous êtes si pressé, réfléchissez du moins sur le projet dont je vous ai fait part : c'est le zèle, c'est la pitié qui l'a dicté, & je suis convaincuë que vous en connoîtrez tout le mérite. Venez même m'en dire des nouvelles le plutôt que vous pourrez..... Demain matin, si vos affaires vous le permettent, ou en tout cas dans la journée : Je compte ne point sortir.

Un regard , qui accompagna cet adieu , mit la dernière main aux soupçons de M. Jones , & confirma la résolution qu'il avoit déjà prise depuis plus d'un quart d'heure, de ne plus revoir cette Dame : car , tout vicieux que nous l'avons quelquefois vû dans le cours de cette histoire , son cœur , ses pensées étoient tellement à *Sophie* , que nulle femme sur la terre (nous le croyons du moins) n'eût pû parvenir alors à le rendre infidèle.

Cependant , la fortune qui n'étoit point de ses amies , se préparoit à l'attaquer par un autre côté , en lui suscitant l'aventure véritablement tragique dont nous allons vous faire part.

CHAPITRE IX.

Suites de la visite précédente.

Monsieur *Fitz-Patrick* , ayant été informé , par Madame

Western, de l'azile qu'avoit choisi son épouse, étoit parti de *Bath*, pour la venir chercher à *Londre*.

On se souvient, apparemment, du caractère jaloux & emporté de ce Gentilhomme; & l'on n'a peut-être pas non plus oublié les soupçons qu'il avoit conçûs à *Upton* contre *Jones*, lorsqu'il l'avoit surpris en même chambre dans cette Hôtellerie avec Madame *Waters*. La Lettre que sa femme avoit écrite à Madame *Western*, & qui lui avoit été remise par cette dernière, avoit achevé de lui rendre notre Héros d'autant plus odieux que Madame *Fitz-Patrick* en avoit fait à sa tante un très-beau portrait. La seule circonstance, que son épouse s'étoit trouvée en même tems que *Jones* dans l'Hôtellerie d'*Upton*, étoit plus suffisante pour enflâmer une aussi mauvaise tête: qu'on juge de l'effet que le concours des autres étoit capable d'y produire!

Ce furieux, cherchant sa femme de porte en porte, rôdoit depuis

Le matin dans les ruës de Londre, & venoit d'apprendre sa demeure : il mettoit le pied sur la porte de la maison, au moment malheureux où *Jones* se présente pour en sortir.

Fitz-Patrick ne reconnut pas d'abord notre Héros : mais un jeune homme bien mis, & qui sortoit de chez sa femme, étoit plus que digne de l'attention d'un époux de ce caractère. Que venez-vous de faire dans cette maison ? dit-il brutalement à *Jones*. Je viens d'y rendre visite à une Dame, répondit modérément l'autre. Quelles affaires avez-vous avec elle ? répliqua l'Irlandois..... Ah ! s'écria *Jones*, en reconnoissant M. *Fitz-Patrick*, je suis charmé de vous revoir ! j'espère que la petite méprise qui avoit pensé nous brouiller, n'a pas laissé de rancune entre-nous ?

Sur mon ame ! Monsieur, lui dit *Fitz-Patrick*, je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vû nulle part. j'ignore même votre nom. Je ne sçais pas plus le vôtre, lui dit *Jo-*

nes ; mais je vous ai sûrement vû
à *Upton* , où nous eûmes une que-
relle assez plaifante , que nous al-
lons , si vous voulez , terminer dans
le moment avec une bouteille de
vin.

A *Upton* ? s'écria *Fitz-Patrick*....
Ah , sur mon âme ! c'est lui. Ne
vous appelez - vous pas *Jones* ?
Vous l'avez dit , lui répondit notre
Héros..... O , parbleu , vous êtes
l'homme que je cherche.... Oui , je
veux boire un coup avec vous ;
mais auparavant , recevez celui-ci
de ma part. Voilà pour toi coquin,
(dit-il en exécutant sa promesse)
si tu n'es pas content de cette po-
liteffe , ceci t'en prépare une autre.

A ces mots , tirant son épée , M.
Fitz-Patrick se mit en défense : seule-
position des armes qu'il eût jamais
connuë.

Jones , violemment ébranlé d'u-
ne attaque aussi imprévuë , mit
pourtant d'abord l'épée à la main ;
& , quoique absolument novice
dans le métier des armes , tomba
si vigoureusement sur l'Irlandois ,

qu'après avoir fait fauter sa garde en pièces , il passa son épée au travers du corps de ce Gentilhomme, qui ayant chancelé quelques pas , s'écria en tombant , j'en ai assez... Je suis un homme mort !

J'espere que non , s'écria *Jones* , en courant à lui ; mais , quoiqu'il en arrive , vous ne pouvez l'imputer qu'à vous-même.

Dans ce moment , un certain nombre d'hommes armés tombèrent sur notre Héros , & se saisirent de sa personne. Je ne prétens point vous résister , leur dit-il ; je vais vous suivre : mais , que du moins quelqu'un de vous reste , & prenne soin du blessé.

Oui , oui , lui répondit l'un d'eux , on aura soin du blessé ; il y a apparence qu'il ne vivra pas dans deux heures. Quant à vous , cher Monsieur , vous avez un mois de répi en attendant la *Session* , * & le reste. Peste de lui ! dit un autre , il a pré-

* Où l'on juge les Criminels.

venu son voyage : ce n'étoit pas pour *Tyburn* qu'il étoit destiné.

Le pauvre *Jones* effuya mille autres railleries de cette canaille , qui n'étoit autre que la troupe employée par *Mylord Fellamar* pour l'enlever , & le faire conduire à la Flotte. Ces misérables , postés au coin de la ruë , l'avoient vû entrer chez Madame *Fitz-Patrick* , & n'attendoient que sa sortie pour faire leur coup , lorsque ce malheureux accident étoit arrivé.

L'Officier de cette illustre brigade , conçut très sagement qu'il n'avoit plus autre chose à faire que de remettre son prisonnier entre les mains du Magistrat de la Police : ce qui fut bientôt exécuté.

Le *Connétable* , voyant notre Héros richement vêtu , & ayant appris qu'il s'agissoit d'un duel , le traita civilement ; & envoya même , à la priere du prisonnier , sçavoir des nouvelles du blessé , qui étoit alors dans une taverne entre les mains d'un Chirurgien. Le rapport fut , que la blessure étoit mor-

telle , & qu'il n'y avoit aucun espoir de sauver l'Irlandois. Surquoy, le *Connétable* ayant signifié à *Jones*, qu'il falloit aller chez un Commissaire : j'irai partout où vous voudrez , répondit le prisonnier ; mon sort m'est fort indifférent : car , quoique convaincu de n'être pas coupable aux yeux des Loix , le poids du sang que j'ai versé n'en est pas moins un cruel fardeau pour mon cœur.

Après toutes ces formalités , qui demanderent du tems , notre Héros fut conduit si tard à *Newgate* , * qu'il ne voulut pas envoyer chercher *Partridge*, jusqu'au lendemain ; & comme il étoit sept heures du matin avant que *Jones* eût pû fermer l'œil , il en étoit bien douze lorsque le pauvre Pédagogue, mortellement effrayé du malheur de son Maître , arriva à la prison. Il pleuroit à chaudes larmes, en abordant *Jones* ; & sa terreur étoit

* Fameuse Prison de Londres.

d'autant plus grande , qu'ayant oui-dire que M. *Fitz-Patrick* étoit mort de sa blessure , le timide *Partridge* appréhendoit à chaque instant de le voir à ses trouffes. Enfin il se ressouvint qu'il avoit une Lettre , parvenue la veille jusques dans ses mains par le ministère du *Garde-Chasse* , à remettre au prisonnier. Notre Héros se hâta d'en rompre le cachet , & y lut ces mots :

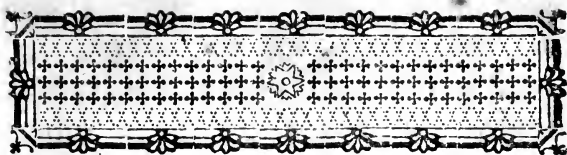
Vous ne devez cette Lettre qu'à un événement , qui , je l'avouë , m'a fort surpris. Ma tante vient de me montrer une des vôtres à Lady Bellafton, où vous lui proposez un mariage ; & je suis bien convaincuë qu'elle est de votre main. Ce qui m'étonne le plus , c'est qu'elle soit dattée du jour même où vous prétendiez être si inquiet & si touché de mes malheurs..... Je laisse cette matière à vos réflexions. Tout ce que je souhaite maintenant , c'est que votre nom ne vienne jamais jusqu'aux oreilles de S. W.

Dans la situation actuelle de *Jones*, tant pour l'esprit que pour le corps, nous osons présumer que *Tuakum*, après lui avoir vû lire cette Lettre, auroit eu quelque pitié des horreurs de son sort. Mais tout affreux qu'il est, nous sommes pourtant forcés de le quitter, pour mettre fin au seizième Livre de cette Histoire.

Fin du Seizième Livre.



L'ENFANT



L'ENFANT TROUVÉ.⁷

LIVRE DIXSEPTIÈME.

Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

Quand un Auteur Comique a rendu ses principaux personnages aussi heureux qu'ils peuvent l'être ; ou quand l'Auteur Tragique a conduit les siens au dernier période du malheur , tous deux sont satisfaits , tous deux croient leur tâche remplie.

Si nous étions de complexion un peu Tragique , le lecteur avoueroit sans doute que nous ne sommes pas

Tome IV.

E

loin du but , puisqu'il seroit difficile au noir Héros de *Milton* même , ou à quelqu'un de Messieurs ses Suffragans sur Terre de concerter une situation plus cruelle & plus désempérante que celle où nous avons laissé le pauvre *Tom Jones* dans le dernier Chapitre de cette Histoire. Quant à *Sophie* , la meilleure femme du monde ne souhaiteroit sûrement pas plus de maux à la plus odieuse rivale , que ceux dont nous pouvons la supposer accablée. Que nous reste-t-il donc à faire , pour achever la Tragédie ? deux ou trois meurtres tout au plus , quelques vieilles Sentences habillées de neuf... Parterre , applaudissez.

Mais , de tirer nos Acteurs chéris de l'abîme d'infortunes où les voilà plongés , de les amener vraisemblablement au port de la félicité , c'est bien une autre opération ! . . . Oui sans doute ; & si difficile , que nous n'oserions même l'entreprendre.

S'il n'étoit question que de So-

phie, il est assez probable que nous pourrions enfin de cause lui trouver un bon mari, *Blifil* par exemple, *Mylord Fellamar*, ou quelqu'autre. Mais pour *Jones*, ses calamités, graces à son imprudence, sont devenuës si terribles, il a si peu d'amis, & ses ennemis sont si puissans, que nous désespérons absolument de l'amener à bien.

Ce que nous promettons donc au Lecteur, c'est que malgré toute l'amitié que l'on peut nous croire pour ce pauvre garçon, dont malheureusement nous avons fait notre Héros, nous ne lui prêterons aucun de ces secours surnaturels dont nos Confreres se servent si adroitement dans le moindre petit embarras, pour le soulagement de leurs principaux personnages. Si *M. Jones* ne trouve pas le secret de se tirer tout naturellement d'affaire, nous ne ferons en sa faveur, aucune violence à la vérité, non plus qu'à la dignité de l'Histoire. Nous aimerions infiniment mieux

(cela paroîtra pourtant un peu An-

glois) avoir à raconter sa fin lamentable à *Tyburn*, que de manquer à nos devoirs d'Historiens, en abusant de la bonne foi des Lecteurs.

Les Anciens, en pareil cas, étoient bien plus à l'aïse : leur Mythologie, que le vulgaire eût tremblé de révoquer en doute, leur offroit toujours des moyens certains pour tirer d'oppression leurs Héros favoris. Toutes les Divinités du Paganisme étoient aux ordres des Auteurs, & toujours prêtes à exécuter leurs moindres commandemens. Plus leur intervention étoit surprenante, plus elle frappoit, & enchantoit le Spectateur, ou le Lecteur crédule.

Heureux Anciens que vous aviez beau jeu ! Vous eussiez plutôt transporté votre ami d'un Pays à l'autre, & vous l'en eussiez ramené sain & sauf, avec plus de facilité que n'en trouve un malheureux Moderne pour délivrer avec vraisemblance son Héros des fers du moindre Geolier !

Les *Arabes*, les *Persans*, tous les *Afiatiques* ont le même avantage ; en écrivant ces Contes merveilleux que j'ai vû lire avec une avidité si finguliere : leurs Fées, leurs Génies en font tous les frais ; la puissance de ces Etres chimériques est pour eux un Article de foi, l'*Alcoran* même les consacre. Mais ces ressources nous sont interdites : les moyens naturels sont les seuls qui nous soient permis. Essayons donc ce que nous pouvons faire en faveur de l'ami *Jones* ; quoique, pour dire le vrai, quelque chose nous souffle à l'oreille, qu'il n'est pas encore parvenu au comble de son infortune ; & que la plus terrible nouvelle qu'il ait jamais reçüe est peut-être prête à lui être annoncée.



 C H A P I T R E I I.

*Conduite généreuse de Madame MIL-
LER.*

M Onfieur *Alworthy* & Madame *Miller* étoient à déjeûner enfemble , lorsque M. *Blifil* , qui étoit parti dès le matin , vint fe joindre à eux , & adreffa ainfi la parole à ce bon Gentilhomme... O mon cher oncle ! quelle triste nouvelle je fuis forcé de vous apprendre ! & que je crains d'augmenter vos regrets!... Ciel, fe peut-il qu'un pareil fcélérat ait tant éprouvé vos bontés ? ...

De quoi s'agit-il , mon enfant ? lui dit l'oncle : je crains d'en avoir obligé plus d'un dans le cours de ma vie ; mais la charité n'adopte point les vices de fon objet. Ah , Monsieur ! c'est fans doute par une direction fecrette de la Providence, que le mot d'adoption vient de

fortir de votre bouche... Votre fils adoptif, hélas ! ce *Tom Jones*, ce malheureux que vous avez nourri dans votre sein, vient de prouver qu'il étoit en effet le plus infâme de tous les hommes... Par tout ce que les gens de bien révérent (interrompit à haute voix *Madame Miller*) ce que vous dites n'est pas vrai. *M. Jones* n'est ni ne fut jamais tel : son extrême probité, ses vertus me sont connues ; & si tout autre, en ma présence, avoit osé parler ainsi de lui, cette eau bouillante lui eût déjà lavé la face.

M. Alworthy fut fort surpris de cette vivacité : mais, *Madame Miller*, sans lui donner le tems d'ouvrir la bouche, Ah ! de grace Monsieur, s'écria-t-elle, ne soyez pas irrité contre moi. L'offre du monde entier ne me feroit pas risquer de vous déplaire : mais, je n'ai pû souffrir que l'on parlât ainsi de *M. Jones*.

J'avouë, *Madame*, répondit gravement *M. Alworthy*, que je suis étonné de vous voir défendre

avec tant de chaleur un homme que vous ne connoissez pas.

Je le connois , Monsieur , dit-elle , en verité je le connois : je ferois la plus ingrate de toutes les femmes , si je ne m'en trouvois pas honorée. C'est lui qui a sauvé ma famille , c'est à lui que j'en dois une reconnoissance éternelle !..... Ciel ! daigne l'en récompenser ; daigne confondre ses ennemis ! Je sçais , je vois enfin qu'il en a de bien dangereux , & je crois pénétrer leurs projets.

Vous me surprenez de plus en plus , Madame ! lui dit M. *Alworthy* , mais vous vous trompez , sans doute , & c'est d'un autre apparemment que vous croyez parler ? Vous ne pouvez avoir aucune obligation de ce genre à l'homme dont il s'agit ici.

Pardonnez-moi , Monsieur , répondit-elle , je lui en ai d'essentielles : c'est le sauveur de ma famille!... Daignez m'en croire , mon cher Monsieur , on l'a perdu , on vous a trompé , on vous trompe

encore , cela ne peut être autrement. Non , il n'est pas possible qu'un cœur tel que celui de M. *Jones* ait pu véritablement vous manquer au point de mériter votre haine. Vous l'aviez cru digne de vos bontés , vous m'en avez mille fois fait l'éloge , vous l'aimiez ; donc il en étoit digne : sans la malice de ses ennemis , vous l'aimeriez sans doute encore ; vous ne souffririez pas, du moins, qu'on osât à vos yeux le traiter d'infâme. Non, encore un coup , mon cher Monsieur , mon digne & respectable ami , ces noms affreux ne sont pas faits pour lui , il a mieux mérité de vous. Ah ! que n'avez-vous pû l'entendre ? que n'avez-vous pû être témoin invisible de tout ce qu'il m'a dit de vous ! que vous seriez mieux convaincu des tendres & respectueux sentimens , de la vive & sincère tendresse que cet infortuné ressent toujours pour son cher bienfaicteur ! Votre nom même , ne sortit jamais devant moi de sa bouche , qu'avec vénération !!

Je l'ai vû , Monsieur , je l'ai vû dans cette chambre même , à genoux , prosterné sur la terre , implorer pour vous tout ce que le Ciel peut répandre de faveurs sur la tête d'un juste. J'aime ma fille , vous le sçavez ; mais ce pauvre garçon vous aime encore davantage !

J'apperçois maintenant , dit *Blifil* (avec ce ricannement grimacier dont l'enfer a doué ses mignons) je vois clairement , que Madame connoît notre homme. Mon oncle trouvera , sans doute , encore plus d'une de ses connoissances à Londres , chez qui *M. Jones* aura été raconter ses douleurs. Quant à moi , je vois par les propos détournés de Madame , qu'il m'a peu ménagé : mais , en vérité , je le lui pardonne.

Puisse le Ciel vous en dire autant ! Monsieur , s'écria Madame *Miller* : Nous avons souvent plus besoin de la clémence que nous le pensons.

Madame , dit *M. Alworthy* avec quelque émotion , la façon dont

vous traitez mon neveu me paroît un peu dure, & ne ſçauroit en vérité me plaire. Si celui qui vous a ſi méchamment prévenu ſur ſon compte, croit adoucir par là mon reſſentiment, il ſe trompe ainſi que vous. Sçachez même, Madame, que le jeune homme ici préſent a peut-être été l'Avocat le plus chaud de l'ingrat dont vous prenez aujour-la défenſe. Ceci, affirmé par moi, doit je crois vous faire ſentir tout le mauvais cœur & la lâcheté de votre client.

On vous trompe, Monsieur, répondit, Madame *Miller*; fuſſai-je maintenant au lit de la mort, je vous dirois encore que l'on vous trompe indignement. Je ne prétens pourtant pas que le pauvre opprimé ſoit abſolument exempt de fautes; mais elles n'ont d'autre principe que la jeuneſſe, & la legereté, dont l'âge le corrigera, & qui d'ailleurs ſont dès à préſent balancées par un cœur ſi généreux, ſi droit & ſi ſincère, que le Ciel, après le vôtre, n'en forma peut-

être jamais de pareil.

En vérité, Madame *Millèr*, s'écria M. *Alworthy*, si quelqu'un m'eût rapporté ceci de vous, je ne l'eusse pas crû!... Et moi, Monsieur, s'écria aussi la-bonne femme, je vous garantis que vous ne croirez lorsque vous m'aurez entenduë; lorsque je vous aurai appris (car je ne veux rien vous cacher) tout ce que l'honneur & la probité m'obligent de vous dire: loin d'en être offensée (je connois trop combien vous êtes juste) vous conviendrez, j'en suis bien sûre, qu'il faudroit que je fusse indigne de vivre, si je ne rendois pas justice à M. *Jones*.

Eh bien, Madame, il faut vous satisfaire, dit M. *Alworthy*: je serai même charmé de voir par quels moyens il est possible d'excuser une conduite que je trouvois, je vous l'avouë, inexcusable. Après cette promesse, permettez maintenant à mon neveu d'achever ce qu'il avoit à nous dire, & dont son début me fait préjuger l'importance. Peut-être ce nouveau trait de M. *Jones*,

suffira-t'il pour vous ouvrir les yeux.

Madame *Miller*, ayant enfin promis de se taire, M. *Blifil* commença ainsi.

Si mon oncle n'est pas offensé des emportemens de Madame *Miller*, il peut être bien convaincu, que pour ce qui me touche, je n'en conserve aucun ressentiment. Je n'imaginois pourtant pas que vos bontés pour elle méritassent un semblable retour..... Fort bien, mon enfant, interrompit M. *Alworthy* : mais qu'aviez-vous à nous apprendre ? Qu'a-t'il fait encore de nouveau ? Parlez je vous en prie... Qu'a-t'il fait ? Ah, Monsieur, s'écria *Blifil*, quoiqu'en dise Madame *Miller*, vous ne l'eussiez jamais appris de moi, s'il étoit possible de vous cacher ce que tout le monde sçait maintenant. Hélas, il a tué un homme ; je ne dis pas assassiné.... La Loi ne l'envisagera peut-être pas ainsi.... Et je l'aime encore assez pour conserver cet espoir.

M. *Alworthy*, surpris, consterné

du coup, leva les yeux au Ciel ; garda quelque tems le silence, puis se retournant vers Madame *Miller*, eh bien Madame, s'écria-t'il, que me direz-vous maintenant ?

Que je ne fus jamais plus faisie ni plus affligée, répondit-elle, en soupirant... Mais, si le fait est vrai, je parierois encore ma tête, que le mort, quel qu'il soit, avoit tort. Tout fourmille ici de bandits, dont l'occupation favorite est d'insulter les jeunes gens. Il a sans doute été poussé à bout ; car, de tous ceux qui logerent jamais chez moi, M. *Jones* est le plus doux, le plus affable, & le moins querelleur. Tout le monde l'aimoit, & quiconque l'a connu n'en a jamais dit que du bien....

Tandis qu'elle donnoit ainsi carrière aux effusions de son cœur, quelqu'un qui frapa tout-à-coup à la porte, mit fin à la conversation. La bonne Hôteffe, jugeant que c'étoit une visite pour M. *Alworthy*, se hâta de se retirer, en prenant par la main sa petite fille,

dont les yeux étoient baignés de larmes , à cause des mauvaises nouvelles qu'elle venoit d'entendre de *M. Jones* , qui l'appelloit sa petite femme , lui donnoit beaucoup de joujous , & jouoit souvent avec elle.

Quelques lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de ces petits détails, que nous nous plaçons quelquefois à rapporter , à l'exemple de *Plutarque* , l'un de nos meilleurs frères en fait de narrations historiques; d'autres, nous le pardonneront peut-être en faveur du reste ; en tout cas ils ne peuvent que s'en vanger.

C H A P I T R E I I I .

*Visite de M. WESTERN à M. AL-
WORTHY.*

M Adame *Miller* ne faisoit que de sortir , lorsque *M. Westers* entra , en criant comme un forcené , quoi ! ces coquins de porteurs

ne feront pas contents quand un honnête Gentilhomme leur donne encore douze sols par-dessus le marché convenu ! Tout est Arabe, tout est fripon dans cette Ville, tout conspire pour piller impunément la Noblesse de la Campagne : que la peste les crève tous ! Je n'y remets jamais le pied.....

Lorsque ce petit mouvement de colère, fut un peu apaisé, il se souvint qu'il en avoit un autre à exprimer sur le même ton. Eh bien, dit-il, voilà de belle besogne sur le tapis ! Nos chiens ont pris le change : nous comptions chasser un renard : c'est maintenant à un bléreau que nous avons à faire.

De grace, mon cher voisin, lui dit amicalement M. *Alworthy*, laissez la Métaphore, & parlez un peu plus clairement.

Volontiers, dit *Western* ; sçachez donc, que le bâtard de quelqu'un, je ne sçais trop de qui, nous a bien tracassés..... & qu'aujourd'hui, un autre bâtard sans doute, car c'est un *Lord*, prétend avoir ma fille. Mais,

au diantre, si j'y consens jamais! ces beaux Messieurs ont assez ruiné la Nation : mes terres ne passeront jamais la mer, pour aller à *Hanovre*.

Vous m'étonnez ! mon cher ami, lui dit M *Alworthy*. Eh parbleu, je suis étonné moi-même, répondit *Western*. Je fus hier au soir chez ma sœur, qui m'en avoit prié. Qu'y trouvai-je, pensez-vous? une chambre toute pleine de femmes ! Mylady cousine *Bellaſton*, Mylady *Betty*, Mylady *Catherine*, & Mylady je n'en sçais rien : au D..... si l'on me rattrappe jamais dans un pareil chenil ! j'aimerois mieux, ainsi qu'un certain *Aclon*, être changé en Lièvre, chassé, & mangé par mes chiens. Jamais homme ne fut poursuivi, ni harcelé comme je le fus hier, par cette maudite meute ! si je m'échappois d'un côté, j'étois coupé de l'autre ; si je retournois sur mes pas, un autre me happoit. O ! c'est le plus grand parti de l'Angleterre, disoit l'une des cousines, (*ici, M. Western* :

essayoit de les contrefaire) c'est le mariage du monde le plus avantageux, crioit une autre, qui se disoit cousine aussi, (car il faut que vous sçachiez qu'elles l'étoient toutes, & j'en connois à peine une.) Certainement, disoit la grosse *My-lady Bellafton*, il faudroit que mon cousin fût fou à lier, pour refuser une alliance aussi honorable!

Je commence à vous entendre, lui dit Monsieur *Alworthy*; C'est apparemment un parti proposé pour *Miss Western*, qui se trouve du goût de la famille, & qui n'est point du vôtre?

Du mien! s'écria le Pere, il s'en faut bien parbleu: c'est un *Lord*, vous dis-je; & vous sçavez que je déteste ces gens là, comme la gale... Et oui, oui, ma fille est pour leur nez: Ils n'ont qu'à s'y attendre..... D'ailleurs, ne me suis-je pas engagé avec vous? n'avez-vous pas ma parole? Ai-je jamais rompu un marché fait?...

Quant à cet article, mon cher voisin, répondit M. *Alworthy*, je

vous affranchis de tout engagement. Un Contrat ne devroit jamais lier celui qui ne peut le remplir dans son tems, ni acquérir le pouvoir de l'exécuter dans la fuite.

Eh qui vous dit cela, Monsieur? répondit *Western*; je vais dans l'instant même vous prouver que je l'ai ce pouvoir. Venez tout-à-l'heure avec moi chercher les dépenses nécessaires; nous irons de là chez ma sœur, d'où je prétens bon gré malgré, retirer ma fille; & de là, nous verrons qui sera maître!... Elle épousera *Blifil*, Monsieur, ou je l'enferme au pain & à l'eau, pour le reste de ses jours.

Voulez-vous bien m'entendre, lui dit M. *Alworthy*? Apparemment, répondit l'autre, parlez, je vous écoute.

Soyez certain, Monsieur, lui dit M. *Alworthy*, que sans chercher à flatter ni vous, ni la jeune Demoiselle, jamais proposition ne me fut plus agréable que celle d'une alliance entre nos deux

maisons : notre voisinage , notre ancienne amitié auroient suffi pour me la rendre chere. Quant à *Miss Western* , non seulement le concours des sentimens unanimes de quiconque la connoît , mais mes propres observations la peignoient à mes yeux comme un trésor inestimable pour un époux digne d'elle. Je ne parlerai point de ses qualités personnelles , rien ne peut les apprécier ; la bonté de son caractère , sa douceur , sa modestie , sont au-dessus de mes éloges. Il en est une cependant chez cette aimable fille , qui en la rapprochant des Anges mêmes , la met au-dessus de son sexe bien plus encore que toutes les autres : qualité peu brillante à la vérité , pour les yeux du vulgaire , mais précieuse aux yeux du Sage , & si peu remarquée dans le monde , que manquant de terme pour vous l'exprimer , je suis forcé d'user ici de négatives. Je ne la vis jamais , quelque aisée qu'en fut l'occasion , chercher à faire parade de la beau-

té de son esprit, soit par la vivacité de ses réponses, soit par ce qu'on appelle de brillantes faillies ; nulles prétentions en elle à cet égard, encore moins à ce genre de réputation qui ne s'acquiert que par le grand sçavoir secondé de l'expérience : affectation insupportable, surtout dans une jeune personne de son sexe, & presque aussi ridicule que les grimaces de son Sapajou. Point de sentimens décisifs, point d'opinions exclusives, point de critiques alambiquées. Soumise aux lumières des hommes, je ne l'ai vuë avec eux que modeste, attentive à leurs décisions, toujours disciple dans son maintien, n'affectant jamais l'air de maître. *Tuakum* & *Square* disputoient un jour ensemble, sur une matiere à portée de tout le monde : Pardonnez-le-moi, mon ami, je voulus éprouver *Sophie* ; je la priai de prononcer entre eux, ou du moins de nous faire part de son sentiment. Daignez m'en dispenser, dit-elle, avec un sourire aussi spi-

rituel qu'aimable , je n'insulterai ni l'un ni l'autre jusqu'au point de me ranger de son côté. Je n'ajoute qu'un mot à ceci ; c'est que votre fille , n'ayant jamais (du moins à mes yeux) connu l'affectation , est en effet tout ce qu'elle paroît être.

Ici, *Blifil* laissa échaper un grand soupir ; surquoi *M. Western*, pleurant de joye d'entendre si bien louer sa fille , lui dit en bégayant , console-toi mon enfant , va tu l'auras ; elle est à toi , te dis-je , fût-elle vingt fois plus parfaite encore !

Croyez donc , mon cher ami , reprit *M. Alworthy* , que le mérite de cette aimable personne , indépendamment de sa fortune , que je sçais être très-considérable , est ce qui m'a fait embrasser votre proposition avec le plus d'ardeur. J'aspirois après l'instant de voir entrer dans ma famille un trésor aussi précieux. Mais , s'il n'est permis de souhaiter un bien suprême , la probité défend de se le procurer par des voyes injustes ou violentes. Si les Loix ne s'opposent point

aux consentemens forcés que les peres arrachent de leurs enfans , notamment dans le cas du mariage, c'est un défaut du gouvernement du pays, dont, quiconque hait l'injustice & l'oppression, ne croit jamais devoir abuser : l'exacte probité, doit toujours supléer à la négligence ou à l'oubli du Législateur. Nous sommes malheureusement dans le cas, mon ami ! Pouvons-nous, sans être barbares, que dis-je, pouvons-nous sans impiété, forcer une femme à embrasser un état, à s'imposer des devoirs, dont elle devient aussi comptable envers les hommes, qu'envers le Ciel même ? Pouvons-nous l'accabler, contre son gré, d'un joug très-difficile à supporter ; & la priver en même tems des secours qui lui rendroient le fardeau moins pénible ? Briserons-nous son cœur, dans l'instant où les devoirs que nous en exigeons peuvent à peine être remplis par les secours de ce cœur même ? Parlons avec franchise ; pour moi, je pense fermement que des pa-

rens capables d'un tel excès de cruauté, se rendent responsables de tous les maux qu'elle produit.

Ce que je vous ai dit de mon estime pour *Sophie*, doit vous prouver, mon cher voisin, avec quelle douleur j'ai d'abord entrevû son éloignement pour mon neveu. Ce soupçon n'est aujourd'hui que trop changé en certitude : ainsi, ne trouvez pas mauvais, si en conservant toute la reconnaissance que je dois à vos offres, je perds maintenant toute idée d'une alliance aussi chère qu'honorable pour M. *Blifil* & pour moi.

Monfieur, répondit *Western* (avec un air que ces derniers mots avoient glacé) je vous ai entendu patiemment, j'espère qu'on m'entendra de même ; & si je ne répons point à tout, mot pour mot, prenez que je n'aurai rien dit. D'abord, répondez à ceci.... est-elle ma fille ou non ? Est-elle ma fille ? Répondez à cela. Un pere est, dit-on, bien éclairé, lorsqu'il connoît ses enfans. Mais mon
titre

titre n'est pas douteux , elle est ma fille ; j'en mettrois le doigt au feu. Or , si je suis son pere , ne dois-je pas gouverner mon enfant ? Pouvez-vous me contester cela ? Si je dois gouverner mon enfant , n'est-ce pas surtout dans les choses les plus importantes ?... Qu'ai-je exigé d'elle , au surplus ? Que lui ai-je demandé , pour moi ? Rien , que je sçache , dont on puisse se plaindre !... Je la prie , au contraire , de prendre dès à présent la moitié de mon bien , & le reste après ma mort. Et pourquoi cela ? Uniquement pour la rendre heureuse. Qu'a-t-on donc à me dire ? Si je prétendois me marier moi-même , passe , on pourroit se plaindre , on pourroit crier : mais , au contraire , encore un coup ; j'offre , de me lier , & de façon à ne pas trouver une servante pour épouse ; que diantre prétend-t-on de plus ? Je suis , dit-on , un barbare , un Tyran , je n'aime point ma fille !... Brrr ! Moi , qui verrois périr l'Univers , moi qui sacrifierois tous mes chevaux & mes chiens

même les plus chéris , pour sauver une égratignure à *Sophie*....Ma foi, mon cher *Alworthy* , excusez-moi si vous voulez , mais vos propos m'étonnent ! libre à vous de vous en fâcher , mais sans mentir je vous croyois beaucoup plus sage.

M. *Alworthy* ne répondit à cette apostrophe que par un de ces fourires, dont le mépris, encore moins la malice, n'altèrent jamais la pureté. Si les Anges rient quelquefois des absurdités humaines , c'est ainsi qu'en rioit M. *Alworthy*.

Elifil alors, prenant la parole, je ferois , dit-il , au désespoir d'employer en cette occasion la moindre violence. Ma conscience , qui me la reprocheroit envers toute autre , me l'interdit bien plus encore envers une femme que j'aime. Quelle que soit sa cruauté pour moi , ma passion n'en sera pas moins pure , & j'attendrai tout de ma persévérance. Les femmes , à ce que j'ai vû dans plus d'un livre , y deviennent enfin sensibles ; & tout espoir ne m'est peut-être pas encore interdit,

Quant au *Lord*, dont *M. Western* vous parle, il n'est point de son goût ; & j'ose même me flatter qu'il n'est point de celui de sa fille : que dis je ? Hélas ! j'en suis trop assuré. Je suis trop convaincu, que cet indigne & trop coupable *Jones* occupe encore tout son cœur !... Tu as raison, tu as raison, mon fils, interrompit *M. Western*

Du moins, reprit *Blifil*, quand elle apprendra son crime, dût la Loi ne point l'envoyer au suplice, sans doute qu'un assassins... Quoi ? quoi, s'écria *Western*, il a commis un meurtre ?... Ah le chien ! nous le verrons donc bientôt à *Tyburn* ? J'en suis parbleu comblé de joie !...

Mon enfant, dit *M. Alworthy* à *Blifil*, cette passion malheureuse, que vous nourrissez encore, me chagrine au-delà de toute expression.. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous procurer un bonheur pur & sans remords.

Je ne demande rien de plus ! s'écria *Blifil* : Mon cher oncle me connoît trop, pour craindre que

toute autre félicité ait droit de me flatter.

Ecrivez-lui donc , j'y consens , lui dit M. *Alworthy* ; voyez la même , si tant est qu'elle le permette.... Mais , nul ombre de violence , j'insiste sur ce point : plus de prison , plus de menaces , rien enfin qui puisse ou l'effrayer , ou la contraindre.

Blifil & *Western* promirent à M. *Alworthy* tout ce qu'il voulut. Le dernier s'informa , & se réjouit fort du malheur de *Jones* , dont il comptoit pour le coup n'avoir plus rien à redouter. Il sortit enfin , après avoir engagé M. *Alworthy* à venir dîner avec lui à son auberge , où il devoit être seul , attendu qu'il avoit envoyé le *Ministre Supplé* exécuter quelques commissions un peu loin de chez lui.

M. *Alworthy* , après le départ de *Western* , résuma avec son neveu tout ce qui venoit d'être dit , & l'exhorta avec une tendresse vraiment paternelle à bien fonder son cœur sur une passion dont il ne

prévoyoit pour lui que de funestes
 suites &c. Le lecteur peut aisément
 imaginer les réponses de M. *Blifl.*
 L'importance des matières qui nous
 appellent, & surtout l'ennui d'a-
 voir si longtems perdu de vuë no-
 tre aimable Héroïne, ne nous per-
 met pas d'écouter davantage un
 Amant que nous ne plaignons guè-
 res.

C H A P I T R E I V.

*Scène singuliere entre SOPHIE &
 Madame WESTERN.*

LE dîner étoit à peine fini, en-
 tre la tante & la nièce, que la
 première, qui avoit déjà notifié ses
 intentions à l'autre, lui apprit que
 Mylord *Fellamar* devoit la venir
 voir dans le cours de l'après-dînée.
Sophie, effrayée de cette nouvelle,
 après avoir en vain prié sa tante
 de lui sauver une pareille visite,
 se borna enfin à la supplier de ne

pas la laisser seule avec le *Lord*. Une pareille demande ne pouvoit manquer d'exciter la curiosité de Madame *Western*, & fournit à *Sophie* l'occasion d'apprendre à la tante ce que la nièce avoit déjà effuyé, & ce qu'elle avoit encore à craindre de la témérité d'un Amant si emporté.

Ciel ! s'écria Madame *Western*, ce que j'entens est-il possible ?... Oui, Madame, répondit *Sophie* interdite, & levant à peine les yeux : mon pere, heureusement, parut alors. Je suis pétrifiée, je suis anéantie & confondue ! dit, en soupirant, la sage *Western*. Jamais femme de notre nom n'essuya de pareils outrages. J'eusse arraché les yeux d'un Prince assez audacieux pour prendre avec moi de moindres libertés !... Non, cela ne se peut : vous vous trompez, *Sophie* ; ou ce Roman n'est inventé que pour m'indigner contre lui.... Otez-moi votre estime, Madame, lui répondit notre Héroïne, si vous me croyez capable d'un mensonge. Je vous ai dit

la vérité ; je vous l'atteste encore...

Eh bien , je l'eusse poignardé , si j'eusse été présente , s'écria Madame *Western* Mais ses intentions ne pouvoient être criminelles. Non , cela ne se peut , encore un coup ; il ne l'eût point ôsé..... D'ailleurs , ses propositions me le prouvent ; elles sont à la fois honorables , & généreuses. Je ne sçais , mais le siecle permet un peu trop de liberté. J'ai eu des amans , comme un autre , & je ne parle pas de si loin ; malgré ma répugnance pour le mariage , j'en ai eu plus d'un : mais , jamais le plus hardi d'entr'eux n'osa tenter de telles entreprises ; jamais mortel n'a baissé que ma jouë : toute femme , qui se respecte , accorde à peine davantage à son mari ; & je sens même tout ce qu'il m'en eût coûté pour m'y résoudre.

En ce cas , lui dit *Sophie* , ma chere tante me permettra peut-être une observation , que je crois naturelle. Vous convenez d'avoir eu plusieurs Amans ; vous me

cacheriez envain , c'est un fait que personne n'ignore. Vous les avez tous refusés , cela n'est pas moins connu : mais , avouez aussi , que dans le nombre , il en étoit tout au moins un dont le rang avoit quelque droit de flatter la vanité de toute autre femme ? Cela est vrai , ma chere *Sophie* , répondit la tante , je me suis vue une fois maîtresse d'accepter un titre éminent. Eh pourquoi donc , répartit *Sophie* , ne voulez-vous pas que j'en refuse autant aujourd'hui ? Il est vrai , mon enfant , dit Madame *Western* , que j'ai refusé un grand titre , mais il n'égaloit pas celui qui se présente à vous ; non , quoique très-illustre , je crois que le vôtre.... Oui , oui le vôtre doit l'emporter....

Mais , Madame , interrompit la nièce , vous avez eu , je le sçais , d'autres partis en main : vous en avez rejeté un , deux , trois , & peut-être plus , dont la fortune étoit considérable ?.... J'en conviens , répondit la tante. Eh bien , Madame , continua *Sophie* , pourquoi

ne pourrois-je pas , après avoir refusé celui-ci , en esperer aussi un autre , & peut-être meilleur ? Vous êtes jeune encore , ma tante , & ne seriez certainement pas femme à vous livrer au premier venu : Je suis très-jeune moi , pourquoi voudriez-vous que je désesperasse de ma fortune ?.... Eh bien , ma chere , lui dit en se radoucissant Madame *Western* , qu'induissez-vous de tout ceci ? Je vous supplie , uniquement , répondit *Sophie* , de ne pas me laisser tantôt seule avec le Lord *Fellamar* : accordez-moi cette grace , & je recevrai sa visite , si tant est que vous croyez que je le dois , après l'outrage qu'il m'a fait.

Il faut vous satisfaire , lui dit la tante. Vous sçavez , *Sophie* , combien je vous aime , & que je ne puis rien vous refuser. Ah ! que vous connoissez bien la douceur , ou plutôt la foiblesse de mon caractère. Je ne fus pourtant pas toujours de même : je fus jadis accusée d'un peu de cruauté ; la cruelle *Parthenisse* étoit mon nom ;

& j'ai cassé cent carreaux de vitres remplis de vers farcis de cette fameuse épithète. Je ne fus jamais si belle que vous, *Sophie* ; j'en conviens volontiers : je vous ai pourtant ressemblée beaucoup autrefois. Je suis un peu changée : Les Etats, les Empires même, comme le dit fort bien *Tulle Ciceron*, dans ses *Epîtres*, ont leurs décroissemens La bonne tante se laissa ainsi aller sur son propre chapitre, sur ses conquêtes, & sur sa cruauté, pendant trois bons quarts-d'heures : c'est-à-dire, jusqu'à l'arrivée de Mylord ; qui, après une visite très-ennuyeuse, & durant laquelle Madame *Western* ne quitta point la chambre, prit le parti de la retraite, aussi peu satisfait de la tante que de l'aimable nièce. Car, Madame *Western* étoit de si bonne humeur, que toutes les idées de *Sophie* étoient maintenant trouvées bonnes ; & qu'il étoit même de très-bonne politique, suivant la disposition présente de cette Dame, de tenir la bride

un peu haute à un Amant du caractère de Mylord *Feilamar*.

Ainsi notre Héroïne , au moyen d'un peu de flatterie , sinon tout-à-fait innocente , du moins peu criminelle , obtint enfin quelque tranquillité. Laissons-la dans cette situation , pour retourner à *M. Jones* , dont l'état actuel semble ne pouvoir devenir plus déplorable.

CHAPITRE V.

Madame MILLER , & M. NIGHTINGALE , visitent JONES dans la prison.

DÈS que *M. Alworthy* & son neveu , furent partis pour aller dîner chez *M. Western* , *Madame Miller* courut chez son gendre , pour lui faire part de l'accident arrivé à son ami *Jones*. Mais il en étoit déjà informé par *Partridge* , (car notre Héros, on s'en souvient sans doute, en sortant de chez *Madame Mil-*

ler , avoit pris un appartement dans la même maison où logeoit M. *Nightingale*.)

La bonne femme trouva sa fille bien affligée du malheur de *Jones* ; & se hâta , après l'avoir consolée de son mieux , de se rendre à *Newgate*, où M. *Nightingale* étoit arrivé avant elle.

La fermeté & la constance d'un véritable ami, est si consolante pour les malheureux quels qu'ils soient , que le malheur même , si tant est qu'il soit susceptible de remède, est presque compensé par le plaisir qu'il nous procure , en trouvant ceux sur qui nous comptons fidèles. Quoiqu'en disent certains Philosophes superficiels , le manque de Pitié parmi les hommes, n'est pas si commun qu'on le pense. De toutes les passions , celle qui noircit , qui endurecit le plus notre ame , c'est l'Envie. Nos yeux , & j'en suis bien fâché , s'élevent rarement sur quelqu'un plus grand , meilleur , plus éclairé , ou plus heureux que nous , sans quelque

petit sentiment de malignité ; tandis, que tombant sans peine sur nos inférieurs , leur infortune ou leur insuffisance excite assez communément notre compassion. Enfin , j'ai toujours remarqué , que la plupart des ruptures arrivées entre les plus anciens & les meilleurs amis, n'ont eu d'autre principe que l'Envie : vice honteux , foiblesse méprisable , & dont peu d'hommes peuvent pourtant se vanter d'être exempts ! Mais , brisons sur cette matière , qui nous meneroit peut-être un peu trop loin.

Soit que la fortune appréhendât que *Jones* succombât sous le poids de son adversité , ou qu'elle eût crû devoir un peu se relâcher de sa rigueur à son égard , il se sentit moins malheureux à la vûe de deux vrais amis , & qui plus est , d'un serviteur fidèle. Car , *Partridge* , malgré tous ses défauts , aimoit sincèrement son Maître ; & quoique la crainte l'eût sans doute empêché de risquer sa vie pour lui , nous croyons pourtant fer-

mement que l'or du Monde entier ne l'eût pû forcer à abandonner ou à trahir notre Héros.

Tandis que *Jones* exprimoit à ses amis tout le plaisir qu'il avoit de les voir, *Partridge* vint lui apprendre que M. *Fitz-Patrick*, malgré le premier sentiment du Chirurgien, vivoit encore. Sur quoi *Jones* ayant laissé échapper un profond soupir.... Pourquoi donc, mon ami, lui dit *Nightingale*, vous laisser accabler à cause d'un accident dont les suites, quelles qu'elles puissent être, ne seront jamais dangereuses pour vous ? Je vous connois assez pour être sûr que vous n'avez nuls reproches à vous faire. Si *Fitz-Patrick* en meurt, eh bien, vous n'avez employé qu'une défense légitime contre un furieux qui menaçoit vos jours ? Les informations ne peuvent que vous justifier : vous sortirez, en donnant caution ; & le reste n'est rien que pure formalité, dont le moindre des chicanneurs se chargeroit lui-même pour moins d'une *Guinée*.

Allons , allons , mon cher ami , lui dit Madame *Miller* , rappelez tout votre courage. Je suis certaine que vous n'étiez pas l'agresseur, je l'ai dit de même à M. *Alworthy* ; & je suis convaincuë , qu'il verra bientôt que je n'ai dit que la vérité.

Quelle que soit ma destinée , répondit tristement *Jones* , je regarderai toujours le malheur d'avoir répandu le sang humain comme la plus grande infortune qui pût jamais m'arriver. Mais , j'en ressens une autre , dont je ne suis pas moins accablé..... O Madame *Miller* ! J'ai perdu pour jamais ce que j'avois de plus cher sur la terre.

Ceci ne peut regarder qu'une maîtresse , répondit-elle ; mais allons , allons courage encore un coup , j'en sçais là-dessus plus qu'on ne pense , (elle avoit raison , *Partridge* avoit tout dégoisé) & les choses ne vont peut-être pas si mal qu'on le croit. Quoiqu'il en soit , je ne donnerois pas un *Shelling* des espérances de *Blifil*.

En vérité, ma chere Dame, lui dit

Jones, vous ignorez la vraie cause de mes chagrins. Si vous sçaviez bien mon histoire, vous perdriez tout espoir de me consoler. *Blifil* m'inquiette fort peu. C'est moi seul qui me suis perdu !. . .

Ne désespérez point encore, répliqua l'Hôteffe : vous ignorez ce que peut une femme ; & si je puis vous être utile, comptez sur ma promesse, me voilà prête à tout tenter. Mon fils, mon cher *Nightingale*, qui est assez généreux pour me dire qu'il se croit autant votre obligé que moi, sçait que c'est mon devoir. Faut-il aller, de ce pas, chez votre Amante ? Parlez, dictez-moi mon message ; je dirai tout, je ferai tout ce que vous croirez convenable.

O la meilleure, & la plus respectable des femmes ! s'écria *Jones*, en lui ferrant la main, ne me parlez jamais de votre reconnoissance.... mais, il est une grace que vous pouvez je crois m'accorder. Quoique j'ignore par quel hazard, j'apperçois que vous connoissez

mon Amante : j'avouë que je l'adore ! S'il étoit possible que vous pussiez parvenir à lui remettre ce papier , je ne croirois jamais pouvoir assez m'acquitter envers vous.

Donnez , Monsieur , donnez , dit Madame *Miller* ; si je dors avant qu'il soit remis à son adresse , que ce soit mon dernier sommeil. Consolez-vous , mon cher & jeune ami ; soyez assez prudent pour profiter de vos erreurs passées , & j'ose vous promettre que tout peut encore se réparer. Oui , j'espère encore vous voir heureux avec la plus charmante des femmes : je sçais qu'elle est telle ; il n'est qu'une voix sur son compte.

Daignez m'en croire , Madame , lui dit notre Héros , ce n'est pas en prisonnier , ce n'est pas en coupable prétendu repentant , que je vais vous parler. Mon repentir ne doit rien à l'horreur de ma situation : j'avois déjà gémi de mes foiblesses ; & malgré ce qui s'est passé chez vous , dont je vous demande mille fois pardon , ne me regardez point

de grace comme un jeune homme endurci dans le crime. Quoiqu'entraîné dans les sentiers du vice, je déteste le vicieux ; & jamais, à l'avenir, vous ne m'en verrez mériter le titre.

Madame *Miller*, très-satisfaite d'une déclaration, dont elle eût rougi de douter un instant, ne songea plus qu'à seconder son gendre qui s'appliquoit à consoler son ami ; & ils y réussirent au-delà de leurs espérances. Il est vrai que la promesse qu'avoit faite la bonne femme, de remettre la lettre à *Sophie*, y contribua d'autant plus que notre Héros ne voyoit aucun espoir de la lui faire rendre : *George*, le Garde-Chasse avoit été menacé par notre Héroïne, au cas qu'il lui en apportât d'autres, de les voir remises toutes cachetées à *M. Western* ; & il en avoit fait part à *Partridge*. Un autre motif de consolation pour notre Héros, étoit de trouver en Madame *Miller* une Avocate aussi zélée auprès de *M. Alworthy*, dans les bontés duquel

il conservoit encore quelque ombre d'espoir.

Après une visite assez longue , la belle-mere & le gendre le quitterent ; l'une , en lui promettant de lui rapporter bientôt des nouvelles de *Sophie* ; l'autre , de s'informer soigneusement de l'état de *M. Fitz-Patrick* , & de chercher quelques témoins de leur combat.

Laissons le dernier faire ses courses ; & suivons l'Hôteffe chez la belle *Sophie*.

CHAPITRE VI.

*Visite de Madame MILLER
à SOPHIE.*

L'Accès auprès de notre Héroïne ne n'étoit plus difficile , sa dernière conversation avec sa tante avoit rétabli l'amitié & la confiance entr'elles ; & *Sophie* étoit libre.

Elle étoit à sa toilette , lorsqu'on

lui annonça une Dame qui demandoit à lui parler.

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, Madame, lui dit en entrant la bonne Hôteffe, & je vous prie de me pardonner cette petite importunité; mais lorsque vous sçaurez ce qui m'engage à cette démarche, j'ose me flatter.... Parlez, Madame, lui dit gracieusement *Sophie* (quoiqu'un peu émuë) Sçachons, je vous prie, ce que vous exigez de moi?.... Nous ne sommes pas seules, Madame, repliqua Madame *Miller*, à voix basse.... Sortez, *Betty*, dit notre Héroïne, en parlant à sa femme-de-chambre.

Dès que *Betty* fut sortie; je suis chargée, Madame, dit l'Hôteffe à *Sophie*, de vous remettre ce billet de la part du plus infortuné des hommes.

Notre Héroïne, à la vuë de l'adresse, dont elle reconnut d'abord l'écriture, changeant tout à coup de couleur, hésita quelque instant.... Je n'aurois jamais crû, dit-elle,

qu'une phyfionomie telle que la vôtre , annoncât un pareil meffage.... quoiqu'il en foit , & de quelque part que vienne cette lettre , je ne l'ouvrirai pas.... je ferois au défefpoir de foupçonner perfonne ; mais , je ne vous connois , ni ne veux vous connoître.

Si vous daignez m'entendre un instant , répondit Madame *Miller* , je vous apprendrai qui je fuis , & par quel hazard je me trouve chargée de ce billet. Je ne fuis point curieufe , Madame , lui dit *Sophie* en élevant un peu plus la voix ; & vous pouvez rendre la lettre à celui qui vous l'a donnée.

A ces mots , Madame *Miller* tombant aux pieds de notre Héroïne , implora fa pitié dans les termes les plus patétiques Vous m'étonnez de plus en plus , s'écria *Sophie* ; quel puiffant intérêt peut donc ainfi vous animer en faveur de cet homme ? Je ferois fâchée de croire Non , Madame , ne croyez rien , s'écria l'autre , ne croyez que la vérité : mais daignez l'entendre !

daignez connoître les motifs qui m'intéressent pour un innocent malheureux , le plus aimable , & le plus estimable des hommes !....

Elle raconta alors l'histoire de M. *Anderson*... après quoi , elle s'écria , tel est , Madame , tel est le caractère de celui pour qui je m'intéresse !... Mais c'est encore la moindre de mes obligations envers M. *Jones*. Il a sauvé ma fille.... Il a sauvé mon enfant , il m'a sauvé moi-même !... La bonne Madame *Miller* , fondant en larmes , raconta encore (à quelques circonstances près, peu favorables à sa fille) toute l'histoire de son mariage avec M. *Nightingale* ; & conclut , en disant , jugez maintenant , Madame , si je fais rien de trop pour le meilleur , pour le plus chaud , pour le plus généreux des amis !

Sophie , qui jusques-là avoit été pâle , devint alors du plus beau rouge. Je ne sçais que vous dire , Madame , s'écria-t-elle en toupirant , votre reconnoissance est juste.... mais , qu'importe pour votre

ami, que je lise cette lettre ? Puis-que je suis fermement résoluë de ne jamais....

Madame *Miller* l'interrompit ici, pour renouveler ses instances, & pour assurer *Sophie* qu'elle ne pouvoit absolument se résoudre à reporter la lettre à M. *Jones*.

Eh bien Madame, lui dit *Sophie* en tremblant, je ne puis résister à la force.... Je sens bien que vous êtes maîtresse de la laisser ici malgré moi....

Nous ne pouvons interpréter au juste ce que pensoit alors notre Héroïne. Mais, Madame *Miller*, moins embarrassée qu'elle, profita de ce moment. Elle laissa la Lettre sur un coin de la toilette, & se hâta de prendre congé de *Sophie*, après lui avoir demandé une permission de revenir dans la maison, qui ne fut ni accordée, ni refusée.

La lettre ne resta sur la table que jusqu'à ce qu'on eût perdu de vue Madame *Miller*; *Sophie* alors & l'ouvrit, & la lut.

Cette lecture ne réhabilita pourtant point notre Héros dans l'esprit de son Amante. Après mille aveux d'être peu digne d'elle, accompagnés de toutes les expressions du désespoir, l'affligé *Jones* faisoit autant de protestations d'une fidélité éternelle, & ne se justifioit point sur la lettre de *Mylady Bellaston*. Il juroit seulement, à supposer qu'il fût un jour assez heureux pour revoir *Sophie*, qu'il lui expliqueroit ce mystère de façon à se rendre digne de sa clémence. Il finissoit enfin, en désavouant fortement qu'il eût jamais songé à épouser *Mylady Bellaston*.

Plus *Sophie* relisoit cette Lettre, plus cette Enigme s'embrouilloit à ses yeux, & moins elle trouvoit jour à excuser le pauvre *Jones*. Il resta, par conséquent, toujours coupable dans l'esprit de notre Héroïne : il est vrai, que son ressentiment se trouvoit si bien partagé entre lui & *Mylady Bellaston*, qu'il en restoit peu dans un cœur tel que le sien à répandre sur tout autres qu'eux. Cette

Cette Dame devoit, malheureusement, dîner le jour même avec la tante *Western*; elles devoient toutes trois aller à l'Opera, & de là à l'Assemblée chez *Mylady Hachet*. *Sophie* eût bien voulu être dispensée de tout cela, mais elle craignoit de désobliger sa tante; & la candeur de notre Héroïne, ne lui avoit pas encore permis d'imaginer que l'on pût faire la malade.

Sa toilette finie, elle descendit donc, à peu près disposée à affronter tous les ennuis de cette journée, qui fut en effet très-désagréable pour elle, attendu les railleries piquantes qu'elle eut plus d'une fois à essuyer de la part de *Mylady Belaston*, & auxquelles l'abattement où se trouvoit notre Héroïne lui permettoit peu de répondre.

Autre infortune pour *Sophie*! *Mylord Fellamar* étoit à l'Opera: il vint d'abord à elle, & la suivit à l'Assemblée. Il est vrai que la Musique, d'un côté, & les Cartes, de l'autre, sembloient devoir faire quelque diversion aux peines de cette

tendre amante. Mais, ce Seigneur étoit auprès d'elle; & telle est la délicatesse du sexe ! La présence seule d'un homme qui a des prétentions, & qui n'est point aimé, suffit, en quelque endroit qu'elle soit, pour mettre une femme mal à son aise.

Cependant la nuit, qui vint enfin, termina les tribulations de cette ennuyeuse journée. Laissons donc notre Héroïne dans les bras du repos, si tant est qu'elle le trouve; & suivons notre Histoire, qui, si je ne me trompe, est parvenue au point de quelque grand événement.

CHAPITRE VII.

Scène intéressante, entre M. ALWORTHY, & Madame MILLER.

M Adame Miller, dans une longue conversation quelle eut avec M. Alworthy, à son retour du dîner de M. Western, trouva l'occasion de lui apprendre le mal-

heur qu'avoit eu *M. Jones* de perdre tout ce qu'il avoit reçu des bontés de son Bienfaicteur, dès le jour même qu'il avoit été renvoyé du Château ; elle ajouta à cette relation, toutes les infortunes que cette perte avoit depuis causées à notre Héros, & dont elle avoit été amplement instruite par le fidèle Historien *Partridge*. Elle détailla ensuite toutes les obligations qu'elle devoit à *Jones*, en cachant pourtant les particularités qui pouvoient nuire à la chasteté de la pauvre *Nancy*, avec autant de soin que si elle eût été devant un Juge chargé de faire le Procès à sa fille.

M. Alworthy répondit à tout cela, qu'il étoit peu de caractères assez absolument vicieux pour être dépourvus de toute espèce de bonnes qualités. Quoiqu'il en soit, ajouta-t-il, quelque pervers que votre ami soit d'ailleurs, j'approuve votre reconnoissance, & j'excuse tout ce qui s'est passé jusqu'à présent : mais j'exige que son nom ne soit plus prononcé devant moi. C'est

sur l'évidence même que j'ai pris mon parti contre lui , & je vous prie , pour la dernière fois , d'en être convaincuë.

Eh bien , Monsieur , je vous en crois , dit Madame *Miller* ; mais le tems , si le Ciel est juste , dévoilera sûrement bien des choses ; & vous reconnoîtrez , sans doute , que ce pauvre jeune homme étoit mille fois plus digne de vos bontés que d'autres gens que je ne nomme pas.

Madame , s'écria M. *Alworthy* , avec émotion , je ne veux rien entendre contre la probité de mon neveu ; & si jamais vous vous échappez encore sur son compte , je quitte au même instant votre maison. J'ai étudié *Blifil* , Madame , son caractère est aussi bon que respectable ; je vous répète même encore , qu'il a poussé l'amitié envers un ingrat jusqu'au point de se rendre coupable , en me cachant trop longtems des faits dont la noirceur méritoit toute mon indignation. L'ingratitude de votre protégé , est de tous ses vices celui qui m'irrite

le plus : j'ai même lieu de croire , qu'il avoit un complot formé pour supplanter mon neveu , & me forcer à le deshériter.

Soyez certain , Monsieur , s'écria Madame Miller , un peu effrayée , (car quoique la physionomie de M. *Alworthy* fût celle de la candeur même , son front irrité n'en inspiroit pas moins la terreur) foyez certain , dit-elle , que je ne vous parlerai plus d'un neveu sur le compte duquel vous pensez si bien. D'ailleurs , cette conduite ne me conviendrait guères , surtout lorsqu'il s'agit de votre parent le plus proche : mais aussi , Monsieur , vous ne devez pas , non vous ne devez pas trouver mauvais que je fasse des vœux pour un pauvre misérable. Je sens que je puis maintenant l'appeler ainsi devant vous : je ne l'eusse autrefois point osé. Combien de fois ne vous ai-je pas entendu l'appeler du tendre nom de fils ? Combien de fois ne m'avez-vous pas tenu sur son sujet , tous les propos.

d'un pere ? Non , Monsieur , je n'oublierai jamais tout ce que vous m'avez répété mille fois de sa beauté , de ses talens , de ses vertus , de son bon cœur & de sa générosité.... Non , je ne sçaurois l'oublier : j'ai trouvé en lui tout ce que vous m'en aviez dit ; c'est dans ma propre cause, que j'en ai fait l'expérience : il a secouru , il a protégé , il a sauvé ma pauvre famille ! Pardonnez à mes pleurs : hélas , je les crois légitimes , puisqu'il a mérité votre disgrâce ; puisque votre amitié , oui je le sçais , Monsieur , & j'en suis sûre , est un bien plus précieux pour lui que la vie même!..Puis-je trop déplorer son sort? Ah , duffiez - vous avoir un poignard prêt à me percer le cœur , je ne gémirois pas moins du malheur d'un homme que vous aimâtes autrefois , & que je veux aimer toujours !

M. *Alworthy* , quoiqu'un peu ébranlé de ce discours , ne marqua pourtant aucun ressentiment.. Allons , dit-il , Madame , en la pre-

nant affectueusement par la main ; parlons un peu de votre fille. Je ne puis condamner la joye que vous inspire un mariage , dont les apparences sont aussi avantageuses pour elle : mais , vous sçavez que tout dépend principalement de la réconciliation du fils avec le pere. Je connois M. *Nightingale* ; j'eus autrefois d'assez grandes affaires avec lui , & je crois qu'il m'estime. Je veux lui faire une visite , & tâcher de l'amener à la raison. Je le crois fort entier , fort affermi dans ses idées : mais comme il s'agit ici d'un fils unique , & que la chose est faite sans retour , peut-être pourra-t-on l'abattre. Je vous promets d'y employer tous mes efforts.

Madame *Miller* , en exprimant toute sa reconnoissance à M. *Alworthy* , ne put se dispenser de retomber encore sur ce qu'elle devoit à *Jones*. C'est à lui , dit-elle , que je dois le bonheur d'éprouver encore l'effet de vos bontés pour moi , en cette importante occasion !....

M. *Alworthy* l'arrêta : mais le cœur de ce digne Seigneur n'étoit pas fait pour être choqué des effets du principe vraiment noble qui faisoit agir , même involontairement, cette bonne femme. Nous croyons aussi , que si le nouveau malheur qui venoit d'arriver à notre Héros n'eût pas ranimé l'ancien ressentiment de son bienfaiteur , nous présumons , dis-je , que M. *Alworthy* eût été beaucoup plus touché par le récit d'une action , que la malice la plus raffinée ne pouvoit imputer à aucun motif tant soit peu suspect.

Cette conversation duroit depuis plus d'une heure , lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de M. *Blifil*, & d'un autre personnage , qui n'étoit rien moins que M. *Dowling*, ce Procureur dont nous avons déjà parlé plusieurs fois , maintenant grand favori de M. *Blifil* ; & que M. *Alworthy* , à la sollicitation de son neveu , avoit depuis peu fait son Intendant. On l'avoit recommandé à M. *Western* , qui lui

avoit promis chez lui le même office, dès qu'il seroit vacant; & il étoit, en attendant, employé à quelques affaires que ce dernier avoit à Londres.

M. *Dowling* ne faisoit donc que d'arriver, dans la Capitale; & il avoit saisi cette occasion pour apporter quelque argent à M. *Alworthy*. Mais, comme tout ceci n'est pas digne de figurer dans notre Histoire, nous laisserons ensemble l'Oncle, le Neveu, & M. le Procureur, pour passer à quelque chose de plus intéressant.

CHAPITRE VIII.

Matières diverses.

Avant que de rejoindre M. *Jones*, nous avons encore un coup d'œil à jeter sur *Sophie*.

Quoique cette jeune Demoiselle eût mis sa tante au point de ne plus la gêner trop rigoureusement, Ma-

dame *Western* n'étoit pourtant pas moins bien intentionnée pour *My-lord Fellamar*. Son zèle, pour ce Seigneur, étoit même enflammé par les insinuations de *Mylady Bellaſton*, qui affectant d'être très-fatisfaite de la conduite mesurée de *Sophie* envers le *Lord*, exhortoit la tante à profiter de ces dispositions paisibles, pour précipiter ce mariage de façon que notre Héroïne se trouvât tout-à-coup engagée fans avoir eu le tems d'y réfléchir. C'étoit ainsi, suivant *Mylady Bellaſton*, que les trois quarts des mariages des gens de condition se faisoient tous les jours. Proposition vraie, peut-être ; & qui, en ce cas, peut servir à rendre raison de la tendresse mutuelle des heureux époux de ce siècle.

Cette Dame en avoit parlé sur le même ton à *My-lord*, qui avoit adopté son sentiment ; & ce jour même avoit été choisi, du consentement de *Madame Western*, pour une entrevüe particulière entre les deux jeunes Amans.

Sophie , informée de la visite qu'elle avoit à recevoir , voulut en vain s'en dispenser ; sa tante exigea cette preuve de son obéissance , avec un ton si supérieur , que notre Héroïne sentit qu'il falloit absolument se soumettre.

Comme les conversations de ce genre, sont rarement intéressantes , on nous pardonnera peut-être de ne pas trop nous étendre sur celle-ci. Nous dirons seulement , que *Mylord* , après maintes protestations de la tendresse la plus pure & la plus ardente , commençoit à désespérer de pouvoir obtenir une réponse de *Sophie* , lorsque les yeux baissés , & d'une voix entrecoupée , elle lui dit ces mots..... Rendez-vous justice , *Mylord* , rappelez-vous vos premiers procédés ; & comparez-les à votre langage.

Hélas ! s'écria-t-il , mes torts font-ils donc irréparables ? Et ne me reste-t-il aucun espoir d'expier mon crime ? Ce que la violence de mon amour m'a fait entrepren-

dre , m'a-t-il pour jamais perdu dans votre esprit ? Ne suis-je plus , à vos yeux , qu'un insensé , qu'un extravagant méprisable ? Parlez , Madame , prononcez mon arrêt.

Mylord , lui répondit *Sophie* , vous pouvez encore m'obliger ; vous pouvez même encore compter sur ma reconnoissance... Hâtez-vous , s'écria vivement l'amoureux *Lord* , hâtez-vous , Madame , de me rendre assez heureux pour pouvoir vous obéir!..... *Mylord* , répliqua-t-elle , les yeux attachés sur son éventail , vous ne doutez pas sans doute des peines que votre prétendue inclination pour moi m'attire depuis quelques jours... Pouvez-vous être assez cruelle , interrompit *Fellamar* , pour la traiter de prétendue ? Oui , *Mylord* , répondit *Sophie* : on n'aime point véritablement un objet que l'on persécute ; & les protestations les plus tendres , en pareil cas , sont toujours de nouvelles insultes. Vos prétentions sur un cœur , qui ne peut être à vous , sont seules tout mon malheur : vous

ne l'ignorez pas, *Mylord*, & vous n'en abusez pas moins de vos avantages... Qui moi, Madame! s'écria *Fellamar*, moi capable de vous persécuter, tandis que votre gloire & votre intérêt sont les seuls objets qui m'animent? Tandis que je n'ai d'autre espoir, ni d'autre ambition, que de mettre à vos pieds mon nom, mon rang, ma fortune, & moi même?

Eh, c'est de là précisément, lui dit *Sophie*, que vous tirez ces avantages dont je me plains; ce sont ces charmes, très indifférens à mes yeux, qui ont ébloui mes parens. *Mylord*, encore un coup, il n'est qu'un seul moyen de m'obliger, & de regagner mon estime.... Devenez généreux, cessez de tourmenter une innocente créature qui ne vous offensa jamais, & de nourrir un espoir qui, dussai-je devenir cent fois plus malheureuse encore, ne fera jamais rempli.

Au moment où notre Héroïne parloit avec une fermeté qui lui étoit peu ordinaire, Madame *Wes-*

zern entrant tout-à-coup dans l'Appartement, l'air enflammé, l'œil brûlant de colére... Je suis honteuse, *Mylord*, s'écria-t-elle, & je gémis pour vous de la façon dont on ose ici vous traiter. Scachez pourtant, *Mylord*, que la famille entière est pénétrée de l'honneur que vous lui faites; & vous, Mademoiselle, qu'elle attend de vous une toute autre conduite.

Ici, Lord *Fellamar* intercèda; mais vainement, pour la pauvre *Sophie*; Madame *Western* exhala l'aigreur de son ressentiment, au point que notre Héroïne, toute en larmes, prit enfin le parti de se sauver dans son cabinet.

Mylord, aussi humilié qu'affligé de l'aventure, malgré les promesses & les encouragemens qu'il reçut de Madame *Western*, ne tarda pas à prendre congé de cette Dame, pour aller réfléchir un peu plus de sang froid au parti qui lui restoit à prendre.

Il seroit maintenant dans l'ordre, de faire passer Madame *West-*

tern dans le cabinet de sa nièce , à qui vraisemblablement elle doit avoir encore beaucoup à dire. Mais , il faut , avant tout , que nous rendions compte d'un événement fâcheux tout fraîchement arrivé , & qui seul avoit occasionné l'entrée subite & tumultueuse de cette Dame dans la chambre de *Sophie* , au moment où notre Héroïne, comme nous l'avons vû, parloit un peu haut à Mylord.

Le Lecteur sçaura donc , que la nouvelle femme - de - chambre de *Sophie*, avoit été recommandée par *Lady Bellaſton* , chez qui elle avoit fervi. Cette fille , qui avoit eu ordre de veiller sur toutes les démarches de notre Héroïne , & qui s'en acquittoit très-exactement , avoit reçu ses instructions , le dirons-nous ? de Madame *Honora* elle-même ! de cette fidelle femme-de-chambre de *Sophie* , qui gagnée par les caresses de *Lady Bellaſton* , ne connoissoit plus rien sur la terre que sa nouvelle maîtresse.

Madame *Western*, avoit donc été

informée par *Betty*, de la visite de Madame *Miller* à *Sophie*, & de tout ce qui s'étoit passé par rapport à la lettre de *Jones*. Et cette fille, après avoir été louée & récompensée de son zèle, avoit reçu ordre, au cas que la *Miller* revînt, de l'introduire chez la sublime Tante.

Or, l'Hôteffe étoit malheureusement revenue, dans le tems même que *Sophie* étoit aux prises avec le *Lord*; & Madame *Western*, en lui laissant croire que sa nièce l'avoit instruite de tout ce qui s'étoit passé dans la visite de la veille, n'avoit pas eu de peine à tirer de la bonne femme tout ce qu'elle avoit voulu, concernant *Jones*, & ses projets. Cette découverte n'avoit pas été plutôt faite, que la tante, changeant tout-à-coup de langage, avoit congédié Madame *Miller*, en l'assurant que, non seulement *Sophie* ne répondroit point à la lettre, mais qu'elle ne prétendoit plus revoir la porteuse de semblables messages. &c.

Ceci avoit d'abord enflammé la

bile de la tante ; mais , sa colere avoit été portée au comble , lorsque passant dans la chambre à côté de celle où étoient les deux amans , elle avoit entendu la façon décidée dont *Sophie* parloit au *Lord Fellamar*.

Ce Seigneur ne fut pas plutôt parti , que Madame *Western* retourna chez *Sophie* , & l'accabla des reproches les plus durs , sur l'abus de la confiance que sa tante avoit daigné avoir en elle.... Voilà donc l'effet de vos promesses ! s'écria-t-elle en entrant. C'est donc ainsi , Mademoiselle , que vous avez rompu tout commerce avec un homme , que vous juriez encore hier de ne revoir jamais ?

Moi ! Madame , répondit *Sophie* ; ô Ciel , de quoi m'accusez-vous ?

Osez-vous nier , répliqua la tante , d'avoir reçu une lettre de lui ?

Une Lettre , Madame ! lui dit notre Héroïne , un peu déconcertée.

Il n'est pas trop poli, Mademoiselle, répartit Madame *Western*, de répéter mes propres mots. Oui, une lettre, oui, encore un coup, une lettre, Mademoiselle.... & je prétens la voir dans le moment.

Le mensonge est indigne de moi, Madame, lui dit *Sophie*. J'ai reçu une lettre, il est vrai; mais, sans l'avoir souhaité: je puis dire même, sans mon consentement.

Vous ne devriez pas moins rougir, s'écria la tante, en osant m'avouer de l'avoir reçue. Mais, où est-elle? Je veux enfin, & je prétens la voir.

A cet ordre cruel, *Sophie* chercha d'abord en vain une réponse. Elle feignit ensuite de chercher la lettre; & jura, enfin, qu'elle n'étoit pas dans sa poche: ce qui étoit très-vrai. Sur quoi, la bouillante *Western*, perdant tout à coup patience.... finissons, Mademoiselle, s'écria-t-elle; il ne me faut qu'un mot: voulez-vous épouser *My-lord*?

Je vous l'ai déjà dit, Madame,

répondit fermement *Sophie* , je ne l'épouserai jamais.

Eh bien , Mademoiselle , lui dit la tante , avec un serment terrible , préparez-vous à retourner demain chez votre pere.

Sophie , à ces mots effrayants , fit envain les plus grands efforts pour attendrir & calmer sa tante. Rien ne put la toucher.

Laissons-les dans cette disposition , puisque nous n'apercevons rien , du moins quant à présent , capable de changer la résolution de l'implacable *Western*.

CHAPITRE IX.

Avantures de JONES , dans la prison.

NOtre Héros, avoit passé tristement plus de vingt-quatre heures , en attendant le retour de *M. Nightingale*. Ce n'est pas que cet aimable jeune homme eût

oublé son ami malheureux : tout ce tems avoit été employé à son service.

Il avoit oui dire , que les seuls vrais témoins du combat de *Jones* avec *M. Fitz-Patrick* , étoient de l'équipage d'un vaisseau de guerre , actuellement à *Deptford*. *M. Nightingale* s'y étoit rendu ; on lui avoit dit, que ces gens étoient à terre ; il les avoit cherchés , & en avoit enfin trouvé deux, beuvant avec une tierce personne dans un cabaret près d'*Aldersgate*.

M. Nightingale , en revenant à la prison , demanda à parler en particulier à notre Héros , qui congédia *Partridge*.

Dès qu'ils furent seuls... mon ami, dit *Nightingale* , en prenant *Jones* par la main , je suis porteur de mauvaises nouvelles , & j'en gémiss : mais tel est mon devoir ! . . . Ah ! Je l'ai trop prévu , s'écria *Jones* , le pauvre *Fitz-Patrick* est mort.... J'espère que non , répondit l'autre ; il vivoit encore ce matin : mais j'aurois tort de vous flat-

ter ; sa blessure , si j'en crois tout ce qu'on m'a dit , n'en est pas moins mortelle. Quoiqu'il en soit , vous n'avez rien à craindre , mon cher *Tom* , si l'affaire est exactement telle que vous me l'avez racontée. Parlez-moi vrai , mon ami ; ne cachez rien à un autre vous-même : si vous supprimez la moindre circonstance , je tremble , je frémis de vous l'annoncer , mais vous êtes perdu !

Ciel , que vous ai-je fait ? Cher ami , lui dit *Jones* ; ah ! pourquoi me percer le cœur , d'un si cruel soupçon ?

Calmez-vous , lui dit *Nightingale* , vous allez tout sçavoir. Après les recherches les plus exactes , j'ai enfin rencontré deux de vos témoins. Je vous l'apprens , avec douleur : leur récit n'est point conforme au vôtre ; ils vous chargent tous deux. C'est vous , disent-ils , qui êtes l'agresseur ; c'est vous , qui portâtes le premier coup.

En ce cas , s'écria douloureusement *Jones* , ils sont injustes envers moi. Non seulement , je fus

frappé le premier ; mais , qui plus est , je jure sur mon ame , de n'avoir point mérité cette insulte. Quel intérêt ont donc ces malheureux, de m'accuser si faussement ?

C'est justement ce que j'ignore ; & si vous-même n'y concevez rien , si votre ami le plus sincère cherche en vain la raison qui les engage à vous calomnier , que pourra dire , que pourra croire un Juge dont le devoir est d'être indifférent , & de n'entendre que la Loi ? Je les ai interrogés cent fois ; la personne qui étoit avec eux , & que je crois un Courtier de Marine , leur a aussi représenté les conséquences d'une pareille déposition , ils y ont toujours persisté : ils ont même promis de la confirmer par serment. Au nom du Ciel ! mon cher ami, rappelez-vous bien toutes les circonstances de ce funeste événement ! il en est tems encore , craignez de vous y résoudre trop tard ! Je serois au désespoir de vous choquer. Mais , la rigueur de la Loi ne vous est peut-

être pas connue : quels que soient les motifs , elle punit toujours celui qui frappe le premier.

Hélas ! cher *Nightingale* , s'écria le désolé *Jones* , quel intérêt peut avoir un malheureux tel que moi , à déguiser la vérité ? Et pensez-vous , d'ailleurs , que je consentisse à vivre avec la réputation d'un infâme Affassin ? Si j'avois autant d'amis (hélas que j'en ai peu !) ferois - je assez hardi , pour les prier de protéger un homme coupable du plus odieux des crimes ? Croyez-moi , croyez-moi , dis-je , je n'ai point cet espoir ; le seul qui me reste , est dans un autre Juge : si j'en suis digne il me protégera.

M. *Nightingale* , ébranlé par la fermeté de *Jones* , recommençoit à le croire innocent , lorsque Madame *Miller* parut avec les mauvaises nouvelles que nous sçavons du succès de son ambassade.

Eh bien ? s'écria alors *Jones* , d'un ton vraiment héroïque , le sort peut maintenant épuiser sur

moi sa colere. La vie n'est plus à mes yeux qu'un fardeau..... Calmez-vous, mes amis ; si le Ciel veut que je porte la peine d'un crime involontaire, je me flatte du moins, qu'il daignera peut-être un jour faire éclater mon innocence.

Cette scene se foutenoit, dans le plus grand patétique, lorsqu'un Guichetier vint annoncer une Dame qui vouloit parler à *Jones*.

Ce message l'étonna: il ne connoissoit pas de femme de qui il dût attendre une visite dans un pareil endroit. Cependant, comme il n'avoit pas de raison pour se dispenser de la recevoir, Madame *Miller & M. Nightingale* prirent congé de lui ; & la Dame fut introduite dans le donjon de notre Héros.

Si jamais cet infortuné fut véritablement surpris, ce fut au moment que jettant les yeux sur cette femme, il la reconnut pour Madame *Waters*. Mais, quel que soit son étonnement, songeons d'abord à celui du Lecteur, qui probablement n'at-
tendoit

tendoit pas non plus là cette Dame;

On ſçait aſſez qui elle eſt , ſes galanteries ſont connuës ; & l'on n'a ſans doute pas oublié , qu'après toutes les aventures de l'hôtellerie d'*Upton* , elle étoit montée en caroſſe avec MM. *Fitz-Patrick* & *Maklachland* , pour ſe rendre avec eux à *Bath*.

Difons donc, maintenant, que M. *Fitz-Patrick* , veuf à regret d'une épouſe vivante , avoit trouvé Madame *Waters* aimable; & qu'elle n'avoit pas crû devoir refuſer à cet époux infortuné toutes les petites conſolations qui dépendoient d'elle.

Ils étoient tous deux arrivés enſemble à Londre , depuis peu de jours; & M. *Fitz-Patrick* qui n'avoit pas jugé à propos de lui rien dire de ſes projets concernant ſa femme , encore moins de l'envie qu'il avoit de ſe battre contre *Jones* ſ'il le rencontroit , avoit gardé tous ces ſecrets juſqu'au moment où on l'avoit rapporté preſque mourant de ſa bleſſure.

M. *Fitz-Patrick* étoit naturelle;

ment Orateur , mais souvent obscur dans ses narrations : dans une circonstance aussi critique , il s'étoit trouvé encore un peu plus embrouillé que de coûtume , & il avoit falu du tems à Madame *Waters* pour comprendre un peu clairement , que celui qui avoit blessé M. *Fitz-Patrick* étoit ce M. *Jones* qui l'avoit déjà blessée elle-même au cœur , & dont le souvenir lui étoit encore extrêmement cher. A peine avoit elle été instruite de cet événement , & surtout de l'emprisonnement de notre Héros , que laissant M. *Fitz-Patrick* aux soins de sa garde , elle s'étoit hâtée d'accourir à *Newgate*.

L'air de gayeté qu'elle apportoit dans cette prison , fut tout-à-coup déconcerté par la physionomie sombre & abattue du pauvre *Jones* , qui à son aspect , recula deux pas en arriere. Je pardonne à votre surprise , lui dit-elle , en s'affeyant , vous ne m'attendiez sûrement pas dans un endroit où je crois que peu d'hommes reçoivent

vent des visites , si ce n'est peut-être de leurs femmes.... Jugez , M. *Jones* , de ce que vous pouvez sur moi ! Je ne croyois guères , lorsque nous nous séparâmes à *Upton* , que nous dussions nous retrouver ici.

Je sens , Madame , lui dit notre Héros , tout ce que je vous dois : on fuit rarement les infortunés , & surtout jusques dans ces lieux.

Je vous proteste , s'écria-t'elle ; que j'ai peine à croire que vous foyez le même M. *Jones* , qui m'avoit paru si aimable. Quoi ? votre visage est plus triste encore que votre appartement ! Eh , quel est donc l'état de vos affaires ?

Je pensois , Madame , lui dit notre Héros , en vous voyant entrer ici , que vous en étiez mieux instruite. Bon ! dit-elle , vous voilà bien allarmé. Est-ce pour avoir un peu régenté un brutal ? Il n'y a pas tant de mal à cela.

Jones ne parut pas content de cette gentillesse hors de saison , &

marqua le plus grand regret de ce qui lui étoit arrivé. Sur quoi la Dame , touchée des inquiétudes de notre Héros , l'interrompant tout-à-coup : puisque la chose , lui dit-elle , vous tient si fort au cœur, je veux vous consoler. Votre homme n'est point mort ; & je suis à peu près sûre qu'il n'est pas en danger de mourir. Son premier Chirurgien , il est vrai (un jeune homme qui vouloit se faire valoir) a fort exagéré le mal , pour que la cure lui fît sans doute plus d'honneur : mais le Chirurgien du Roi qui depuis peu voit le malade , en pense bien différemment , & nous répond presque de lui. Le hazard le plus singulier me fait trouver logée dans la maison de votre adverfaire : je l'ai vû ; il vous rend justice. Il déclare , à qui veut l'entendre , qu'il n'a rien à vous reprocher , que vous vous êtes battu en brave homme , & qu'il fut en tous points l'agresseur.

Ces nouvelles inattenduës con-

tolerent beaucoup notre Héros. Il informa Madame *Waters* de bien des choses qu'elle sçavoit déjà ; il lui en apprit d'autres qu'elle ignoroit , l'avanture du manchon par exemple , & autres particularités de son histoire , sans pourtant jamais nommer *Sophie*. Il déplora ensuite ses égaremens passés , chacun desquels , disoit-il , en soupirant , avoit eu de si funestes suites qu'il se croiroit impardonnable , & désormais il ne pensoit , & ne vivoit pas mieux.

Madame *Waters* , qui ne trouvoit pas cette morale tout-à-fait de son goût , en fit d'abord quelques plaisanteries , que notre Héros ne trouva pas du sien. La visite de cette Dame , à ce que nous pouvons imaginer , avoit eu un tout autre but : il falut se contenter d'être prêchée , & enfin congédiée avec toute la politesse dont *M. Jones* étoit capable. Elle se consola pourtant , dans l'espérance que notre Héros une fois hors de prison , reprendroit avec la liberté,

cet ancien enjouement & cette aimable vivacité, dont le souvenir étoit encore si précieux pour elle.

Ainsi, le surcroît de tristesse que la visite de M. *Nightingale* avoit apporté au pauvre *Jones*, fut en partie effacé par celle de Madame *Waters*. Mais, il n'étoit pas moins pénétré du rapport que lui avoit fait Madame *Miller*. Ce qu'elle lui avoit dit quadroit si bien avec la lettre qu'il avoit reçue de *Sophie*, qu'il ne lui paroissoit plus douteux que celle dont il avoit chargé la bonne Hôtesse n'eût été livrée à la Tante. Plus d'espoir, par conséquent : *Sophie* ne l'aimoit plus, *Sophie* le méprisoit, *Sophie* l'avoit abandonné ! . . . Tout ce que cette pensée jetta d'horreur dans son ame, ne pouvoit être égalé que par le nouveau coup de foudre que lui réservoit encore la fortune. C'est ce qu'on verra dans le Livre suivant.

Fin du dix-septième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.¹

LIVRE DIX-HUITIÈME.

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

Evénement Tragique.

T Andis que *Jones* s'abîmoit ainsi dans l'amertume de ses réflexions, *Partridge*, les yeux égarés, la pâleur sur le front, & se soutenant à peine, vint se présenter devant lui.

Qu'as-tu ? lui dit notre Héros ; jamais spectre n'eut, je crois, l'air plus effrayant que toi.

Monfieur, lui dit *Partridge*, d'une voix cassée & tremblante, dai-

gnez ne pas vous irriter.... Je n'ai point écouté la conversation que vous venez d'avoir : mais j'étois dans la chambre prochaine ; & plût au Ciel , que j'eusse été à cent lieuës de là !... Que veux-tu dire ? interrompit *Jones* ; de quoi donc s'agit-il ?

De quoi il s'agit , Monsieur ? répondit l'autre , juste ciel ! cette femme , qui sort.... Ne la vîtes-vous pas à *Upton* ?

Sans doute , lui dit *Jones* : eh bien , qu'en induis-tu ?

Est-ce véritablement avec elle , que vous passâtes la nuit , dans cette Hôtellerie ? lui dit le Pédagogue en frémissant. Hélas ? s'écria *Jones* , je crains bien que mon crime n'ait pas été secret.... De grâce , Monsieur , lui dit *Partridge* , répondez-moi précisément... Est-il bien vrai ? Est-il constant , que ce soit avec elle , que mon maître ?

Ami , répondit notre Héros , pourquoi t'acharner ainsi à renouveler mes remords ? Ne t'ai-je pas tout avoué ?

En ce cas , s'écria douloureusement *Partridge* , puisse le Ciel avoir pitié de nous ! Mais , ou je n'existe pas , ou cette femme est votre mere.

A ces mots , *Jones* glacé d'épouvante & d'horreur , devint en un instant plus défiguré & plus effrayant que *Partridge* même. Tous deux étoient debout , tous deux se regardoient d'un œil farouche , tous deux étoient muets.... *Jones* enfin , tâcha d'articuler ces mots.... Ciel ! Ah Dieu !..... Comment se peut-il ?... Parle *Partridge* Explique-toi ?

O, Monsieur ! s'écria *Partridge* , le cœur me manque , je ne sçaurois parler.... Mais , ce que je vous ai dit , n'est que trop vrai.... Cette femme , qui sort d'ici , cette malheureuse est votre mere.... Que je suis malheureux moi-même de ne l'avoir point vuë alors ! j'aurois sans doute prévenu ce crime. L'Enfer seul a pû tout disposer pour l'accomplissement de cette horrible aventure.

C'en est fait , ami ! s'écria notre Héros , la fortune a résolu ma perte , & m'a conduit par degrés jusqu'aux portes du désespoir. Mais, dois-je en accuser la fortune ? Puis-je imputer mon malheur à d'autres qu'à moi-même ? Tous ceux qui me font arrivés , ne font-ils pas des suites naturelles de mes égaremens , ou plutôt de mes vices ? O *Partridge* ! ce que j'apprens de toi, me confond & me désespère... Quoi, Madame *Waters* !... Mais , hélas , puis-je en douter encore ? Sans doute , elle ne t'est que trop connue.... S'il te reste quelque amitié pour moi ; ou plutôt , si tu me crois encore digne de ta pitié , cours , vole , je te prie , tâche de ramener ici cette femme infortunée que je n'ose appeler ma mère ! Juste Ciel ! un inceste ! Ah, malheureux , à quel sort étois-je réservé ? ...

Les transports de sa douleur , ou plutôt de son désespoir, furent alors si violens , que *Partridge* ne crut pas devoir le quitter, L'épuisement

succédant pourtant insensiblement à ce premier torrent de sa passion, il revint enfin à lui-même ; & , après avoir appris au bon *Partridge* , qu'il trouveroit Madame *Waters* dans la maison où logeoit M. *Fitz-Patrick* , il le chargea d'aller prier cette femme de revenir à la prison.

S'il plaisoit au Lecteur , pour ne pas trop fatiguer sa mémoire , de retourner pour un moment à la scène de l'Hôtellerie d'*Upton* , dans notre neuvième Livre , il admireroit mieux par combien d'accidens aussi naturels que singuliers , le hazard avoit empêché que *Partridge* & Madame *Waters* se rencontraient pendant un jour entier qu'ils avoient passé dans cette Hôtellerie. Que d'exemples de ce genre arrivent dans le cours de la vie ! Que de grands événemens naissent chaque jour des circonstances les moins remarquables ! Un œil éclairé en a sans doute déjà apperçu plus d'une preuve dans cette véritable histoire.

Après une vaine recherche , de deux ou trois heures , *Partridge* revint trouver son maître , sans avoir vû *Madame Waters. Jones* , déjà outré de sa lenteur , retomboit dans le défespoir , en écoutant le rapport de l'affligé *Pédagogue* , lorsqu'on lui apporta cette lettre.

M O N S I E U R ,

*Depuis que je vous ai quitté , j'ai rencontré un homme qui m'a appris des choses qui vous concernent , dont je suis aussi surprise que vivement pénétrée. Mais n'ayant pas le loisir d'entrer maintenant dans des matières de si grande importance , daignez suspendre votre curiosité jusqu'à notre première entrevüe , qui ne sera retardée que jusqu'au moment où il me sera possible de sortir du logis. O , Monsieur Jones ! que je ne pensois guères , lorsque je passai cette heureuse journée à *Upton* ; que je ne pensois guères , hélas , que le souvenir de ce jour fortuné dût répandre une amertume affieuse sur tout le reste de*

ma vie ! Croyez , pourtant , que je serai toujours sincèrement , votre infortunée , JENNY WATERS.

P. S. De grace , ne vous laissez point accabler par la douleur ; M. Fitz - Patrick va de mieux en mieux , on ne craint plus rien pour sa vie. Ainsi , quels que soient les crimes dont vous ayez à gémir , l'homicide ne doit du moins plus être de ce nombre.

Jones n'eut pas plutôt parcouru cette lettre , qu'elle lui tomba des mains , & qu'il retomba lui-même dans l'état le plus affreux. Partridge , l'ayant luë à son tour , éprouva presque les mêmes mouvemens qui déchiroient son Maître. La situation déplorable de ces deux hommes , n'est point du ressort de la plume : je la laisse au pinceau.

Tandis que l'un & l'autre , également muets , également inanimés , (du moins en apparence) se regardoient , peut-être sans se voir , un Guichetier entra dans la chambre ;

& , fans faire la moindre attention à ce que leurs phyfionomies auroient eu de frappant pour tout autre , annonça une perfonne qui demandoit *M. Jones* ; & introduifit *George* , le Garde-Chaffe.

Celui-ci , à qui les fpectacles d'horreur étoient moins familiers , n'eut befoin que de jeter les yeux fur *Jones* pour juger du défordre de fon ame. Il l'imputa d'abord à fa funefte aventure , dont les circonftances n'étoient pas racontées favorablement pour notre Héros dans la famille de *M. Western* ; d'où il conclud , que *M. Fitz-Patrick* étoit fans doute mort , & que le pauvre *M. Jones* étoit par conféquent dans le cas de faire bientôt une mauvaife fin. Cette penfée allarma fort le Garde-Chaffe , qui malgré la petite infidélité qu'il avoit faite à fon ancien ami , étoit naturellement compâtiffant , & confervoit encore la mémoire de tout ce que notre Héros avoit autrefois fait pour lui.

A ce trifte fpectacle , le pauvre





homme eut peine à retenir ses larmes : son attendrissement fut même si sincère, qu'il offrit de bon cœur à *Jones* tout ce qu'il avoit d'argent comptant dans sa poche.

Jones, sensible à cet offre, l'en remercia tendrement, en l'assurant qu'il ne manquoit de rien ; surquoi, le Garde-Chasse devint bien plus pressant encore... Allons, allons, mon cher Maître, s'écria *George*, rappelez votre courage, tout n'est peut-être pas désespéré: Etes-vous le premier Gentilhomme qui en ait tué un autre, & qui s'en soit bien tiré ?

Il n'est plus question de cela, lui dit *Partridge*; *M. Fitz-Patrick* n'est ni mort, ni mourant. Mon Maître a bien d'autres chagrins; & tes offres de service n'y peuvent rien. Que sçais-tu ce que je puis faire? répondit *George*: s'il s'agissoit de ma jeune maîtresse, j'aurois bien quelque chose de nouveau à en dire à mon maître.... Que dites vous, *M. George*? s'écria *Jones*, ne parliez-vous pas de ma *Sophie*?.... Ma *Sophie*!

ah, malheureux, te convient-il de profaner encore ce nom?... J'espere encore que vous l'aurez, répondit *George*... Eh pourquoi pas ? Oui, oui, Monsieur, j'ai quelque chose à vous dire là-dessus. Madame *Western*, continua-t-il, vient de ramener Madame *Sophie* chez son pere ; & cela a produit un beau tapage. Je n'ai pu trop bien en démêler le sujet ; mais mon Maître, & Madame *Western*, étoient fort en colere ; elle est même sortie de chez nous, en déclarant qu'elle n'y reviendrait jamais. J'ignore le fin de tout cela : ce que je sçais, c'est que tout est redevenu tranquile dans la maison, dès qu'elle en a eu les pieds dehors. *Robin*, qui a servi le pere & la fille au souper, vient de m'apprendre, qu'il n'a jamais vu notre Maître de si bonne humeur, ni si gai avec notre jeune Dame. *Robin* prétend même, que M. *Western* a embrassé plus d'une fois Madame *Sophie*, en lui jurant qu'à l'avenir elle seroit sa Maîtresse, & qu'il ne penseroit plus jamais à l'enfermer.

J'ai crû, Monsieur, continua *George*, que cette nouvelle pourroit vous plaire; & je me suis dérobé, quoiqu'il soit tard, de la maison, pour venir vous la dire.

Je vous en remercie de tout mon cœur, lui dit *Jones*. Tout indigne que je me crois d'oser à l'avenir lever les yeux sur cette incomparable fille, rien ne peut soulager mes maux comme la certitude de sa félicité.

Le reste de cette conversation, n'étant pas assez important pour être rapporté, nous ferons mieux d'apprendre au Lecteur par quel miracle imprévû le cœur de *M. Western* s'étoit de nouveau réchauffé pour sa fille.

Madame Western, en lui ramenant *Sophie*, avoit commencé par étaler tous les honneurs & les avantages de l'alliance refusée par sa nièce avec le *Lord Fellamar*. *M. Western*, dont la haine pour Messieurs les *Lords* est déjà suffisamment connue, avoit pris le parti de sa fille; & cet affront avoit tel-

lement irrité l'ambitieufe tante ; que perdant de vuë toute fa politique , elle avoit insulté fon frere , jufqu'au point de fe faire infulter elle même. Dans la chaleur de cette altercation , digne des régions de *Billingsgate* * , Madame *Western* un peu trop vivement pouffée pour foutenir longtems la partie , avoit oublié , ou n'avoit pas eu le tems avant fon départ d'inſtruire fon frere de la lettre que *Sophie* avoit reçue de *Jones* : ce qui eût sûrement produit un très-mauvais effet pour notre Héroïne.

Dès qu'elle fut partie , *Sophie* , qui autant par néceffité que par inclination , avoit jufques là gardé le ſilence , remercia fon pere de l'avoir défenduë contre fa tante. Cette démarche enchantâ le bon homme. C'étoit pour la premiere fois , diſoit-il , que *Sophie* ſe déclaroit en ſa faveur contre Madame *Western* : fon amour-propre n'a-

* Des Halles.

voit jamais été flatté plus à propos. Il se rappelloit, d'ailleurs, les promesses qu'il avoit faites à M. *Alworthy*, de ne plus violenter sa fille. Et tout ceci, joint à l'espérance qu'il avoit conçüe d'être dans peu de jours défait de *Jones*, ne lui laissoit plus douter que *Sophie* ne dût enfin se laisser bientôt gagner par la douceur.

Il n'est, par conséquent, plus étonnant, que M. *Western*, pendant le souper qui succéda à cette scène, se fût livré tout entier à la tendresse naturelle qu'il avoit pour sa *Sophie*: tendresse à laquelle notre Héroïne fut si sensible, qu'elle promit de nouveau à son pere d'employer toute sa vie à lui en marquer sa reconnoissance; & surtout, de ne jamais songer à faire choix d'un époux, sans son consentement.



C H A P I T R E I I.

*Visite de M. ALWORTHY au vieux
M. NIGHTINGALE. Etrange
découverte.*

LE lendemain de tout ceci , M. *Alworthy* , conformément à la promesse qu'il avoit faite à Madame *Miller* , fut rendre visite au pere de M. *Nightingale* , sur l'esprit duquel il avoit conservé tant d'empire , qu'après une conversation de deux heures , le vieux *Crésus* avoit enfin consenti de revoir son fils.

Cette visite occasionna un événement bien singulier ; un de ces hazards, dont les honnêtes gens sont en droit de conclure , que la Providence intervient souvent dans la découverte des forfaits les mieux voilés : comme pour avertir les hommes , de ne pas s'écarter des sentiers de la vertu , dussent-ils être

ûrs de marcher toujours avec circonspection dans les obscurs sentiers du vice.

M. *Alworthy*, en entrant chez M. *Nightingale*, avoit entrevu dans la cour, *George*, le Gardeschaffe. Il n'y avoit pas fait grande attention ; & *George* ne croyoit pas même en avoir été reconnu.

Cependant, les deux vieillards étant d'accords sur l'objet principal de la visite de M. *Alworthy*, ce dernier demanda à M. *Nightingale*, par quel hazard il connoissoit *George Seagrim*, & quelles bonnes affaires pouvoient attirer un tel homme chez lui ?

Quelles bonnes affaires ? répondit le vieux richard ; les siennes ne font ma foi pas mauvaises. Croiriez-vous, que ce drôle-là est parvenu, en cultivant une petite Ferme de 30 livres sterlin par an, à faire un *mago* de 500 guinées, dont il m'a fait dépositaire ?

Qu'entens-je ! s'écria M. *Alworthy* ; se peut-il qu'il vous ait fait cette mauvaise histoire ?

Doucement , mon ami , lui dit le vieux *Nightingale* : l'histoire peut être mauvaise ; mais je suis bien sûr d'avoir à lui la somme dont je vous parle , en cinq bons billets de Banque , que j'ai promis de lui placer par un bon hypothèque , ou par quelque acquisition dans le Nord d'Angleterre.

Les billets , à la réquisition de M. *Alworthy* , ne furent pas plutôt produits , qu'il en marqua le plus extrême étonnement. Il les reconnut exactement pour ceux qu'il avoit autrefois donnés à M. *Jones* , & en raconta toute l'Histoire au vieux *Nightingale*.

Les Larrons , les Joueurs infidèles , les Banqueroutiers , les Usuriers , & autres Suppôts de cette Confrairie , ont toujours la probité dans la bouche : la mauvaise foi dans les affaires de la vie , n'eut jamais contre elle d'Orateurs plus véhémens. Le vieux *Nightingale* devint furieux , en apprenant la trahison du Garde-Chasse ; & M. *Alworthy* , pour le calmer , eut

besoin de toute son éloquence :

Il fut enfin convenu , entre eux , que M. *Nightingale* garderoit à la fois & l'argent & le secret , jusqu'à ce que M. *Alworthy* le revînt voir : sauf à amuser *George* , sous quelque prétexte , au cas qu'il revînt dans l'intervalle soit pour employer , ou pour retirer ses billets.

A son retour chez Madame *Miller* , M. *Alworthy* la trouva extrêmement affligée des mauvaises nouvelles qu'elle avoit apprises de son ami *Jones*. M. *Alworthy* lui fit part du succès de sa visite au vieux *Nightingale* , la flatta d'une réconciliation prochaine entre le pere & le fils , & par conséquent du prochain bonheur de *Nancy*. Il instruisit aussi l'hôtesse d'un autre accident arrivé dans la même famille : c'est-à-dire , de la fuite de Mademoiselle *Nightingale* , cousine de son gendre , avec un jeune Ministre : événement dont le vieux *Nightingale* paroïssoit être touché à cause de son frere , & qui étoit encore ignoré dans la famille de Madame *Miller*.

Le Lecteur ne ſçauroit douter ; que cette bonne femme n'écoutât tout ceci avec autant de plaifir que de reconnoiſſance. Mais la peine que lui cauſoit le malheur de notre Héros, empoifonnoit toute ſa joye.... Ma fille , ma famille entiere eſt ſur le point d'être heureuſe , (répétoit à chaque inſtant ſon bon cœur) & le déplorable Auteur de notre félicité , touche au comble de l'infortune !

M. *Alworthy* , après lui avoir laiffé le tems de favouer ces premières nouvelles , lui dit , en rentrant , qu'il avoit encore quelque choſe d'agréable à lui apprendre. J'ai découvert , ajouta-t-il , certain tréſor aſſez conſidérable , appartenant à votre jeune ami. Je crains pourtant , qu'il ne ſoit en ſituation de ne pouvoir en faire uſage.

Ah , Monsieur ! j'oſe encore eſpérer le contraire , ſ'écria Madame *Miller* , fûre qu'il ſ'agiſſoit de ſon ami *Jones*.

Je l'eſpère de même , & de tout mon cœur , lui dit M. *Alworthy* :
mon

mon neveu m'a pourtant dit ce matin , que cette affaire prenoit un mauvais tour... Ah grand Dieu ! s'écria Madame *Miller*... Allons , Monsieur , je me tairai. Jugez pourtant de mon supplice !.... Madame , lui dit M. *Alworthy* , vous pouvez parler , vous me connoissez trop pour me croire capable d'injustice ou de haine envers qui que ce soit. Quant à ce jeune homme , je serois charmé qu'il se justifiât totalement , & surtout de cette malheureuse affaire. Vous avez vû , dès longtems , ma tendresse pour lui. Le monde , vous le sçavez , m'en a même blâmé ; & si je m'en suis enfin détaché , ce ne fut en vérité pas sans cause... Croyez-moi , Madame *Miller* , je serois charmé de m'être trompé.

Madame *Miller* alloit répliquer , avec toute la chaleur qu'inspirent dans les cœurs bien formés le zèle & la reconnoissance , lorsqu'un domestique vint l'avertir qu'un Gentilhomme l'attendoit en bas pour affaire.

M. *Alworthy* ayant alors fait appeler son neveu, on lui dit, qu'il avoit été quelque tems dans sa chambre, avec la personne qui lui tenoit souvent compagnie ; & M. *Alworthy*, augurant que ce ne pouvoit être que M. *Dowling*, ordonna qu'on le fit venir.

Dès-que ce Procureur fut arrivé, M. *Alworthy*, sans nommer personne, lui proposa le cas des billets volés, & lui demanda son avis sur la façon dont le coupable pouvoit être puni. *Dowling* répondit, qu'il le croyoit dans le cas d'être attaqué au criminel : mais qu'attendu la délicatesse de la matiere, il la trouvoit digne d'être consultée. Il ajoûta, qu'étant sur le point de sortir, pour une consultation qui s'alloit faire chez M. *Western*, au sujet d'une affaire assez importante, il pourroit, avec la permission de M. *Alworthy*, proposer la question aux Avocats.

Cette proposition étoit à peine agréée, que Madame *Miller* entr'ouvrant la porte de la chambre,

& appercevant du monde, voulut se retirer. M. *Alworthy* la rappella, congédia le Procureur, & reçut, avec l'Hôteſſe, la viſite & les remerciemens du jeune M. *Nightingale*. Mais à peine le gendre avoit-il commencé à exprimer ſa reconnoiſſance, que la belle-mere l'interrompant tout à coup, ah, Monsieur! ſ'écria-t'elle, M. *Nightingale* a de bonnes nouvelles, concernant le pauvre M. *Jones*. Il a été voir le bleſſé, qui non-ſeulement eſt hors de tout danger, mais qui déclare que c'eſt lui-même qui a attaqué & battu le priſonnier.... Eût-on voulu qu'il fût lâche? M. *Alworthy* l'eût il voulu lui-même?.. Parlez, parlez mon cher M. *Nightingale*; Apprenez tout à M. *Alworthy*.

Le gendre, en confirmant ce qu'avoit dit ſa belle-mere, raconta tout ce qu'il ſçavoit, & conclut par l'éloge de notre Héros, qui étoit, diſoit-il, l'un des meilleurs cœurs & des plus pacifiques du monde.

Ajoutez, Monsieur, ajoutez, ſ'écria Madame *Miller*, avec quelle

tendresse , avec quels épanchemens de cœur il nous a toujours parlé de M. *Alworthy* , la reconnoissance qu'il conserve de ses bienfaits , & le regret mortel que ce pauvre garçon témoigne à chaque instant d'avoir été assez malheureux pour déplaire à l'homme du monde qu'il chérit & respecte le plus.

M. *Nightingale* , que l'amitié & la vérité inspiroient à la fois , fit alors un tableau si touchant des sentimens de *Jones* , que M. *Alworthy* , qui d'abord avoit paru l'écouter par pure complaisance , en parut enfin ému. Pardon , Monsieur , s'écria en s'interrompant *Nightingale* , (qui s'appercevoit du trouble de ce bon Gentilhomme) pardon , si j'ose trop présumer de moi-même , en osant toucher une matière dont je connois toute la délicatesse. . . . Pourquoi cela , mon cher gendre ? s'écria Madame *Miller* , en l'interrompant à son tour ; faut-il craindre , faut-il jamais rougir de rendre justice à la vérité ?

Elle a raison , Monsieur , lui dit

M. *Alworthy* , & j'approuvais de tout mon cœur à la générosité du vôtre : plutôt au Ciel , que vous me crussiez digne d'avoir un jour de pareils sentimens pour moi ! je vous dirai bien plus ; ce que je viens d'entendre , sur le compte de cet infortuné jeune homme , me touche , & me plaît plus que vous ne pensez : personne sur la terre ne seroit plus ravi que moi de le retrouver innocent. Votre belle-mère , que dis-je ? Tous ceux qui me connoissent , sont témoins que jamais un fils n'eût pû m'être plus cher. Oui , Monsieur , c'étoit un fils que je voyois en lui ; c'étoit un fils , dont chaque jour je rendois grâce à la fortune. Je me rappelle encore avec plaisir le moment où je le trouvai dans mon lit. Pauvre petite créature ! Quelle étoit sa situation ! Je crois encore sentir ses innocentes mains pressant & caressant les miennes !... Je l'aimois Monsieur ; Oui je l'aimois tendrement....

A ces mots , les sanglots couperent la voix à M. *Alworthy* , & ses

yeux se couvrirent de larmes.

Mais , comme la réponse de Madame *Miller* , peut faire naître du nouveau , nous n'irons pas plus loin maintenant , afin de rendre raison du changement visible , qui semble tout-à-coup s'être fait dans l'ame de M. *Alworthy* , en faveur de notre Héros. Ces sortes de révolutions qui sont véritablement assez communes dans les Romans & dans nos Pièces de Théâtre , n'ont souvent d'autres causes que la nécessité de finir ou l'Histoire ou la Pièce , & sont même justifiées par des autorités très-respectables. Cependant, quoique notre propre autorité puisse peut-être en valoir d'autres ; nous n'userons de nos pouvoirs qu'avec modération , & jamais que lorsque la nécessité pourra nous y contraindre : ce que nous ne prévoyons pourtant pas encore devoir arriver dans le cours de cet Ouvrage.

Les dispositions actuelles de M. *Alworthy* , n'étoient donc occasionnées que par une lettre qu'il avoit reçue immédiatement avant

que de rentrer chez son Hôteſſe, & que le Lecteur curieux peut voir au commencement du Chapitre ſuivant.

C H A P I T R E I I I.

Contenant deux Lettres de différent ſtyle.

*Lettre de M. SQUARE à M. AL-
WORTHY.*

Mon digne ami,

Je vous mandai, par ma dernière, que les eaux ne m'étant pas du tout favorables, on me les avoit abſolument défenduës. Je vous apprens maintenant une nouvelle qui touchera peut-être plus mes vrais amis, qu'elle ne m'a touché moi-même. Les Docteurs Harrington & Brewſter m'ont notifié que je dois me diſpoſer à la mort.

J'ai lû, je ne ſçais où, que le

*v*éritable usage de la Philosophie étoit
*d'*apprendre à mourir. Je ne démen-
tirai donc pas la mienne au point
de marquer la moindre surprise à l'af-
pect d'une leçon , que je suis censé
avoir étudiée si longtems. J'avouerai
cependant sans rougir , qu'un seul
Chapitre des Livres Saints l'enseigne
beaucoup mieux que tous les volumes
de Philosophie , tant ancienne que
moderne. L'assurance qu'ils nous don-
nent d'une autre vie est bien d'un au-
tre poids aux yeux de la Raison ,
que toutes les consolations tirées du
cours invariable de la Nature , du
Vuide ou de la Satieté des plaisirs
d'ici-bas , ou de tous les autres lieux
communs des Déclamateurs : remedes
vraiment topiques , quelquefois capa-
bles d'armer notre ame contre la dou-
leur & contre la mort même : mais tou-
jours insuffisans pour élever notre cou-
rage jusqu'à mépriser l'approche du
moment fatal, encore moins pour nous
le faire envisager comme un bien aussi
réel que désirable. Mon intention n'est
pas d'insinuer , que tout ce qu'on
appelle du nom de Philosophes ait nié

l'existence d'un Etre suprême , ou l'immortalité de l'ame. Plusieurs d'entre eux ont entrevu , par les seules lumieres de la Raison , quelque espoir d'un autre avenir. Mais , pour parler sans prévention , cette lueur étoit si foible , si incertaine , & leurs espérances par conséquent si peu fondées , qu'on peut sans injustice les regarder au moins comme douteuses. Platon , dans son Phédon , finit par déclarer que ses argumens les plus forts rendent au plus son opinion probable ; & Cicéron lui-même , paroît moins convaincu de l'immortalité de l'ame , qu'il ne semble avoir envie de la croire. Quant à moi , pour vous parler avec franchise , je ne la crus jamais fermement que depuis que je suis redevenu vraiment Chrétien.

Cette dernière expression , vous surprendra sans doute ; mais j'ose vous assurer maintenant , qu'il n'y a pas longtems que j'ai acquis quelque droit de me qualifier ainsi. L'orgueil Philosophique avoit enyvré ma Raison , & la sagesse la plus sublime n'étoit à mes yeux (aussi fascinés que

jadis ceux des Grecs) qu'une chimère méprisable.

Le Ciel enfin a daigné m'éclairer : tandis qu'il en est tems encore ; j'ai connu mes erreurs. Sa divine lumiere , en me montrant la vérité , m'a fait voir les bords de l'abîme où j'allois me plonger ! Mais je sens que je m'affoiblis : je me hâte d'en venir au principal objet de cette lettre.

En parcourant des yeux ma vie passée, rien n'excite plus mes remords que l'injustice dont je me suis rendu coupable envers ce pauvre infortuné que vous aviez ci-devant adopté pour votre fils. J'ai non seulement contribué aux infâmes projets d'autrui , mais j'ai moi même agi contre lui avec la plus grande injustice. Croyez-moi , cher ami , croyez en la déclaration d'un mourant , il a été indignement & lâchement trahi. Quant aux faits principaux , pour lesquels vous l'avez banni de votre présence , je vous jure solennellement, qu'il n'étoit point coupable. Lorsque l'on vous croyoit mourant , c'est le seul de tous

ceux qui habitoient votre maison , & qui vivoient de vos bienfaits , dont la douleur & les inquiétudes ayent été véritablement sincères : la joye seule qu'il témoigna de votre convalescence a fourni l'occasion de l'accuser auprès de vous , à une personne dont l'ame basse étoit seule capable d'imaginer un complot aussi noir.... Mais , j'oublie que mon but n'est autre que de justifier l'innocent , & non pas d'accuser le coupable. Croyez-moi , encore un coup , mon ami , ce jeune homme a le caractère le plus excellent , l'ame grande & généreuse , & possède au plus haut degré toutes les vertus capables d'illustrer l'humanité. Il a quelques défauts , sans doute ; mais loin d'être ingrat , loirz d'avoir été ou d'être jamais capable de manquer à son Bienfaicteur , je serois volontiers garant , lorsque vous le chassâtes , que son cœur saigna pour vous , beaucoup plus que pour lui-même.

Des motifs purement humains , m'ont rendu assez foible , assez criminel pour vous avoir si longtems ca-

ché ce secret honteux. Nul motif ne me guide aujourd'hui que le desir de rendre hommage à la vérité, de justifier l'innocent, & de réparer autant qu'il est en moi tous les maux que je lui ai causés. Je me flatte donc, que cette déclaration, non suspecte par tant d'endroits, produira tout l'effet que je souhaite, & rendra à l'innocent toute la faveur dont il est digne. C'est la seule consolation que puisse encore espérer dans ce monde, si tant est qu'il vive assez pour la recevoir,

MONSIEUR,

Votre très-obligé, très-
obéissant, & très-
humble Serviteur,
THOMAS SQUARE.

Après cette lecture, la révolution subite des sentimens de M. Alworthy en faveur de notre Héros, paroîtra sans doute moins surprenante. Il avoit pourtant reçu par le même Courier, une autre let-

tre d'un stile différent, & dont nous croyons devoir faire part au Lecteur, avec d'autant plus de raison, que c'est selon toute apparence la dernière fois que nous aurons à parler du Personnage qui l'avoit écrite.

*Lettre de M. TUAKUM à M. AL-
WORTHY.*

MONSIEUR,

Ce que me mande votre digne neveu, des nouvelles infamies du Pupile d'un Athée tel que M. Square, ne me surprend en aucune façon. Un meurtre, quel qu'il soit, ne m'étonnera jamais de la part d'un jeune homme infecté d'une doctrine aussi pernicieuse ; & je prie ardemment le Ciel que votre propre sang n'attire pas enfin sur ce malheureux l'arrêt d'une réprobation finale. Quelque vif que soit votre repentir, en vous rappelant vos faiblesses en faveur d'un sujet aussi indigne de vos bontés ; quels que soient vos regrets, d'avoir nourri & protégé

un pareil monstre , au préjudice de votre famille & de la dignité de votre caractère , je croirois encore manquer à ce qu'exige mon devoir , si je balançois à vous remettre sous les yeux l'effrayant tableau de vos erreurs. Souffrez donc , que je vous supplie de réfléchir aujourd'hui sur le supplice prêt à tomber sur la tête d'un scélérat , qui ne l'a que trop mérité. Et puisse cet exemple terrible vous tenir désormais en garde contre le mépris que vous eutes jadis , & que vous pourriez encore avoir , pour les avis d'un homme dont les vœux les plus ardens n'eurent jamais d'autre objet que votre félicité présente & future.

Si ma main , prête à infliger une correction légitime , n'eût pas cent fois été arrêtée par un esprit d'indulgence mal entendu , j'eusse extirpé peut-être ces semences infernales que j'ai vû germer dès l'enfance dans l'ame de cet objet infortuné du courroux céleste. Mais de si tristes vérités ne peuvent aujourd'hui guérir le mal !

Je suis fâché que vous ayez si promptement disposé de la Cure de Westerton : je me flattois d'être du moins averti de vos desseins.... Vos réflexions, sur la pluralité des bénéfices, sont extrêmement judicieuses : cependant, si la pratique en étoit criminelle, mille personnes respectables se garderoient sans doute de l'approuver publiquement par leur conduite. Si le Vicaire d'Adergrove mouroit aussitôt qu'on le pense, je me flatte, si vous êtes bien convaincu de mon sincère attachement pour vous, que vous daignerez enfin songer à moi.

Je suis, Monsieur,

Votre fidèle & humble Serviteur,
ROGER TUAKUM.

C'étoit pour la première fois, que M. Tuakum avoit osé écrire sur ce ton d'autorité à M. Alworthy : aussi eut-il lieu de s'en repentir dans la suite. C'est ce qui arrive tous les jours à ceux, qui comme lui, ont assez peu de discernement pour im-

puter à un excès de foiblesse méprisable , ce qui n'est en effet qu'un excès de bonté trop estimable pour pouvoir être senti & apprécié par certaines ames.

Il est vrai que M. *Alworthy* n'avoit jamais aimé M. *Tuakum*. Il lui connoissoit le cœur aussi mauvais que vain ; il sçavoit , que la piété même du personnage avoit presque toujours la teinte de l'âpreté de son caractère. Mais , c'étoit en même tems un excellent homme de Lettres , & d'un zèle infatigable pour l'éducation des deux jeunes gens : ajoutons à ceci , l'extrême austérité de sa vie & de ses mœurs, une probité intacte , & l'attachement le plus vif pour tout ce qui concernoit la Religion. De façon que , le tout bien pesé , quoique M. *Alworthy* n'aimât ni n'estimât cet homme , il n'avoit pourtant pu se résoudre à renvoyer un précepteur dont le sçavoir & la vigilance ne pouvoient qu'être extrêmement utiles aux deux disciples ; élevés dans sa maison , & sous ses yeux , il s'é-

soit en un mot cru capable de corriger dans ces jeunes cœurs ce que les préceptes de M. *Tuakum* pourroient y jeter des principes défectueux.

CHAPITRE IV.

Continuation de l'Histoire.

Monsieur *Alworthy*, dans son dernier discours, s'étoit rappelé quelques idées tendres concernant *Jones*, qui lui avoient tirées des larmes. Madame *Miller*, qui s'en étoit apperçue, ne perdit pas l'occasion de servir son ami *Jones*. Ne cachez point votre attendrissement, Monsieur ! s'écria-t'elle, avec transport; vos sentimens & vos bontés pour cet infortuné jeune homme, sont trop connus pour les dérober à nos yeux. Tout ce qu'on a dit contre lui est faux; ces prétendus témoins de la querelle, pour laquelle il est pri-

sonnier, sont des infâmes gagnés sans doute par un rival : M. *Nightingale* a tout découvert ; & ce rival est même un *Lord*, qui prétendoit, dit-on, faire enlever M. *Jones* pour l'embarquer par force sur la Flotte. Celui qui commandoit ces malheureux, l'Officier même, que l'on dit être un galant homme, a tout révélé à mon gendre, & n'eût jamais prêté son ministère pour un complot aussi noir, si on ne l'avoit assuré que M. *Jones* étoit un vagabond abandonné par ses parens.

M. *Alworthy*, fort étonné de ce discours, protesta que tout en étoit nouveau pour lui... Je le crois bien, Monsieur, s'écria la bonne femme : cette Histoire ne ressemble en rien à celle que ces indignes faux témoins ont faite à votre Procureur.

Quel Procureur ? Madame, répondit avec vivacité M. *Alworthy*. A quoi tend ce discours, où je ne comprends en vérité rien ?

Ah, Monsieur ! lui dit l'Hôteffe, que je vous reconnois bien à ceci,

M. *Alworthy* croit toujours devoir cacher ses bontés. . . . Mais , M. *Nightingale* , ici présent , a vû votre homme.

Quel homme , encore un coup , Madame ? Je ne vous entends pas , répondit-il.

Eh , votre Procureur apparemment , Monsieur , que vous avez envoyé pour prendre connoissance de l'affaire.

Vous me plongez dans de nouvelles ténèbres , lui dit M. *Alworthy* ; & je ne conçois rien à tout ceci.

En ce cas , parlez donc , mon cher *Nightingale* , s'écria Madame *Miller* ; dites-lui tout ce que vous sçavez.

Oui , Monsieur , lui dit ce jeune homme , il est très-vrai que j'ai vû ce même Procureur , qui sort d'ici , dans un cabaret à *Aldersgate* , avec deux des Soldats gagés par Mylord *Fellamar* pour faire enlever M. *Jones* , & qui tous deux ont été témoins du fatal combat où M. *Fitz-Patrick* a été blessé.

J'avouë, Monsieur, interrompit Madame *Miller*, qu'en voyant ici ce Procureur, il y a quelques instans, j'avouë, dis-je, de l'avoir crû chargé par vous de s'informer de cette affaire. j'ai même fait part de mes soupçons à M. *Nightingale*.

M. *Alworthy* de plus en plus frappé de la singularité de tout ceci, resta quelque tems aussi muet, qu'immobile.... Ce que vous m'apprenez, Monsieur, dit-il enfin à M. *Nightingale*, est pour moi la chose du monde la plus surprenante. Etes-vous bien certain de ne vous être pas trompé ? Est-ce bien le même homme que vous venez de voir ici ?

Oui, Monsieur, j'en suis sûr, répondit *Nightingale*.

A *Aldersgate* ? s'écria M. *Alworthy* ; quoi, ce même Procureur ! avec deux des prétendus témoins ?
Oui, Monsieur, lui dit l'autre ; j'ai même été environ trois quarts-d'heures avec eux.

Et, peut-on vous demander, continua M. *Alworthy*, quels étoient

les propos du Procureur ? Sçavez-vous ce qui s'est passé entre lui & ces gens-là ?

Non , Monsieur , répondit *Nightingale* : ils étoient ensemble long-tems avant mon arrivée.... Le Procureur a peu parlé en ma présence. Je vous dirai même bien plus ; après avoir interrogé nombre de fois ces deux hommes , qui me faisoient une histoire absolument contraire à celle que je tenois de M. *Jones* , & de M. *Fitz-Patrick* même , & m'appercevant clairement que ces témoins étoient gagnés par quelque partie secrète , j'ai vû avec étonnement ce Procureur parler en faveur de M. *Jones* , & exhorter ces deux misérables à ne rien soutenir en justice que la simple & pure vérité. C'est ce qui m'a fait croire , surtout en voyant ici ce même Procureur avec vous , que c'étoit par vos ordres qu'il s'étoit transporté à *Aldersgate*.

Quoi ! dit Madame *Miller* à M. *Alworthy* , n'est-ce pas en effet vous même qui l'avez envoyé là ?

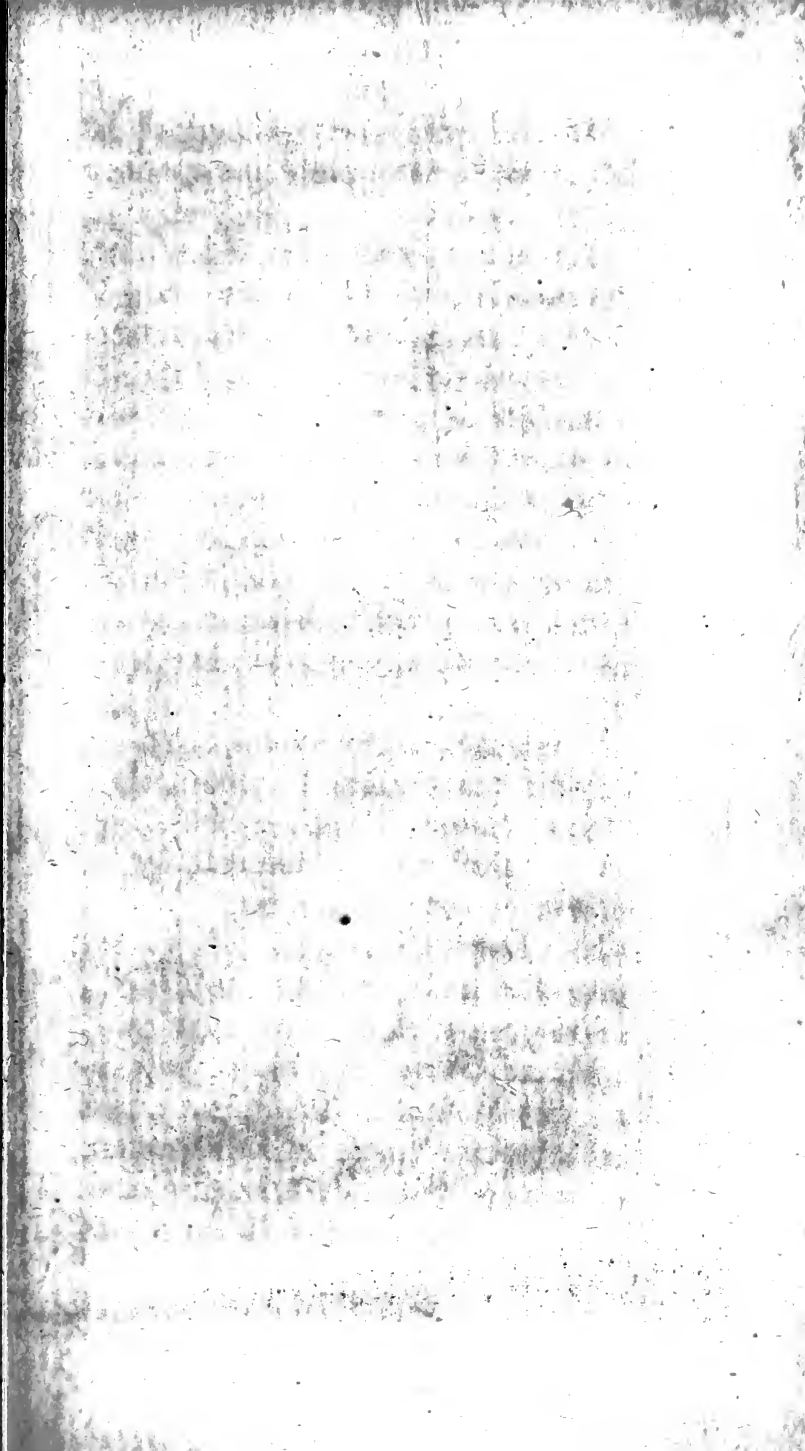
Je vous jure que non , répondit M. *Alworthy* : vous m'en apprenez la nouvelle....

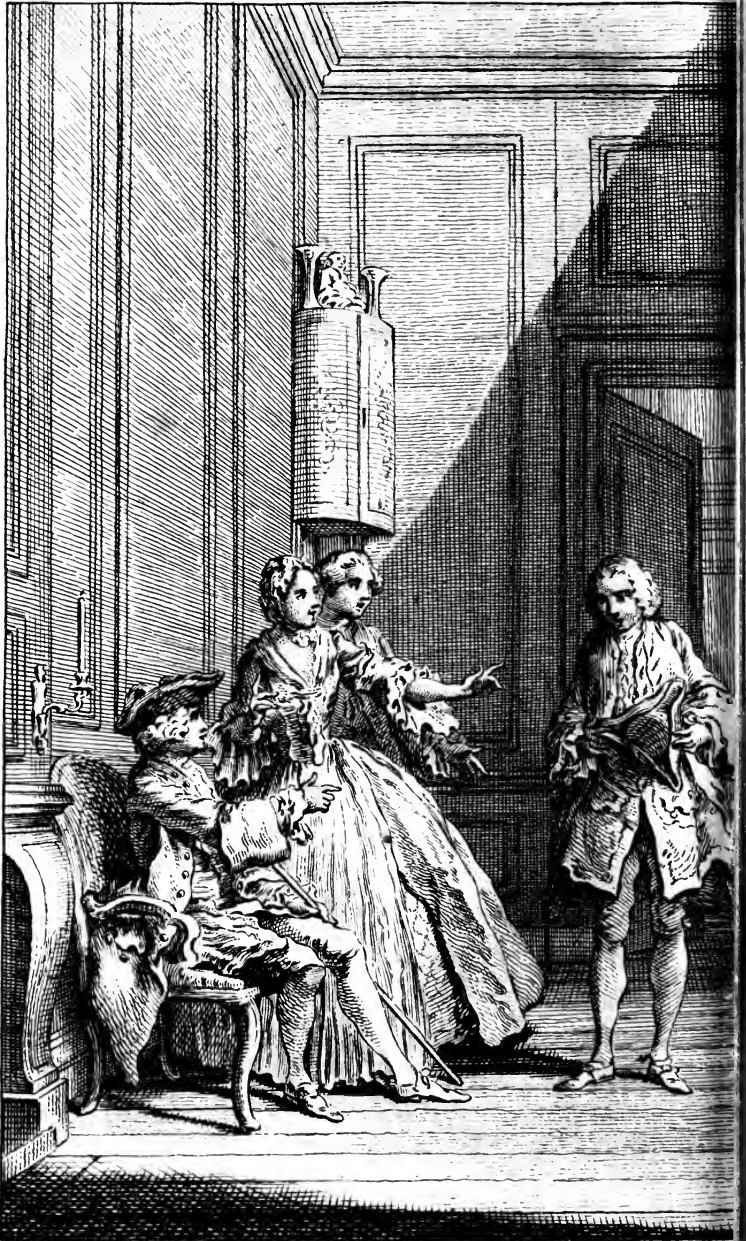
En ce cas , mes yeux s'ouvrent, s'écria l'Hôteffe : sur mon ame , je suis au fait !.... Je ne métonne plus de les avoir vûs , depuis peu , si soigneusement enfermés ensemble.. O mon cher *Nightingale* ! courez , je vous en supplie , allez chercher ces malheureux témoins.... s'ils sont encore sur la surface de la terre , faites enforte de les trouver. Mais, non , j'y vais , j'y cours moi-même....

Madame , calmez-vous de grace, lui dit tendrement M. *Alworthy* : Faites seulement appeller M. *Dowling*, s'il est encore en haut ; sinon, que mon neveu descende.

Madame *Miller* vola , & revint dire que le Procureur étoit parti , mais que M. *Blifil* alloit paroître.

M. *Alworthy* étoit moins enflammé que Madame *Miller* , dont tous les esprits étoient en mouvement pour l'intérêt de son ami. Il n'étoit pourtant pas exempt de quelques





soupons assez semblables à ceux de la bonne Hôteffe.

A l'arrivée de *Blifil*, *M. Alworthy* d'un ton très-sérieux ; accompagné d'un regard tel qu'il n'en avoit peut-être jamais lancé, avez-vous, lui dit-il, quelque connoissance que *M. Dowling* ait vû quelques-uns des témoins du duel de *Tom Jones* avec *M. Fitz-Patrick*?

Rien n'est si dangereux qu'une interrogation imprévuë pour un homme dont l'intérêt le plus sensible est de cacher la vérité. Le mouvement soudain & violent du sang, occasionné par la surprise, cause presque toujours un dérangement dans la physionomie qui force le coupable à s'accuser tacitement lui-même.

Ce dérangement fut si visible dans *Blifil*, que nous n'oserions presque blâmer la vivacité de *Madame Miller*, qui s'écria tout-à-coup, il est coupable ! Monsieur, sur mon honneur, il est coupable !

Deux mots de *M. Alworthy* firent sentir à la bonne femme, que

ce zèle impétueux n'étoit pas de son goût. Puis, se retournant vers *Blifil*, qui paroissoit anéanti, pourquoi hésitez-vous, Monsieur, lui dit-il séchement, pourquoi ne répondez-vous pas ? C'est par votre ordre apparemment que tout ceci s'est fait, j'imagine d'ailleurs, que cet homme n'eût pas été assez hardi pour agir de son chef, & surtout sans m'avoir consulté.

Monsieur, répondit enfin le tremblant *Blifil*, oserai-je en m'avouant coupable, espérer mon pardon ?.... Votre pardon ! s'écria M. *Alworthy* en colère.

Oui, Monsieur répondit *Blifil* ; j'avois prévu votre courroux. Mais mon cher Oncle pardonnera sans doute aux effets de la plus aimable des foiblesses humaines. La pitié mal placée est un crime, je le sçais, j'en conviens : cependant, c'est un crime dont vous même n'êtes pas tout-à-fait innocent. J'avouë que j'y suis retombé plus d'une fois pour la même cause qui me rend en ce moment si coupable à vos yeux,

yeux. Je ne vous cacherai donc point, que j'ai chargé M. *Dowling*, non pas d'une recherche vaine & infructueuse, mais de découvrir les témoins d'un forfait dont je gémiss, & d'adoucir s'il étoit possible la rigueur de leurs dépositions. Voilà la vérité, Monsieur, que je comptois pouvoir tenir secrète, mais que je n'ose vous nier.

J'avoue, dit M. *Nightingale*, que le Procureur m'a paru parler aux témoins à peu près conformément à ce que dit M. *Blifil*.

Eh bien ? après ceci, Madame, dit M. *Alworthy*, j'espère que vous conviendrez une fois dans votre vie, d'avoir conçu légèrement de très-mauvais soupçons; & que mon neveu ne fera plus si noir dans votre esprit.

Madame *Miller* étoit confonduë & muette. Quoiqu'elle ne pût regarder sitôt de bon œil un homme qu'elle croyoit toujours l'Auteur des malheurs de *Jones*, M. *Blifil* étoit pourtant parvenu dans le moment présent, à lui en imposer

aussi fortement qu'aux autres : tant le D.... avoit , à propos , bien servi son ami ! Le vieux proverbe, dit , *qu'il ne les élève , que pour les faire tomber de plus haut* : M. *Blifil* nous prouve le contraire. Son Protecteur trahit peut-être quelquefois de petits Messieurs qu'il regarde comme simples *connoissances* , ou qui ne lui sont attachés qu'à demi : Mais il tient toujours ferme du côté de ceux qui lui sont entièrement dévoués , & les secoure même avec zèle dans les plus grandes extrémités , jusqu'à l'expiration de leur marché.

Si une conjuration découverte & punie , affermit le gouvernement ; si une maladie connue & bien traitée , assure du moins pour quelque-tems la santé prochaine du malade ; il en est de même de la colére , qui au moment qu'elle est calmée , donne souvent une nouvelle vie à l'affection. C'est précisément le cas où se trouva M. *Alworthy* , après la scène que nous venons de raconter : *Blifil* ayant

trouvé le secret de dissiper le plus grand soupçon, celui qui naissoit de la lettre de M. *Square*, glissa sur l'ame de son oncle, & fut bientôt dissipé.

M. *Tuakum*, dont les expressions peu mesurées n'avoient pas pluës, porta seul toute l'endosse des réflexions de M. *Square* au sujet des ennemis secrets du pauvre *Jones*.

Quant au ressentiment de M. *Alworthy* contre notre Heros, il diminueoit à chaque instant d'une façon sensible. Je vous pardonne, dit-il en s'adressant à M. *Blifil*, non-seulement cet effort peu commun d'un bon naturel, mais je prétens vous donner le plaisir de me voir suivre votre exemple.... Qu'en dites-vous, Madame *Miller*? ferions-nous si mal de prendre un carrosse, & d'aller tous ensemble rendre visite à votre ami?

Nous pensons assez bien de nos Lecteurs, pour croire que chacun d'eux eût répondu comme cette digne femme; mais il faut, avec un cœur comme le sien, avoir

connu l'amitié comme elle, pour sentir tout ce qu'elle sentit alors. Il en est peu, au contraire, nous l'espérons du moins, capables de bien juger de ce qui se passa au même instant dans l'ame de M. *Blifil* : mais, s'il en est, ils conviendront peut-être qu'il ne pouvoit gueres trouver d'objection vraisemblable contre cette visite. Cependant la fortune, ou le *Monsieur* dont nous parlions tout-à-l'heure, vint au secours de son ami, & lui sauva une mortification si piquante : car, au moment que l'on envoyoit chercher le carosse, *Partridge* qui revenoit de la prison, ayant fait appeller Madame *Miller*, lui apprit l'affreux événement qui venoit d'arriver à *Jones*, en conséquence de la visite de Madame *Waters*.

Ciel ! ô Ciel ! s'écria l'hôtesse, que dira M. *Alworthy* ? ... hélas, nous allons tous partir avec lui pour voir ton déplorable Maître ! ... Ah, Madame, lui dit *Partridge*, il faut rompre, il faut re-

mettre ce voyage; il faut cacher cette étrange découverte à M. *Alworthy*. S'il arrivoit maintenant à la prison, il y verroit *Jones* avec sa mere, qui y entroit au moment de mon départ. Tous deux gémissent sans doute, en cet instant, du crime horrible dont leur ignorance mutuelle les a rendus coupables.

La pauvre *Miller*, saisie d'horreur, au récit de *Partridge*, n'avoit jamais été moins capable de rien imaginer, pour arrêter M. *Alworthy*, que dans le moment présent. Cependant, comme une femme, en pareil cas, est toujours moins embarrassée qu'un homme, elle crut enfin avoir trouvé une excuse; & rentrant aussi tôt dans la chambre... Vous vous étonnerez sans doute, dit-elle à M. *Alworthy*, que ce soit moi qui s'oppose à ce que vous alliez voir aujourd'hui M. *Jones*? mais, j'ai réfléchi, Monsieur; & voici mes raisons. Les différens assauts, & les malheurs multipliés que ce pauvre jeune homme a eu à soutenir depuis quel-

ques jours, l'ont fans doute jetté dans le plus grand accablement. Si nous allons à l'improviste, fonder tous ensemble chez lui, la surprise, la joie dont je le vois déjà pénétré à la vûe de son cher Bienfaicteur, lui seront surement funestes; & ce malheur est d'autant plus à craindre, que son Domestique, qui vient de rentrer dans l'instant, m'assure qu'il s'en faut de beaucoup que son Maître soit en fanté.

Son Domestique est ici ? s'écria M. *Alworthy* : qu'il vienne, qu'il entre, je veux le voir, & l'interroger moi-même sur la situation de son Maître.

Partridge fut d'abord effrayé d'avoir à paroître devant M. *Alworthy*. Il se laissa enfin persuader, après que Madame *Miller*, à qui il avoit déjà raconté toute son histoire, lui eut promis de l'introduire. M. *Alworthy* reconnut *Partridge* dans le moment. Etes-vous, lui dit-il, Domestique de M. *Jones* ?

Je ne sçais, Monsieur, répondit

Partridge, en tremblant, si je suis véritablement son Domestique ; mais je vis avec lui maintenant.... hélas ! *non sum qualis eram*, votre Grandeur le sçait.

M. *Alworthy* lui fit alors nombre d'autres questions, & sur-tout concernant la santé de notre Héros, auxquelles le Pédagogue répondit toujours conformément, si non à la vérité, du moins conformément aux intérêts de M. *Jones*.

Pendant ce dialogue, M. *Nightingale* prit congé, & fut bientôt suivi de Madame *Miller*, au moment qu'elle s'apperçut que M. *Alworthy* congédoit *Blifil*.

Dès que M. *Alworthy* fut seul avec *Partridge*, il lui parla comme on va voir au Chapitre suivant.



C H A P I T R E V.

Continuation de l'Histoire.

IL faut, certainement, que vous foyez un homme bien étrange ! non-seulement vous vous êtes perdu de gayeté de cœur en soutenant obstinément un mensonge, mais vous poussez la chose au point de passer publiquement pour le Domestique de votre propre fils. Quels intérêts peuvent donc vous conduire ? Et quels sont vos motifs ?

Je vois, Monsieur, dit *Partridge*, en tombant à genoux, que toujours prévenu contre moi, vous êtes déterminé à ne jamais me croire. À quoi serviroient donc mes nouvelles protestations ? Le Ciel sçait cependant que je ne suis pas le pere de *M. Jones* !

Quoi ! s'écria *M. Alworthy*, pouvez-vous nier encore une vérité dont vous fûtes autrefois con-

vaincu sur l'évidence la plus manifeste ? Et que faut-il de plus, pour confirmer un fait avéré depuis vingt ans, que de vous retrouver aujourd'hui attaché à ce même enfant dont vous osez nier d'être le père ? Je vous croyois hors du pays ; que dis-je ? je vous croyois mort, depuis long-tems . . . Par quel hazard êtes-vous avec ce jeune homme ? où vous êtes-vous rencontrés ? comment l'avez-vous connu ? quelle espèce de correspondance avez-vous donc toujours entretenüe ensemble ? Ne me déguisez rien : votre fils ne peut qu'y gagner beaucoup. Ce sentiment d'amour filial pour un homme tel que vous, le soin qu'il a eu de soutenir secrètement son père pendant tant d'années, ne peuvent qu'ajouter infiniment à l'estime que j'ai déjà conçüe pour lui.

Si vous daignez être assez patient pour m'entendre, répondit *Partridge*, je vous dirai la vérité . . . Parlez, lui dit M. *Alworthy*, je vous écoute ; mais sur-tout, tenez votre promesse.

Le malheur de vous avoir déplû, Monsieur, s'écria en sanglotant le bon *Partridge*, entraîna bientôt ma ruine. Je perdis d'abord ma petite Ecole; & le Ministre de la Paroisse, jaloux sans doute de vous faire sa cour, me destitua quelques jours après de l'office de Clerc. Il ne me resta par conséquent, pour vivre, que ma boutique de Barbier, qui, dans un village tel que le nôtre, est d'un très-mince revenu.

Tant que ma femme vécut, une pension annuelle de douze livres *sterlin*, qui nous venoit d'une main inconnüe, (que je crois pourtant bien connoître) nous fut exactement payée. Mais, dès qu'elle fut morte, votre Grandeur ayant jugé à propos de la supprimer, je tombai tellement dans la misère, qu'ayant un beau jour fait un paquet du peu qui me restoit, je partis dès la nuit suivante pour aller chercher fortune ailleurs.

Le Pédagogue, qui dans cette première partie de son Histoire

avoit été supportable , ne le fut pas dans la seconde, dont la longueur ennuyeroit sans doute le plus débonnaire Lecteur autant qu'elle ennua M. *Alworthy* ; qui , après s'être impatienté plus d'une fois , lui ordonna enfin d'un ton si imposant d'en venir au moment de sa rencontre avec *Jones* , que le prolix Historien se crut obligé d'obéir , & lui raconta tout ce que nous sçavons déjà.

Voilà la vérité , Monsieur , ajouta-t-il en finissant : M. *Jones* n'est ni ne fut jamais mon fils ; je vous le jure sur tout ce que je connois de plus sacré ! & puisse le Ciel me punir à vos yeux , si je vous en impose d'un seul mot !

Que dois-je donc penser ? que puis-je donc conclure de tout ce que j'entens ? s'écria M. *Alworthy*... car enfin , à quel propos désavoueriez-vous si fortement un fait , qui probablement ne pourroit aujourd'hui qu'être avantageux à vos intérêts ?..... Quoi , Monsieur , vous doutez encore ? s'écria *Par-*

tridge, dont la langue pétilloit de parler..... Eh-bien, puisque je ne suis point croyable, il faut enfin vous donner d'autres preuves:..... Plaise au Ciel, cependant, que vous n'ayez pas mieux connu la mere de ce jeune homme, que vous n'en connoissez le pere !:..... Que veut encore dire ceci ? s'écria M. *Alworthy*. Pourquoi cette pâleur foudaine, & ces frémissemens ?

Partridge lui raconta alors toute l'histoire de *Jones* avec Madame *Waters*.

Juste Ciel ! dit M. *Alworthy* émû jusques aux larmes, dans quel abîme de maux l'imprudence & le vice entraînent les foibles humains !:.....

A peine avoit-il prononcé ces mots, que Madame *Waters* entra précipitamment dans la chambre.

Partridge ne l'eut pas plutôt reconnüe, qu'il s'écria de toute sa force, la voilà, Monsieur, la voilà elle-même ! voilà la malheureuse mere de M. *Jones* : c'est à elle à me justifier devant votre Grandeur Ah, Madame ! daignez.....

Madame *Waters* , sans faire aucune attention à ce que disoit *Partridge* , & s'approchant de M. *Alworthy* , je crains , Monsieur , dit-elle , après une si longue absence , que mes traits ne vous soient plus connus....

Vous êtes si changée à tous égards , répondit-il , d'un air aussi sérieux qu'embarrassé , que sans cet homme , qui m'apprend qui vous êtes , je vous aurois peut-être méconnuë..... Auriez-vous quelques affaires particulières à me communiquer ?

Oui , Monsieur , dit-elle en soupirant , j'en ai d'un genre qui vous étonnera sans doute ! hélas , j'en ai d'un genre que je ne puis confier qu'à vous seul ! Daignez , de grâce , daignez m'entendre sans témoins.

Partridge , alors , eut ordre de sortir , & ne quitta la chambre qu'après avoir très-instamment supplié cette Dame de lui rendre justice , en faisant éclater son innocence aux yeux de M. *Alworthy*.

Tranquillisez-vous , lui dit-elle ,

je ferai tout ce que je dois , tant
envers Monsieur , qu'envers vous.

CHAPITRE VI.

Suite de l'Histoire.

MAdame *Waters* , restée seule
avec M. *Alworthy* , ayant
gardé quelque - tems le silence :
Je suis fâché , Madame , lui dit-il ,
sur-tout après ce que je viens d'en-
tendre , du mauvais usage..... Mon-
sieur , s'écria-t-elle , en l'interrom-
pant , je ne connois que trop ma
faute ; mais ne m'accusez point d'in-
gratitude. Je n'oubliai , ni n'oublie-
rai jamais tous les bienfaits que j'ai
reçûs de vous. Epargnez-moi main-
tenant les reproches ; j'ai des se-
crets trop importans à vous dévoil-
er concernant le jeune homme à
qui vous donnâtes autrefois le nom
de *Jones* , que je portois alors.....

Ah , Madame ! interrompit M.
Alworthy , hâtez-vous de grace de

me répondre. Ai-je, par ignorance, puni un innocent dans la personne que vous venez de voir ici ? n'étoit-il pas le pere de l'enfant ?

Non , Monsieur , lui dit Madame *Waters* , non , Monsieur , il ne l'étoit pas..... Daignez vous rappeler mes discours ; je vous promis, vous le sçavez , que ce secret vous seroit un jour dévoilé ; je vous promis, de vous nommer un jour le pere du petit orphelin ; & je gémirai longtems de la fatale négligence qui m'a empêché de remplir plutôt ce devoir..... hélas , je sçavois peu combien il étoit important !.....

Achevez , Madame , lui dit M. *Alworthy* d'une voix alterée , achevez..... je brûle , & je crains également de vous entendre.

Vous souvient-il , Monsieur , lui dit-elle , d'un jeune homme nommé *Summer* ?

Je m'en souviens très-fort , répondit M. *Alworthy* ; c'étoit le fils d'un homme aussi vertueux que sçavant , & le plus cher de mes amis.

Vous l'avez bien prouvé, Monsieur : c'est vous, je crois, qui avez élevé son fils, qui l'avez entretenu à l'Université, & qui l'avez retiré chez vous après ses études finies. Je crois le voir encore ; il étoit digne d'être aimé.....

Pauvre jeune homme ! dit M. *Alworthy*, il me fut enlevé dans son printemps..... hélas, j'étois bien éloigné de le croire coupable de ce dont je vois qu'on l'accuse : car, sans doute, c'est lui que vous allez enfin nommer pour père de votre enfant ?

Lui, Monsieur, répondit-elle, il ne le fut jamais.

Que prétendez-vous donc, lui dit M. *Alworthy* ? à quoi tend tout ce préambule ?

A vous mettre au fait d'un événement, dit-elle, dont je suis au désespoir d'être forcée de vous instruire..... O, Monsieur ! préparez-vous à entendre un récit qui va vous affliger, & vous surprendre.

Parlez, s'écria M. *Alworthy* ; qu'aurois-je à craindre ? mon cœur ne me reproche rien.

Eh bien, Monsieur, reprit-elle, ce même *M. Summer*, ce fils de votre ami, cet enfant nourri dans votre sein, qui après un an de séjour dans votre Château, au retour de ses études, vous fut ravi par une mort prématurée, que vous pleurâtes si amèrement, que vous regrettâtes comme un fils; ce même *Summer*, enfin, étoit le pere de *Tom-Jones*... Qu'entens-je, dit *Alworthy*?... Mais non; vous vous contredisez, Madame.

Vous le croyez, répondit la *Waters*: il n'en est pourtant rien; il fut pere de cet enfant, & je n'en fus jamais la mere.

Prenez garde, Madame! lui dit *M. Alworthy*, craignez d'ajouter l'imposture au crime. Songez, qu'il est un Dieu vengeur, dont l'œil perçant lit jusques dans votre ame, & qu'il sçait tôt ou tard punir les forfaits.

Je vous le répète, Monsieur, dit-elle, je ne suis point sa mere, ni ne voudrois l'être maintenant, pour l'Univers entier!

J'entrevois enfin vos raisons ; Madame , & je desiré autant que vous d'être dans le cas de ne pouvoir le croire. Vous vous souvenez cependant de m'avoir autrefois tenu un tout autre langage..... Pouvez-vous oublier que vous m'avez tout avoué ?

Non , Monsieur , répondit Madame *Waters* : mais ce langage , mais cet aveu quel qu'il soit , me fut expressément dicté : je fus fidèle à ma promesse , malgré ma répugnance & mes regrets ; je me suis exposée à l'opprobre , & j'en fus bien récompensée.

Quelle pouvoit donc être cette femme ? lui dit M. *Alworthy*.

Je tremble , Monsieur , répondit Madame *Waters*.... & je n'ose vous la nommer.

Tout cet embarras , s'écria-t-il , m'annonce que cette femme étoit de mes parentes.....

Et des plus proches , en vérité ! s'écria Madame *Waters*..... Vous eufes une sœur , Monsieur ?

Une sœur , répéta-t-il , en fré-

missant..... qu'a de commun ma-
sœur, avec ce malheureux enfant?..
Elle en étoit la mère , lui dit Ma-
dame *Waters*.

O Ciel ! est-il possible ? s'écria
douloureusement *Alworthy*.

Calmez vos sens , mon cher
Monsieur , dit Madame *Waters* , je
n'ai plus rien à vous cacher. Immé-
diatement après votre départ pour
Londre , *Miss Brigitte* vint un jour
voir ma merc. Elle étoit charmée ,
disoit-elle , de tout ce qu'elle avoit
oui dire de la singularité de mon
caractère , de ma science , & de ma
gentillesse. Après m'avoir autant
caressée que louée , elle m'invita à
la suivre au Château : J'y consen-
tis. Je l'amusai par des lectures qui
paroissoient lui plaire ; en peu de
tems j'acquis son amitié & sa con-
fiance , & je me vis bien-tôt com-
blée de ses présens. Après m'avoir
plus d'une fois fondée sur le chapi-
tre de la discretion , & s'être crüe
bien assurée par mes réponses que
j'étois capable de garder un secret ,
Miss Brigitte me fit un jour entrer ,

& m'enferma avec elle dans son cabinet. Chere *Jenny*, me dit-elle, en répandant des larmes, je vais vous prouver combien je vous estime; vous allez sçavoir un secret d'où dépend mon honneur, & par conséquent ma vie! croyez-vous, (ajouta-t-elle, à travers mille sanglots,) que je puisse avec sûreté le confier à votre mere?

Je garantis sa discretion, lui répondis-je, au péril de ma vie.

Miss Brigitte m'apprit alors tout le secret de ses amours avec feu M. *Summer*, qu'elle avoit compté épouser, si le Ciel l'avoit laissé vivre, & l'embarras cruel où les suites de cette inclination la plongeoiert alors.

Il fut arrêté, entre nous, que ma mere seule & moi la servirions en cette occasion; & que Madame *Debora* seroit écartée, sous prétexte de s'aller informer, dans le fond du Comté de *Dorset*, des mœurs d'une femme de chambre que *Miss Brigitte* vouloit prendre. On avoit déjà mis l'autre dehors de-

puis trois mois, & l'on m'avoit prise à l'essai dans sa place, afin de pouvoir dire, en me renvoyant dans la fuite, qu'on ne m'avoit pas trouvée assez adroite pour bien remplir ce poste.

Toutes ces précautions, & plusieurs autres encore, furent prises, pour prévenir les soupçons de *Debora*, lorsque j'avoüerois être la mere de l'enfant en question.

Je m'exposai donc à tout, Monsieur, ajouta Madame *Waters*, pour sauver la réputation de votre sœur; & j'en fus réellement très-bien récompensée. Les terreurs de *Miss Brigitte* n'avoient pour principal objet que *Debora*, qu'elle croyoit incapable de garder un secret, surtout vis-à-vis vous. On la retint éloignée du Château, on retarda son retour de semaine en semaine sous différens prétextes, jusqu'au moment de la délivrance de Madame votre sœur. Ma mere, alors, emporta l'enfant, & le garda chez elle. Ce ne fut que le soir même de votre arrivée de Londre,

& après le retour de *Debora* au Château , que *Miss Brigitte* (qui ne pouvoit se résoudre de perdre son fils de vuë) me chargea de le porter dans votre lit. Sa conduite à l'égard de l'enfant , qu'elle feignoit de ne voir jamais de bon œil que par complaisance pour vous , écarta l'ombre même des soupçons qui eussent pu tomber sur elle ; & la pauvre *Jenny Jones* porta seule volontairement tout le fardeau de l'aventure.

Madame *Waters* , en finissant son histoire , en attesta la vérité par les sermens les plus terribles , & les protestations les plus solennelles.

Ainsi , Monsieur , ajouta-t-elle , vous connoissez maintenant votre neveu : car je ne doute pas , après ceci , que vous ne le regardiez comme tel ; & je doute encore moins qu'il n'en soit effectivement digne , tant par sa figure que par la noblesse de ses sentimens.

Il est inutile , Madame , dit M. *Alworthy* , que je vous peigne l'ex-

ces de ma surprise : vous n'eussiez pas voulu , vous n'eussiez pû même inventer & accumuler toutes les circonstances qui rendent ce fait aussi vraisemblable qu'évident à mes yeux. Je me rappelle , je l'avouë , certaines particularités touchant M. *Summer* qui , dans le tems , me firent soupçonner qu'il avoit pû plaire à ma sœur : j'en parlai même à *Miss Brigitte* ; car j'aimois assez ce jeune homme , tant à cause de lui-même , qu'à cause de son pere , pour consentir à ce mariage. Mais , ma sœur me parut être si choquée d'une proposition , qu'elle croyoit sans doute hasardée de ma part pour l'éprouver , que je n'en osai jamais reparler. Juste Ciel ! c'est toi qui conduis tout ! Je ne puis pourtant pardonner à ma sœur , d'avoir emporté ce secret avec elle.

Je vous assure , lui dit Madame *Waters* , que ce ne fut jamais son intention : elle m'a répété cent fois , que son dessein étoit de vous le déclarer un jour. La pauvre fem-

me étoit si charmée de la réussite de son complot , & de voir l'inclination naturelle que vous aviez pour cet enfant , qu'elle ne croyoit peut-être pas nécessaire de précipiter une confiance qui ne pouvoit manquer de lui coûter infiniment. Ah , Monsieur ! si le Ciel eût permis qu'elle eût assez vécu pour voir ce pauvre garçon chassé de chez vous comme le dernier des misérables ; que dis-je ? si elle eût vû M. *Alworthy* lui-même gager un Procureur pour lui faire imputer un homicide , dont il est innocent ? Pardon , Monsieur , si tant d'inhumanité me révolte.... On vous a sans doute trompé : ce trait , du moins , ne quadre pas avec votre caractère ; & M. *Jones* ne mérita jamais....

Arrêtez , Madame ? s'écria M. *Alworthy* ; quiconque vous a fait ce rapport , m'insulte , & vous trompe vous-même.

Ah , Monsieur ! dit Madame *Waters* , c'est le plus cher de mes souhaits.... Je n'osois , je l'avouë ,
croire

croire M. *Alworthy* si cruel. Que vouliez-vous pourtant que je pensasse ? Un homme , qui me croit l'épouse de M. *Fitz-Patrick* , arrive chez moi. Si M. *Jones* a assassiné votre époux , me dit-il , poursuivez hardiment le meurtrier ; un digne & riche Gentilhomme , qui connoît à fond l'infâme auteur du crime , vous soutiendra de toute sa puissance , & fera tous les frais de votre poursuite.

C'est par cet homme même, continua Madame *Waters* , que j'ai scû qui étoit M. *Jones* : il se nomme *Dowling* ; & M. *Jones* m'apprend qu'il est votre Intendant. Cet homme avoit toujours refusé de me dire son nom : mais *Partridge* , qui l'a rencontré chez moi , à sa seconde visite , m'a dit l'avoir autrefois fort connu à *Salisbury*....

Et ce M. *Dowling*, interrompît M. *Alworthy* , pénétré de surprise & d'horreur , a-t-il osé vous dire que c'étoit moi qui prétendois vous aider à poursuivre *Jones* ?..... Non , Monsieur , répondit-elle ,

Tome IV. L

je ne le chargerai point injustement. Il m'a dit, que je serois puissamment secourüe , mais il ne vous a pas nommé. . . . Mais , attendu les circonstances , sur quel autre pouvois - je vraisemblablement jeter les yeux ? . . .

Attendu les circonstances ? . . . Ah, Madame, s'écria M. *Alworthy*, je ne le sçais que trop... grand Dieu ! par quels moyens aussi foibles qu'admirables tu sçais dévoiler enfin les plus cachés & les plus noirs des crimes ! . . . Oserois-je vous prier , Madame , de rester ici , jusqu'à ce que l'homme dont vous venez de me parler soit arrivé ? Je l'attens à chaque instant ; peut-être même est-il déjà dans la maison.

M. *Alworthy* fit alors quelques pas vers la porte pour appeler un Domestique , & rentra aussitôt , non pas avec M. *Dowling* , mais avec le Gentilhomme qui va paroître dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE VII.

Nouveaux progrès de l'Histoire.

LE nouvel Arrivant n'étoit autre que M. *Western* , qui à la vuë de M. *Alworthy* , & sans faire attention à Madame *Waters*... Ah, la belle besogne (dit - il en déployant sa voix) la belle découverte que j'ai faite !... Stupides peres , souhaitez encore , après ce trait , d'avoir des filles !....

De quoi donc s'agit - il , mon cher voisin ? lui dit doucement M. *Alworthy*.

Des plus belles affaires du monde , répondit *Western* , tandis que je la croyois prête à m'obéir , comme elle me l'avoit presque promis ; tandis que je croyois enfin , pour terminer cette grande aventure , n'avoir besoin que d'un Notaire , devinez à quoi nous en sommes ? La petite C..... me jouoit !

Elle étoit en correspondance avec Monsieur votre bâtard ! Ma sœur *Western*, avec qui je m'étois brouillé, à cause d'elle, m'en fit avertir dès hier. J'ai fait visiter les poches de Mademoiselle, pendant son sommeil, on a trouvé la Prose de Monsieur. Ah, quelle énorme lettre ! je n'en ai pas lû la moitié : jamais l'éternel *Supple* ne fut si long dans ses sermons. Mais j'en ai vû assez pour être sûr qu'il est encore question d'amour ; & je ne suis pas homme à m'y tromper... Mais, je vous l'ai de nouveau claquemurée dans sa chambre ; & je la renvoye demain au Village, à moins qu'elle ne consente d'épouser sur le champ votre neveu... Si elle ose encore me résister, nous verrons beau jeu ; & vous sçauvez, ou la peste m'étouffe, si l'on m'offense impunément!...

Vous sçavez, M. *Western*, répondit *Alworthy*, que les moyens violens ne furent jamais de mon goût ; vous aviez même consenti de n'y plus recourir.

A la bonne heure, s'écria *Western*, mais c'étoit à condition que l'on m'obéiroit. Quoi, morbleu ! je ne ferai pas maître de ma fille ? & surtout, quand je ne la punis que pour son bien ?

Calmez-vous de grace, lui répondit M. *Alworthy* : si vous le permettez, je la verrai ; je tenterai de l'amener à la raison.

Oh ! en ce cas j'espère encore, dit *Western*, en baissant le ton : voilà ce qu'on appelle parler, & en bon voisin ; vous ferez peut-être plus avec elle, en deux mots, que moi en mille, car je sçais qu'elle vous estime beaucoup . . . & que l'estime . . . Eh bien, dit M. *Alworthy*, si vous voulez retourner chez vous, & la remettre en liberté, vous m'y verrez avant qu'il soit une heure . . .

Mais supposons, interrompit le pere de *Sophie*, qu'elle décampe pendant ce tems-là ? Car le Procureur *Dowling* m'assure qu'il n'y a plus d'espérance de voir notre greudin pendu : l'homme qu'il avoit

affiné, ne veut, dit-on, pas mourir ; & *Dowling* croit que *Jones* est peut-être dès-à-présent hors de prison Quoi ! interrompit M. *Alworthy*, auriez-vous chargé ce Procureur de se mêler de cette affaire ?

Non pas que je sçache, répondit *Western* : c'est de lui-même qu'il vient, tout-à-l'heure, de me bavarder tout ceci.

Quoi ! tout-à-l'heure ? s'écria M. *Alworthy* ; Eh, de grace, où l'avez-vous vû ? j'ai absolument besoin de lui parler.

Il est chez moi, répondit l'autre, ou il va y être, avec deux couples d'Avocats qui s'y assemblent ce matin, pour une consultation, au sujet d'un hypothèque.... Jarni ! j'ai peur d'en être pour deux ou trois mille livres sterlin, avec cet honnête M. *Nightingale*.

Eh bien, je vous y suis dans moins d'une heure, lui dit *Alworthy*.

Souvenez-vous sur-tout, s'écria *Western*, de parler ferme à la drolesse ; sans quoi, comptez que vous

ne tenez rien.... Epouvantez-la hardiment : je vous transmets tout mon pouvoir. Apprenez-lui à craindre enfin son pere ; & cachez-lui , surtout , que je l'aime encore plus que je ne veux . . . Mais , je vois que vous êtes en affaires avec Madame ? ainsi , je m'en vais ; ainsi , je vous attends ; ainsi... je suis votre serviteur.

Dès que M. *Western* fut sorti : J'apperçois , dit Madame *Waters* à M. *Alworthy* , qu'il ne m'a pas du tout reconnuë. Je suis en effet bien changée depuis le jour que vous daignâtes me donner des conseils , que j'aurois bien mieux fait d'avoir suivis Je vous avoue , Madame , lui dit-il , que je fus très-affligé , lorsque j'appris

Ah , Monsieur ! interrompit-elle , je fus victime du plus infâme des complots. Je n'entreprendrai point de me justifier absolument à vos yeux , vous n'avez pas le loisir de m'entendre : mais si vous sçaviez mes malheurs , peut-être me trouveriez-vous moins coupable , peut-être auriez-vous pitié de mon sort.

Apprenez seulement, que je fus trompée, que je fus trahie par un perfide, sous la foi d'une promesse de mariage en forme, & solennellement jurée ! . . .

Madame *Waters*, (qui comme l'on sçait fort bien, si l'on se ressouvient de *Jenny Jones*) avoit de l'esprit, & même du sçavoir, tenta de démontrer que le mariage consistoit uniquement dans le consentement mutuel des Parties Je suis fâché, Madame, dit en l'interrompant M. *Alworthy*, de vous voir discuter des matieres si délicates : avec moins de science peut-être eussiez-vous été moins coupable. Plaise au Ciel, cependant, que vous n'ayez à vous reprocher que ce premier égarement !

Je ne m'en reproche point d'autre, s'écria-t'elle, pendant les douze années qu'a duré ce premier engagement, que je croyois sacré. Mais, daignez considérer, Monsieur, ce que peut une femme à qui l'on a ravi l'honneur, & qui n'a plus d'appui dans l'Univers : semblable

à une brebis égarée , tout semble conspirer contre elle. Un seul faux pas dans le sentier étroit de la vertu , jette une femme , & presque toujours pour jamais , dans le vaste chemin du vice. J'avois ouvert les yeux , Monsieur ; j'eusse été vertueuse : mais la nécessité m'a jettée dans les bras du Capitaine *Waters*. J'ai vécu long-tems avec lui , sous le nom de son épouse : ce n'est qu'au moment de sa marche contre les Rebelles , que nous nous séparâmes à *Worcestre* ; & c'est alors que je rencontrai M. *Jones* , qui me sauva des mains d'un scélérat.

Madame *Waters* termina son récit par l'éloge de notre Héros , qui n'avoit , disoit-elle , que des foiblesses passagères & momentanées ; mais dont les vertus solides & permanentes le rendroient toujours estimable aux yeux de tous les hommes assez heureux pour le connoître.

M. *Alworthy* , touché du récit de Madame *Waters* , lui promit son assistance , au cas qu'elle prouvât

par sa conduite, la sincérité de son repentir. Elle tomba à ses genoux ; & commençoit à exprimer l'excès de sa reconnoissance , lorsque l'on entendit entrer quelqu'un. C'étoit *M. Dowling*.

Sa surprise & sa confusion éclatèrent à la vue de Madame *Waters*. Il se remit pourtant ; & affectant de n'avoir point de tems à perdre , pour se rendre à la consultation des Avocats assemblés chez *M. Western* , il se dispoisoit déjà à sortir , après avoir dit quelques mots concernant l'affaire des billets de Banque retrouvés chez *M. Nightingale* le pere , lorsque *M. Alworthy* se leva , & pour toute réponse , ferma la porte de la chambre.

Quelque pressé que vous soyez , Monsieur , lui dit *M. Alworthy* , en le regardant d'un œil sévère , commencez auparavant par me répondre Connoissez-vous cette Dame ?

Cette Dame , Monsieur ? . . . répondit , en hésitant , le Procureur interdit.

Oui cette Dame, répéta l'autre, en élevant la voix Prenez garde, M. *Dowling* ! si vous faites quelque cas de ma faveur, si vous voulez rester à mon service, n'allez pas me chercher de détours ; répondez nettement aux questions que je vais vous faire Connoissez-vous cette Dame, dis-je ?

Oui, Monsieur, répondit *Dowling* ; je me souviens de l'avoir vuë Où l'avez-vous vuë ? Chez elle, Monsieur Quelles affaires vous conduisoient chez elle ? qui vous y envoyoit ? J'y fus, Monsieur, pour m'informer de l'affaire de M. *Jones* Et, qui vous avoit chargé de cette commission ? Qui m'en avoit chargé, Monsieur ? c'étoit M. *Bliffl* Comment vous expliquâtes-vous sur ce sujet avec cette Dame ? parlez précisément. Monsieur, dit en bégayant *Dowling*, il ne m'est pas possible de me rappeler mes véritables expressions Vous plairoit-il, Madame, dit M. *Alworthy* à Madame *Waters*, d'aider un peu la mémoire de Monsieur ?

Il m'a dit expreffément , répondit-elle , que fi M. Jones avoit affiné mon mari , je ferois abondamment pourvuë de tout l'argent néceffaire pour la poursuite du coupable , par un très-digne Gentilhomme , qui connoiffoit à fond l'infâme auteur du crime , & qui en feroit tous les frais Telles furent mot à mot les expreffions de M. Dowling ; & je l'affirme par ferment.

Cela est-il juſte , Monsieur ? s'écria Alworthy , en s'adreſſant à Dowling , font-ce là vos paroles ?

Ma mémoire n'est pas aſſez sûre pour me les rappeler exactement , répondit Dowling ; mais je crois avoir dit à peu près cela Et, c'est M. Blifil qui vous avoit donné cet ordre ? reprit Alworthy.

Soyez certain , Monsieur , lui dit le Procureur , que je n'euffe pas osé agir de mon chef , ni rien hazarder de moi-même , dans une affaire de ce genre. Si j'ai parlé, comme le dit Madame , je dois avoir ſuivi mes inſtructions.

Ecoutez , M. *Dowling* , reprit M. *Alworthy* ; je vous promets , devant Madame , d'oublier tout ce que vous avez fait en conséquence desordres de mon neveu , pour vû que vous me disiez exactement la vérité.... C'est donc M. *Blifil* qui vous a aussi chargé d'aller à *Aldersgate* ?

Oui , Monsieur , répondit *Dowling*.

Fort bien , dit M. *Alworthy*. Et quelles étoient vos instructions ? rappelez bien votre mémoire ; & rendez-moi , autant qu'il vous sera possible , ses propres expressions.

Il m'envoya , Monsieur , pour tâcher de trouver les témoins oculaires du combat , dans la crainte , me disoit-il , qu'ils ne fussent gagnés par M. *Jones* , ou par quelqu'un de ses amis. Le sang , me disoit-il , exige du sang ; & tous ceux qui favorisent un assassin , soit en cachant , soit en déguisant quelques circonstances du crime aux yeux de la justice , sont censés ses complices.

Vous-même , m'assuroit-il , dési-

riez fort de voir le coupable puni ; mais la décence seule vous retenoit , & ne vous permettoit pas de le poursuivre ouvertement.

Il vous a dit cela ? interrompit M. *Alworthy*, avec autant de vivacité que d'indignation.

Oui, Monsieur, s'écria *Dowling* ; & je me ferois bien gardé de pousser les choses plus loin , si je n'eusse crû fermement remplir vos intentions.

Plus loin ! lui dit M. *Alworthy* ; & jusqu'où les poussâtes - vous donc ?

Monsieur , s'écria le Praticien , n'allez pas me croire coupable de parjure , encore moins de subornation..... Mais il y a deux façons de mettre les choses en évidence. J'ai donc recommandé aux témoins de refuser toutes les offres qui pourroient leur être faites en faveur de l'accusé , en les assurant qu'ils seroient bien récompensés par l'honnête personne qui leur enjoignoit de ne dire que la vérité.

Nous étions bien certains , leur

dis-je , par les rapports qui nous avoient été faits , que M. Jones avoit été le premier assaillant ; & que si cela étoit vrai, il falloit qu'ils le déclarassent. J'ajoutai même, qu'il le falloit absolument , & que j'étois moralement certain qu'ils s'en trouveroient bien....

J'apperçois maintenant , interrompit M. *Alworthy*, jusqu'où vous avez poussé les choses.

Ah , Monsieur ! répondit le Procureur , ne croyez pas , du moins , que j'aye prétendu les engager à foutenir un mensonge. Croyez même , que je n'eusse jamais osé aller si loin , si l'espoir de vous obliger ne m'avoit pas conduit.

Cet espoir , lui dit *Alworthy* , ne vous eût pas guidé sans doute , si vous eussiez sçu que M. Jones étoit mon neveu ?

Je ne me ferois jamais avisé , répondit *Dowling* , de vouloir paroître avoir sçu des secrets , qu'il vous avoit plû de tenir cachés.

Qu'entens-je ! s'écria M. *Alworthy* , quoi ce secret étoit connu de vous ?

Monfieur , lui dit *Dowling* , fi vous m'ordonnez de parler, je vous dirai franchement la vérité... Oui, Monfieur , je fçavois depuis long-tems que M. *Jones* étoit votre neveu. C'eft de Madame votre fœur que je le tiens ; ce font prefque les derniers mots qu'elle me dit en expirant : j'étois feul avec elle , à côté de fon lit mortel , lorsqu'elle me chargea de la lettre que j'eus l'honneur de vous porter de fa part.... De quoi me parlez-vous maintenant ? lui dit *Alworthy* ; & quelle eft cette lettre ?

Je parle , Monfieur , répondit *Dowling* , de celle que j'apportai chez vous , de *Salisbury* , & que je remis alors entre les mains de M. *Bliffl*... O Ciel ! s'écria M. *Alworthy* : Eh bien , quel étoit fon contenu ? & , que vous avoit dit ma fœur ?

Elle étoit mourante , lorsqu'elle m'en chargea , dit le Procureur.... Hâtez - vous d'apprendre à mon frere , (dit-elle en foupirant) que M. *Jones* eft fon neveu... qu'il eft

mon fils... & que je fais des vœux au Ciel pour tous les deux. Je crus, après ce peu de mots, qu'elle alloit expirer. J'appellai du monde ; elle ne parla plus, & mourut quelques momens après.

M. *Alworthy*, les yeux au Ciel, & le corps immobile, sembloit avoir perdu toute espèce de sentiment. Il revint enfin à lui-même, & s'adressant au Procureur.... qui vous empêcha donc, lui dit-il, de m'instruire de votre message ?

Rappelez-vous, Monsieur, lui dit *Dowling*, que vous-même étiez très-malade alors. Je remis ma lettre à M. *Blifil*, qui depuis m'a plus d'une fois assuré qu'il s'étoit acquitté auprès de vous de mon message; mais en me recommandant toujours de n'en jamais ouvrir la bouche, attendu que la réputation de Madame votre sœur vous forçoit d'enfevelir cette aventure dans un éternel secret. Ne soyez donc plus surpris de mon silence : je me ferois tû toute ma vie, si vous-même, à l'instant, ne m'eussiez forcé de parler.

Nous avons déjà observé , quelque part , que l'on peut couvrir un mensonge , même en disant la vérité : c'est ce qui arrivoit ici. *Blifil* avoit effectivement dit à *Dowling* ce que ce dernier rapportoit à M. *Alworthy* ; mais il ne lui en avoit pas imposé , & ne s'en étoit même pas crû capable. Dans la réalité , les promesses que *Blifil* avoit faites à *Dowling* , étoient les seuls motifs qui eussent induit le Procureur à garder scrupuleusement ce secret. Mais l'air menaçant de M. *Alworthy* , la promesse du pardon , & la façon imprévue dont il venoit d'être interrogé , tout avoit concouru à arracher de la bouche de M. *Dowling* le développement d'un mystère qu'il sentoît bien ne pouvoir plus cacher.

M. *Alworthy* , très-fatisfait de cette découverte , congédia M. *Dowling* , & le reconduisit même jusqu'à la porte , de crainte qu'il ne s'abouchât avec *Blifil* , qui étoit remonté dans son appartement ,

où il s'applaudissoit d'avoir encore une fois trompé son oncle.

Au moment que M. *Alworthy* revenoit chez lui , il rencontra sur l'escalier Madame *Miller* , qui pâle & pénétrée d'horreur , lui dit , Ah , Monsieur ! j'ai vû passer cette coupable femme , que vous venez de quitter ; vous sçavez tout sans doute : mais daignez pourtant ne pas abandonner ce pauvre & malheureux jeune homme ! considérez , Monsieur , qu'il ignoroit que cette femme fût sa mere ; & que cette découverte seule , si vous y joignez votre ressentiment , va le faire périr !

Madame , lui dit M. *Alworthy* , je suis tellement ému de tout ce que je viens d'entendre , que je ne me sens point en état de vous répondre.... mais , vous pouvez me suivre chez moi. J'ai fait d'étranges découvertes ! ... Venez , je vous en ferai part.

La pauvre femme le suivit en tremblant. M. *Alworthy* , courant alors à Madame *Waters* , & la pre-

nant par la main , se retourna vers Madame *Miller*..... quelle récompense , s'écria-t-il avec transport , puis-je offrir à cette Dame , pour le service important qu'elle vient de me rendre ? O , Madame *Miller* ! Vous m'avez entendu mille fois appeller *Jones* du tendre nom de fils : hélas ! je ne pensois guères qu'il appartînt à ma famille.... Votre ami , Madame , votre ami *Jones* , est mon neveu !.... il est le frere de ce serpent que j'ai si longtems réchauffé dans mon sein !... Madame *Waters* vous en racontera l'histoire , elle vous apprendra par quel prodigieux concours de circonstances étonnantes elle fut si longtems crüe sa mere. Ah ! je suis maintenant , je suis trop convaincu d'avoir été indignement trompé par celui que vous soupçonniez avec tant de raison.... C'est le plus lâche , le plus infâme , & le plus détestable des hommes.

La joye de Madame *Miller* la mit hors d'état de parler , & lui

eût peut-être été funeste , si un torrent de larmes fecourables n'étoit pas venu à propos foulager son cœur.... Quoi , Monsieur ! s'écria-t-elle , mon cher M. *Jones* est en effet votre neveu ? il n'est donc pas le fils de cette Dame ? & votre cœur enfin s'ouvre pour lui !... O Ciel ! j'ai donc assez vécu pour le voir aussi heureux que je le désirerois.

Oui , Madame , lui dit tendrement M. *Alworthy* , Oui , Madame , il est véritablement mon neveu. Vous m'en voyez aussi convaincu que charmé ; & plaise au Ciel , que le reste de vos vœux en sa faveur soient bientôt accomplis !...

Et c'est , à Madame , s'écria la bonne Hôteffe , c'est à cette chere Dame , que nous devons une si précieuse découverte !....

Oui , ma chere *Miller* , répartit en s'effuyant les yeux M. *Alworthy* , oui , c'est à elle-même à qui nous devons ce bonheur !

Eh bien , s'écria Madame *Mil-*

ter , c'est donc à genoux que je supplie le Ciel de répandre sur elle ses dons les plus précieux.... Puisset-il , en faveur de cette digne action , lui pardonner toutes ses fautes , quelque nombreuses qu'elles soient !

Madame *Waters* leur apprit , qu'elle avoit tout lieu de croire que la prison de notre Héros ne seroit pas longue ; attendu que le Chirurgien de M. *Fitz-Patrick* , accompagné d'un homme de grande condition , étoit allé chez le *Juge de Paix* qui l'avoit mis en œuvre , pour lui certifier que le malade étoit hors de danger.

M. *Alworthy* dit, qu'il seroit charmé , à son retour , de trouver son neveu à la maison : mais qu'il étoit absolument obligé de partir , pour affaire importante. Il ordonna alors à un domestique d'appeler des porteurs ; & laissa les deux Dames ensemble.

M. *Blifil* , ayant entendu arriver la chaise , se hâta de descendre , pour accompagner son cher

oncle : il oublioit très - rarement ces sortes de devoirs. M. *Alworthy*, à qui il adressa plus d'une fois la parole , ne lui répondit qu'au moment qu'il entra dans la chaise. Alors , jettant sur lui un regard fait pour terrasser le plus intrépide des fourbes.... Ayez soin , Monsieur , lui dit-il , de tenir prête pour mon retour, la lettre que m'écrivit en mourant votre mere.

M. *Alworthy* disparut à ces mots; & laissa *Blifil* dans une situation qui ne pouvoit guères être enviée que par un homme allant au dernier supplice.

C H A P I T R E V I I I .

Nouveaux progrès de l'Histoire.

Monsieur *Alworthy* , chemin faisant , lut la lettre de *Jones* à *Sophie* , que lui avoit laissée M. *Western* , & y trouva plus d'une expression relative à lui-même ,

qui fit couler des larmes de ses yeux. Il arriva enfin chez M. *Western*, & fut introduit dans l'appartement de *Sophie*.

Après les premières politesses, & quelques instans de silence de part & d'autre, durant lesquels notre Héroïne, qui avoit été prévenuë par son père, s'amusoit avec son éventail; tandis que tout en elle déceloit son trouble & sa confusion, *Alworthy*, qui n'étoit pas trop affermi lui-même, rompit pourtant enfin la glace. J'ai lieu de craindre, Madame, lui dit-il, que ma famille ne vous ait occasionné bien des peines; & je crains encore plus, quoiqu'innocent à cet égard, d'en être regardé par vous-même comme l'unique Auteur. Soyez pourtant bien convaincuë, Madame, que si j'eusse été informé de votre éloignement pour l'alliance proposée, vous seriez dès longtems affranchie des persécutions que vous avez souffertes. J'ose donc me flatter, que le but de ma visite ne vous fera point suspect,

suspect, puisqu'il ne tend en effet qu'à vous en délivrer entièrement.

Monfieur, lui répondit notre Héroïne, avec un air modeste, une conduite auffi généreuse, est telle que je devois l'attendre de la part de M. *Alworthy*. Mais, puisque vous daignez me rappeler des peines auxquelles je vous vois compâ-tir, souffrez que je vous dise à quel point elles m'ont été sensibles : je n'ai besoin que d'un seul mot pour vous les exprimer. J'aimois mon pere, autant que j'en étois aimée ; vos fatales propositions m'ont ôté toute sa tendresse. Je suis trop persuadée, Monsieur, de la bonté, de l'équité de votre caractère, pour que je vous soupçonne de conserver quelque ressentiment de mes refus. Nos inclinations sont indépendantes de notre volonté ; & quel que soit le mérite de M. votre neveu, je ne puis forcer mon cœur à s'attendrir pour lui.

Ne craignez rien, trop aimable *Sophie*, lui dit M. *Alworthy* ; *Bli-fil*, dût-il être mon fils, dussai-je

l'estimer , mon cœur est incapable d'un ressentiment de ce genre ; je suis trop convaincu que la raison ne maîtrisa jamais l'amour.

Ah , Monsieur ! répondit *Sophie*, toutes vos expressions prouvent la dignité de ce sublime caractère que tout le monde connoît & respecte en vous. Daignez croire , du moins , que la certitude de mon malheur futur a pû seule m'inspirer le courage de résister aux volontés d'un père !.....

Je le crois , je le crois , Madame , répliqua M. *Alworthy* , & je vous félicite même de cette généreuse résistance. Que de maux vous aviez prévûs ! & que j'admire en vous un discernement aussi rare !.... Cet amant , que vous avez si constamment refusé , cet unique auteur de tant de larmes qu'ont versé vos beaux yeux , cet époux , enfin , que vouloit vous donner votre père , n'étoit qu'un fourbe , aussi digne de vos mépris qu'il l'est maintenant de ma haine.

Quoi , Monsieur ? s'écria *So-*

phie..... O Ciel , que vous me surprenez !

Ma surprise a égalé la vôtre ,
Madame , répondit *Alworthy*.....
Mais ce que je vous dis n'est pas
moins vrai. Ah , Monsieur ! conti-
nua *Sophie* , le Ciel me garde d'en
douter. La vérité seule habita tou-
jours sur vos lèvres.... Cepen-
dant.... Par quel hazard... Par quel
événement imprévu avez-vous dé-
couvert ? ...

Vous apprendrez assez-tôt cette
horrible Histoire , lui dit en frémissant
M. *Alworthy*. J'ai maintenant
d'autres propositions plus sérieu-
ses à vous faire....

O ! *Miss Western* , je connois tout
ce que vous valez , & je ne puis
me départir de l'idée de vous voir
unie à ma famille.... J'ai un proche
parent , Madame , un jeune hom-
me dont le caractère , j'en suis bien
convaincu , est le parfait contraste
de celui de *Blifil* , & dont j'éga-
lerai la fortune à celle que je desti-
nois au monstre qui nous trompa
tous si longtems.... Puis-je espérer

Madame, que vous daignerez recevoir une visite de sa part ?

Sophie, après une minute de silence, lui répondit, je ne dois ni ne puis agir que sincèrement avec M. *Alworthy*. Son caractère, & ses bienfaits l'exigent..... J'ai résolu, Monsieur, du moins quant à présent, de n'écouter, de quelque part que ce puisse être, aucune proposition de cette espèce. Mon seul désir, est de regagner l'affection de mon pere, & de me revoir à la tête de sa maison. Tels sont mes vœux, Monsieur; & c'est de vous même que j'ose en espérer la réussite. Souffrez que je vous supplie, permettez que je vous conjure, au nom de cette bonté même, que tant de gens ont éprouvée, & que j'éprouve avec tant de reconnoissance, de ne point, en brisant mes fers, me replonger dans un autre esclavage encore plus douloureux!

Ah, Madame, répliqua *Alworthy*, me croyez-vous capable d'avoir eu de pareils desseins? .. Si telle est votre résolution, quoi-

qu'il doive en souffrir, je ferai votre défenseur : son amour doit se taire.

Je renais donc ! s'écria l'aimable *Sophie*, en prenant un visage riant : les souffrances d'un inconnu n'auront pas droit de troubler mon repos.

Pardonnez-moi, Madame, s'écria *Alworthy*, cet homme vous est fort connu ; trop même, hélas, pour son bonheur ! Une passion aussi longue, aussi vive, aussi sincère, ne peut qu'être fatale à mon infortuné neveu.

A votre neveu ? s'écria en tremblant *Sophie*... O Ciel ! en auriez-vous un autre ? .. Je n'en ouïs jamais parler.

Oui, Madame, lui dit en soupirant *M. Alworthy*, j'en ai un autre ; je l'ignorois ainsi que vous. . . . Ce n'est que d'aujourd'hui que je le sçais. . . Ce *M. Jones*, qui depuis si longtems brule pour vous. . . . Lui-même ! lui-même est mon neveu !

M. Jones ! s'écria *Sophie*... Lui,

votre neveu ! . . . Ah , juste Ciel ,
qu'entens-je ? . . .

Il l'est , Madame . . . Il est fils de
ma sœur : je le reconnois , je le
reconnoîtrai toujours pour tel , &
je n'en rougirai jamais. Je rougis
uniquement de mon injustice en-
vers ce malheureux jeune homme ;
mais son mérite , mais ses vertus ,
ne m'étoient pas aussi cachés que sa
naissance . . . Ah , Madame ! je fus
trop cruel à son égard . . . Que de
réproches à me faire ! . . . (Ici le
bon homme s'essuya les yeux , &
continua ainsi) Je me sens dans
l'impossibilité de jamais m'acquit-
ter envers lui , si vous me refusez
votre secours . . . Daignez me croi-
re , adorable *Sophie* : il faut que je
l'estime , puisque j'ose aujourd'hui
vous l'offrir. Je sçais qu'il fut cou-
pable de quelques erreurs : mais ,
il a le cœur d'un Héros . . . Je le
connois . . . J'en répons , Madame ,
il se rendra digne de vous.

M. *Alworthy* s'arrêta , en atten-
dant une réponse , qu'il ne reçut de
Sophie qu'après quelle se fut un peu

remise de l'agitation qu'avoit causé en elle une nouvelle aussi étrange qu'imprévuë.

Je partage de grand cœur votre joie , Monsieur , lui dit-elle , & je ne doute pas de sa durée. Votre neveu a des vertus , je ne puis le nier ; & il n'est pas possible qu'il vous donne jamais lieu de vous repentir des bontés que vous avez pour lui.

J'espere aussi , Madame , repartit l'Oncle , qu'il a toutes les qualités qui peuvent rendre un Époux véritablement estimable.... Il seroit sans doute le plus abandonné des hommes , si une Épouse telle que vous... Pardonnez , encore un coup , interrompit *Sophie* , si je suis sourde sur ce point. *M. Jones* est très-estimable , mais il ne sera jamais mon époux... Non , Monsieur , c'est un parti mûrement pris.... c'est moi qui vous le jure.

Madame , répondit *M. Alworthy* un peu interdit , je ne m'attendois point absolument à cet Arrêt , surtout après ce que m'a dit tantôt

M. Western... & si ce jeune infortuné mérita jamais de vous plaire, je ne sçache pas qu'il ait rien fait pour se rendre indigne des sentimens que vous aviez conçûs pour lui.... Peut-être l'a-t-on injustement noirci dans votre esprit, ainsi qu'on l'avoit noirci dans le mien : la calomnie une fois en fureur, n'épargne guère son objet.... Il n'est dumoins pas assassin, comme on me l'avoit dit, Madame ; il avoit été attaqué il a dû se défendre, il est donc innocent : c'est un fait que je vous atteste.

Monfieur, lui dit *Sophie*, je vous ai fait part de mes résolutions ; n'en parlons plus. Ce que mon pere a pu vous dire, n'a rien d'étonnant pour moi : mais quelles qu'ayent été ses craintes, il ne m'a point rendu justice, je ne les occasionnai jamais, puisque j'ai toujours eu & j'aurai toujours pour principe, de ne prendre un époux que de sa main. Tel est, je crois, le devoir d'un enfant envers son pere ; & rien ne m'en eût fait départir. Je ne croyois pas, il est vrai, que

L'autorité paternelle pût s'étendre jusqu'à nous forcer de passer dans les bras d'un objet odieux. Pour éviter une pareille violence, que je n'avois malheureusement que trop à craindre ! j'ai osé me sauver de chez lui, & chercher de l'appui ailleurs. Voilà la vérité de mon Histoire ; & si mon pere, ou le monde, me prête d'autres intentions, le témoignage de mon cœur me justifiera toujours à mes propres yeux.

Je vous écoute, *Miss Western*, s'écria *Alworthy*, je vous entens avec admiration, j'admire la justesse de vos idées & la noblesse de vos sentimens : mais sûrement vous ne dites pas tout. Je vais vous offenser peut-être !... Mais, puis-je regarder comme un songe ce que je sçais, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ? Et se peut-il, que vous ayez si longtems souffert des cruautés d'un pere pour un homme qui vous eût été absolument indifférent ?

Je vous supplie, Monsieur, répondit *Sophie*, de vouloir bien

pas insister plus longtems sur les motifs de mes refus.... Oui, Monsieur, je l'avouë.... J'ai souffert : ce n'est pas à M. *Alworthy* que je dois le cacher.... J'avois, j'en conviens, la plus grande opinion de M. *Jones*..... & cette erreur m'a couté cher !... Mon pere, & ma tante le sçavent : Mais tous ces maux sont passés.... Je ne demande plus que le repos ; & ma résolution est prise.... Votre neveu a des vertus, Monsieur.... Il en a beaucoup.... & , sans doute, en vous faisant honneur dans le monde, il ne peut qu'ajouter à votre félicité....

Vous seule pouvez faire la sienne, Madame, s'écria M. *Alworthy* ; & c'est ce motif seul qui m'engage à vous solliciter si fortement en sa faveur.... On vous trompe, Monsieur, on vous trompe, lui répondit *Sophie*.... Ce n'est pourtant pas lui que j'en accuse.... C'est bien assez qu'il m'ait trompé moi-même. Monsieur, encore un coup ne me parlez plus de M. *Jones*.... Je serois fâchée.... C'est par

rapport à vous , enfin , que je l'épargne ici. Je lui souhaite tous les bonheurs ensemble ; je vous répète même encore , quelque droit que j'aye de m'en plaindre , qu'il a de grandes qualités. Je ne défavouë pas mes premiers sentimens ; mais rien ne sçauroit me les rendre... & M. *Blifil* même n'est peut-être pas maintenant à mes yeux plus indifférent que lui.

M. *Western* , très - impatient du succès de cette conférence , venoit d'arriver à la porte , d'où ayant entendu les dernières paroles de sa fille.... Cela est faux ! s'écria-t-il , en entrant , c'est un mensonge atroce : elle aime ce coquin de *Jones* , & se sauveroit encore avec lui , si je voulois la laisser faire..... Vous ne me tenez point parole , lui dit M. *Alworthy* , en le regardant d'un air fâché : à quoi servent ces violences ? Vous ne connoissez point encore votre fille , Monsieur , sans quoi vous l'estimeriez davantage. Pardon , pourtant , de ma franchise ; mais je compte que nous

hommes amis.... & si nous l'étions moins , vous me verriez peut-être , après ce que je viens d'entendre d'elle , envier votre sort.

Il est bon là ! s'écria *Western* , enflamé de colère.... C'est donc ainsi qu'on vous attrape ?... Sortez , sortez , entêtée que vous êtes ; remon- tez vite à votre appartement , & préparez-vous à m'obéir , ou nous verrons bientôt beau jeu.

Dès que *Sophie* fut retirée... Te- nez , Monsieur , dit le fougueux *Western* , en montrant une lettre , voyez ce que m'écrit *Lady Bellaston* ! Le bâtard est sorti de prison , & l'on m'avertit de trembler pour ma fille.... Morbleu ! voisin , vous n'êtes pas au fait ; vous ne connois- sez pas les ruses de tout ce gibier- là !....

M. Western , fort content de lui-même , termina son discours en s'applaudissant de sa propre sagaci- té. *M. Alworthy* , après l'avoir laissé dire , l'informa de l'histoire de sa découverte concernant *Jones* , de son juste ressentiment contre *Blifil* , & de toutes les particularités dont

nous avons rendu compte au Lecteur dans les Chapitres précédens.

Les hommes les plus violens, font ceux qui se calment le plutôt. *Western*, instruit de l'infamie de forcher *Blifil*, apperçut à peine que *M. Alworthy* adoptoit *Jones* pour son héritier, qu'il fit *Chorus* avec l'Oncle pour chanter les louanges du nouveau Neveu; & marqua autant d'ardeur pour le mariage de *Sophie* avec notre Héros, qu'il en avoit marqué précédemment pour l'unir à *Blifil*.

M. Alworthy lui fit alors le détail de la conversation qu'il venoit d'avoir avec *Sophie*, & en marqua tout son étonnement.

Western, qui ne sçavoit plus où il en étoit, se mit en tête que sa sœur étoit parvenue à disposer *Sophie* en faveur de *Lord Fellamar*. Il n'en falut pas davantage pour irriter de nouveau la bile du bonhomme, qui détestoit cordialement tous les *Lords* d'Angleterre.

L'Oncle de *Jones* obtint pourtant enfin de lui une nouvelle promesse, de n'employer aucun

moyen violent contre sa fille. Il le quitta ensuite pour retourner chez Madame Miller, mais non pas sans avoir promis à M. Western de lui amener Jones dès l'après-dinée même, attendu (disoit le pere de Sophie) qu'il ne pouvoit trop tôt se raccommo-der avec son ancien ami.

C H A P I T R E I X.

Dans lequel l'Histoire commence à tendre vers la conclusion.

Jones, venoit d'arriver chez Madame Miller, au moment que M. Alworthy y entra.

Il n'est pas possible d'imaginer une Scène plus pathétique & plus tendre que cette première entrevüe de l'Oncle & du Neveu, (car Madame Waters, comme le lecteur le conçoit aisément, n'avoit pas manqué, dans sa dernière visite, de découvrir à notre Héros tout le secret de sa naissance.) Les pre-

miers transports de leur joie mutuelle seroient affoiblis par mes expressions ; les cœurs sensibles se les peindront assez , nous n'écrivons pas pour les autres.

Après que M. *Alworthy* eut relevé *Jones* , qui s'étoit prosterné à ses pieds , & qu'il l'eut reçu dans ses bras , ô mon enfant ! s'écria-t'il , que je suis condamnable ; que d'injustices n'ai-je pas à me reprocher !... Hélas , comment pourrai-je réparer tous les maux que je t'ai fait souffrir ?

J'en suis trop bien payé ! s'écria *Jones* ; eussai-je souffert mille fois davantage , cet instant fortuné acquitte , efface tout !... O mon cher Oncle ! Tant de bonté , tant de tendresse , me ravit , me transporte & m'accable.... Quoi je suis à vos pieds ! vous daignez m'aimer encore ! Je me sens pressé dans les bras de mon tendre , de mon illustre , de mon généreux bienfaicteur !....

O mon cher *Jones* ! dit en soupirant M. *Alworthy* , je fus trop cruel envers toi....

Il lui dévoila alors toutes les ruses & les noirs complots de *Blifil* ; il s'accusa cent fois lui-même ; en gémissant , d'avoir été trop crédule , & d'avoir poussé trop loin son ressentiment contre un innocent opprimé.... Ah ! Monsieur, arrêtez, lui dit *Jones* : n'aviez-vous pas tout fait pour moi ? Le plus sage, le plus prudent des hommes eût été trompé comme vous ; & , séduit par les mêmes prestiges , eût sans doute été plus rigoureux encore. A travers toute votre colère , j'ai vû percer les rayons de votre bonté ; je lui dois tout ce que je suis. Dans des momens si doux , ne réveillez pas mes remords ; ne me forcez point , à m'accuser moi-même. Hélas ! je ne fus pas plus puni que je ne l'ai mérité ; & mon unique affaire , à l'avenir , sera de me rendre digne du bonheur dont vous me comblez maintenant. Croyez-moi , mes souffrances n'ont pas été infructueuses : quoique souvent coupable , mon cœur ne s'est point endurci ; & je rens grace au Ciel d'un

châtiment qui m'a ouvert les yeux sur mes erreurs. J'en ai vû , j'en ai ressenti vivement toutes les conséquences... O mon cher Oncle ! Elles m'ont entraîné par degrés jusqu'aux bord de l'abîme. Je me suis vû prêt d'y tomber !....

Je suis charmé , mon cher enfant , lui dit M. *Alworthy* , d'entendre vos regrets : car , bien convaincu que l'hypocrisie (juste Ciel à quel point ne m'en avoit-elle pas imposé !) ne fut jamais comptée parmi vos défauts , je crois , & très-sincèrement , tout ce que vous me dites.

Vous voyez maintenant , mon cher *Tom* , dans quels dangers l'imprudence peut plonger la vertu. O mon ami ! La prudence est le premier de nos devoirs envers nous-mêmes : si nous nous aimons assez peu pour le négliger , ne soyons point surpris que le monde ne nous en rende aucuns. Lorsqu'un homme jette les fondemens de sa propre ruine , il travaille ordinairement pour l'édifice d'autrui... vous avez

donc reconnu vos erreurs , & vous me l'assurez : je vous en crois , mon cher enfant ; & par conséquent , à compter de ce moment , je ne vous les rappellerai jamais. Ne vous les rappelez vous-même , que pour les éviter à l'avenir. Souvenez-vous pourtant , pour votre propre consolation , que la différence est grande entre les fautes que trop de candeur fait dégénérer en imprudences , & celles qui procèdent uniquement d'un cœur faux & gâté. Les premières , peut-être , sont souvent plus capables de conduire un homme à sa perte ; mais , s'il rentre en lui-même , son caractère se changera totalement en bien : le monde , non pas d'abord , mais insensiblement , lui rendra son estime ; & il est toujours doux de réfléchir sur les dangers auxquels nous sommes échappés. Mais , pour un fourbe , mais pour un lâche , mais pour un infâme , il n'est plus de retour : les taches qui l'avilissent , sont éternelles ; le tems ne peut jamais les effacer. La juste censure du genre hu-

main poursuit le coupable , le mépris public l'écrase ; & si la honte le force enfin de s'enterrer dans la retraite , les regrets , les remords , les craintes l'y poursuivent. Plus foible qu'un enfant timide seul dans son lit au milieu de la nuit , le sommeil fuit loin de ses yeux , le moindre bruit ajoute à ses allarmes : sûr d'être haï de tous , il se défie de tout , il déteste tout , il craint tout , & n'espère rien. L'instant même qui doit mettre fin à son supplice , ce dernier instant après lequel un homme au comble du malheur aspire , n'offre à ses yeux que des suites horribles , & lui rend l'avenir encore plus redoutable que le présent. Consolez - vous , mon cher *Tom* : cette affreuse situation n'est pas la vôtre ; & bénissez l'Etre suprême qui vous a deffillé les yeux , pour vous montrer le précipice où vos égaremens alloient vous conduire à grands pas. Vous avez quitté , vous détestez cette route fatale , pour rentrer dans celle de la

vertu ; & le bonheur qui vous attend , ne dépend plus maintenant que de vous.

A ces mots , notre Héros laissant échaper un soupir douloureux , ah Monsieur ! s'écria-t-il , je n'ai point de secrets pour vous.... Il n'est plus de bonheur pour moi!... Celle de qui je l'attendois , a droit de me croire coupable.... J'ai perdu son estime.... Et je ne puis la condamner!.... O mon cher oncle , quel trésor j'ai perdu!....

Je vous entens , lui dit M. *Alworthy* : n'esperez pas que je vous flatte sur ce point ; j'ai vu celle que vous aimez , & nous avons parlé de vous. Si vous voulez que je vous croye sincère , j'exige un gage de votre obéissance : promettez-moi , soit qu'elle vous reçoive en grace , ou qu'elle persiste dans ses résolutions , de vous en rapporter entièrement à sa volonté. Elle n'a déjà que trop souffert , par rapport à ma famille.... J'en frémis , mon cher *Tom*!.. Qu'elle soit libre ; n'en parlons plus. Son pere , je le

connois , fera sans doute aussi prompt à la tourmenter aujourd'hui en votre faveur , qu'il le fut ci-devant en faveur d'un autre : mais je n'y sçaurois consentir. *Sophie* fut trop persécutée , je veux qu'elle soit libre dans son choix.

O mon cher Bienfaicteur ! répondit *Jones* , imaginez des ordres qui puissent m'acquérir quelque mérite en les exécutant.... Croyez, croyez, Monsieur, que si j'étois capable de vous désobéir, ce seroit pour épargner à ma *Sophie* un seul instant de peine. Non, Monsieur, si je suis assez malheureux pour lui déplaire , la seule idée d'être encore cause de son malheur suffiroit pour me faire étouffer jusqu'aux apparences même de mon amour. Le bonheur d'obtenir *Sophie* , est le plus grand que le Ciel puisse maintenant m'accorder : mais , ce n'est que d'elle seule que je veux le tenir.

Je vous l'ai dit , mon enfant , répliqua *Alworthy* , je ne puis vous flatter : je crains que tout espoir ne soit perdu. Je ne vis jamais de ré-

solution plus ferme que la sienne ; & vous sçavez peut-être mieux que moi quel en est motif.... Hélas ! je ne le sçais que trop , répondit *Jones* ; je sçais combien je suis coupable , & sa colére est juste....

Un Domestique, qui entra alors, vint annoncer que M. *Western* étoit sur l'escalier : l'empressement de voir *Jones* ne lui avoit pas permis d'attendre sa visite. Sur quoi notre Héros, dont les yeux étoient mouillés de pleurs , pria son oncle de descendre , en attendant qu'il fût en état de paroître devant le pere de *Sophie*. M. *Alworthy* , qui y consentit , donna ordre que l'on introduisît M. *Western* dans une chambre basse , où il alla la recevoir.

Madame *Miller* n'eut pas plutôt appris que M. *Jones* , qu'elle n'avoit pas encore vû depuis sa sortie de la prison , étoit seul, qu'elle accourut pour l'embrasser. Après les premiers transports de sa joye , dont le détail seroit un peu trop long , la bonne Hôteffe fit tomber la conversation sur *Sophie*. Elle

rendit compte à notre Héros d'une nouvelle visite qu'elle avoit faite à son Amante , mais dont le succès n'avoit pas été plus heureux que ci-devant..... Elle doit pourtant être bien éclaircie sur la lettre qui fait votre crime à ses yeux , s'écria Madame *Miller* , car je lui ai dit que M. *Nightingale* en étoit l'Auteur , & qu'il étoit prêt de l'affirmer devant elle. Je lui ai dit , que les motifs qui l'avoient fait écrire devoient vous rendre encore plus estimable à ses yeux mêmes , puisque c'étoit pour vous rendre plus entièrement à elle , en mettant fin à une intrigue qui ne vous avoit jamais plû ; & que depuis son arrivée en ville , ou du moins depuis que vous l'y avez vuë , vous ne vous êtes rendu coupable d'aucune infidélité. Je crains ici , de m'être un peu trop avancée, ajouta Madame *Miller* ; le Ciel me le pardonnera sans doute : votre conduite future , (je l'espère , du moins) fera ma justification. J'ai enfin dit , j'ai enfin fait

tout ce que j'ai pû ; mais sans rien
 obtenir. Elle est inflexible , Mon-
 sieur ! elle en a , dit - elle , déjà
 beaucoup pardonné à votre jeu-
 nesse ; & son horreur pour tout ce
 qui sent la débauche est si grande ,
 qu'elle ma mise hors d'état de lui
 répliquer. J'ai pourtant souvent
 tenté de vous excuser ; mais la jus-
 tice de ses plaintes me fermoit au-
 sitôt la bouche. Sur mon honneur,
 c'est une adorable femme , & l'une
 des plus douces & des plus sensées
 que je connoisse ! je l'eusse volon-
 tiers embrassée , pour une de ses
 expressions que je n'oublierai ja-
 mais : c'est une sentence digne d'un
Cicéron , ou d'un Evêque. » Je crus
 » autrefois , me dit-elle , avoir dé-
 » couvert un bon cœur dans M.
 » *Jones* ; c'est par-là qu'il m'a plû ,
 » c'est par-là que je l'ai sincèrement
 » estimé. Mais , un penchant en-
 » tièrement décidé pour le liberti-
 » nage , corrompt toujours le meil-
 » leur cœur ; & tout ce qu'un dé-
 » bauché de cette espèce peut at-
 » tendre de nous , c'est de nous

» voir mêler quelques sentimens de
 » pitié au mépris que nous avons
 » pour lui.

O, Madame *Miller* ! répondit *Jones*, puis-je supporter la pensée de l'avoir perduë !...

Perduë ? Oh, que non, s'écria-t-elle, je vois encore de l'espérance. Changez, mon cher ami, changez de vie, perdez vos habitudes, & vous retrouverez l'espoir. Si *Sophie* demeure inflexible, je connois une jeune Dame, très-aimable & très-riche qui meurt d'amour pour vous. Je ne le sçais que de ce matin, & j'en ai fait part à *Miss Western* ; j'ai même été un peu au-delà de la vérité, car je lui ai dit que vous l'aviez refusée : mais j'étois sûre que vous le feriez, cela revient au même.... Ce que cette nouvelle a produit, vous consolera peut-être un peu. Lorsque je lui ai nommé la jeune Dame, qui n'est autre que l'aimable *Mistriss Hunt*, j'ai crû la voir pâlir ; mais quand j'ai dit, que vous l'aviez refusée, son tein, je vous le jure, est devenu tout-à-coup aussi

vermeil que l'écarlate ; & telles ont été ses propres paroles : » je » ne puis disconvenir, qu'il ne » m'ait paru avoir quelque affection » pour moi.

Cette conversation fut ici interrompuë par l'arrivée de M. *Western*, que l'autorité de M. *Alworthy* même, quoique très-puissante sur lui, n'avoit pû retenir plus longtems.

Il se précipita sur notre Héros, en criant à plein gosier, ah, mon ancien ami *Tom* ! Ah, que je suis charmé de te revoir ! Qu'il ne soit plus question du passé, je t'en prie. Mon intention ne pouvoit être de t'insulter, *Alworthy* le sçait, & tu le sçais toi-même, puisque je te prenois pour un autre. Tout bon Chrétien doit pardonner : ainsi redevenons amis.

J'espere, Monsieur, répondit *Jones*, ne jamais oublier les bienfaits que j'ai reçus de vous ; & je ne me rappelle pas que vous ayez jamais pû m'offenser....

Donne-moi donc la main ? lui dit M. *Western*. Tu es, en vérité, a-

jouta-t-il (en lui ferrant la main & en la lui secouant de toutes ses forces) l'un des meilleurs & des plus honnêtes mâles du Royaume !..... Viens tout-à-l'heure avec moi ; je veux, dans le moment, te présenter à ta maîtresse.

M. *Alworthy* interposa ici son autorité ; & *Western* , après avoir encore jafé & insisté longtems , ne voyant point d'espoir de rien gagner ni sur l'oncle ni sur le neveu , se vit obligé de consentir, en retournant chez lui, à remettre la visite de *Jones* à *Sophie* pour l'après-dinée.

CHAPITRE X.

Où l'Histoire continuë de marcher à grands pas vers la conclusion.

L Orsque M. *Western* fut parti ; *Jones* apprit à M. *Alworthy* & à Madame *Miller* , que sa liberté lui avoit été procurée par deux nobles *Lords* , qui , suivis de deux

Chirurgiens , & d'un ami de M. *Nightingale* , avoient été chez le Magistrat par les ordres duquel il avoit été arrêté ; & qui , sur le rapport que ces mêmes Chirurgiens affirmèrent de l'état du malade , avoit ordonné son élargissement.

L'un des deux *Lords* , ajouta *Jones* , lui étoit connu de vuë : mais sa surprise avoit été extrême , en voyant l'autre lui demander pardon pour une offense dont il s'avoit coupable envers le prisonnier : offense (disoit-il) qu'il n'avoit commise que par pure ignorance , & faute d'avoir mieux connu M. *Jones*.

Dévelopons dès à présent cette aventure , dont notre Héros ne fut bien éclairci que dans la suite.

Le Lieutenant , que Lord *Fellamar* , à l'instigation de Lady *Belaston* , avoit employé pour faire arrêter *Jones* , en rendant compte à *Mylord* de son expédition , avoit fait un rapport très - avantageux tant du courage que de la conduite de notre Héros , & avoit fortement

assuré ce Seigneur, que M. Jones ; loin d'être un vagabond, comme on le lui avoit fait entendre, étoit certainement homme de condition. Le Lieutenant, en un mot, s'étoit expliqué si affirmativement sur cet article, que Mylord *Fellamar*, dont le caractère étoit aussi noble que généreux, soupçonnant enfin quelque méprise, & craignant les suites d'une action qui ne pouvoit manquer d'être généralement condamnée, commença à ressentir de grandes inquiétudes sur la vérité des avis qu'on lui avoit donnés.

Le hazard le fit diner le lendemain avec le Pair d'*Irlande*, dont nous avons ci-devant parlé, qui, à propos d'une conversation sur le duel, fit part à la compagnie du caractère de M. *Fitz-Patrick*, auquel il ne rendit pas absolument justice, & surtout relativement à l'épouse de cet *Irlandois*. Il dit, qu'elle étoit la plus innocente, & la plus à plaindre de toutes les femmes, & que la pitié seule l'avoit engagé à entreprendre sa défense.

Il déclara ensuite , que son intention étoit d'aller le lendemain matin au logis de *Fitz-Patrick* , pour le forcer , s'il étoit possible , à consentir à se séparer volontairement d'avec une femme , qui se croyoit en péril de la vie , si son époux la contraignoit jamais de retourner avec lui.

Le *Lord Fellamar* , trouvant l'occasion très-propre pour achever de s'éclaircir sur ce qui touchoit *Jones* , dont l'aventure l'inquiétoit , proposa au Pair d'Irlande de l'accompagner ; & sa proposition fut d'autant plus volontiers acceptée , que l'Irlandois pensa que la présence d'un *Lord* de plus ne pourroit être que d'un très-grand poids aux yeux de *M. Fitz-Patrick*.

L'événement justifia qu'il pensoit juste ; car le pauvre mari ne vit pas plutôt sa femme protégée par deux *Lords* , qu'il consentit à tout ce qu'on voulut , & signa tout de bonne grace.

Il avoit même été si bien défabulé par Madame *Waters* des soup-

çons qu'il avoit eu contre *Jones* & contre sa femme, à cause de l'avanture d'*Upton*, que devenu totalement indifférent sur cette matière, il parla hautement en faveur de notre Héros, fit son éloge à *Mylord Fellamar*, prit tout le blâme du combat sur lui-même, & déclara que *Jones* s'étoit comporté avec toute la bravoure & tout l'honneur imaginable.

Le pauvre *Fitz-Patrick*, interrogé plus amplement par le Lord *Fellamar*, sur la personne & sur la famille de notre Héros, lui assura, conformément à ce qu'il avoit appris de Madame *Waters*, (après l'entrevuë de cette Dame avec *Dowling*) que M. *Jones* étoit neveu d'un Seigneur Campagnard, très-opulent, & très-consideré dans sa Province.

Tout ceci toucha le *Lord* au point qu'il crut ne pouvoir employer trop tôt tout son crédit pour rendre justice à un Gentilhomme qu'il avoit insulté si mal à propos; & sans songer à la rivalité qui avoit

subsistée entre eux (car il avoit perdu tout espoir de jamais posséder *Sophie*) il se détermina à ne pas perdre un instant pour rendre la liberté à *M. Jones*. C'étoit même partant de cette résolution , qu'il avoit engagé le Pair d'*Irlande* à l'accompagner à la prison , où il s'étoit comporté avec notre Héros de la façon dont nous venons de vous l'apprendre.

Revenons maintenant à *M. Alworthy* , & à notre ami *Jones* , à qui son oncle fit alors le détail de ce qu'il avoit appris de *Madame Waters* , & de *M. Dowling*.

Notre Héros lui en marquoit toute sa surprise , lorsqu'un domestique envoyé par *M. Blifil* , vint demander de sa part si *M. Alworthy* permettoit qu'il vînt lui rendre ses devoirs. Le bon Gentilhomme , étonné du message , tressaillit & changea de couleur..... dites à celui qui vous envoie , s'écria-t'il , que je ne le connois pas.

Ah , Monsieur ! lui dit *Jones* , d'une voix tremblante , daignez

considérer.... Tout est considéré ; répondit l'oncle ; & c'est vous que je charge de ma réponse à ce malheureux.... nul n'est plus propre à lui porter l'arrêt de sa condamnation , que celui dont il avoit si lâchement complété la perte.

Pardonnez-moi , mon cher Monsieur , s'écria *Jones* : un instant de réflexion , j'en suis certain , vous convaincra sûrement du contraire. Ce qui lui paroîtroit juste , en sortant de toute autre bouche , ne lui paroîtroit qu'une insulte en sortant de la mienne. Et , d'ailleurs , qui prétendez-vous que j'opprime ?.... mon propre frere ! votre neveu ! il ne fut pas si cruel à mon égard.... c'est même , suivant moi , ce qu'il eût pû faire de moins excusable. L'amour de la fortune peut induire des caractères non décidés à tenter quelques injustices : l'insulte réfléchie ne part jamais que d'un mauvais fond , & nulle tentation ne scauroit l'excuser.... Permettez que je vous supplie , Monsieur , de laisser cal-

mer votre colere avant que de rien prononcer contre lui.... Et songez, mon cher oncle, que je fus condamné moi-même sans être entendu !

M. *Alworthy* resta muet pendant quelques momens.... Ah, mon cher *Tom* ! s'écria-t-il, en l'embrassant, les yeux baignés de larmes, que tu redoubles mes regrets !... Ciel, quel étoit mon aveuglement, lorsque je t'ai persécuté !

Madame *Miller*, qui entra dans ce moment, trouva *Jones* dans les bras de son oncle. Rien ne put contenir les transports de cette bonne femme, qui tombant tout à coup à genoux, remercia le Ciel d'un événement qui rendoit, disoit-elle, tant de gens heureux.... Courant ensuite à M. *Jones*, & l'embrassant de tout son cœur, elle l'accabla de toutes les félicitations que lui dicta l'amitié la plus vive. M. *Alworthy* même, comme l'on peut juger, en eut aussi sa bonne part, & lui témoigna à son tour combien il étoit enchanté d'avoir retrouvé dans *Jones*

un ami & un parent si digne de toute sa tendresse. Madame *Miller* les supplia alors de descendre pour dîner, dans sa salle à manger, où ils verroient une assemblée de gens aussi satisfaits qu'eux : c'étoit M. *Nightingale* avec sa jeune épouse, & sa cousine *Henriette* avec son nouvel époux.

M. *Alworthy* la pria de l'excuser, sur ce qu'il avoit résolu de dîner dans son appartement, avec son neveu, attendu quelques affaires particulières qu'il avoit, disoit-il, à terminer avec lui : mais il promit, & pour lui même, & pour M. *Jones*, que l'un & l'autre augmenteroient le soir cette aimable société.

Madame *Miller* demanda alors ce que M. *Alworthy* prétendoit faire de *Blifil*? Pour moi, dit-elle, avec chaleur, je ne suis pas tranquille avec ce méchant homme dans ma maison.

Madame, lui répondit *Alworthy*, cet homme m'inquiete autant que vous....

Oh bien, s'écria-t-elle, s'il en

est ainsi , laissez-moi le soin de vous en défaire ; il verra bientôt le devant de ma porte , je vous en réponds ! j'ai là-bas deux ou trois grands gaillards....

La violence est inutile , interrompit l'oncle. Si vous voulez vous charger pour lui d'un petit message de ma part , je suis persuadé qu'il sortira à l'amiable.

Si je le veux ? dit Madame *Miller* , je n'aurai peut-être de ma vie , rien fait de meilleur cœur !

Notre Héros intervint ici. J'y ai pensé plus mûrement , dit-il ; & si mon oncle le permet , je me chargerai de ses ordres. Je crois , Monsieur , ajouta-t-il , connoître assez vos intentions : accordez-moi la grace de les lui apprendre moi-même... Le pauvre garçon est assez malheureux , sans accroître encore un désespoir qui pourroit lui devenir funeste. Vous êtes trop bon ! vous êtes trop bon , M. *Jones* , s'écria Madame *Miller* , en quittant la chambre ; vous n'étiez pas fait pour vivre dans ce monde.

Mon enfant , dit l'oncle , attendri par ce dernier trait d'humanité , j'admire à la fois votre bon cœur & votre jugement. Me préserve le Ciel de souhaiter que ce misérable n'ait pas le tems de se repentir de ses crimes ! ... Allez-y donc vous-même , & parlez - lui comme vous l'entendrez. Ne le flattez pourtant pas , ou je vous défavouë , d'aucun espoir de pardon de ma part : je ne puis pardonner le crime qu'autant que ma Religion me l'ordonne , & cela ne s'étend pas jusqu'à m'obliger de vivre ni de converser jamais avec lui.

Jones monta alors à l'appartement de *Blifil* , qu'il trouva dans une situation digne de sa pitié. Il étoit en travers sur le lit , immobile de désespoir , & noyé dans les larmes ; non pas de ces larmes que fait couler le repentir , & qui effacent les crimes de quiconque ne les commit que par séduction ou par surprise : les larmes de *Blifil* , étoient celles que verse un scélérat

que les forfaits conduisent au supplice ; de ces larmes , en un mot , que la Nature arrache aux monstres même les plus farouches , au moment de leur destruction.

Il seroit peu agréable , & peut-être ennuyeux , de peindre cette scène dans toute son étendue. Qu'il fuffise de sçavoir , que *Jones* poussa la bonté à l'excès ; & qu'il n'oublia rien de tout ce que son imagination put lui inspirer pour ranimer le courage abbatu de *Blifil* , avant que de lui faire part des ordres de l'oncle , qui lui enjoignoient de quitter la maison dès le soir même. *Jones* lui offrit tout l'argent dont il pouvoit avoir besoin , lui pardonna sincèrement tout ce qu'il avoit fait contre lui , l'assura qu'il le regarderoit toujours comme son frère , & qu'il ne négligeroit rien pour le réconcilier bientôt avec M. *Alworthy*.

Blifil avoit d'abord gardé l'air sombre & silencieux , balançant dans son ame sçavoir s'il pouvoit encore tout nier. Mais l'évidence

étoit trop forte , son œil même en étoit accablé , son courage l'abandonna. Il se jetta aux genoux de son frere , lui demanda pardon , lui baïsa les pieds ; il fut , en un mot , aussi extrême dans sa foiblesse , qu'il l'avoit ci-devant été dans son coupable orgueil.

Jones , étonné de la lâcheté de son frere , s'efforça vainement de cacher tout le mépris qu'il en conçut. Il se hâta de le relever , le pria de se souvenir qu'il étoit homme , l'exhorta à supporter mieux ses malheurs ; & après lui avoir réitéré sa promesse de tout employer pour les adoucir , il le quitta , & revint chez son oncle.

M. Alworthy , en dînant avec son neveu , lui fit part de la découverte qu'il avoit faite chez *M. Nightingale* pere , des 500 liv. *sterlin* en billets de banque. J'ai , dit-il , déjà consulté un Avocat , qui m'a dit , à mon grand étonnement , que les Loix n'ordonnent point de peines pour une fraude de ce genre. Mais , quand je réflé-

Ohis sur la noire ingratitude de cet homme envers vous , je crois un voleur de grand chemin moins coupable que lui.

Juste Ciel ! s'écria *Jones* , se peut-il que *George* ait commis ce forfait ? Cette horreur me confond ! J'avois d'autres idées de sa vertu... La somme étoit trop grande , la tentation fut trop forte pour lui : en de moindres occasions , je l'ai vû plus fidèle. Ah , mon cher oncle ! ce fut plutôt foiblesse , en lui , qu'ingratitude. *George* m'aimoit , j'en suis convaincu , j'en ai eu des preuves que je ne sçaurois oublier : il s'est sûrement repenti de son crime. Il n'y a pas deux jours , lorsque mes affaires étoient dans la situation la plus déplorable , il n'y a pas deux jours , dis-je , qu'il est venu me voir , & m'offrir tout ce qu'il possédoit. Considérez , Monsieur , ce que peut sur un malheureux la tentation de s'approprier une somme assez considérable pour le mettre à l'avenir , ainsi que sa pauvre

famille , au-dessus des besoins !

Mon enfant , s'écria M. *Alworthy* , vous poussez trop loin l'indulgence : de pareilles foiblesses tiennent de trop près à l'injustice , & sont d'autant plus pernicieuses à la société , qu'elles encouragent le vice. J'eusse pû pardonner la cupidité à votre homme , mais jamais l'ingratitude. Apprenez , mon neveu , lorsque nous nous laissons toucher par un sentiment de Pitié pour les foiblesses d'autrui , que notre probité n'en subsiste pas moins dans toute sa pureté : je l'ai éprouvé plus d'une fois dans les *grandes Sessions* ; j'ai même compâti souvent au sort d'un voleur de grand chemin , lorsque certaines circonstances paroissoient l'avoir entraîné dans le crime , & mitigeoient l'atrocité de son forfait. Mais , quand le crime est accompagné de circonstances odieuses , telles que la cruauté , le meurtre , ou l'ingratitude , la compassion devient un vice , qui déshonore celui qui cède à ses impressions. Cet

homme a le cœur mauvais, j'en suis convaincu, je veux qu'il soit puni.

Cette sentence fut prononcée d'un ton si ferme & si absolu, que *Jones* ne crut pas qu'il lui convînt de repliquer. D'ailleurs, le moment assigné, pour sa visite chez *M. Western*, étoit si prochain qu'il avoit à peine le tems nécessaire pour s'habiller. Il se hâta de passer dans une autre chambre, où *Partridge*, suivant ses ordres, l'attendoit pour lui servir de valet-de-chambre.

Partridge avoit à peine vû son maître depuis le changement de sa fortune; le pauvre homme manquoit de termes pour exprimer tout son ravissement: Sa tête étoit trop foible pour son cœur; il entassa méprise sur méprise en habillant *Jones*; on l'eût pris pour un extravagant.

Sa mémoire cependant ne le trahit pas tout-à-fait. Il rappella mille présages, & autant de pressentimens de ce qui venoit d'arriver: il n'oublia surtout pas le rêve qu'il avoit

fait la veille de sa première rencontre avec notre Héros ; & termina cette récapitulation , en s'écriant.... Je vous l'ai toujours dit, Monseigneur ! je vous ai toujours dit, que mon cœur m'assuroit, qu'un jour ou l'autre vous feriez ma fortune !

Jones l'assura , à son tour , que ces présages seroient vérifiés pour *Partridge* comme ils venoient de l'être pour lui même : ce qui n'ajouta pas peu aux transports qui agitoient le pauvre Pédagogue en faveur de son cher Maître.

C H A P I T R E X I.

Où l'Histoire touche à la conclusion.

NOtre Héros , complètement habillé , accompagna son oncle chez *M. Western*. Il étoit sous les armes , très-bien mis , & d'une figure à tourner la tête à la plus saine partie du genre féminin.

Sophie, quoiqu'irritée, avoit moins que jamais dédaigné le soin de sa propre parure : nous laissons aux Lecteurs femelles à en pénétrer la raison ; mais , elle parut si belle aux yeux du sage *Alworthy* même , qu'il ne put s'empêcher de dire tout bas à son neveu , que jamais femme n'avoit eu tant de charmes. Tant mieux ! tant mieux pour l'ami *Jones* , s'écria *Western* , qui l'avoit entendu , tant mieux , voisin , pour tous les deux !....

Ceci fut dit un peu plus crûment, & n'étonnera pas , si l'on connoit *M. Western*. Ce qu'il y a de sûr , c'est que la pauvre *Sophie* en rougit de la tête aux pieds , tandis que *M. Jones* pâle , tremblant , & ne sachant que faire de ses yeux , se foutenoit à peine , quoiqu'assis dans un bon fauteuil. La table à thé ne fut pas plutôt renvoyée , que l'ardent *Western* , sous prétexte d'affaires , entraîna *M. Alworthy* dans une chambre voisine.

Voilà donc nos deux amans seuls !.... Après tant de contrain-

te , après tant de traverses , avec tant d'amour de part & d'autre , qu'ils ont de choses à se dire !.... ils se taisent pourtant ! tous deux sont immobiles , tous deux ont les yeux fixés sur la terre , tous deux enfin ont un air si gêné , qu'un spectateur médiocrement éclairé n'eût jamais soupçonné d'amour entre eux.

Notre Héros , durant cet intervalle , tenta deux ou trois fois d'ouvrir la bouche ; mais, incapable de rien articuler , il bégayoit , ou plutôt soupiroit quelques mots entrecoupés ; lorsque *Sophie* enfin , peut-être par pitié , peut-être pour détourner le sujet de la conversation qu'elle craignoit qu'il n'entamât , lui dit.... En vérité , Monsieur , après ce que M. *Alworthy* m'a raconté , je vous regarde comme le plus heureux des hommes ! Pouvez-vous me le croire , Madame , dit *Jones* , en soupirant , tandis que j'ai le malheur de vous avoir déplu ?

Monsieur , dit-elle... à cet égard...

vous sçavez si je suis injuste.....

Je ne m'excuserai point, Madame... mes torts vous sont connus...

Madame *Miller* vous a pourtant dit la vérité... O ma *Sophie*! dois-je toujours désespérer de mon pardon?

Je crois Monsieur *Jones* assez équitable, répondit *Sophie*, s'il se rappelle sa conduite, pour prononcer lui-même sa Sentence....

Ah, Madame! répliqua notre Héros, ce n'est pas votre justice, c'est votre pitié que j'implore. Tout me condamne, je le sçais..... Ce n'est pourtant point la Lettre à Lady *Bellaſton* qui me rend criminel: Je vous jure que sur ce point, on vous a dit la vérité.

M. *Jones* expliqua alors plus clairement à *Sophie* tout le mystère de la lettre, écrite par le conseil de *Nightingale*, uniquement pour rompre avec Lady *Bellaſton*. Il s'avoua pourtant coupable de la plus grande imprudence, pour avoir laissé une pareille lettre dans les mains de cette Dame.... Hélas! s'écria-t'il, que j'ai bien payé cette faute,

par tout ce que j'en ai souffert , & par tout ce que je souffre encore... Ah , Madame ! ah , ma *Sophie* , me croyez-vous un imposteur ? Non , Monsieur , lui dit-elle , je ne veux , ni ne puis croire sur cette lettre que ce que vous voulez ; & ma conduite (je le crois du moins) vous prouve que ce sujet m'intéresse très-faiblement.... Mais , M. *Jones* me niera-t'il que mon courroux n'ait pas d'autres motifs ? Après l'aventure d'*Upton* pardonnée , recommencer sitôt une nouvelle intrigue avec une autre femme , tandis que je vous crois fidèle , tandis que vous feignez que votre cœur gémit , & n'est occupé que de moi !... Voilà , Monsieur , d'étranges procédés. Après de pareilles traits , puis-je vous croire encore sincère ? ou , si je suis assez aveugle pour le croire , de quel bonheur puis-je encore me flatter avec un homme aussi sujet à l'inconstance ?

O ma *Sophie* ! s'écria douloureusement *Jones* , je suis perdu , si

vous soupçonnez la passion la plus pure, dont le plus tendre des amans brûla jamais. Songez plutôt, Madame, à la situation désespérée où se trouvoit alors le malheureux *Jones*.... pouvois-je, chere *Sophie*, pouvois-je me flatter qu'il me feroit jamais permis de tomber à vos pieds, comme je le fais maintenant ? si j'eusse pû fonder un tel espoir, quelle autre femme eût été digne d'occuper un instant mes regards ? moi inconstant ! moi infidèle à ma *Sophie* ! ah, si votre clémence extrême daignoit fermer les yeux sur le passé, ne craignez pas, unique & cher objet de ma flamme, ne craignez pas d'avoir jamais de ces affreux reproches à me faire.... jamais remords ne furent plus sinceres.... Ah, puissent-ils toucher ce cœur qui seul peut faire ma félicité !

Un repentir sincere, *M. Jones*, répondit-elle, peut esperer sa grace d'un Juge aux yeux de qui les cœurs voudroient envain se deguïser. Mais on peut trop facilement
en

en imposer aux nôtres. Attendez-vous donc , Monsieur , (si tant est que votre repentir me touche au point de vous pardonner vos erreurs) attendez-vous , dis-je , à me voir exiger les preuves les plus fortes d'une tendresse que le passé ne m'a renduë que trop suspecte.

Ah , parlez , Madame , s'écria vivement *Jones* , prescrivez - moi les preuves que vous exigez : je me soumets à tout. Qui pourra vous convaincre de la fidélité que je vous jure ? . . .

Le tems , répliqua *Sophie* : le tems seul pourra me convaincre que vous avez abjuré des erreurs , qui vous rendroient méprisable à mes yeux , si je vous croyois capable d'y retomber encore... Ah ! ne le croyez pas , s'écria notre Héros , & daignez m'accorder plus de confiance : c'est à vos pieds , que je vous la demande ; le reste de ma vie est destiné à la mieux mériter.

Commencez donc , lui dit *Sophie* , par me prouver que c'est votre

deffein. Je crois en avoir dit assez , en vous affurant que vous aurez toute ma confiance dès l'instant que je pourrai vous en présumer digne. Après ce qui s'est passé , Monsieur , pouvez-vous imaginer qu'une simple promesse me fuffife ?

Nem'en croyez donc pas , Madame , répliqua *Jones* : j'ai un meilleur garant de ma constance ; il est irréprochable , & tous les cœurs feront de mon avis !..... Quel est-il , Monsieur ? lui dit *Sophie* un peu surprise.... Le voici , le voici , Madame , dit-il , en prenant la main de *Sophie* , qu'il entraîna vis-à-vis une glace. Regardez bien ces yeux charmans , cette taille adorable , & cette ame céleste qui perce à travers vos regards ! Le possesseur de tant de charmes , auroit-il le pouvoir d'être inconstant ? *Rochester* * même , en les voyant , eût pour jamais cessé d'être volage. Vous n'en douteriez pas chere So-

* Le Lord *Rochester* fut aussi fameux sous le règne de Charles II. par ses galanteries , que par ses vers.

phie , si vous pouviez vous voir par d'autres yeux que par les vôtres !

Sophie , en rougissant , ne put s'empêcher de sourire ; mais forçant tout-à-coup son visage à reprendre un air sévère... Si le passé , dit-elle , doit me servir de règle pour l'avenir , mon image , lorsque vous ne me verrez point , ne subsistera pas plus longtems dans votre cœur , qu'elle ne subsistera dans cette glace quand j'aurai quitté mon appartement.

Par le Ciel même ! lui dit *Jones* , par tout ce que je connois de plus sacré , elle ne sortit jamais un instant du mien. L'extrême délicatesse de votre sexe ne conçoit pas toute la grossièreté du nôtre , ni combien certaine espèce de galanterie prend peu sur notre cœur.... Je n'épouserai jamais , répliqua gravement *Sophie* , un homme assez peu délicat pour n'être pas aussi incapable que moi-même d'entrer dans de pareilles distinctions.... Je l'apprendai de vous, je le sçais déjà,

O ij

lui dit *Jones* : le premier instant où j'ai osé entrevoir que ma *Sophie* pouvoit enfin devenir mon épouse, ce premier instant, dis-je, m'a tout appris. Le reste de son sexe entier, à compter de cet heureux moment, n'inspira plus rien à mon cœur... Eh bien, lui dit *Sophie*, le tems nous prouvera la vérité de tout ceci. Votre situation, M. *Jones*, est bien différente de ce qu'elle étoit ci-devant, & je vous jure que j'en suis charmée, vous ne manquerez pas maintenant d'occasions de me voir, & de me convaincre que votre façon de penser a aussi éprouvé quelque changement....

O digne objet de toute ma tendresse! s'écria *Jones*, (en cédant aux transports de son ravissement) Quelles seront les expressions de ma reconnoissance? se peut-il que vous soyez assez généreuse pour être sensible à ma prospérité?.... Croyez-moi, croyez-moi, Madame, mon cœur n'en est flatté qu'autant qu'il conçoit la chere espérance.... O ma *Sophie*! daignez ne pas la rejeter trop loin..... Vos

ordres vos souhaits seront toujours des loix pour votre amant. Je n'ose vous presser qu'autant que mon impatience pourra ne point vous chagriner : cependant, permettez que je vous supplie d'abrèger une épreuve que mes remords & mon amour rendent peu nécessaire. Laissez-moi du moins sçavoir quand je pourrai vous croire convaincuë d'une vérité que mon cœur, si vous le connoissez, n'oseroit affirmer, s'il n'en étoit vivement pénétré ?

Lorsque j'ai bien voulu, dit-elle, aller volontairement jusque-là, M. Jones devoit sentir que mon intention n'est pas d'être pressée au-delà de... Ah ! ma *Sophie*, s'écria notre Héros, détournez, adoucissez ce funeste regard ! Je ne vous presse point, hélas ! je n'ose vous presser.... Permettez cependant, que j'ose vous supplier de fixer un terme à mon supplice ; & daignez compatir aux vives impatiences de l'amour le plus tendre...

Eh bien, dit *Sophie*, nous ver-

rons dans un an.... Un an ? s'écria notre Héros , ah cruelle ! vous parlez d'une éternité.

Peut-être fera-ce plutôt, dit-elle, d'un air à enchanter tout autre même qu'un amant; mais je ne veux point être pressée. Si vos sentimens sont tels que je les souhaite , je ne compatis plus à vos peines....

Ah ! je suis trop heureux , s'écria *Jones* ; je vois un terme à mes malheurs.... Ma *Sophie* n'est point inexorable... Espoir délicieux ! Je puis donc me flatter , je puis donc compter que je verrai ce jour où je pourrai goûter le plaisir ravissant de rendre ma *Sophie* aussi heureuse que mon cœur le desire !.... Cette promesse me transporte.... Ah , charmante *Sophie* ! O ma seule Divinité ! Ces lèvres adorables , qui ont prononcé l'arrêt de mon bonheur futur , ont droit dès à présent à toute ma reconnoissance....

Il la prit alors dans ses bras , & l'embrassa , pour la première fois , avec une ardeur dont il n'avoit pas encore osé se croire en droit de

lui exprimer tous les sentimens.

A ce moment, M. *Western*, qui depuis quelque temps écoutoit aux portes, entra brusquement dans la chambre..... Courage! Courage, Enfant, s'écria-t-il, en vrai chasseur; à elle, à elle! C'est cela, mon ami!... Eh bien, est-on d'accord? A-t-elle pris jour? Sera-ce pour demain, ou pour le jour suivant? Je n'attendrai pas une minute de plus, je vous en avertis....

Permettez, Monsieur, lui dit *Jonnes!*... Permettez que je vous baïse, s'écria *Western*: je vous croyois moins sot, Monsieur mon gendre... Est-on dupe à votre âge de toutes ces petites ruses de fille? Va, va, cher *Tom*, sois sûr que sa bouche dément son cœur. N'est-il pas vrai, *Sophie*? Allons, sois bonne fille, avouë la dette, sois une fois sincere. Quoi! tu te tais? Quoi, je ne sçaurai donc jamais ce que tu penses?...

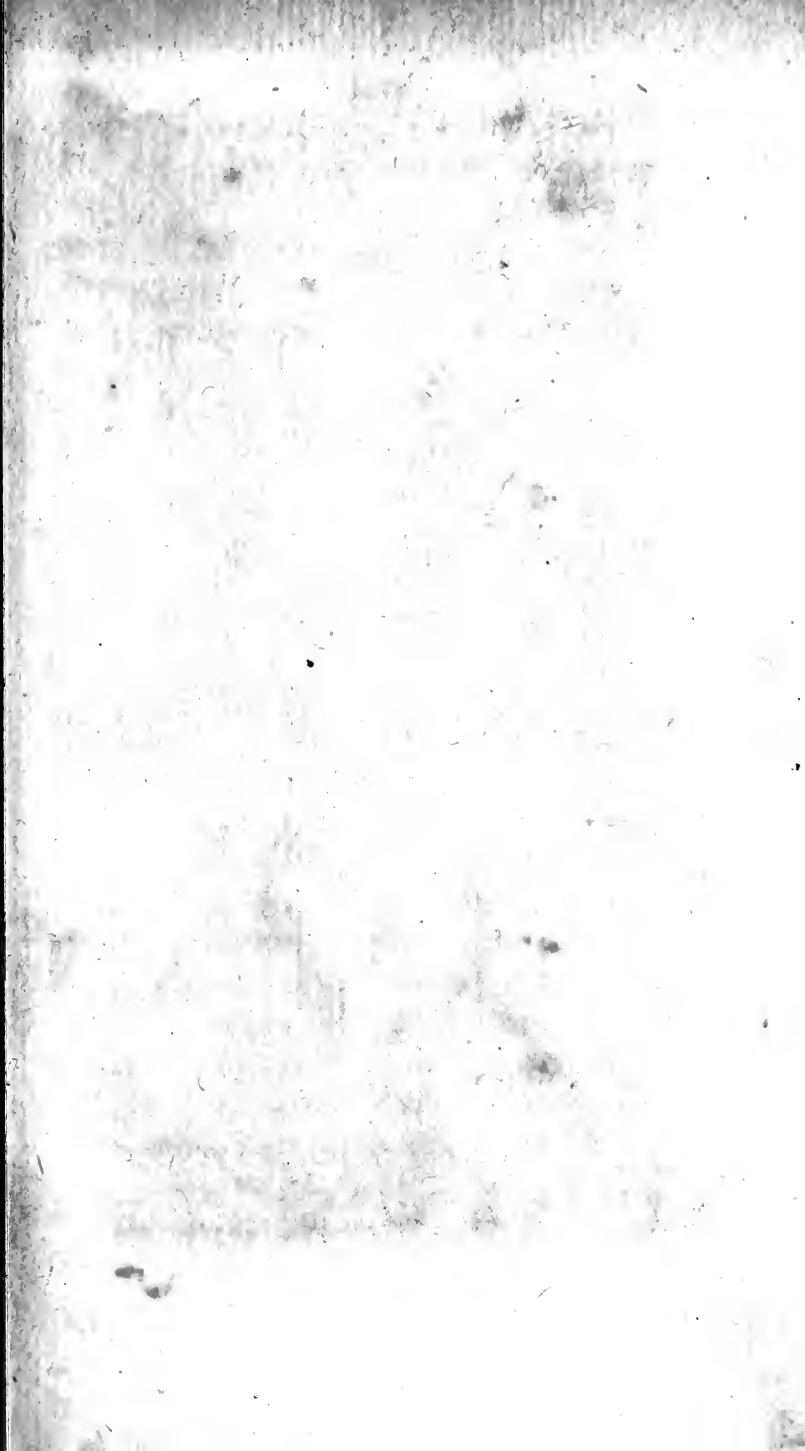
Qu'ai-je à vous dire, Monsieur; répondit *Sophie*, puisque vous croyez si bien le sçavoir?...

Oh ! C'est parler cela , s'écria *Western* ; tu as donc enfin consenti ?... Non pas , Monsieur , en vérité , répliqua *Sophie*.

Comment ! dit *Western* irrité ; eh qui donc t'en empêche ? est-ce le plaisir de me faire enrager , de délobéir à ton pere , & de le rendre malheureux ?

Eh de grace , Monsieur , lui dit *Jones*... Vous êtes un nigaud , vous dis-je , s'écria *Western* , outré du prétendu refus de *Sophie*. Lorsque je vous étois contraire , ce n'étoient que soupirs , pleurs , langueurs , lettres & messages secrets : maintenant , que je consens à tout , elle ne veut rien faire. Mauvais esprit , contradiction toute pure ! Madame dédaigne d'être gouvernée par son pere , elle méprise ses conseils , elle en sçait plus que lui , voilà la vérité du fait.

Que voulez-vous donc que je fasse ? lui dit , en soupirant , *Sophie*... Ce que je veux que tu fasses ? donne-lui la main tout-à-l'heure.... Eh bien , Monsieur , lui dit notre





Héroïne , vous ferez obéi..... M. Jones , recevez ma main.

· Bon cela ! s'écria *Western* : mais confens-tu de l'épouser demain matin ?.... Voyons si ta tête te permettra de m'obliger deux fois de suite.... Eh bien ?

· Je vois , Monsieur , répondit-elle , en baissant les yeux , qu'il faut absolument vous obéir...

Jones , à ces mots , tomba aux pieds de *Sophie* ; *Western* , après avoir étouffé sa fille dans ses embrassemens , courut en sautant de joye chercher M. *Alworthy* , qui étoit en conversation avec *Dowling* ; & laissa fort à propos quelques momens délicieux à nos jeunes amans.

Il ne tarda pourtant guères à revenir avec M. *Alworthy* , qui n'osoit encore se flater que *Sophie* eût sitôt cédé à son pere , sans quelque espece de contrainte. Bien rassuré sur ce sujet , l'oncle de *Jones* embrassa tendrement les futurs époux & combla *Sophie* de caresses. *Western* , qui ne se possédoit plus , ne

vouloit pas permettre que l'oncle & le neveu soupassent ailleurs que chez lui.... Vous me pardonnerez mon cher voisin , lui dit M. *Alworthy* , je suis solemnellement engagé , & vous sçavez que ma promesse..... Engagé ! & avec qui ? répondit *Western* , est-il quelqu'autre occasion plus importante que celle-ci ?

M. *Alworthy* l'informa alors de son engagement avec Madame *Miller* , & des aventures de la compagnie qui devoit s'y trouver.

Eh parbleu ! s'écria *Western* , nous en ferons aussi : je ne vous quitte point ce soir ; & nous ne pouvons , sans cruauté , séparer l'ami *Jones* , d'avec sa maîtresse.... Allons , allons , voilà tout arrangé.

Cette offre fut sur le champ acceptée par M. *Alworthy* ; *Sophie* y consentit aussi , après avoir secrètement tiré parole de son pere , qu'il ne toucheroit pas un mot du mariage arrêté pour le lendemain.

CHAPITRE DERNIER.

Conclusion générale.

LE jeune *Nightingale* avoit été l'après-midi même chez son pere, de qui il avoit été beaucoup mieux reçu qu'il n'avoit osé l'esperer. Il y avoit aussi rencontré son oncle qui étoit revenu en ville pour tâcher de déterrer sa fille & son gendre.

Ce mariage étoit l'incident le plus heureux & le plus favorable qui pût arriver au jeune *Nightingale* : car son pere & son oncle ayant toujours été en querelle sur le gouvernement de leurs enfans, tous deux critiquant de grand cœur la méthode l'un de l'autre, chacun d'eux essayoit alors de pallier de son mieux l'offense qu'il avoit reçue, pour d'autant plus aggraver celle qu'avoit reçue son frere.

Ce sentiment d'amour-propre,

joint à la force des argumens qu'a-voit employé M. *Alworthy*, opéra si efficacement sur le vieux *Nightingale*, qu'il reçut son fils d'un air presque riant, & se laissa abattre jusqu'à consentir d'aller souper le soir même chez Madame *Miller*.

A l'égard de l'autre frere, dont la tendresse pour sa fille étoit immodérée, il étoit moins difficile de l'amener à une réconciliation avec elle.

Il ne fut pas plutôt informé, par son neveu, que sa *Henriette* étoit avec son nouvel époux chez Madame *Miller*, qu'il déclara d'abord qu'il prétendoit y aller aussi. Sa foiblesse pour elle ne lui permit même point d'attendre que sa fille lui demandât pardon; il la prit dans ses bras, fondant en larmes, avec une tendresse qui toucha toute l'assemblée; &, dans moins d'un quart d'heure, tout fut aussi paisible entre le beau-pere, le gendre, & la fille, que si le mariage eût été fait dans la forme ordinaire.

Telle étoit la situation des cho-

tes , lorsque M. *Alworthy* , arrivant avec sa compagnie , mit le comble à la satisfaction de Madame *Miller* , qui , à la vuë de *Sophie* , n'eut pas de peine à augurer que tout étoit réglé , & que son ami *Jones* alloit enfin être bientôt heureux.

On n'en vit , je crois , jamais tant rassemblés que dans cette même compagnie.

Les deux jeunes épouses étoient très-aimables : mais leurs charmes étoient tellement éclipsés par l'éclat de *Sophie* , que tous les yeux , jusqu'à ceux de leurs jeunes époux , étoient fixés sur elle. Elles en eussent même conçu quelque jalousie , si toutes deux n'eussent pas été les meilleures créatures de l'Univers.

Le souper fut donc extrêmement joyeux : tous les cœurs étoient contents , & principalement ceux qui auparavant avoient eu moins lieu de l'être.

Cependant , comme la joye qui procède d'une révolution soudaine & peu attenduë est ordinairement muette , & occupe plus le cœur

que la langue , *Jones & Sophie* avoient l'air moins enjoué que le reste de la compagnie.

Western , qui s'en apperçut , & qui ne le trouvoit pas bon , crioit à chaque instant , qu'as-tu donc mon ami ? Pourquoi cet air rêveur ? Et toi , ma fille , as-tu perdu ta langue ? Bûvez donc tous deux encore un coup à ma santé ,.... ou , parbleu ! craignez que je ne parle....

Quelques couplets , très innocens & très naturels selon lui , mais dont la pauvre *Sophie* rougissoit toujours jusqu'aux oreilles , suivoient ces petites exhortations ; & déconcertèrent tellement notre Héroïne , que *M. Alworthy* , qui jusque-là avoit été occupé par le vieux *Nightingale* , y fit attention , & pria très-sérieusement son cher voisin d'épargner sa fille. *Western* avoit bonne envie de soutenir les droits paternels , & surtout celui de parler à sa fille comme il le trouvoit bon. Mais s'apercevant bientôt qu'il n'étoit secondé par personne , il rentra par degrés dans l'ordre ,

Malgré cette petite contrainte, le bon-homme se trouva si content de la compagnie, qu'il invita tout le monde pour le jour suivant.

Sophie, le lendemain, fit les honneurs de la table de son pere, & s'en acquitta tout au mieux. Elle avoit été mariée dès le matin à son cher *Jones*, en présence de M. *Alworthy*, de M. *Western*, & de Madame *Miller* seulement. Notre Héroïne avoit obtenu de son pere, que nulle autre personne de la compagnie ne feroit instruite de son mariage. Le même secret avoit été enjoint à Madame *Miller*; & *Jones* répondoit de M. *Alworthy*. Cette assurance mit *Sophie* un peu plus à son aise vis-à-vis tout ce monde.

Ce ne fut que vers la fin du souper, que M. *Western*, échauffé par le vin, & incapable de retenir plus longtemps les transports de sa joye, s'arma d'un rouge-bord, & porta hautement la santé de la nouvelle épouse. Cette santé, comme on le peut juger, fut célébrée solennellement par tous les convi-

ves, à la grande confusion de la pauvre *Sophie*, que l'ami *Jones*, toujours compâttissant à ses moindres peines, essaya de consoler du moins par la tendresse de ses regards. A dire le vrai, cette nouvelle n'avoit rien appris à personne : car Madame *Miller* l'avoit dite à l'oreille à sa fille, sa fille à son mari, le mari à sa cousine, & celle-ci à tous les autres.

Sophie saisit la première occasion de se retirer avec les femmes, tandis que son cher pere, toujours ferme à table, fit face à tous les hommes, qui insensiblement l'abandonnerent l'un après l'autre, à la réserve de l'oncle du jeune *Nightingale*, dont les talens bachiques égaloient ceux du redoutable *Western*. Ces deux Héros tinrent constamment la lice, & combattoient encore longtems après l'instant fortuné où l'aimable *Sophie* s'étoit enfin vuë forcée de livrer tous ses charmes aux vœux ardens de son heureux époux.

C'est ainsi, cher Lecteur, que

nous voilà enfin parvenus à amener notre Histoire à une conclusion, qui, à notre grande satisfaction, quoique peut-être contraire à votre attente, rend selon toute apparence notre Héros le plus heureux des hommes : car, si ce monde peut produire quelque félicité comparable à la possession d'une épouse telle que *Sophie*, j'ignore encore, je l'avoue, en quoi cete félicité consiste.

Quant aux autres Personnages qui ont joué quelque rôle remarquable dans le cours de cette Histoire ; comme quelques Lecteurs pourroient désirer d'être plus amplement instruits de leur destinée, nous allons tâcher, en peu de mots, de satisfaire leur curiosité.

M. *Alworthy* n'a jamais pû se déterminer à revoir *Blifil*, mais vaincu par les importunités de *Jones* & de *Sophie*, il a enfin consenti à lui faire une rente viagère de 200 livres *sterlin*, que notre Héros a secrettement augmentée d'un tiers.

Il vit avec ce revenu dans le fond du Nord de l'Angleterre , où il se trouve enfin , par ses épargnes, au point d'être en état d'acheter les voix de son village pour la députation au premier Parlement. Il s'est même, dit-on , rendu depuis peu *Puritain* , dans l'intention d'épouser une très-riche veuve de cette secte , dont tous les biens sont situés dans le Canton où il demeure.

Square , mourut quelques jours après sa dernière lettre à M. *Alworthy*. Quant à *Tuakum* , il est toujours Vicaire de sa Paroisse. Il a fait vainement différentes tentatives pour regagner la confiance de M. *Alworthy* , & pour rentrer en grâce avec M. *Jones*.

Madame *Fitz - Patrick* , toujours séparée d'avec son mari , a sauvé quelques débris de sa fortune , & vit en assez bonne odeur dans un quartier reculé de Londres. Elle est même devenue si œconome , qu'elle mange (dit-on) trois fois le double de son re-

venu , fans pourtant contracter aucunes dettes. Elle est étroitement unie avec l'épouse du *Pair d'Irlande*; & toujours très-reconnoiffante, envers *My lady* , des obligations quelle croit devoir à *My lord*.

Ce Lieutenant, si bon ami de *Jones* , & sous lequel nous avons vû notre Héros faire son apprentissage Militaire. * Cet honnête homme , dis-je , après avoir fait des prodiges de valeur à la Bataille de *Colowden*, où presque tous les Officiers supérieurs ont été tués , a enfin obtenu la majorité de son Régiment , & s'est vû en même tems enrichi par la dépouille d'un *Lord Ecoffois*, qui ayant été blessé à mort , avoit été secouru soigneusement par ce généreux Officier, jusqu'au dernier soupir. Pour comble de bonheur, il se trouve être frere de Madame *Miller* , qu'il n'avoit point vuë depuis l'enfance , étant entré jeune au service. Le hazard les a fait rencon-

*Tome premier , Livre 7. Chap. 3.

trer depuis peu avec M. *Jones*, chez cette bonne femme ; Et le brave Major , maintenant veuf & sans enfans , en assurant sa succession à l'épouse de M. *Nightingale* , & à la petite *Betsy* , vient de combler de joye la pauvre Madame *Miller*.

Madame *Western*, n'a pas tardé à se réconcilier avec l'aimable *Sophie* , & a même passé deux mois à la campagne avec les jeunes Epoux. *My lady Bellaston* , n'a pas été des dernières à venir , en cérémonie, complimenter les Mariés, & s'est comportée, vis-à-vis M. *Jones*, comme envers un Etranger qu'elle n'eût jamais connu.

Le vieux *Nightingale* a acheté , pour son fils , une Terre dans le voisinage de *Jones* , où ce jeune homme , son épouse , Madame *Miller* , & la petite *Betsy* sont allés depuis peu s'établir , & forment une société charmante pour *Jones* & pour *Sophie*.

Quant à nos Acteurs subalternes : Madame *Waters* , à qui M. *Alworthy* a fait une rente de 60

Iv. sterlin , vient d'épouser le Ministre *Supple* , à qui *M. Western* , à la sollicitation de sa fille , a enfin donné un très-bon bénéfice.

George , le Garde-Chasse , aux premiers mots de la découverte de son vol , a pris la fuite , & s'est retiré on ne sçait où. *M. Jones* , a distribué les 500 liv. *sterlin* à sa famille ; & *Moly* (comme de raison) en a eu double part. *Partridge* , avec 50 liv. *sterlin* de rente créées par *M. Jones* , a levé une nouvelle Ecole , où il fait des merveilles. On parle même d'un mariage entre lui , & *Moly Seagrim* : c'est *Sophie* , dit-on , qui s'en mêle , & tout fait croire que cette alliance aura lieu.

Revenons maintenant , prendre congé de *Jones* & de *Sophie* , qui deux jours après leur mariage , retournerent à la campagne avec Messieurs *Alworthy* & *Western*. Ce dernier , a remis son Château & la meilleure partie de ses Domaines à son gendre , & s'est retiré dans une terre plus propre pour la Chasse.

Il vient souvent voir M. *Jones*, qui, ainsi que sa charmante épouse, ne néglige rien pour lui plaire, & y réussissent si bien que le bon Gentilhomme ne fut jamais, dit-il, plus satisfait, ni plus heureux. Il a un appartement très-bien meublé & très-commode, où il s'enivre tant qu'il veut; & sa fille est toujours aussi prête qu'autrefois à lui joier tous ses airs favoris.

Notre chere *Sophie*, est déjà mere de deux enfans aussi beaux qu'elle, & dont le vieux *Western* est si enchanté qu'il passe avec eux la moitié de sa vie.

M. *Alworthy*, ne fut pas moins libéral envers notre Héros que M. *Western*: sa tendresse pour les deux époux est vraiment paternelle; & c'est en dire assez, puisque nous connoissons son caractère. Ce qui pouvoit rester de vicieux dans celui de *Jones* (car quel homme est parfait!) s'est corrigé par degrés dans son commerce habituel avec ce respectable Seigneur, & par son union avec son aimable & vertueu-

se épouse. Les réflexions qu'il a faites, sur ses erreurs passées, lui ont même acquis un air de discrétion & de prudence, que les gens vifs n'acquierent ordinairement qu'avec l'âge.

Ces Epoux, en un mot, sont heureux au-delà de toute expression. Ils conservent l'un pour l'autre la tendresse la plus vive & la plus pure, & chaque jour l'augmente, ainsi que leur estime mutuelle. Tout se ressent enfin de leur bonheur; & parmi leurs voisins, leurs Fermiers, ou leurs Domestiques, il n'en est aucun qui ne bénisse l'heureux jour qui vit unir notre Héros à sa *Sophie*.

F I N.

TABLE DES CHAPITRES

Du quatrième Volume.

LIVRE SEIZIÈME.

Contenant l'espace de cinq jours.

CHAPITRE PREMIER.

*V*isite peu amusante pour M.
Western. Afflictions de So-
phie, pag. 1

CHAPITRE II.

Petite consolation pour Sophie, 16

CHAPITRE III.

Sophie hors de prison, 23

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

*Jones reçoit des nouvelles de Sophie.
Il va à la Comédie avec Madame
Miller, & Partridge, 35*

CHAPITRE V.

Où l'Histoire est forcée de rétrograder, 52

CHAPITRE VI.

*Visite de M. Western à sa sœur,
accompagné de M. Blifil, 60*

CHAPITRE VII.

Conjuration de Lady Bellafton contre Jones, 67

CHAPITRE VIII.

*Visite de M. Jones, à Madame
Fitz-Patrick, 76*

CHAPITRE IX.

Suites de la même visite, 88

 LIVRE DIX-SEPTIÈME.

 Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

*I*ntroduction , 97

CHAPITRE II.

Conduite généreuse de Madame Miller , 102

CHAPITRE III.

Visite de M. Western à M. Alworthy , 111

CHAPITRE IV.

Scene singulière entre Sophie & Madame Western , 125

CHAPITRE V.

Madame Miller & M. Nightingale visitent Jones dans la prison , 131

CHAPITRE VI.

Visite de Madame Miller à Sophie ,
139

CHAPITRE VII.

*Scene intéressante entre M. Alworth
& Madame Miller ,* 146

CHAPITRE VIII.

Matières diverses , 153

CHAPITRE IX.

Avantures de Jones dans la prison ;
163

LIVRE DIXHUITIÈME.

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

E *Venement tragique ,* 175.

CHAPITRE II.

Visite de M. Alworthy au vieux M.
P ij

Nightingale. *Etrange découverte*,
188

CHAPITRE III.

*Contenant deux Lettres de différent
style*, 199

CHAPITRE IV.

Continuation de l'Histoire, 209

CHAPITRE V.

Continuation de l'Histoire, 224

CHAPITRE VI.

Suite de l'Histoire, 230

CHAPITRE VII.

Nouveaux progrès de l'Histoire, 243

CHAPITRE VIII.

Nouveaux progrès de l'Histoire, 263

CHAPITRE IX.

*Dans lequel l'Histoire commence à
tendre vers la conclusion*, 278

CHAPITRE X.

*Où l'Histoire continuë de marcher à
grands pas vers la Conclusion ,*
291

CHAPITRE XI.

Où l'Histoire touche à la Conclusion,
307

CHAPITRE XII.

Conclusion générale , 323

*Fin de la Table du quatrième
& dernier Volume.*

